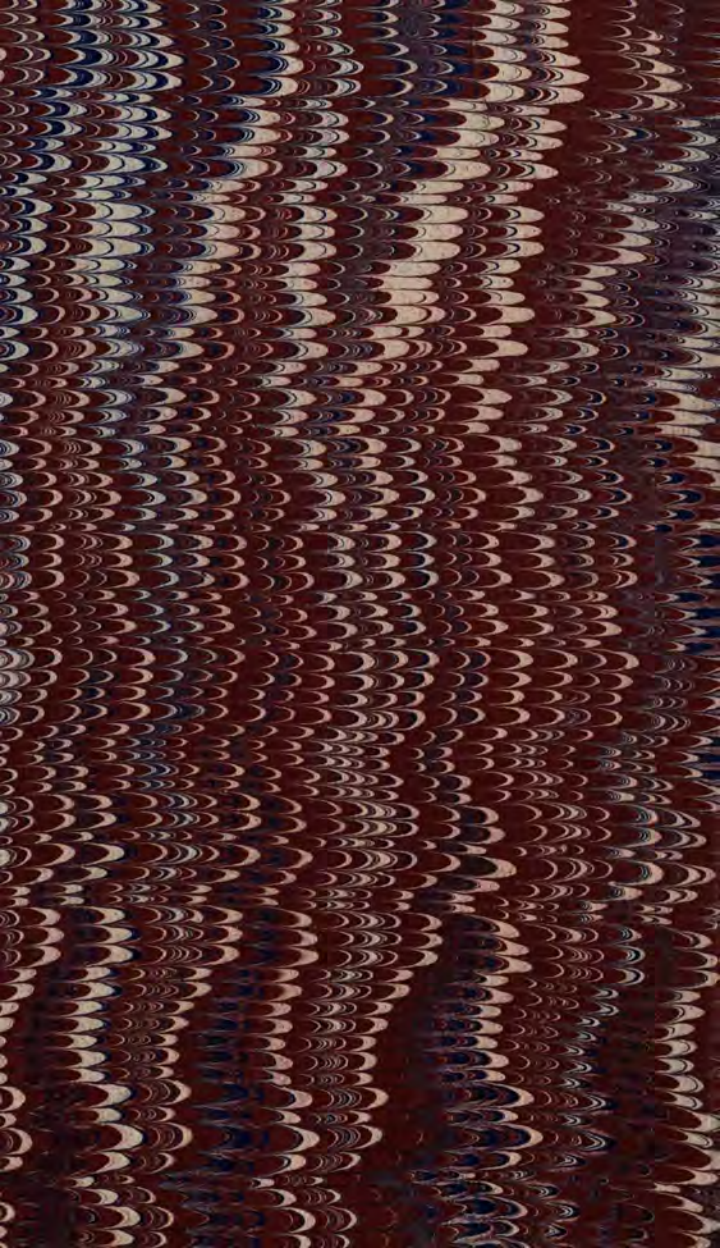
12 053 [1]



B VIII
233/1

PROMENADE

AUTOUR DU MONDE

OUVRAGE DU MÊME AUTEUR

SIXTE-QUINT

D'après des correspondances diplomatiques inédites, tirées des archives d'État du Vatican, de Simancas, Venise, Paris, Vienne et Florence. 3 volumes in-8°. Paris, librairie A. Franck, 67, rue de Richelieu.

1892. — Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

12.053

PROMENADE

AUTOUR DU MONDE

1871

PAR

M. LE BARON DE HÜBNER

Ancien Ambassadeur, ancien Ministre
auteur de *Sixte-Quint*

TOME PREMIER

DEUXIÈME ÉDITION

CBGiOŚ, ul. Twarda 51/55
tel. 22 69-78-773
Wa5167581

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 79

1873

Droits de propriété et de traduction réservés.

91(087)

INSTYTUT GEOGRAFII P.A.N. BIBLIOTEKA

12.053[1]

NH-67892 N-4764726/ТНК

PROMENADE

AUTOUR DU MONDE

1871

CORVILLE-HOUSE, TIPPERARY

13 mai 1871.

Voir, au delà des montagnes Rocheuses, dans les forêts vierges de la Sierra Nevada, la civilisation aux prises avec la nature sauvage ;

Voir, dans l'Empire du Soleil levant, les efforts tentés par quelques hommes remarquables pour lancer brusquement leur pays dans les voies du progrès ;

Voir, dans l'Empire du Milieu, les résistances sourdes mais constantes, le plus souvent passives, toujours opiniâtres, que l'esprit chinois oppose aux envahissements moraux, politiques et commerciaux de l'Europe, — voilà le but du voyage ou plutôt de

la promenade que je compte faire autour du globe. Je ne visiterai pas les Indes. Mon temps est trop limité. Ce sera dans un autre voyage, si Dieu me laisse vie et santé, que j'examinerai les effets sortis, pendant le cours d'un siècle, du contact d'une grande nation chrétienne avec les millions d'Hindous et de Musulmans soumis à sa domination.

Chemin faisant, je compte m'amuser, c'est-à-dire voir des choses curieuses et pour moi nouvelles, et chaque soir j'inscrirai sur mon calepin ce que j'aurai vu et ce qu'on m'aura dit dans la journée.

Ceci bien entendu, fermons nos malles.

PREMIÈRE PARTIE

AMÉRIQUE

I

DE QUEENSTOWN A NEW-YORK

Du 14 au 24 mai.

Départ — Le repos dominical à Queenstown. — Les émigrants à bord du *China*. — Inconvénient de la navigation au Nord du 41e parallèle. — Débarquement à New-York.

(14 mai.) Queenstown, le port de Cork, le point de départ des grands vapeurs qui entretiennent entre l'Europe et le nouveau monde une communication presque journalière, ne m'a jamais paru plus séduisant qu'au moment où je devais le quitter. Le temps délicieux, un ciel vaporeux mais sans nuages et presque bleu, l'air tiède, humide, tout empreint des parfums du printemps. Sauf les orangers, c'est la végétation, sauf le soleil plus brillant, sauf les teintes azurées du midi, c'est le climat, le ciel du Portugal. Lorsque, ce matin, je montai à l'église qui couronne l'une des hauteurs derrière la ville, je je marchai sous une pluie de fleurs, à l'ombre de vieux lauriers, entre des arbustes odoriférants, le long de haies toutes chargées de roses, de jasmins, et, ce dont Cintdra, la Tapada, les jardins de Lis-

bonne ne peuvent se vanter, sur le gazon couleur d'émeraude, épais, velouté, de la vieille Angleterre. Le repos dominical planait sur la petite ville. Coquettement perchée sur les flancs verts de la côte, elle mirait ses maisons flanquées d'arbres dans les eaux, immobiles à cette heure et luisantes comme une glace, de sa vaste baie. En l'honneur du dimanche, tous les bâtiments en rade sont pavoisés. Des collines couvertes d'arbres magnifiques et parsemées de maisons de campagne en forment le cadre. Du côté de la mer, un seul et étroit passage y donne accès. Il laisse entrevoir un tout petit bout de l'Atlantique. C'est là, à deux milles d'ici, que nous attend le grand Cunard-steamer. Il est parti hier de Liverpool et a touché Queenstown pour prendre la malle et son complément de voyageurs. La fumée de ses cheminées et le mouvement des barques autour du Léviathan prouvent que l'heure du départ approche. Devant les maisons qui bordent l'eau, il y a une foule de promeneurs : des officiers en uniforme, des gentlemen, des pêcheurs endimanchés, des femmes du peuple enveloppées de mantilles noires, à la tête nue, aux gros yeux bruns qui vous regardent avec une douce et mélancolique curiosité. On est revenu des églises et on assiste à l'embarquement des passagers du *China*. Les émigrants sont les premiers. Un groupe de parents et d'amis les entoure. On échange des poignées de mains, on verse quelques larmes — ce sont des adieux pour la vie — on noye le chagrin dans un dernier verre de whisky. Un petit vapeur fait la navette entre le quai et le grand steamer. Accompagné de quelques membres du Yacht-

club de Cork, le plus ancien de l'Angleterre [1], du consul d'Autriche, du curé de Queenstown et de ses vicaires, j'ai assisté à plus d'une de ces tristes scènes, auxquelles d'ailleurs l'élément comique ne manquait pas complétement. Maintenant, c'est mon tour. Le moment de l'embarquement pour une longue traversée a toujours quelque chose de solennel. La chaleur même des vœux de vos amis pour un heureux voyage vous rappelle les caprices des éléments traîtres auxquels vous allez vous confier. A trois heures, on est à bord du *China;* à quatre, en route.

(17 mai.) Le temps parfait. Le ciel clair. L'air frais et élastique, le vrai grand air de l'Océan qui vous donne bon appétit et bon sommeil et vous fait envisager les choses du bon côté. Nous faisons tous les jours trois cent vingt à trois cent quarante milles. A bord, l'élément calédonien prédomine. Le capitaine, les officiers, les *waiters*, une partie des passagers sont Écossais. Dans la grande cabine, nous sommes peu nombreux. Mon voisin, à table, est le général K. de l'armée des États-Unis, qui voyage avec sa fille. Il a vu du service dans les forêts vierges de Californie, d'Idaho, d'Arizona, chassant avec les Peaux-Rouges ou leur donnant la chasse, selon les exigences variées des circonstances et de la variable politique de son gouvernement. Quel dommage de ne pouvoir sténographier ses récits si palpitants d'intérêt, marqués au coin de la vérité, dé-

1. Fondé en 1727.

bités avec la simplicité et la modestie de l'homme d'action !

Pour me transporter, d'un seul pas, des déserts d'Amérique en pleine Chine, je n'ai qu'à lier conversation avec ce jeune homme en face, à l'extérieur distingué, à la toilette recherchée, aux manières du plus grand monde. C'est un des Princes-marchands de la factorerie anglaise de Shanghaï. Il me fait avec une lucidité remarquable un tableau succinct du commerce et des intérêts britanniques en Chine. Sa manière de voir est celle de plus d'un résident européen de l'extrême Orient. Il faut ouvrir l'Empire du Milieu aux bienfaits de la civilisation à force de coups de canon, tuer un grand nombre de Chinois, tous les mandarins et tous les lettrés, et se faire ensuite payer de grosses indemnités.

Mais passons au Mexique ! Voilà mon homme : un petit brun, moitié Espagnol, moitié Indien. Son teint et son linge laissent à désirer sous le rapport de la fraîcheur. C'est un marchand de Monterey sur le Rio-Grande. Il a le don de la parole et il en fait volontiers usage. A l'en croire, rien ne serait pittoresque comme les rizières du Texas, rien ne serait civilisé comme la vie des ranchos solitaires du Paso-del-Norte. Chihuahua, sa patrie, est un second Paris. Sous bien des rapports, il le dépasse. Quant à la fièvre jaune, elle n'a jamais pénétré dans ces régions privilégiées ; d'ailleurs elle vaut mieux que sa réputation ; elle purifie et renouvelle le sang. Ceux qui en réchappent sont frais, dispos et vigoureux ; c'est pour eux un brevet de vie. Mais, à travers ces licences poétiques, effets d'une imagination

andalouse jointe à un patriotisme fougueux, perce un esprit pratique et une connaissance solide des hommes et des choses de son pays. Ses appréciations sont piquantes; ses anecdotes, parfois un peu vulgaires, mais toujours pleines de verve. Quand il parle de l'empereur Maximilien, ses petits yeux s'animent et son langage s'ennoblit. Ce Prince infortuné, martyr de sa cause et, en mourant, héros, s'est entouré, par sa fin tragique, d'une auréole qui durera; il est déjà devenu, dans le pays qu'il a voulu régénérer et qui l'a immolé, une de ces figures légendaires qui grandissent avec le temps et se perpétuent à travers les générations. L'impératrice aussi n'est pas oubliée. Ses œuvres philanthropiques subsistent toujours. Ses asiles d'enfance dirigés par des sœurs de charité ont survécu au crime de Queretaro.

Il y a encore à bord une demi-douzaine de jeunes Yankees. Ce sont des hommes d'affaires, et ils semblent tous sortis du même moule : la taille élevée, les épaules étroites, la poitrine plate, les yeux intelligents, scrutateurs, inquiets, la bouche fine et l'expression sarcastique. Ils sentent l'argent qu'ils ont ou qu'ils auront, n'importe au prix de quels efforts.

Comme le temps est beau, l'avant-pont regorge d'émigrants, hommes, femmes, enfants, assis, blottis, étendus sur le plancher. Si c'étaient des hommes du midi, des paysans des monts latins, quelles belles études à faire! mais ces groupes n'ont rien de pittoresque. Sauf les mantilles noires des Irlandaises, tout le monde porte le vêtement prosaïque du prolétaire. L'indifférence et la résignation se

lisent sur ces physionomies altérées par un excès de travail ou par le dénûment. Il y a pourtant un peu de gaieté. Les jeunes gens chantent en chœur ou font la cour aux jeunes filles qui tricotent. Quelques ouvriers alsaciens qui ne veulent pas redevenir Allemands, me demandent conseil sur le choix de leur future résidence. Iront-ils dans le Nord, au Sud, dans le *far-West?* A quel état se vouer? Comment faire pour ne pas mourir de faim au débotté dans les rues de New-York? De la géographie de leur nouvelle patrie, ils n'ont que de faibles notions; de la manière d'y vivre, de s'y procurer une existence, aucune. Quelle insouciance! Et cependant il paraît que c'est là le cas de la majorité des émigrants. On se sent malheureux et on se dit : Allons en Amérique! On vend le peu d'effets qu'on possède et, après avoir ramassé de quoi payer la traversée, on part.

Un vieillard octogénaire, beau type du patriarche, appuyé sur le bras de deux jeunes gens de bonne apparence, traverse le pont. Son maintien est digne, ses manières respectueuses. C'est un paysan anglais, un *Sommersetman*. — « *Sir*, me dit-il, c'est bien tard pour émigrer, mais je laisse la misère en Angleterre, et j'espère trouver au moins le pain dans le nouveau monde. Voici mes petits-fils — me montrant les deux garçons avec une expression de tendresse, de confiance, de fierté. — Leur père et ma fille sont restés dans le village. Je ne les reverrai plus. » — Et il se met à rire. Je regarde d'un autre côté. Il profite de l'occasion pour passer la manche de sa jaquette sur ses yeux mouillés.

La bibliothèque du bord est bien pourvue : les auteurs classiques anglais, des œuvres d'histoire, quelques revues et les romans de Walter Scott. Mais les livres que j'aime surtout à feuilleter, ce sont mes compagnons de voyage, appartenant à toutes les parties du globe et à toutes les classes de la société. Les matinées se passent donc à merveille. Les repas sont parfaits au point de vue des matières premières. Pour la cuisine, le service, l'aménagement des chambres, c'est la vieille Angleterre d'avant le bill de réforme. Je ne m'en plains pas; je constate le fait. Messieurs les directeurs du Cunard sont essentiellement conservateurs. La partie la moins agréable de la journée, c'est la soirée. Il est difficile de lire à la lueur incertaine d'une bougie dont la flamme est agitée par un courant d'air arrivant directement du pôle, assez vif pour vous donner des rhumatismes, pas assez pour emporter les exhalaisons alcooliques du souper. Quant à votre cabine, dans ces parages et dans ce mois de mai, comptez y trouver la température d'une glacière.

(20 mai.) Pendant ces deux jours derniers, de forts coups de vent de l'O. S. O. Les Anglais appellent cela *double-top-reef-breeze*. Plus tard, cette prétendue brise dégénéra en *half-gale*, une demi-tempête. Aussi longtemps que l'écume blanche des crêtes descend en forme de cataracte sur le flanc de la vague, c'est une double brise de *top-reef*. Quand, fouettée par le vent, l'écume s'enfuit horizontalement, il y a tempête. L'aimable capitaine eut la bonté de m'expliquer tout cela en souriant. Ce ne

sont pas les vents ni les vagues qui le préoccupent, c'est le brouillard et la glace que, dans cette saison, on est presque sûr de trouver sur les « bancs ». Mais, hier soir, le beau temps s'est rétabli. Nous vîmes une aurore boréale, et ce matin le spectacle bien autrement saisissant d'un grand iceberg. Il voguait à côté de nous, à environ un mille de distance. Toute blanche, tachetée de déchirures vertes, se terminant en deux pics, cette masse de glace roulait lourdement sur la houle qui, tout en l'agitant, venait se briser avec fureur contre ses flancs escarpés et luisants. Un sourd grognement, semblable au tonnerre, venait frapper notre oreille, malgré le bruit de la machine. Le froid et pâle soleil des arctiques nous inondait de ses lueurs sinistres. C'est beau, c'est sublime, ce n'est pas rassurant. Nous voici au milieu des bancs de Terre-Neuve. Ce soir nous doublerons le cap Race. Par un bonheur exceptionnel, l'atmosphère est claire. Mais, si nous avions, ce qui est la règle au mois de mai, trouvé du brouillard et donné contre ce rocher flottant de glace qui s'est si peu dérangé pour nous laisser passer! Quoi alors? — Oh! disait le capitaine, en deux minutes nous étions coulés! — Et voilà le côté mauvais de ces traversées. C'est pour la troisième fois que je la fais dans l'espace de dix mois, et presque toujours le ciel noir et du brouillard épais. De là l'impossibilité de prendre le méridien, puisqu'on n'aperçoit ni soleil ni horizon. Mais telle est l'expérience des capitaines qu'ils trouvent leur chemin *by dead reckoning*, c'est-à-dire ils découvrent, par des calculs constants et minutieux, la

résultante du cours et de la vitesse des bateaux et de l'action si variable pourtant des courants. Si, au lieu de chercher au Nord les méridiens plus petits, ce qui est un moyen d'abréger le voyage, on suivait modestement le cours méridional, on rencontrerait moins de glace et pas de brouillard, et les dangers seraient bien amoindris : on ne risquerait pas de heurter contre des icebergs, ni de faire disparaître à jamais, en passant sur elles, les barques de pêcheurs si nombreuses sur les bancs. Le sifflet d'alarme, cet utile et agaçant instrument, a beau pousser de minute en minute ses sons rauques et lugubres, il n'empêche pas tous les accidents, bien plus fréquents qu'on ne pense. Si on parvient à sauver un homme de l'équipage ou à découvrir le numéro du bateau qu'on a coulé bas, le capitaine fait son rapport et la compagnie paye l'indemnité. Mais, si le choc a eu lieu la nuit et que la barque ait péri corps et biens, il est impossible de vérifier le nom du bâtiment ; le grand Léviathan passe outre et tout est dit. L'argent est mauvais philanthrope. Les compagnies doivent lutter de vitesse. Chaque départ de Queenstown et de New-York est exactement enregistré par les journaux. Il en est de même des arrivages. De là cette course frénétique au clocher. En Angleterre, l'opinion publique s'est plus d'une fois récriée contre ce système, et le *Times* n'a pas dédaigné de prêter à ces réclamations l'autorité et la publicité de ses colonnes. Si on suivait le cours méridional (au sud du quarante-deuxième parallèle), on prolongerait, il est vrai, la traversée d'un ou de deux jours, mais on rentrerait

dans les conditions ordinaires de toute navigation à long cours. La perte de temps serait plus que compensée par l'absence relative de dangers. Il faudrait à cet effet que toutes les compagnies, d'un commun concert qui malheureusement n'a pu s'effectuer jusqu'à présent, abandonnassent la route du Nord. Aujourd'hui, c'est à leur rivalité qu'est due une grande partie des accidents. Les Cunard, il est vrai, qui n'ont jamais perdu ni un bateau ni un passager, et les steamers des deux compagnies allemandes ne laissent rien à désirer : des capitaines hors ligne, des officiers choisis avec soin, les uns et les autres connaissant parfaitement cette partie de l'Atlantique, l'équipage composé d'hommes d'élite, des chefs-d'œuvre de machines démontées et examinées après chaque voyage, enfin toutes les garanties humaines possibles. Et cependant, les accidents, bien que rares quand on les juge au point de vue du danger à courir, sont fréquents en comparaison des sinistres qui ont lieu sur d'autres routes, et du nombre de paquebots affectés à ce service, l'un des plus difficiles et des plus périlleux de toutes les navigations périodiques et régulières du globe. L'hiver est redouté à cause des tempêtes. Mais mars, avril et mai constituent réellement la mauvaise saison. A cette époque, les courants charrient des blocs détachés de la banquise de Terre-Neuve, qui descendent vers le gulfstream du Mexique, ont de la peine à le traverser et s'accumulent par conséquent sur la limite des eaux chaudes et froides dont le contact produit le brouillard. Plus tard, en juin et juillet, arrivent, des latitudes plus

élevées de la mer arctique, les icebergs de l'année précédente. Plus considérables que les fragments de la banquise, et tirant plus d'eau, ils avancent très-lentement, mais traversent aisément le gulf-stream, ce qui prouve le peu de profondeur de ce dernier, et l'existence d'autres courants sous-marins. Parfois ils échouent sur les bas-fonds des bancs de Terre-Neuve, et, formant des écueils qui ne se trouvent pas marqués sur la carte, y restent pendant des semaines. Ceux qui ont cinglé vers le sud ne tardent pas de fondre.

Les septième et huitième jours sont, pour les paquebots qui se rendent en Amérique, les plus difficiles. Ils traversent alors le large canal tout ouvert vers le pôle entre l'Islande et les côtes de Labrador. C'est la région boréale par excellence, la région des brouillards constants et la grande route des icebergs. A peine a-t-on perdu de vue les terres d'Irlande, que les marins vous entretiennent déjà de ces septième et huitième jours, comme les médecins parlent des jours critiques de certaines maladies. Jusque-là, tout est indifférent. Après, la glace n'est plus à craindre ; mais ces deux jours!

L'année dernière, en juillet, je me trouvais à bord du *Scotia*, un des meilleurs bateaux des Cunard. Quoique nous fussions au cœur de l'été, nous n'avions, du cap Clear à Sandy-Hook, aperçu le soleil qu'une seule fois et seulement pour quelques instants. Un brouillard impénétrable nous attendait sur les bancs de Terre-Neuve. Au milieu du jour, il faisait presque nuit. C'est à peine si, du centre du pont, on devinait plus qu'on ne les distin-

guait les quatre *watchmen* sur le devant. Pendant que l'air s'épaissit, le thermomètre indique un refroidissement soudain de l'atmosphère et de l'eau. Il y a donc de la glace près de nous. Mais où? Toute la question est là. Ce qui m'étonne, c'est qu'on ne ralentisse pas la course. Mais on me dit que le bâtiment obéit au gouvernail en raison de la vitesse. Pour tourner la glace, il ne s'agit pas seulement de l'apercevoir, il faut encore être en mesure de virer de bord en temps utile, ce qui suppose une certaine docilité du bateau, laquelle suppose un certain degré de vitesse. Ainsi, comme cela arrive souvent dans la vie, en affrontant le péril on se ménage une chance de salut.

Je tâche de gagner la proue, ce qui n'est pas facile. Nous embarquons beaucoup d'eau, et, au vent contraire, assez fort, s'ajoute la brise causée par notre marche. Nous filons plus de quinze nœuds. J'avance péniblement, luttant avec les éléments, avec le courant d'air qui me renverse presque, avec la mer qui déferle. Un des officiers me tend une main secourable.

« Vous voyez, dit-il, ce rideau jaune devant nous. S'il masque de la glace, et que ces quatre gaillards aux yeux de lynx la découvrent, supposons à un demi-mille de distance, c'est-à-dire deux minutes avant de nous y briser, nous aurons juste le temps de virer de bord, et alors tout sera bien, *all will be right.* »

Je lui faisais mon compliment. J'admirais son sang-froid et la précision de ses calculs scientifiques, tout en regrettant un peu les latitudes lais-

sées au jeu du hasard. Puis je continue et me voilà enfin arrivé près de quatre marins qui, dans ces moments critiques, tiennent nos destinées entre leurs mains, ou plutôt dans leurs yeux. Ce sont de beaux spécimens de la race anglo-saxonne, de vrais colosses aux épaules carrées, au teint jadis blanc et rose, aujourd'hui bronzé par le hâle, au nez aquilin, à la chevelure rousse, dont quelques boucles, furieusement agitées par le vent, s'échappent sous les bords rabattus du *southwester*. Les bras croisés sur la poitrine, ils se tiennent droits comme des statues clouées sur le pont. Les lois de la gravité n'existent pas pour eux. Toutes les facultés de leurs âmes semblent se concentrer dans leurs regards perçants, vifs, brillants, fixés sur ce rideau jaune qui cache l'inconnu. Avec l'immobilité de ces quatre grands corps contraste l'expression légèrement émue de leur physionomie et la violente agitation de la nature. Ils sont l'image de la santé, de la force, de la discipline, de l'habitude du danger.

(21 mai. Dimanche.) Nous avons atteint les parages de la Nouvelle-Écosse. La journée est splendide. L'Océan roule majestueusement ses longues vagues aplaties qu'aucun vent ne tourmente. Elles reflètent le soleil qui est radieux, le ciel qui laisse, par ses teintes bleu opaque, deviner la proximité d'un continent. Sur la mer, dans l'air, sur le pont, le calme s'est fait. La nature a pris ses vêtements de sabbat. Les passagers, réunis dans la grande cabine, assis-

tent à l'office, lu, en l'absence d'un ministre, par le docteur du bord. Puis ils chantent en chœur. Assis sur la dunette, j'écoute de loin. Les voix écossaises un peu stridentes, les notes un peu fausses des voix nasillardes des Yankees sont corrigées par la distance et le plein air. Elles se mêlent doucement et solennellement à l'accompagnement de la brise et de la houle.

Dans l'après-midi la scène change. De nouveau, du brouillard. Il tombe soudainement en forme de rideau de crêpe noir. Le ciel s'obscurcit comme sur la scène. Le soleil, tantôt si lumineux, ressemble à une faible flamme rousse près de s'éteindre. Bientôt il disparaît. Le vent souffle avec violence et le pont se couvre de flocons de neige et de glace. Ici il n'y a plus ni banquise ni icebergs à craindre. Mais nous sommes sur la grande route de New-York. Peu de barques de pêcheurs, en revanche grand nombre de voiliers tous dirigés vers ce port ou en venant. Cinq cents milles, il est vrai, nous séparent encore de l'embouchure de l'Hudson ; cependant, comme chacun affectionne la ligne droite parce qu'elle est la plus courte, l'Océan, si vaste en théorie, se réduit, dans la pratique, à une rue longue de trois mille milles, mais fort étroite, beaucoup trop pour le nombre des passants. Sur ce parcours se trouvent en ce moment cinq grands paquebots, tous partis de New-York hier dans la journée. Heureusement ils sont encore loin. Mais les voiliers ! Grelottant de froid, nous nous sommes réunis au *hatch-way*, sorte de petit passage sur le pont où on dispense aux matelots leurs rations d'eau-de-vie et qui, à bord des

Cunard, sert aux passagers de salle à fumer. C'est là que nous débattons les bonnes et les mauvaises chances de notre situation. Le capitaine entre pour quelques instants. L'eau ruisselle sur ses vêtements de caoutchouc, sa barbe ressemble à un glaçon. Il allume un cheroot et se donne la satisfaction inoffensive de maudire le temps qu'il fait. Il est dans le cas d'un homme qui court à toutes jambes dans un couloir parfaitement obscur sans savoir s'il y a des marches, et à peu près sûr que quelque autre court en sens inverse. Je n'ai jamais et nulle part vu l'air aussi opaque que ce soir, et c'est à la vitesse de treize nœuds et demi que nous nous lançons au-devant de l'inconnu ! Ce sont les mauvais moments des commandants des bateaux atlantiques. S'il y a rencontre, les propriétaires du bâtiment avarié ou perdu portent plainte. Si le résultat du procès est défavorable pour la compagnie, elle doit payer les indemnités et se revanche sur le capitaine. En mer, il a risqué sa vie ; sur terre, il y va de sa réputation et de sa fortune. Quel rude métier et quelle vilaine chose que ce brouillard ! Mais, quant aux passagers, le capitaine Mac-Aulay les rassure. — Nous sommes les plus forts, dit-il, aucun voilier ne tiendra tête au *China*. S'il y a quelqu'un cette nuit de coulé bas, ce ne sera pas nous. — Ces paroles consolantes rendent à la compagnie toute sa sérénité. Chacun emporte dans sa cabine froide la conscience de sa force et de son impunité. Chacun est fermement résolu à écraser impitoyablement les malheureux qu'il rencontrerait sur son chemin. C'est dans cette disposition farouche que, malgré les gémissements in-

cessants du sifflet d'alarme, nous cherchons et trouvons le sommeil du juste.

(23 mai.) Le brouillard et le sifflet nous ont tenu compagnie pendant trente-six heures ! Ce matin nous avons revu le soleil et aperçu la terre. En ce moment-ci, huit heures du soir, le *China* est à l'ancre à la station de la quarantaine. Il fait encore jour ; mais, par une analogie frappante avec leurs confrères d'Europe, le médecin et l'officier qui nous donneront la pratique soupent en ce moment au sein de leur famille et n'aiment pas à être dérangés. Ce ne sera donc que demain que nous foulerons le sol d'Amérique. On nous prévient d'ailleurs que ces Messieurs ne viendront à bord qu'après leur déjeuner, que les formalités de la douane prendront deux à trois heures, et que nous ne débarquerons pas avant midi. A mon dernier voyage, les choses se sont passées exactement de la même façon. On ajoute ainsi quatorze à dix-huit heures à la durée de la traversée. C'était bien la peine de nous faire courir par les glaces et les brouillards, au risque de nos jours, avec une vitesse de quatorze nœuds à l'heure. Mais il paraît que les allures bureaucratiques sont les mêmes dans les deux hémisphères. Mon patriotisme se réjouit de nous voir si peu distancés dans le pays du progrès.

II

NEW-YORK

Du 24 au 26 mai.

Broadway. — Wallstreet. — Fifth-Avenue. — Influence de New-York sur les destinées de l'Amérique du Nord.

A New-York, tout est intéressant. Je ne dis pas que tout me charme. On ne se lasse pas de contempler l'activité constante, surexcitée, fiévreuse qui, pendant la matinée, règne à Broadway et à Wallstreet, la vie élégante qui, vers la chute du jour, anime la belle et imposante Cinquième Avenue sillonnée alors par des flots de piétons désœuvrés et de nombreux équipages. Le luxe des voitures dont beaucoup étalent sur les portières de grands écussons, de trop riches livrées, des *carrossiers* de grand prix, les toilettes un peu mirobolantes des femmes mieux traitées par la nature que par leurs couturières, tout l'ensemble de ce spectacle pique votre curiosité plus qu'il ne vous satisfait peut-être. On tâche de découvrir le lien moral entre ce faste qui, sur ce sol républicain, ne craint pas de se montrer au grand jour et la soif de l'éga-

lité qui est le principe moteur, le but, l'aiguillon, la récompense et le châtiment des sociétés démocratiques. Sans doute, ce monde fashionable n'est que toléré par le prolétaire, par l'homme en blouse qui le coudoie assez rudement, par l'homme du quatrième état, comme on dirait en Europe ; mais cette tolérance s'explique par l'espoir que chacun a conçu et qui dans ce pays-ci n'est pas tout à fait chimérique, d'arriver un jour au même degré de prospérité, de voir sa femme, qui aujourd'hui blanchit du linge ou rince des bouteilles dans quelque *gin palace*, étendue nonchalamment le lendemain dans un beau landau, de mener soi-même son gig attelé d'un cheval fringant qui a coûté cinq mille dollars, de s'entourer en un mot de toutes les jouissances matérielles dont l'aspect, en attendant qu'on y arrive à son tour, excite les appétits et l'activité du spectateur bien plus que son envie. C'est là ce qui distingue le démocrate américain du démocrate de la vieille Europe. Ce dernier désespère de monter en grade ; donc il tâche de faire descendre les autres. Son mobile moral est l'envie, et son action de niveler ou de détruire. L'Américain veut jouir ; pour jouir, il faut qu'à force de travail il puisse gagner de l'argent, ce qui, dans le nouveau monde, est toujours possible et souvent facile. Cela fait, il s'impose aux autres de bonne foi, il se croit devenu l'égal de tous. Il tâche donc de s'élever. Il cherche l'égalité dans une sphère supérieure à celle où il est né et d'où il part. Le démocrate européen compte arriver à l'égalité en abaissant les autres à son propre niveau. Des deux démocratismes, je préfère l'amé-

ricain. Mais il paraît qu'ici-bas, en Amérique comme dans notre hémisphère, l'égalité n'est possible qu'en théorie. Cela ne m'a frappé nulle part plus qu'aux États-Unis. Revenons à notre homme en blouse qui se promène dans la *Fifth-Avenue* entre cinq et six heures du soir. Le spectacle qui se déroule sous ses yeux le fascine sans l'irriter. Il regarde avec une vive et joyeuse émotion. C'est qu'il espère que tout ceci sera un jour à sa portée. Mais cette espérance ne pourra se réaliser qu'à demi. Il lui est possible de faire une grande et princière fortune, de lutter de luxe avec les richards de Wallstreet. Il lui sera difficile, sinon impossible, de pénétrer dans certaines régions. Aux rares relations qu'il aura avec les hommes qui y appartiennent, il ne tardera pas à reconnaître son infériorité. Son fils ou son petit-fils sera peut-être admis un jour, lui-même reste exclu. Mais, comme il forme la majorité, il ne se décourage pas. A force de lutter sourdement, ouvertement, parfois brutalement, il poursuivra, sans jamais pouvoir l'atteindre, l'idéal de l'égalité intellectuelle et sociale.

Il en résulte ceci : Les gens à l'esprit cultivé, aux mœurs élégantes, au goût des traditions historiques et par conséquent des choses d'Europe, se dérobent dans une certaine mesure à la vue du public, forment un monde à part, fuient, parce qu'il leur est hostile, le contact avec la vie réelle, avec les grandes activités qui exploitent ce continent immense, qui en découvrent et font valoir les trésors, qui créent toutes ces merveilles que nous admirons avec raison. Il est permis d'étaler un luxe effréné

parce que les biens matériels sont accessibles à tous. Il n'est pas permis d'exposer, aux regards de la multitude qui sent qu'elle ne pourra jamais s'élever à ces hauteurs, le spectacle des jouissances de l'esprit et des raffinements des mœurs. Ces trésors sont soigneusement cachés, comme les juifs du moyen âge cachaient, comme les hommes considérables de l'Orient cachent encore, l'opulence de leur foyer derrière des murs d'enceinte de pauvre apparence.

Cela fait qu'aux États-Unis nous rencontrons plus souvent des hommes prétentieux et vulgaires que des gens comme il faut. De là l'opinion si généralement répandue en Europe, et c'est une erreur, que l'Américain du Nord ne sait pas vivre. La vérité est que les parvenus — mais parvenus le plus souvent grâce à leur intelligence, à leur courage, à leur activité — que ces hommes remarquables qui ont eu le temps de faire fortune, mais qui n'ont pas trouvé le moyen de faire eux-mêmes leur éducation, qui sentent leur valeur et souffrent en même temps de se voir exclus du commerce de leurs supérieurs, supérieurs par l'éducation, par les habitudes et par les manières — la vérité est que ces hommes s'imposent partout, tandis que les vrais gentlemen et les vraies ladies mènent une vie comparativement retirée, qu'ils protestent par leur absence contre cette prétendue égalité, et constituent, dans les grandes villes de l'Est, surtout à Boston et à Philadelphie, une société plus exclusive que ne le sont les coteries les plus inaccessibles des cours et des capitales d'Europe.

Dans sa physionomie, New-York reflète d'une manière frappante les traits caractéristiques du grand territoire de l'Union. On dirait que la vie intellectuelle, morale et commerciale de l'Américain se condense ici pour rayonner ensuite à travers les espaces immenses qu'on appelle les États-Unis.

Broadway est le représentant et le modèle des grandes artères qui relient les différentes portions du continent et jusqu'aux deux Océans. Les grands *thoroughfares* de la Cité de Londres, les boulevards de Paris, la Ringstrasse et le dédale des rues et des ruelles de Vienne sont tout, ou presque tout aussi animés que Broadway, mais leur animation est principalement due aux besoins de la ville qu'ils traversent, tandis que la grande artère de la métropole américaine est plus qu'une rue, c'est une route, une route royale qui mène au loin, qui mène partout. Après avoir déversé, à droite et à gauche, hommes et marchandises, il lui en reste encore assez pour alimenter les chemins de fer qui traversent le continent. Les personnes que nous apercevons dans ces véhicules innombrables sont des voyageurs plutôt que des passants. Ils ont l'air inquiet plus qu'affairé. On dirait que tout le monde craint de manquer son train. Sans doute New-York est une vraie ville dans le sens européen du mot, comme Londres, comme Paris, comme Vienne. Mais New-York est plus qu'une ville, c'est en même temps une immense station de chemin de fer, un *dépôt*, comme on dit en Amérique, de voyageurs et de marchandises, où se rencontre une population flottante assez considérable pour imprimer à sa phy-

sionomie le cachet de l'agitation, de la préoccupation, de l'imparfait et du provisoire qui forme un des traits caractéristiques de toutes les villes d'Amérique. Somme toute, Broadway représente le principe de la mobilité.

Passons à Wallstreet. C'est le quartier de la haute finance. Ici la ressemblance avec la Cité de Londres est incontestable. Les édifices qui sont des maisons de banque, la foule qui se presse dans les rues, l'air qu'on respire, tout sent les millions. Cependant l'analogie avec l'Europe n'est pas complète. De mille petits symptômes, je n'en cite qu'un seul : Votre banquier ne vous paye pas la somme que vous lui demandez, quelque peu considérable qu'elle soit. Il fait jouer le télégraphe, et, après quelques minutes, l'argent vous est apporté de la banque publique où les fonds de sa maison sont déposés. Rien de plus louable que cette pratique; car les banques sont de vraies forteresses qui rendent l'escalade et l'effraction impossibles, et qui, surtout en temps d'émeutes, s'il y avait encore des émeutes à craindre à New-York, ce dont je doute, donneraient de sérieuses garanties. Mais l'argent est poltron. Il est vrai qu'il est en même temps sagace, et qu'il fait comme tout le monde en Amérique : il pourvoit lui-même à sa sûreté, comme le *backwoodman*, en transportant ses pénates sur les limites de la civilisation dont il est le pionnier, commence par construire un *blockhouse;* comme l'officier chargé de surveiller ou de contenir les Peaux-Rouges, à chaque bivouac, se retranche avec ses hommes derrière des gabions et des fossés.

Nous voilà dans la Cinquième Avenue et, par conséquent, loin du quartier industriel. Ici l'œil se délecte dans la contemplation des richesses acquises. N'examinons pas trop scrupuleusement la valeur artistique de l'architecture pompeuse, surchargée, prétentieuse des édifices qui, à perte de vue, étalent leur magnificence. Ce style d'un goût contestable a d'ailleurs pénétré en Europe et s'y répand de plus en plus. Belgravia de Londres, la Ringstrasse de Vienne en donnent la meilleure idée. Les architectes de M. Haussmann aussi y ont puisé leurs inspirations, en essayant d'amalgamer ces deux renaissances, la renaissance française et celle toute moderne d'outre-mer. C'est le mignon de Henri III qui tourne au yankee. Mais revenons à *Fifth-Avenue*. De petits jardins, des touffes vertes tachetées, dans ce beau mois de mai, de blanc, de rouge, de rose, de lilas, enguirlandent les maisons et leur donnent un aspect idéal et poétique. Dans ces groupes d'arbustes, de plantes grasses, de fleurs grimpantes, de pelouses mignonnes coquettement encadrées de balustrades de marbre, il y a de jolis détails. On aime à s'y arrêter et à ne pas trop regarder les façades trop riches et trop historiées pour être belles. Dans son ensemble, *Fifth-Avenue* présente des perspectives grandioses et, dans quelques endroits, offre le spectacle d'un paysage charmant.

Mais ce qui me frappe surtout à New-York, ce sont les nombreux édifices consacrés aux cultes les plus divers. Je ne parle pas de la grande église gothique que les Irlandais font construire en ce moment et dont l'origine appartient évidemment à un autre

ordre de choses et à un autre ordre d'idées. Ce sont les petits temples de toute dénomination, bâtis souvent avec un grand déploiement de luxe, dans tous les styles possibles et impossibles, qui fixent mon attention et piquent ma curiosité. De modestes dimensions, ils paraissent encore plus restreints qu'ils ne sont à côté des habitations monumentales et comparativement vastes qu'ils coudoient. En Europe, le corps massif de la cathédrale, les clochers, les frontons et les toits élevés des autres églises se profilent sur le ciel, dominent les demeures des fidèles, donnent à chaque ville, vue de loin, son cachet particulier. A New-York, c'est tout le contraire. Contemplée de la rivière ou de Jersey-City où l'on débarque en venant d'Europe, cette métropole déroule devant vous ses masses énormes de briques rouges, grises, jaunâtres. Deux ou trois clochers, tout au plus, s'élèvent au-dessus des toits qui à cette distance se confondent, semblent tous de la même hauteur et se détachent du ciel par une seule et immense ligne horizontale. Les Européens qui arrivent pour la première fois, se demandent comment deux ou trois églises peuvent suffire à un million de chrétiens. Ils reconnaissent leur erreur en pénétrant dans la ville, surtout dans les régions de la Cinquième Avenue où la vie des affaires s'éteint, où elle ne domine pas au moins exclusivement, où elle cède le pas et donne de l'espace aux distractions, au repos, à l'étude et un peu aussi à la méditation et à la prière. Non que toutes ces petites églises impriment à *Fifth-Avenue* ce cachet de sainteté ou de recueillement qui manque rarement de

nous frapper quand nous traversons le parvis d'une de nos cathédrales. Loin de là, le *sanctitas loci* fait complétement défaut à cette grande et mondaine avenue. Les petites constructions, bien que riches, consacrées au culte n'en forment pour ainsi dire qu'un accessoire. Elles ne sont ouvertes que pendant le service, et le service ne se fait, je crois, que les dimanches. Mais elles existent, et, quelque modestes qu'elles soient, elles constatent l'existence d'une religion quelconque au fond du cœur de ces richards qui, pendant qu'ils créaient leur fortune par le travail, avaient peu de temps à donner aux aspirations de l'âme, mais qui se rappellent en avoir une depuis qu'ils sont devenus millionnaires. Soit par conviction et par un besoin réel, soit par un sentiment de convenance, de *respectabilily*, ils contribuent alors largement à la formation d'une communauté et à la construction d'une église.

Dans une société dont la partie la plus jeune, la plus énergique, la plus importante, se livre à une course au clocher permanente, il est clair que la vie intérieure est comme assoupie. Elle semble morte, mais elle ne l'est pas. De temps à autre elle se réveille. Les sommes considérables données pour l'érection de temples, les *revivals*, ces réunions populaires dans les forêts vierges et dans les prairies du *Far-West* où la soif de consolations éclate avec une violence extrême, saisit les masses comme une épidémie, produit les scènes les plus fantastiques, tantôt tragiques, tantôt burlesques, — ces *revivals* et les nombreuses églises de *Fifth-Avenue* sont deux manifestations diverses du même esprit, de l'esprit

religieux, endormi, opprimé, contenu mais non exterminé par le culte du veau d'or qui est la religion officielle, la religion d'État du commis, du mineur, du roulier, du colporteur, en un mot du chercheur de fortune de la jeune Amérique.

Malgré une température caniculaire, nous continuons notre promenade dans les rues de New-York, tantôt en voiture, tantôt en *car*, tantôt à pied. Ce qui fixe mon attention, cette fois-ci encore plus qu'à ma première visite, et que je n'ai trouvé relevé dans aucune description de New-York, c'est que cette ville, je l'ai dit plus haut, imprime son type à tous les centres de population de l'Union. La prépondérance qu'elle exerce se fonde sur une force de centralisation à laquelle ne saurait résister ni l'esprit et la législation autonomes des États, ni l'extrême mobilité qui est l'essence de la société américaine, ni les espaces presque illimités dont cette nation dispose et qu'elle s'ingénie à conquérir. Je pourrais multiplier les exemples, mais le moyen d'écrire par une chaleur de + 30° R. !

Je viens de parcourir un grand quartier d'assez ordinaire apparence, habité presque exclusivement par les Allemands. C'est là que les émigrés de cette nation, les arrivés de la veille sont accueillis, hébergés, renseignés avant de se diriger vers l'Ouest. Ils apportent toute fraîche l'atmosphère du *Vaterland*. Ils renouvellent celle de leurs compatriotes qui résident ici, et ils les empêchent de se transformer complétement en Yankees. Ceux-ci, de leur côté, plus ou moins revenus des aspirations républicaines qui forment un si puissant élément dans l'émi-

gration allemande, s'étudient, dès l'abord, à désillusionner les nouveaux débarqués, à leur faire entrevoir la réalité des choses, à les préparer en quelque sorte à la nouvelle existence qui les attend. C'est toute une métamorphose qui s'opère, et elle s'accomplit en peu de jours et sous l'influence du milieu de cette grande métropole. Les résultats se feront sentir sur les points les plus éloignés, dans les coins les plus reculés du continent, sous l'ombre des forêts qui encadrent le lac Supérieur, dans les grands greniers de Minesota et de Wisconsin, dans les prairies de Nebraska et d'Arkansas, sur les bords de la rivière Rouge du Texas, dans les ranchos isolés de l'Oregon, au fond des gorges verdoyantes de la Sierra Nevada.

A un degré moindre, il en est de même des Irlandais. Je dis moindre, parce que l'enfant de la verte Érin se montre moins accessible aux influences du dehors, parce que partout le Celte se suffit à lui-même, et se ferme volontiers, en Angleterre autant qu'en Amérique et en Australie, à l'action de la civilisation moderne. C'est d'ailleurs un fait avéré que les nations qui sont les premières sorties de la barbarie exercent sur les races plus jeunes qu'elles sous ce rapport une sorte de prépondérance. Sur les points où elles se touchent, ce sont toujours les premières qui envahissent, les secondes qui sont envahies, et ceci en dépit de l'égalité qui peut exister entre elles et même de la supériorité politique de ces dernières. Certes les conquêtes que les aînés font sur les cadets de la famille humaine sont fort limitées, mais elles n'en constituent pas moins un

fait positif et incontestable. Ainsi, sur tout le parcours des frontières entre l'Italie et les provinces autrichiennes, c'est l'élément italien qui gagne sur l'allemand et sur le slave, seulement, il est vrai, sur les confins et dans des proportions minimes, mais cependant perceptibles. En Hongrie, vis-à-vis des Magyares et des Slaves, en Bohême et en Illyrie, en Pologne et en Russie, l'Allemand est évidemment et ouvertement le colporteur de sa civilisation. Celle des Celtes remonte aux premiers siècles de notre ère, s'il est vrai, comme je le pense, que le christianisme est le seul berceau de la vraie civilisation. A ce point de vue, ils sont les aînés des races anglo-saxonnes et allemandes. Mais, dévancés par celles-ci à tout égard, ils n'ont jamais pu faire valoir leur droit d'aînesse, si ce n'est par une résistance passive aux influences de la vie moderne. A New-York, grâce au suffrage universel, ils sont une véritable puissance, et même une puissance formidable. Aux élections, ils obtiennent souvent la majorité. Dans les États, ils forment le principal élément catholique et sont les antagonistes-nés des Allemands, pour la plupart protestants. Les émigrés de toute autre nation arrivent avec l'intention de se faire Américains, les fils de l'île verte restent toujours Irlandais. Non qu'ils comptent revenir eux-mêmes, tout en admettant cette éventualité, ni faire revenir leurs enfants ; mais, par un lien idéal et mystique, ils restent unis à la patrie ; ils l'ont comme emportée avec eux. L'Océan qui les en sépare n'existe pas pour eux ; c'est tout au plus un ruisseau. A un jour donné, Dieu seul sait quand,

ils le passeront, eux les *frères américains*, comme on les appelle en Irlande, pour apporter la liberté dans le sens moderne et européen des libéraux et des démocrates, mais l'indépendance, la séparation d'avec l'Angleterre. Ils combattront et ils vaincront. C'est de ces rêves qu'est né le fénianisme, cette conspiration insaisissable qui résiste aux *détectives* de la police et aux détachements de l'armée anglaise autant qu'aux exhortations du clergé catholique, et qui constitue pour l'Irlande non moins que pour l'empire britannique un état de malaise non exempt de dangers. Les Irlandais se laissent donc très-peu influencer par les idées et les habitudes anglo-saxonnes. Néanmoins ils ne leur échappent pas complétement, et c'est encore à New-York que l'Irlandais de l'Irlande se transforme en *frère américain*.

Les émigrés des autres nations, en traversant cette ville, subissent tous, et à un plus haut degré, des influences analogues.

A ce point de vue, la suprématie de New-York restera assurée aussi longtemps qu'elle formera la tête du pont qui relie les deux continents. Aujourd'hui l'immense majorité des émigrants, le surplus des forces que l'Europe ne peut employer dans son sein, se dirigent sur l'embouchure de l'Hudson, touchent le sol d'Amérique à New-York, y reçoivent les premières impressions et les emportent ensuite sur tous les points du continent.

III

WASHINGTON

Du 26 au 29 mai.

La Saison morte dans la capitale officielle. — Le Traité *Alabama* jugé par les Américains. — Transformation des idées et des mœurs depuis la guerre civile. — Opinions diverses sur les effets de l'émancipation des nègres. — Prépondérance croissante de l'élément noir dans les États du Sud.

Quiconque veut se faire une idée très-exacte de la capitale officielle des États-Unis sans se donner le trouble de la locomotion, n'a qu'à lire la description de M. Antony Trollope. C'est une vraie photographie; les couleurs manquent, mais le dessin et la ressemblance sont parfaits. Je regrette presque de ne pas m'en être contenté.

L'air est lourd, la chaleur étouffante. La poussière et les moustiques vous poursuivent impitoyablement. Arlington-house, l'hôtel patronné par le monde officiel, le rendez-vous des sénateurs, des hommes politiques, des solliciteurs qui abondent, est certainement un des caravansérails les moins agréables du nouveau monde. J'y passe des nuits blanches

sous une moustiquière qui a le tort de ne pas être imperméable, et les heures les plus chaudes dans les salles du rez-de-chaussée ou sur la véranda. Étendus dans des fauteuils, plusieurs gentlemen tâchent comme moi de traverser le moins péniblement possible la partie la plus intolérable de la journée. Ils fument, ils chiquent, ils fixent leurs regards au plafond, mais ils ne se parlent pas. Un silence morne règne dans ces vastes pièces. On n'entend que le bourdonnement des mouches, quelquefois les pas des garçons plus ou moins colorés et des commissionnaires qui apportent des journaux, des lettres, des télégrammes. De temps à autre, des bouffées d'air chaud amènent de la rue des nuées de poussière. Une atmosphère chargée de toutes sortes d'émanations ajoute aux charmes de la matinée. On m'assure qu'à Buenos-Ayres, et même à Rio de Janeiro, l'été est moins pénible et moins dangereux pour la santé.

Aussi tout le monde s'enfuit. Le président va partir. M. Fish est parti. Le corps diplomatique et les chefs des départements suivent l'exemple. La chambre des représentants est close. Le sénat fermera au premier jour. J'ai assisté à l'une de ses dernières séances. La discussion n'était pas animée. On discutait avec calme et convenance. J'en étais même un peu désappointé; car nous autres Européens, quoique les débats dans nos diverses Chambres ne manquent pas toujours d'une certaine vivacité, nous nous figurons que, sous la coupole du Capitole américain, on passe son temps à se dire des injures et à se tirer des coups de revolver. Il n'en a rien été.

Deux honorables sénateurs se combattaient avec les armes courtoises d'une déclamation creuse et sonore rappelant un peu le barreau auquel ces hommes politiques ont probablement appartenu. Ils parlaient en élevant et baissant la voix tour à tour. Dans les moments d'éloquence, ils frappaient avec l'index de la main droite sur la paume horizontalement étendue de la main gauche. Pendant qu'ils se livraient à ces joûtes, leurs confrères lisaient ou écrivaient, quelques-uns sommeillaient. Personne ne parlait ni chuchotait, mais aussi personne ne semblait faire attention aux deux orateurs. Leur présence passait comme inaperçue.

La fin de la session coïncide avec un véritable événement, avec la conclusion d'un traité destiné à préparer la solution de la tédieuse question de l'Alabama, et à resserrer les liens d'amitié un peu relâchés entre la Grande-Bretagne et la République nord-américaine. Les plénipotentiaires anglais ont quitté Washington, il y a quelques jours seulement. Voilà le grand sujet de conversation. Je l'ai entendu traiter en Angleterre au moment de mon départ, pendant la traversée, à New-York, en chemin de fer, ici, partout. On ne parle guère d'autre chose. Les Anglais que j'ai vus sont unanimes à regretter quelque peu la nécessité où l'on s'est trouvé de faire des concessions, mais ils se félicitent néanmoins de voir disparaître une cause constante de méfiance réciproque et en même temps une cause éventuelle de brouille entre les deux pays. Dans leur esprit, la satisfaction l'emporte sur le dépit. Je me trompe fort, ou c'est là le sentiment qui prédomine en Angleterre.

En Amérique, les hommes politiques me paraissent incertains sur la valeur qu'on doit accorder au traité. Ils se demandent si la solution de toutes les difficultés est réellement assurée. J'ai vu quelques personnages en place, un ou deux sénateurs, le gouverneur de l'un des grands États. Évidemment leur opinion n'est pas arrêtée, ou bien ils ont des raisons pour ne pas la dire. Au sens du grand public, la convention de Washington est, de la part du gouvernement anglais, un acte de déférence, la reconnaissance de la supériorité des forces des États-Unis. L'Angleterre s'est exécutée, elle a capitulé. Ni plus ni moins. Si cette interprétation erronée se répand dans l'Union et prend racine dans les convictions des masses, les dispositions conciliantes qui ont animé les négociateurs britanniques sont évidemment mal comprises, et la convention, tout en écartant les difficultés existantes, aurait préparé les esprits à des complications futures.

Les Canadiens de leur côté sont mécontents. Pour eux il s'agit de l'éternelle question de la pêche. Ils se disent négligés par les envoyés de lord Granville, abandonnés par la mère patrie, sacrifiés à ses intérêts. Déjà avant mon départ d'Europe, un homme d'État anglais éminent m'a dit : « La séparation du Canada n'est qu'une question de temps. Le traité que l'on vient de conclure accélérera ce moment. Avant quatre ou cinq ans, il se présentera. » Tout le monde sait combien, en Angleterre, l'opinion publique, s'est, dans les derniers temps, familiarisée avec l'idée de la perte des colonies. Quiconque, il y a trente ans, aurait osé toucher cette éventualité eût

été dénoncé, s'il était étranger, comme ennemi, si Anglais, comme coupable de haute trahison. La génération actuelle se place à un autre point de vue. Elle admet comme inévitable et elle se prépare à voir s'accomplir, au premier coup de canon que la Grande-Bretagne tirera contre un ennemi étranger, la déclaration d'indépendance du Canada et de l'Australie. Les *utilitariens* y voient même des avantages; ils parlent comme des courtisans qui trouvent moyen de féliciter leur souverain à l'occasion de la perte d'une province.

Pendant les trois jours que j'ai passés à Washington, je prenais mes repas à une petite table occupée par un couple, jeune encore et de respectable apparence. C'était le gouverneur d'un des États de l'Ouest et sa femme. Le maître d'hôtel qui, dans la salle à manger, dirige le service et distribue les places avec une autorité suprême, nous avait mis en rapport, ce qui nous permettait de lier conversation. Le gouverneur l'ouvrit par l'interrogatoire d'usage.

« Permettez-moi, disait-il, de vous adresser une question impertinente. De quel pays êtes-vous? Quelle est votre profession? et qu'est-ce qui vous a amené dans ce grand pays des États-Unis? Que dites-vous de notre Amérique? C'est un beau pays, un grand pays, un très-grand pays, *a very big country*. »

On lit dans presque tous les livres publiés sur l'Amérique, principalement en Angleterre, que le

Yankee est extrêmement friand de compliments sur son pays, qu'il provoque, qu'il déguste avec volupté les louanges les plus exagérées, que la moindre critique, même le silence, blessent ses susceptibilités patriotiques. Cela était vrai naguère ; mais la guerre civile a changé bien des choses. Les esprits ont mûri. Les enfants terribles, les jeunes étourdis sont devenus des hommes sérieux. On visite l'Europe plus qu'autrefois et on a l'esprit trop ouvert pour se complaire, comme par le passé, dans une vaine adoration de soi-même. C'est surtout le cas des habitants de la Nouvelle-Angleterre, où se trouvent les centres de la vie intellectuelle. Les hommes de l'Ouest, et en général les masses, sont moins avancés. Le Sud, autrefois célèbre par l'hospitalité princière et les goûts aristocratiques des grands planteurs, par les hommes politiques qu'il donnait à la république et dont il formait pour ainsi dire la pépinière, le pauvre Sud n'est en ce moment qu'un corps mutilé, saignant de mille plaies auxquelles le temps seul apportera peut-être la guérison. Il se trouve dans des conditions anormales. Je ne pourrai le visiter et voir par moi-même. J'en fais donc expressément abstraction en parlant de l'Amérique.

Mon gouverneur, homme de l'Ouest, était évidemment de la vieille école ; je n'eus garde de froisser ses susceptibilités. Dans ces conflits des devoirs de la politesse et des exigences de la vérité, situation délicate où je me trouve assez fréquemment, on se tire d'affaire comme on peut, on prodigue les compliments et on les mitige par des critiques déguisées. Mais votre auditoire ne relève que vos

exclamations d'enthousiasme, et ne prend aucune note des petites malices, des précautions oratoires par lesquelles vous tâchez timidement de satisfaire votre conscience ou d'en étouffer la voix. Au reste, j'ai souvent remarqué que plus l'étranger relève le côté brillant des choses d'Amérique, plus il disposera son interlocuteur à rentrer dans la vérité, à lui indiquer lui-même les vices de la constitution et les plaies de la société aux États-Unis.

« Oui, disait le gouverneur, après avoir complaisamment avalé le plat sucré de mes compliments, oui, nous sommes une grande nation, un *glorieux* pays. Mais nous sommes malades. Nous souffrons des suites d'une enfance précoce et d'une croissance trop accélérée. Comme adolescents, nous avons poussé trop vite; arrivés à l'âge mûr, nous avons trop embrassé et nous nous exténuons par un travail exagéré. Il est possible, il n'est pas probable que nous vivions vieux. L'Union, je le crains, n'a pas d'avenir.

« Vous me demandez, continuait-il, mon opinion sur l'émancipation des nègres. Il est impossible d'en préjuger les effets avec une entière certitude; mais, selon toutes les probabilités, l'acte de l'émancipation a été l'arrêt de mort de la race noire. Le nègre est paresseux et imprévoyant de sa nature. Libre, il travaille peu ou pas du tout, et il ne se soucie pas du lendemain. J'admets bien des exceptions. Ainsi, depuis l'abolition de l'esclavage dans les États du Sud, les propriétaires des plantations donnent aux noirs des gages, ou, ce qui vaut mieux, leur assurent une quote-part du produit, et ce sys-

tème, dans une mesure fort réduite, marche assez bien. Mais, je le répète, le nègre travailleur et économe fait l'exception. Si les dernières récoltes de coton sont abondantes, ce résultat n'est plus, comme autrefois au temps de l'esclavage, dû exclusivement, pas même principalement, mais très-partiellement aux noirs. L'esprit de travail leur fait défaut. Ils ne pourront pas concourir avec les blancs ; ils tomberont dans la pauvreté et bientôt dans la misère. Ils sont imprévoyants et ils sont mauvais parents. Ils ne se sont jamais occupés de leurs enfants. C'était l'affaire du propriétaire qui, désireux de conserver et d'augmenter son capital, sinon par humanité, du moins par intérêt, entourait des plus grands soins les négresses enceintes et leurs enfants. Aujourd'hui la mortalité de ces derniers est effrayante. D'ailleurs, une longue expérience l'a prouvé, dans les États libres, les noirs restaient numériquement stationnaires, ou bien ils diminuaient. Dans les États à esclaves, au contraire, abstraction faite des contingents fournis par la traite, la race noire augmentait dans des proportions étonnantes. Ce fait s'explique par deux causes. D'abord par celle que je viens de mentionner, les soins donnés par les propriétaires aux mères et aux enfants nouveaux-nés, ensuite par la prédilection du noir, surtout de la femme noire, pour la couleur blanche. Dans les États du Sud, avant l'abolition de l'esclavage, la presque totalité des mariages se contractait entre noirs. Les unions des femmes noires avec des blancs, illégitimes et illégales d'ailleurs, formaient l'exception. Aujourd'hui, la loi ne fait plus

obstacle, et l'affluence dans les États du Sud d'un grand nombre de travailleurs américains du Nord, facilitera et augmentera les alliances conjugales entre blancs et noirs. Ainsi, d'un côté, les suites de la paresse et de l'imprévoyance, la misère et les maladies, surtout celles qui enlèvent les enfants, réduiront de plus en plus le chiffre des populations noires. De l'autre côté, le peu de nègres qui, par leur travail, seront parvenus à se créer une existence aisée, tâcheront de marier leurs filles avec des blancs ou du moins avec des gens moins colorés qu'eux-mêmes. Vous le voyez bien, leurs vices et leurs vertus, l'oisiveté et le travail, semblent également conspirer la perte des noirs. »

Pour moi, je me demande : les nègres travaillent-ils, oui ou non? Toute la question me semble être là. Mais, sur ce point essentiel qui est purement une question de fait, les avis sont partagés. Un homme d'État haut placé dans l'opinion publique de l'Amérique et la représentant à l'une des cours d'Europe m'a dit :

« On avait soutenu et généralement cru que les nègres émancipés ne travailleraient pas. Les dernières récoltes des cotons prouvent que, sous les régimes des gages et du partage des profits, ils sont devenus d'excellents travailleurs. On les avait dits stupides, et maintenant on voit que, doués d'une intelligence remarquable, ils ont le plus grand désir de s'instruire et de faire instruire leurs enfants. »

Le même diplomate m'a confirmé l'importance politique croissante de l'élément noir : « Les partisans de l'émancipation avaient craint que les an-

ciens propriétaires ne parvinssent, par des voies détournées, à éluder la loi et à réduire ce grand acte philanthropique à l'état de lettre morte. Pour obvier à ce danger, on a accordé aux noirs le suffrage politique. L'une des conséquences sera que, dans les prochaines élections du Président, ils seront les maîtres de la situation et donneront la solution. Aussi, démocrates et républicains se disputent leurs faveurs et briguent leurs votes. » A quoi il est permis d'ajouter que le président Grant aussi est loin de méconnaître leur importance. Témoin la protection particulière qu'il leur accorde, et, comme suite naturelle, l'affluence constante des noirs au siége du gouvernement. Dans les états du Sud, ils ont plus ou moins le pouvoir en mains. Dans la Caroline du Sud, le vice-président de la législature est un homme de couleur. Notons ce que dit sur cette matière le *New-York Observer :*

« La situation dans la Caroline du Sud est presque intolérable. Elle provient de deux causes : d'abord, les noirs y sont plus nombreux que les blancs ; ensuite, les anciens planteurs se refusent à accepter le régime nouveau et à partager avec les noirs le gouvernement de l'État. Ceci fait que les noirs avec le concours des blancs nouvellement arrivés disposent de la chose publique. Sur cent vingt-cinq membres de la chambre basse de la législature, quatre-vingt-dix sont des noirs. La proportion est à peu près la même au sénat. La plupart d'entre eux sont des hommes corrompus et vénaux. Ajoutez que les propriétaires fonciers de la Caroline du Sud ont, par la guerre, perdu tout excepté leurs terres, et

qu'ils manquent d'argent comptant, que les impôts ont été constamment augmentés dans ces dernières années, qu'on les fait peser impitoyablement sur les propriétaires.... » L'article dit de quelle manière on gaspille les revenus publics.

Ces renseignements et d'autres de même nature sont confirmés par tous les hommes du Sud et contestés par la plupart des hommes du Nord que je rencontre. Où est la vérité et comment la trouver? Mais il y a un fait qui est concédé de part et d'autre : c'est que, dans le Sud aujourd'hui, les noirs sont dans une certaine mesure les maîtres des blancs. Dans quelques États ils disposent du pouvoir ; dans d'autres, ils forment la majorité aux législatures ; partout ils constituent une véritable puissance, eux qui, il y a quelques années, étaient considérés, dans ces mêmes lieux, comme les êtres infimes de la création. On conçoit les fureurs, le désespoir, les haines accumulés dans le cœur des blancs, non contre leurs anciens esclaves, mais contre le Nord, à leur sens l'auteur de tous ces maux. Aussi nous voyons ce qui se passe dans le Sud : En ce moment, M. Davis parcourt le pays triomphalement. Ses discours électrisent ses auditeurs. Ils se résument dans ces deux mots : silence et espérance ; ce qui veut dire : vengeance quand l'heure sera venue. Les propriétaires s'abstiennent de voter et restent à l'écart, abandonnant ainsi le terrain aux nègres et aux émigrés du Nord. Le gouvernement ne trouve pas d'agents officiels. Ceux qu'il nomme, par exemple, les employés chargés de percevoir les impôts, ou intimidés, ou sympathisant eux-mêmes avec la cause du Sud,

donnent aussitôt leur démission. Les femmes, plus passionnées, plus héroïques encore que leurs maris, entretiennent le feu sacré du patriotisme qui est, aux yeux de la loi, la trahison et la révolte. Voilà le tableau que m'ont fait des personnes impartiales, des membres du corps diplomatique, des voyageurs arrivant de ces contrées et complétement étrangers aux deux partis. Quelques-unes de ces informations ne sont même pas répudiées par les adversaires des anciens confédérés. Mais, je le répète, ce que tout le monde admet, c'est la prépondérance politique que prend dans le Sud l'élément noir. Cette anomalie ne pourra pas durer.

IV

DE WASHINGTON A CHICAGO

29 et 30 mai.

Les voyageurs du *Far-West*. — Misères de l'homme seul. — Velléités aristocratiques dans le pays de l'égalité. — La Susquehanna. — La Juniata. — Arrivée à Chicago.

Dans le trajet de New-York à la capitale officielle des États-Unis, il n'y a rien qui frappe l'Européen comme très-nouveau ou très-différent de ce qu'on voit dans nos chemins de fer. Mais, quand on se dirige vers l'Ouest, la physionomie des voyageurs change graduellement. Les banquiers avec leurs aides, les dames élégantes de Boston, de Philadelphie, de Baltimore, les officiels de Washington, tout ce public à l'aspect cosmopolite qui ressemble assez à ses pairs d'Europe disparaît peu à peu. Il est remplacé par des hommes presque tous jeunes, barbus, mal vêtus, pas très-propres, armés d'un, quelquefois de deux revolvers, portant autour de la ceinture des sacs de laine grossière, vides quand ils se diri-

gent vers le *Far-West*, remplis d'or quand ils en reviennent. Il y a des *farmers* à l'aspect moins équivoque, des rouliers qui vont rejoindre, sur les bords du Missouri, à Leavenworth et à Kansas-City, les caravanes confiées à leur direction. Ces derniers sont des personnages importants. L'intrépidité, la persévérance, l'habitude de commander, ne fût-ce qu'aux bouviers qui conduisent leurs attelages, une exubérance de santé, la bonhomie, parfois la brutalité et le sentiment de leur propre valeur sont peints sur leur figure rougie par le whisky et les vents brûlants du Nouveau-Mexique et d'Arizona. Les marchandises qu'ils transportent à Santa-Fé, à Prescott, à San-Diégo, dans la basse Californie, par le Paso-del-Norte à Chihuahua, valent des millions. Ces hommes affrontent et bravent tous les périls, les Indiens et les monstres du désert, les tourmentes de neige des hauts plateaux, les terribles passages des *cañones*. Pour arriver à destination, ils mettent trois, quatre, cinq mois. De loin en loin, ils trouvent des lieux de ravitaillement. Ce sont pour eux, véritables croisés, sauf la croix et la chevalerie, autant de châteaux enchantés où des fées bienfaisantes, sous la forme de belles Indiennes leur tendent les bras; où, pendant une halte de quelques jours, toutes les jouissance de ce monde, celles qu'ils savent apprécier, leur font oublier les privations de la route. Quand je passe devant le groupe qu'ils forment dans un coin du wagon, ils me toisent d'un air moitié narquois, moitié bienveillant. Il y a même un peu de pitié dans leurs regards. Pauvre chétif, pensent-ils, à quoi est-il bon? Puis ils me serrent la

main silencieusement et me laissent passer. Il y a aussi des Allemands. Ils se font remarquer par l'éclat de leurs voix, car l'Américain, en général, est silencieux et ne s'énonce qu'en chuchotant. Les dames aussi ont changé d'aspect. Comme partout, elles voyagent souvent seules. Mais les toilettes élégantes ont disparu.

On m'a conseillé à New-York de me munir toujours de lettres d'introduction pour les gentlemen à l'office des hôtels et pour les chefs des gares. Déjà, dans un voyage antérieur, j'ai pu expérimenter l'utilité de cette précaution. Le convoi vient d'arriver. C'est une petite ville où vous comptez passer la nuit. Il n'y a qu'un ou deux hôtels, des hôtels monstres, il est vrai, à huit ou douze cents chambres. Mais ils regorgent constamment de passagers. Tout le monde s'élance vers les omnibus qui doivent vous y transporter. D'autres y courent à pied. Quand à vos bagages, vous n'avez pas à vous en occuper, puisque vous avez pris un *check*. On vous les envoie sûrement et promptement. Nous voici arrivés devant la buvette, derrière laquelle se tient un gentleman à l'air grave, sinon majestueux; la foule des arrivants se range en queue. Les dames sont servies les premières et dirigées vers les beaux appartements des deux premiers étages. Sous leur égide, les maris ou frères ou tout autre compagnon de voyage du genre masculin jouissent des mêmes priviléges. Mais les hommes seuls sont impitoyablement envoyés aux combles. Il y a d'ailleurs l'*elevator* qui facilite l'ascension. J'arrive enfin devant le Minos de la localité et lui remets ma lettre de recommandation donnée par son con-

frère de l'hôtel où j'ai passé la nuit précédente. Il la parcourt rapidement, fixe un instant sur moi un regard froid, mais scrutateur; puis, il passe outre, et envoie mes compagnons de voyage aux régions aériennes de l'hôtel. Quand tout le monde est pourvu et que je me trouve seul en face de cet être important, il se tourne vers moi; ses traits se détendent, il me tend la main qu'il serre fortement, et, souriant gracieusement, il me dit: « Maintenant, à nous deux, baron. Vous désirez une bonne chambre, baron. Eh bien, baron, vous l'aurez. » Et il me donne ce qu'il a de mieux à offrir.

Ici une observation, qui d'ailleurs a été mille fois faite. L'Américain a la soif de l'égalité et la manie des titres. Ceux qui peuvent s'appeler sénateur, gouverneur, colonel, général, ne fût-ce que de la milice, et leur nombre est légion, sont constamment nommés par leur titre et jamais par leur nom. On le leur prodigue à l'infini. Celui qui le donne et celui qui le reçoit se sentent également honorés. Quant aux titres nobiliaires, le fruit défendu du républicain américain, ils sont évidemment prononcés avec volupté. Je fais appel aux souvenirs de tous ceux qui ont vu l'Amérique. Ils certifieront que je suis loin d'exagérer. Par analogie, je citerai encore la naïve fierté des anciennes familles qui descendent des premiers émigrants hollandais, des puritains anglais, des huguenots de France. Je n'ai jamais fait la connaissance d'une personne de cette catégorie, homme ou femme, qui, immédiatement après la présentation, ne m'ait dit : « Je suis d'une très-ancienne famille; mes ancêtres sont arrivés ici, il y a plus de

INSTYTUT GEOGRAFII BIBLIOTEKA

deux cents ans. Nous avons en Angleterre des cousins qui siégent à la chambre des Lords; ou bien : nous descendons des huguenots, de gentilshommes fort bien vus à la cour des rois de France avant la révocation de l'édit de Nantes. » Et les personnes qui de but en blanc m'ont décliné leur généalogie se distinguaient le plus souvent par une éducation parfaite et des manières on ne peut plus polies. Ces anomalies, quelque étranges qu'elles puissent nous sembler, s'expliquent, je pense, moins par la vanité qui trouve d'autres et plus réelles satisfactions, que par l'essence de la nature humaine qui, comme la nature inanimée, ne peut se passer de variété et répudie l'égalité.

Sur les chemins de fer aussi, la lettre d'introduction est fort utile, surtout lorsqu'on voyage seul. Le chef de gare commence l'entretien par une poignée de main, me prodigue le « baron » et m'introduit régulièrement auprès du conducteur du convoi. Ici s'échangent les mêmes cérémonies. Le conducteur me donne mon titre, et je l'appelle *mister*. C'est l'usage dans le *Far-West :* on ne se dit pas *sir*, mais *mister*, sans ajouter le nom, car on n'a pas le temps de s'en enquérir, ou bien on l'a oublié aussitôt. On est homme blanc, américain, cela suffit, car cela constate votre supériorité sur les fauves du désert, sur les Peaux-Rouges des prairies, sur toutes les autres nations du globe, y compris l'Européen. C'est l'espèce à laquelle vous appartenez qui compte, et non l'individu. Vous êtes donc *mister*, ce qui veut dire maître, maître de la création. Régulièrement et dûment présenté au conducteur, il

me reste une dernière formalité à remplir qui n'est pas la moins importante. Le conducteur m'introduit auprès de l'*homme de couleur*. C'est le garçon du wagon. Ici, vu la nuance plus ou moins foncée de son teint, il n'y a pas échange de poignées de mains. On n'en est pas là encore, malgré l'émancipation des noirs. On en fait, il est vrai, des législateurs et même des vice-présidents. A Washington, au siége du gouvernement central, il leur est permis de se prélasser assez insolemment dans les omnibus, cars et lieux publics, et de ne céder leur place qu'aux femmes de couleur. Mais leur serrer la main! fi donc! vous n'y songez pas. Le conducteur, en ami, le *coloured man*, en domestique, se rendent très-utiles, vous cherchent un bon siége, vous font éviter la mauvaise ou dangereuse compagnie en vous plaçant avec les dames, pourvu que vous puissiez vous passer du cigare, vous réservent une « section », c'est-à-dire une fenêtre avec quatre places qui, pendant la nuit, seront transformées en chambres à coucher.

Après un détestable luncheon, pris à la hâte à Baltimore dans une « maison à manger », un *eating-house*, je m'embarque à la gare du chemin central de Pensylvanie, l'une des diverses lignes qui mènent à l'Ouest. Grâce à la concurrence d'autres voies ferrées, on atteint, comme vitesse, aux limites du possible. Ainsi, à l'heure qu'il est, et pendant que, selon mon habitude, je tâche, malgré d'horribles cahotements, d'inscrire quelques notes dans mon

calepin, nous faisons entre cinquante et soixante milles à l'heure.

Les causeries avec le premier venu font le charme de la vie du touriste. Elles ont sur la lecture l'avantage de vous permettre de faire des questions, et elles ne fatiguent pas les yeux. D'ailleurs il y a des livres ennuyeux; mais pour peu que vous sachiez vous y prendre, il n'existe pas d'être humain duquel on ne puisse extraire une idée, un mot heureux, un renseignement curieux, une appréciation nouvelle. On rencontre parfois, il est vrai, des natures obtuses et comme cuirassées. Rien n'y pénètre. Mais mettez-les sur un chapitre qui les intéresse, et elles se déboutonneront. Demandez-leur, par exemple, leur biographie, soyez sûr qu'elles parleront, sinon avec abandon, certainement avec plaisir, et toujours avec profit pour vous, si vous savez en tirer parti. Il n'y a que les repris de justice ou les demi-vertus, voyageant sous l'incognito d'une veuve éplorée, qui trouveront vos questions indiscrètes.

Dans la haute société, qui partout touche plus ou moins au pouvoir, la frivolité et les petits cancans, ces habitués du salon, font une concurrence redoutable aux conversations sérieuses, et, quand on sort des banalités, la réserve imposée à chacun par sa situation, une arrière-pensée que l'on craint de trahir, mille égards divers forment souvent obstacle au libre échange des idées. Ces entretiens ont besoin d'être mis sur l'alambic et de passer par des procédés chimiques avant de donner un résultat.

Les régions mitoyennes offrent partout un vaste

champ à l'observation. On y trouve plus d'instruction que dans les classes supérieures et plus de variété, mais moins de connaissance du cœur humain et de la vie réelle, et l'horizon de chacun y est nécessairement plus borné, parce que c'est le monde des spécialités. Le savant, l'artiste, le marchand, l'industriel, aussi longtemps qu'ils vous parlent des matières qui forment le ressort de leur activité, peuvent vous donner de précieuses informations. Les hommes les moins intéressants sont les commis-voyageurs. Si encore ils voulaient vous entretenir de leur pacotille, mais ils parlent politique ; chacun d'eux, ordinairement, dit avec un entier abandon ce qu'il pense et sent, et chacun pense et sent ce qu'il a lu le matin dans son journal. Ces hommes — j'admets naturellement des exceptions — sont étonnants. — Ils savent littéralement tout. Les ministres dirigeants des grandes puissances n'ont pas de secrets pour eux. En hommes sensés, à moins d'être gantiers, ils hésiteraient à donner une opinion sur un gant, mais en diplomatie ils se croient passés maîtres.

C'est parmi les gens du peuple que l'on peut glaner avec le plus de fruit. Les naïves confidences d'un paysan de nos Alpes autrichiennes, d'une vieille servante d'auberge dans quelque petite ville d'Allemagne ou des Pyrénées; la conversation du curé, du chirurgien, le *sangrador*, comme on l'appelle, et de l'alcade d'un vieux bourg de la Sierra-Morena réunis en *tertulia* chez le pharmacien de la localité; le bavardage de la jeune fille aux traits classiques, à la taille svelte enveloppée de guenilles

noires, qui me précède avec la démarche d'une canéphore au fond d'un tourbière irlandaise; l'autobiographie d'un ouvrier de fabrique ou d'un garçon de bureau, ont rarement manqué de m'intéresser; ils m'ont souvent frappé par la grandeur et la nouveauté des aperçus, répandu des flots de lumière sur des questions complexes et obscures, provoqué tour à tour des larmes d'attendrissement et d'irrésistibles éclats de rire. Et, même dans les plus ordinaires causeries de ce genre, il y a toujours une petite trouvaille à faire. L'historien, pour comprendre l'esprit du siècle qui l'occupe, doit consulter le jugement des contemporains; le touriste, pour voyager avec fruit, doit écouter les gens du pays et les faire parler sur eux-mêmes. C'est la méthode que j'ai toujours suivie et que je suivrai aussi dans ma promenade autour du monde.

Le convoi ralentit le pas. Nous ne courons plus que trente ou trente-cinq milles à l'heure. C'est, en Angleterre, la grande vitesse des trains express. Nous sommes arrivés dans la vallée de la Susquehanna, et le *Pensylvania central* suit en serpentant les bords boisés, accidentés, tantôt solitaires, tantôt animés par des villages, par des usines, des fermes et des *cottages*, de cette belle et poétique rivière. Le paysage offre une grande variété. Ici aucune trace de culture. Au-dessus d'un épais taillis de buissons en fleurs s'élèvent des ormes ébranchés, des conifères de différentes espèces, toujours sveltes, élancées et maigres comme l'homme de race anglo-amé-

ricaine. Entre ce double rideau, la Susquehanna, bleu-verdâtre comme la turquoise, affecte les allures d'un torrent, se précipite en bondissant contre les mille blocs de granit semés dans son lit, les entoure de cercles écumants, reprend sa course toute haletante, puis, comme honteuse de ses impuissantes colères, la ralentit, retrouve sa sérénité, caresse en passant les branches des rosiers sauvages penchés sur ses ondes limpides et fuyantes. C'est bien là le type du sol classique où eurent lieu les premières rencontres entre l'homme blanc et l'homme rouge, ces scènes émouvantes si bien peintes par Cooper. Au reste, ces contrées n'ont jamais vu couler le sang. Elles sont le théâtre des paisibles conquêtes de William Penn. L'imagination aime à s'arrêter à ces temps, éloignés déjà, où le *Far-West* commençait aux portes de Philadelphie et de la nouvelle Amsterdam qui est devenue New-York. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à doubler ce petit promontoire. Dans la vallée où nous pénétrons, plus large, plus ouverte dans l'intérieur des terres, la civilisation déroule ses richesses, ses champs cultivés, ses usines fumantes, ses bourgs et villages aux maisonnettes proprettes, uniformément bâties sur le même modèle, ses fermes entourées de plantations, le tout offrant l'aspect de l'activité prospère et de la lutte, non encore complétement victorieuse, de l'homme policé avec la nature sauvage. Mais avancez de quelques pas, et vous retombez dans les régions incultes. Oui, c'est cette lutte qui imprime son cachet à la vallée de la Susquehanna, et en a fait l'exact représentant du grand État que cette rivière

parcourt dans toute sa largeur. La Pensylvanie possède l'industrie la plus développée des États-Unis, et exploite avec un succès persistant ses immenses richesses minérales qui sont le fer et la houille. Mais, malgré la protection qu'elle réclame et obtient pour ses produits, malgré l'accroissement constant de sa population, trois quarts de son territoire manquent encore de culture, et là, comme sur les bords enchanteurs de la Susquehanna, le bruit et l'animation de toutes les activités de la vie moderne alternent avec le silence et la solitude du désert.

Dans l'après-midi, nous avions traversé Harrisburg. Maintenant le soleil baisse et inonde de ses teintes roses les bords idylliques de la Juniata. Les habitations semblent plus nombreuses que sur la Susquehanna. Les villages se succèdent plus fréquemment, et, çà et là, on aperçoit, entourées de jardins soigneusement tenus, des villas d'une construction plus ou moins prétentieuse, mais qui font plaisir, parce qu'elles donnent au voyageur européen l'illusion de se croire dans son vieux monde. Cette rivière aussi a ses lieux solitaires, et ils ne sont pas les moins beaux. Une douce et poétique mélancolie plane sur eux. Si la Susquehanna tient de l'épopée, la Juniata plus modeste rappelle les églogues de Garcilaso :

Corrid sin duelo lagrimas corrientes.

A dix heures de la nuit, il y a grande commotion dans les wagons. Tout le monde se précipite sur les plates-formes pour s'extasier, avec l'aide d'un ma-

gnifique clair de lune, autant sur la beauté du paysage, qui m'a paru médiocre, que sur la hardiesse, dont je n'ai pu juger, de la construction du chemin de fer. Nous nous engageons dans la gorge de Jack's Mountain, et peu après nous franchissons les Sideling-Hills, c'est-à-dire une chaîne des Alleghanies, le partage des eaux entre l'Atlantique et le golfe du Mexique. La descente donne le frisson. Heureusement elle est de courte durée. La nuit est avancée, les passagers se disposent à chercher le sommeil. Dans les wagons à lits, les fauteuils sont rapidement transformés en couchettes. Des planches les séparent les unes des autres. Un rideau lourd les ferme du côté du couloir du milieu. Chaque fenêtre fournit la place pour deux lits superposés, à moins que le voyageur n'ait loué une *section*, c'est-à-dire une fenêtre entière. C'est sous la protection du rideau qu'hommes et femmes, indistinctement, font leur toilette de nuit, attachent avec des épingles un foulard sur l'oreiller trop banal, livré par l'administration, se glissent ou se hissent dans leur lit, tâchent enfin de dormir malgré le bruit, le cahotement, la poussière, l'atmosphère étouffante et nauséabonde qui remplit cet infernal dortoir. Pour ma part, je n'essayerai même pas de suivre l'exemple général. Quoique possesseur d'une section, je me décide à bivouaquer bravement sur les marche-pieds de la plate-forme. La nuit est superbe; la pleine lune inonde le pays de ses clartés argentées. A perte de vue, le chemin de fer le sillonne en ligne droite, ce qui nous permet, pendant la plus grande partie de la nuit, de courir avec une extrême rapi-

dité. A deux pieds au-dessous de moi, tout le long des rails, les petits cailloux, étincelants comme une rivière de diamants, présentent à l'œil l'aspect d'une cataracte horizontale. En passant sur des ponts en *trestlework*, il y a des ondulations semblables au roulis d'un bâtiment par une mer houleuse. Mais je m'accroche fortement à la balustrade, et je me dis que, somme toute, sur cette ligne, une des plus mal famées des États, la grande pluralité des convois arrivent pourtant à destination. De temps à autre les *breakmen* s'élancent sur la plate-forme, bridents les roues et disparaissent aussitôt en se précipitant dans le wagon suivant. A les voir courir, on dirait qu'il s'agit de vie ou de mort. Le conducteur aussi passe et repasse, jamais sans m'adresser un sourire gracieux ou un mot aimable comme : *now baron*, ou *wel baron*, ou ne vous endormez pas, baron. Quelquefois, pour varier, il ne dit rien, mais il m'applique en silence une poignée de main. Chaque fois que je l'aperçois, je lui demande : « Combien, *mister ?* » et la réponse est constamment : *Sixty*. « Soixante milles à l'heure ! »

Il commence à faire jour et à faire frais. Je me décide à rentrer dans le wagon. Les hommes de couleur sont déjà occupés à éloigner les matelas. Dans la rotonde, sorte de vestibule dont les voitures à lits sont ordinairement pourvues, les passagers font queue devant un petit et mesquin lavabo. Un autre est réservé à l'usage des dames. Celles-ci, avec une louable absence de coquetterie, mais que je n'oserai recommander aux femmes qui aiment à plaire, arrivent une à une en robe de chambre,

portant leur chignon dans leurs mains, et trouvent moyen de faire très-convenablement, en présence de tous, une toilette assez incomplète.

A deux heures du matin nous avions dépassé Pittsburg. A neuf heures on nous fait déjeuner à Glastine. Le convoi traverse rapidement les forêts, d'assez maigre apparence, de l'Ohio. A midi nous sommes au fort Wayne, et, à cinq heures, après avoir parcouru l'Indiana dans toute sa largeur, nous arrivons sur les confins de l'Illinois. Le pays est une plaine limitée seulement par l'horizon. De basses ondulations ne suffisent pas pour rompre la monotonie qui plane sur ces régions solitaires, fort peu cultivées et dépourvues de tout ce qui pourrait charmer l'œil. Enfin le lac Michigan est en vue. Semblable vers le nord à l'Océan, il présente, avec ses dunes et ses bords plats et sablonneux, l'image de la plus prosaïque désolation.

A six heures précises, saturés de poussière, accablés par la chaleur et assez fatigués, mais sans contusion ni fracture, nous entrons sains et saufs dans la gare de Chicago.

V

CHICAGO

Du 30 mai au 1er juin.

Physionomie de Chicago. — Importance croissante de l'élément allemand. — Les grands caravansérails. — Économie des forces humaines. — Supériorité, aux États-Unis, des couches inférieures de la société. — Chicago, le grand emporium de l'Ouest. — Michigan-Avenue. — Une maison ambulante. — Le général Sheridan. — Mode et caractère des voyageurs d'Europe. — La femme dans la famille.

Je descends à Shermanhouse, prototype des grands hôtels américains. Grâce à une lettre d'introduction, le gentleman à l'office est on ne peut plus affable et m'assigne une bonne chambre au premier, munie d'un cabinet de bain dont les conduits d'eau sont, comme toujours, bouchés, mais que l'homme noir du « quarter » me promet de faire raccommoder.

En attendant, je flâne dans les rues. La chaleur est encore accablante, et le premier aspect de Chicago peu encourageant pour les désœuvrés. C'est l'heure où l'on ferme les boutiques et les ateliers. Des flots d'ouvriers — hommes, femmes et enfants,

— de garçons de boutique, de commis, passent à pied, en omnibus, en *tramway*, suivant presque tous la même direction, c'est-à-dire s'éloignant en toute hâte pour gagner leur modeste domicile dans les quartiers éloignés de la ville. Tous ont l'air triste, préoccupé, exténué de fatigue.

Les rues ressemblent à celles des autres villes d'Amérique. Les maisons, il est vrai, sont bâties en bois [1], mais elles affectent la construction en briques et en pierre. Des nuées charbonneuses sortent des innombrables cheminées de fabrique, s'engouffrent dans les rues, jettent leurs ombres noires sur les devantures brillantes des boutiques, sur les lettres dorées des annonces qui couvrent les façades jusqu'aux combles, sur la foule qui, la tête inclinée, d'un pas cadencé, et branlant les bras comme des pendules, fuit en silence les lieux qui, pendant la journée, ont vu couler sa sueur. Par moments, le soleil déchire le baldaquin lugubre que l'industrie a étendu sur la capitale du travail ; mais ces lumières soudaines, passagères, saccadées, loin d'égayer la scène, en font au contraire ressortir la tristesse. Dans toutes les grandes artères, et à perte de vue, s'élèvent les mâts gigantesques du télégraphe. Ils sont fort rapprochés et se terminent en une double croix d'évêque, seul genre de croix qu'on aperçoive en ces lieux dont le Dieu est l'argent.

Je me mêle à la foule qui m'entraîne. Je tâche de lire dans les physionomies et j'y trouve partout la

1. Peu de mois après ma visite, un incendie a, comme on sait, réduit en cendres près de trois quarts de la capitale de l'Ouest.

même expression. Chacun est pressé, ne fût-ce que pour gagner son foyer le plus tôt possible, d'économiser les quelques heures du repos, après avoir tiré le plus grand parti possible des longues heures du travail. Chacun semble soupçonner dans son voisin un concurrent. Cette foule porte le cachet de l'isolement. Le milieu moral où elle vit n'est pas la charité, c'est la rivalité.

La nuit tombe et les rues commencent à se dépeupler. Partout j'entends parler l'allemand, et je tâche de lier conversation avec quelques-uns de mes compatriotes. Ce n'est qu'après m'avoir regardé d'un air plus inquiet que curieux que la bonhomie allemande l'emporte sur la réserve anglo-américaine. Mais alors on se déboutonne, on répond volontiers à mes questions. Ah ! avec quel élan ils parlent de la dernière guerre ! L'orgueil national, l'enivrement de la victoire, se peignent sur ces honnêtes et bourgeoises physionomies. Les succès de leurs frères allemands d'outre-mer ont été pour eux autant de révélations ; ils ont relevé leur moral, ravivé leur énergie, et fait naître en eux des aspirations nouvelles, qui, au sens des Américains, sont incompatibles avec la constitution des États-Unis. Jusqu'ici, de tous les émigrants, les Allemands étaient ceux qui se confondaient le plus promptement, qui mettaient même du prix à se confondre avec la nation anglo-saxonne, la base des populations dans les États de l'Est. J'ai pu m'en convaincre l'année passée en me rendant au Niagara. Partout mes compatriotes immigrés dans les dix ou quinze dernières années parlaient allemand à leurs enfants, et ceux-ci ré-

pondaient en anglais. On sait que la troisième génération, à part quelques usages du *Vaterland*, à part le goût de la musique et le goût de la bière, est complétement américanisée. Cela se passait partout ainsi, excepté en Pensylvanie où les Allemands forment des communautés plus considérables et ont par conséquent conservé plus qu'ailleurs les traditions, les mœurs, et, quoique fort dénaturée, la langue de leur pays. Aujourd'hui, sous l'impulsion d'une réaction soudaine, violente, et selon toute probabilité durable, l'élément allemand est sorti de l'état de résignation passive dans lequel il s'était complu si longtemps. Il est fier de sa nationalité ; il compte la conserver, la cultiver, la revendiquer. Ce sont des gens qui, subitement parvenus à reconnaître, à découvrir, pour ainsi dire, leur propre valeur, sont naturellement portés à s'en exagérer la portée, à devenir difficiles à vivre, à se brouiller avec leurs amis. C'est ce qu'on commence à craindre dans les régions officielles de Washington. C'est ce qu'on prévoit à New-York, où j'entendais même prêter aux Allemands l'intention de former un élément distinct, de se constituer politiquement au sein de la fédération américaine. Pour ma part, je suis loin de partager ces inquiétudes. Je nous connais. Nous autres Allemands, nous sommes enthousiastes, on nous dit même doués de plus d'imagination et de logique que de sens et d'instinct politiques. Nous sommes souvent doctrinaires, et nous aimons toujours à endoctriner ; mais nous ne péchons pas par un excès de vanité et nous ne sommes pas portés à l'exagération. Nous ne sommes pas, je le crains, une na-

tion aimable. Nous aimons trop à avoir raison. Un Américain m'a dit : « Je suis moi-même d'origine allemande, mais je n'aime pas les Allemands. Ils sont sales, ils sont ergoteurs et ils battent leurs femmes [1]. » Hélas! de l'Atlantique au Pacifique, ils ont cette réputation. Mais plus on avance vers l'Ouest de ce continent, plus on est frappé des traces qu'ils laissent sur leur passage, des résultats merveilleux obtenus grâce à leur intelligence, à leur activité, à leur persévérance, à la grande place qu'ils occupent déjà dans le nouveau monde, de la mission plus importante qu'ils semblent appelés à y remplir.

En m'abandonnant à ces réflexions, je passe sous des pavillons de dimensions colossales que la brise du soir agite doucement. C'est le drapeau du *Vaterland*. Je le vois flotter au-dessus de l'hôtel de ville, de tous les édifices publics et d'un très-grand nombre de maisons particulières. C'est que les frères germaniques ont célébré hier avec une pompe inouïe la conclusion de la paix de Versailles, c'est-à-dire leurs victoires, et la municipalité a bien dû leur prêter son concours, puisqu'ils forment à Chicago le quart, sinon le tiers de la population.

Il fait nuit close. Les rues mal éclairées sont complétement désertes. Les Allemands remplissent les *Bierhäuser;* ils y vident leurs choppes, et s'amusent à écouter les sons discordants de petites bandes peu dignes de la nation qui a par excellence le culte et le don de la musique. Sur d'autres points, on

1. Voir Jules Froebel, dont le jugement n'est pas suspect. *Aus Amerika*, 1857.

chante en chœur; ce sont des voix veloutées et mélodieuses telles que l'Allemagne les produit; on converse, c'est-à-dire tout le monde parle très-haut et à la fois.

Les Américains se pressent aux abords et dans les vestibules des grands hôtels où tout le monde a son entrée libre. A tout moment, des omnibus viennent déverser, à la porte, des voyageurs qui forment aussitôt queue, attendent patiemment et silencieusement, avancent lentement, reçoivent enfin des mains du gentleman *at the office* la clef de la chambre où ils passeront la nuit. En même temps, des masses de coffres semblables à des murs cyclopéens se font et se défont avec une promptitude miraculeuse. Les *porters*, en manches de chemise, manient ces fardeaux avec une facilité étonnante. Ce sont tous des Irlandais. Ils se distinguent des Américains par leur air enjoué, et, vis-à-vis des passagers, par leurs manières comparativement respectueuses. Il se font remarquer aussi par la puissance et les dimensions herculéennes de leurs membres. L'Américain, me dit-on, n'est pas propre pour le métier de *porter*. Il manque des forces nécessaires, et sa santé ne saurait résister à cet excès de travail.

Un grand nombre de billards, tous occupés pendant la soirée et fort avant dans la nuit, remplissent le *bar-room*. Cette basse mais vaste pièce occupe une partie du sous-sol et est éclairée *a giorno* par des flammes de gaz qui augmentent la chaleur et marient agréablement leurs exhalaisons infectes avec les vapeurs des boissons alcooliques que le *barman* dispense. Des groupes d'hommes se tiennent debout

devant ce personnage important, admirable surtout quand il prépare de la limonade. Il délaie le sucre dans de l'eau, ajoute le jus du fruit après l'en avoir extrait en un clin d'œil au moyen d'une petite presse qui ressemble à un casse-noisettes, y place des morceaux de glace pure comme le cristal de roche et, en passant et repassant le liquide du verre dans un gobelet de métal, en accélère la congélation. C'est l'affaire de quelques instants.

Enfin je monte dans mon appartement sans profiter de l'*elevator*, puisque j'ai le privilége de loger au premier. J'allume, non sans peine, les becs de gaz et je prépare mon bain. Malheureusement, à peine suis-je plongé dans l'eau tiède, le gaz s'éteint, s'échappe par le robinet laissé ouvert par mégarde et remplit ma chambre d'une odeur méphitique. Je m'élance hors de la baignoire et j'ai la mauvaise fortune d'en déranger le bouchon. Les allumettes refusent leur service, car mes mains sont mouillées. Je me borne donc à fermer le robinet et à rechercher ma baignoire au milieu des ténèbres. Mais, grand Dieu ! l'eau s'est écoulée, et me voilà sans lumière, sans bain et sans vêtement, incapable aussi de trouver la sonnette. D'ailleurs a-t-on jamais vu en Amérique qu'un garçon y réponde? La moralité de cette petite mésaventure est qu'il faut tout apprendre, même à se servir des mille inventions, aussi pratiques qu'ingénieuses, qui constituent ce qu'on appelle le confort des hôtels américains et qui ont toutes pour but d'économiser le travail, de réduire au *minimum* le nombre du personnel, de rendre le voyageur indépendant en le mettant à même, moyen-

nant des procédés mécaniques, de se suffire tout seul. On le sert à table, on fait sa chambre et on nettoie ses chaussures; mais on *calcule* qu'il brosse ses habits, et on *devine* qu'il sait manier les robinets des becs de gaz, de l'eau chaude et de l'eau froide. Les auberges sont toutes construites, montées, arrangées sur le même modèle. Les repas sont copieux et médiocres. On mange à la hâte et en silence. Les garçons, des hommes de couleur, vous servent d'un air distrait et maussade, à moins que vous ne leur soyez recommandé par le maître d'hôtel auprès duquel vous avez été introduit par le gentleman de l'office. En ce cas, ils attendent une petite gratification, vous sourient gracieusement, deviennent même respectueux, et vous apportent des friandises, des *niceties*, qui ne paraissent pas sur le menu. Il n'y a ni addition, ni petite dépense. Tout est abondant, la ventilation excellente, l'ensemble de la vie d'auberge pratique et désagréable.

Dans les principales rues de Chicago et d'autres villes de l'Ouest, de forts anneaux de fer sont scellés dans le pavé le long des trottoirs. Ils servent à attacher les chevaux. C'est la manière de se passer de palefrenier et de cocher. Épargner les forces de l'homme et le temps, n'en perdre absolument rien, en tirer le plus grand parti possible, voilà la tendance essentiellement américaine dont on trouve les traces à chaque pas que l'on fait. Tout le monde s'y prête volontiers, ou plutôt c'est une loi suprême à laquelle personne ne saurait se soustraire. Devant elle disparaissent la fausse honte, le respect humain, les préjugés qui, dans les sphères élevées et

moyennes du vieux monde, interdisent encore le travail manuel. Sans doute, le raffinement de nos existences s'évanouit sous l'influence de cette fraîche mais âpre atmosphère, et je ne pense pas qu'un homme d'un certain âge, habitué aux douceurs, à l'élégance et à l'urbanité de nos mœurs, puisse s'y plaire réellement. Mais les Américains qui ont vécu quelque temps en France, en Angleterre, en Allemagne, en revenant chez eux conservent de longs et souvent d'ineffaçables regrets.

Ce sont les classes inférieures qui gagnent le plus à ce système, car il met à la disposition de tous, à peu de frais, des jouissances matérielles et intellectuelles qui relèvent le moral, et qui, en Europe, sont le privilége des couches élevées de la société. Aussi, quand un émigrant européen, sorti des rangs du peuple et parvenu à l'aisance, retourne dans son pays, il ne s'y plaît guère, et reprend le plus souvent le chemin de l'Amérique. J'ai rencontré quelques Italiens exerçant, dans les états du Pacifique, le métier de colporteurs. Ils revenaient de Turin. L'un d'eux m'a dit : « Nous sommes environ quatre cents Italiens dans la Nevada et en Californie. Plus ou moins, nous faisons tous de bonnes affaires. Vingt-quatre, les malles pleines d'argent, sont retournés dans leur village, mais la vie d'Europe leur a tant déplu, qu'à l'exception de trois, tous sont retournés en Californie. Cela s'explique aisément. Nous ne pouvons hanter les *signori*, et nous ne voulons pas vivre avec nos semblables, parce que nous nous sommes, sans nous en douter, élevés au-dessus d'eux. Nous nous sentons isolés; la tris-

tesse nous gagne, et nous repartons pour l'Amérique. »

La matinée est superbe, le ciel sans nuages et de ce bleu métallique propre aux régions centrales de ce continent. Le soleil est impitoyable. Même les bandes noires de la vapeur qui s'échappe des cheminées des manufactures ne sauraient lui résister. L'homme seul ose le braver. En effet, l'animation des rues dépasse tout ce que j'ai vu en ce genre, même dans les grands centres industriels et commerciaux de l'Angleterre. Elle est tout empreinte de la couleur locale. On y reconnaît les deux branches d'activité qui donnent à Chicago sa grande importance. Cette ville, quoiqu'elle ne date que de 1855, compte aujourd'hui trois cent mille habitants. Bâtie sur un marais, l'air était malsain. On a obvié à cet inconvénient en soulevant les maisons au moyen de manivelles sans avoir recours à la vapeur et sans déranger les locataires. Beaucoup de maisons furent transportées tout entières d'un bout de la ville à l'autre. Chicago est devenu le grand entrepôt des blés de Minesota et de Wisconsin et le centre où toutes les populations des États appelés encore de l'Ouest et qui devraient s'appeler États du Centre depuis que la Californie et l'Oregon ont été annexés, se pourvoient des denrées et marchandises, des *dry goods* dont ils ont besoin. Par eau et sur les rails, le blé arrive en quantités prodigieuses. C'est ici que le produit des inépuisables greniers des États voisins devient matière à spéculation, est acheté et

vendu, déposé dans les magasins, embarqué au moment propice, soit sur les bateaux du lac, soit sur les wagons des chemins de fer. C'est d'ici qu'il s'écoule vers les États de l'Est et l'Europe. Les procédés mécaniques qui servent à faciliter ces opérations, les *elevators* et les immenses dépôts font la gloire et contribuent à la richesse des habitants.

Le petit commerce, avec les innombrables colporteurs qui viennent ici acheter leur pacotille, est une autre source de prospérité. Pendant longtemps, Cincinnati et Saint-Louis ont lutté contre cette formidable concurrence. Aujourd'hui, la prépondérance de Chicago est assurée et d'autant mieux établie qu'elle se fonde principalement sur les avantages de la situation géographique de cette ville.

Je tâche de gagner les bords du lac, espérant y trouver un peu de fraîcheur. Vaine illusion ! Aucune brise n'agite cette immense nappe d'eau qui, immobile et silencieuse, reflète le ciel et le soleil, et répand d'insupportables clartés. Le chemin de fer en traverse l'extrémité comme sur des béquilles. Au delà, quelques grands vapeurs attendent leur cargaison. Plus loin, un steamer dessine sur l'horizon sa noire silhouette. Malgré le soleil qui le dore, il y a dans ce paysage je ne sais quoi de mélancolique. C'est peut-être le contraste entre la vie que je viens de quitter et la solitude inhospitalière qui se déroule devant moi. C'est d'ailleurs l'un des traits particuliers à la physionomie de ce continent. Vous êtes plongé dans l'admiration du progrès de la civilisation, puis vous avancez d'un pas, vous tournez un coin, et vous tombez en pleine sauvagerie. Les ré-

sultats obtenus, grâce au génie, à la hardiesse, au sens pratique de cette nation, jugés en eux-mêmes, sont étonnants. Mais ils se rapetissent singulièrement si vous les comparez avec ce qui reste à faire.

Je m'engage dans une grande avenue bordée d'un côté par le lac, de l'autre par de magnifiques constructions. C'est la célèbre Michigan-Avenue, le quartier de la Plutocratie. Dans ces maisons fastueuses, toutes de bois, mais recouvertes de plâtre et bâties dans les styles les plus divers, italien, classique et baroque, gothique, roman, presque toutes entourées ou précédées de jolis petits jardins, habitent les familles des hommes qui, en peu d'années, ont gagné des millions, qui, s'ils les ont perdus, ont recommencé la vie et refait leur fortune. Plus haut, l'avenue quitte les bords du lac et devient rue. Il y a des maisons des deux côtés, en partie moins vastes et moins opulentes, mais portant toutes le cachet de l'aisance et se distinguant plus ou moins par une architecture pastorale et champêtre. J'ai marché plus d'une heure et je ne suis pas encore au bout. Ici on se croit à la campagne. On n'aperçoit que des femmes et des enfants, très-peu de voitures et pas d'omnibus. Tout respire la retraite et le désœuvrement. Des *babies* jouent dans les petits jardins. Des dames en toilettes élégantes reposent sous les vérandas, se bercent sur de larges fauteuils, tiennent dans une main l'éventail, dans l'autre un roman. Un objet me frappe. C'est une maison située au milieu de la rue. Quelle étrange fantaisie! Mais non, cette maison se meut, marche, s'approche. Bientôt le doute n'est plus possible. Pla-

cée sur des tréteaux qui reposent sur des cylindres, un cheval et trois hommes, au moyen d'un cabestan, suffisent à la besogne. Je m'arrête tout ébahi et je laisse passer ce singulier promeneur. C'est un édifice à deux étages de style ogival. Une véranda en fleur s'agite sous le léger cahotement des cylindres. La cheminée fume. On fait la cuisine. D'une fenêtre ouverte descend le son d'un piano. Un air de la Traviata vient se confondre avec le grincement des poutres qui supportent l'habitation ambulante.

Je m'arrête devant une petite maison à deux étages n'ayant que trois fenêtres de front, fraîche, coquette et toute neuve. Quelques marches conduisent à la porte qu'un attique protége imparfaitement. Pendant que j'attends qu'on ouvre, je risque d'être asphyxié. Quelle fournaise! C'est à la fois l'été des tropiques, moins ses moiteurs, et l'été des régions boréales, moins ses brises qui vous restaurent. On me fait entrer dans un salon qui prend toute la profondeur de la maison. J'y trouve de l'élégance, de la simplicité et un air militaire à ne pas s'y méprendre.

Je suis chez le général Sheridan.

J'avais fait avec lui la traversée d'Europe, et, l'hiver dernier, je l'ai aperçu à son passage par Rome. Il me fait le plus cordial accueil et je le revois avec un vif plaisir. Grant, Sherman, Sheridan! voilà les trois astres, les trois héros qui ont brisé la confédération et, tant bien que mal, ressoudé avec leurs épées les deux moitiés de l'Union.

Le général Sheridan, d'origine irlandaise, est sorti de l'école militaire de Westpoint. Comme la plupart

des élèves de ce célèbre établissement, il réunit à des connaissances solides une tenue martiale et les manières du gentleman, je dirais les manières européennes qui en général distinguent les officiers de l'armée des États-Unis. Si, sans le connaître, je l'avais rencontré dans la rue, à en juger seulement par sa tournure, je l'aurais pris pour un général autrichien. Il n'a que trente-huit ans. Par une faveur spéciale du sort, il a pu immortaliser son nom à une époque de la vie où la plupart des jeunes officiers quittent à peine les grades inférieurs. Mais on lui donnerait au moins dix ans de plus. Sa large figure rougie par le hâle, ridée par les veilles, les émotions et les soucis, respire à la fois une naïve modestie et une noble fierté. Ses yeux bruns lancent des éclairs et témoignent du sang celtique qui coule dans ses veines. Ils accusent de l'intelligence, de la finesse, de la témérité et ce courage indomptable qui provoque, qui caresse, qui affronte le danger. Il porte les cheveux ras, et a la taille moyenne, les épaules carrées et le corps fortement membré. Ses détracteurs l'accusent de cruauté et le surnomment l'exterminateur des Indiens. Ses amis l'adorent tout simplement. Les uns et les autres l'appellent *dashing*. Et, en effet, on n'a qu'à le voir pour comprendre que c'est l'homme qui entraîne le soldat, qui le mène sans sourciller à la victoire ou à la mort. Son commandement embrasse près d'un tiers du territoire de l'Union. Il s'étend des bords de l'Illinois aux pentes orientales de la Sierra-Nevada, des frontières du Canada à celles du Nouveau-Mexique et d'Arizona. Il lui faudrait voyager pendant deux

ans pour inspecter tous les postes militaires placés sous ses ordres. Et ce grand capitaine occupe modestement un petit bâton de perroquet qu'il a bâti lui-même, et qu'il est sûr de vendre sans perte, si les devoirs de son état l'obligeaient de quitter Chicago, sa résidence officielle. Ses bureaux se trouvent dans l'intérieur de la ville, au second étage d'une de ces grandes maisons banales où l'industrie, le petit et le grand commerce, la science et les arts se coudoient, et d'où le repos, le plaisir et la vie domestique sont bannis.

Aux États-Unis, dans ce milieu où tout se meut, rien n'est mouvant comme la vie publique et le monde officiel. La durée du pouvoir suprême dans les mêmes mains est fixée à quatre ans, et ne peut jamais dépasser le nombre de huit. A la sortie du président, tout le personnel de toutes les branches de l'administration et de la diplomatie, environ quarante mille fonctionnaires et employés, sont mis sur le pavé. L'armée seule fait exception, parce qu'elle est censée rester et que jusqu'ici elle est en effet restée étrangère à la politique. C'est le rocher au milieu des sables. Aussi trouve-t-on dans ses rangs le plus d'indépendance et un sentiment de dignité qui, me dit-on, est assez rare dans les carrières civiles. En ce qui concerne particulièrement les généraux Sherman et Sheridan, les services si éclatants rendus par eux les mettent, à ce qu'on m'assure, à l'abri de toute tentative hostile. Ni le président, quel qu'il fût, ni une majorité prépotente n'oseraient les priver de leurs commandements. Étrange anomalie! Une république où tout

change, où rien n'est stable ni indépendant, excepté le pouvoir militaire!

Dans nos longues promenades à bord du *Scotia*, le général m'a souvent parlé, avec la lucidité du bon sens et la rude mais patriotique franchise d'un homme qui n'a pas besoin de se gêner, des questions brûlantes qui agitent son pays. S'il m'en a hardiment dévoilé les plaies, il m'a aussi montré les trésors matériels et moraux, les ressources inépuisables de sa grande patrie[1]. Comme tous les hommes publics qui ont fait réellement de grandes choses, qui ne sont pas seulement *quelqu'un* tant qu'ils occupent la grande situation qu'ils doivent à une ironie du sort, à une malice du hasard ou à l'intrigue, et d'où, couverts de ridicule ou de honte, ils disparaîtront tôt ou tard, Sheridan déteste la popularité. » Des démonstrations! m'a-t-il dit, j'en ai horreur. Ces gaillards qui aujourd'hui vous déchirent les oreilles par leurs applaudissements, sont capables demain de vous jeter de la boue et des pierres. »

Ce fut l'an dernier, à Queenstown, au moment de toucher le sol d'Europe, que nous eûmes connaissance des débuts de la guerre entre l'Allemagne et la France. Pendant que je débarquais, le télégraphe annonça la bataille de Woerth, dont l'issue était encore incertaine. Le général Sheridan avait eu l'intention de suivre le quartier général de l'empereur Napoléon. Les événements et, je crois, un refus des autorités militaires françaises l'ont décidé à se ren-

1. Je regrette de ne pouvoir reproduire ces conversations. Le lecteur appréciera ma réserve. Je devrai d'ailleurs me l'imposer toutes les fois que je citerai le nom de mon interlocuteur.

dre au camp prussien, où il fut accueilli avec empressement. On connaît les efforts infructueux qu'il a faits devant Paris pour amener une cessation des hostilités. Il a ensuite, dans l'espace de dix mois, visité presque tous les pays et toutes les cours d'Europe, et repris son commandement peu de jours avant mon arrivée à Chicago. Cette manière un peu encyclopédique de parcourir le vieux monde en moins de temps qu'il ne nous en faudrait pour étudier les guide-voyageurs est essentiellement américaine. Pour nous ce serait un trouble, une peine stérile, une torture. Mais dans ce pays-ci l'homme est autrement fait. Rompu à la fatigue, toujours pressé dans l'ordinaire de la vie plus qu'en voyage, habitué à dévorer les espaces, à prendre ses repas en dix minutes, à courir toujours et partout, il est l'être privilégié de la locomotion. Il voyage sans souffrir et sans se fatiguer. — Soit, mais les jouissances de l'esprit, l'étude des objets d'art qu'on voit, les souvenirs historiques qui s'y rattachent! — Rien de plus simple. Le soir on lit dans son *guide-book* ce qu'on verra le lendemain. — Mais l'esprit se lasse de recevoir et de digérer en si peu de temps des impressions si nombreuses et si variées. Aucunement. D'abord ces impressions ne sont pas profondes et ensuite il semble que les forces intellectuelles de l'Américain soient autrement façonnées que les nôtres. Sans doute les quelques récits de ce genre que j'ai lus m'ont paru singulièrement vides et très-superficiels. Sans doute la plus grande partie des voyageurs américains qu'on rencontre dans nos pays sont de nouveaux riches dépourvus de

toute instruction littéraire. Mais j'en ai vu d'autres qui, malgré la rapidité de leur pèlerinage d'Europe, m'ont frappé par la justesse et, ce qui est plus étonnant, par la nouveauté de leurs appréciations. A en juger par le peu que le général Sheridan m'a raconté de son Odyssée, je le place dans cette dernière catégorie. Il est d'ailleurs militaire, et c'est comme tel qu'il a voyagé. La contemplation d'un nouveau modèle de fusil ou de chaussure, la comparaison des diverses armées l'ont évidemment plus occupé et plus impressionné que la coupole de Saint-Pierre ou la chute du Rhin.

Une femme charmante, charmante par les manières, par son esprit cultivé et nourri d'une bonne et sérieuse lecture, appartenant à l'un de ces vieux États de l'Est qui ont encore conservé le cachet britannique, était ma voisine de table pendant une de mes traversées d'Amérique. Elle aussi revenait de son grand tour, et j'aimais à l'en faire causer. Ce qui m'intéressait d'abord, c'était l'absence de préjugés. Rien de conventionnel. Un certain courage moral de dire franchement ce qu'on éprouve. Le jugement un peu superficiel, mais les instincts justes et l'esprit toujours tourné aux choses pratiques. « Ah! l'Autriche, me disait-elle, quel beau pays! On nous a horriblement tourmentés à la douane sur la frontière de Hongrie. Mais je leur pardonne cela, à ces bons Autrichiens, ils sont si pratiques. » Je rougissais de plaisir. Je ne nous avais jamais entendu faire ce compliment. « Voyez seulement, continua-t-elle, comme ils savent bien étayer les poteaux du télégraphe! Et à Vienne, avez-vous remarqué par

quel procédé simple et ingénieux, au moyen de petits godets et d'une chaîne, on élève les briques aux étages supérieurs des maisons en construction? Dans les environs de Salzbourg, j'ai admiré les échafaudages qui servent aux paysans pour sécher le foin. »

Les voyages d'Europe entrent dans l'économie sociale des Américains et en forment presque un élément régulier, indispensable. Quiconque prétend à l'élégance doit avoir visité le vieux continent. Autrefois, ceux qui avaient rempli ce devoir prenaient le nom de hadji (pèlerin), mais la génération actuelle répudie cette désignation ridicule. Ces voyages rappellent le grand tour des jeunes Anglais de bonne maison du dix-septième siècle. Ce sont surtout les femmes qui y attachent du prix. Il y a des hommes, des enrichis de la veille, qui, de propos délibéré, sacrifient à ce caprice la totalité de leur fortune. Ils voyagent avec des courriers, occupent les meilleurs appartements des meilleurs hôtels, roulent équipage, achètent des objets d'art. A leur retour, ils se trouvent vis-à-vis de rien. Mais n'importe. Ils se sentent ennoblis, satisfaits d'eux-mêmes et tout résignés à redescendre aux rangs infimes d'où ils étaient sortis, à redevenir boucher, colporteur, garçon d'auberge ou *porter*, selon leur capacité et leurs forces physiques. Les jeunes gens sérieux et rangés qui comptent se marier ont la précaution de s'assurer d'avance que l'objet de leur flamme n'a pas l'esprit tourné au voyage d'Europe. J'ai observé, dans une de mes traversées, un jeune homme qui évitait le commerce des autres passagers, et, retiré dans

son coin, ne cessait de regarder sa montre. Un jour, je m'aventurai à lui demander le motif de son impatience. « Ce n'est pas de l'impatience, fut sa réponse, c'est des regrets. » Et il me tendit la montre. J'aperçus collée sur le cadran la photographie d'une tête de jeune femme. « C'est ma dame, mon épouse, disait-il, comment la trouvez-vous? Vous la trouvez belle? En effet elle l'était. Elle est morte et j'ai voulu me distraire. Je suis dans les fourrures, et un ami du même commerce m'a dit que Saint-Pétersbourg est une ville gaie. J'y suis allé, mais je n'y ai pas trouvé la gaieté. Je retourne donc en Amérique tel que j'en suis parti. Il me semble toujours entendre ma femme marcher tantôt à côté, tantôt derrière moi; mais quand je tourne la tête pour la voir, elle a disparu. C'est pour cela que je regarde ma montre, où j'ai fait mettre son portrait. Elle m'aimait, elle m'empêchait de faire des sottises, de dire du mal du prochain et d'aller le soir au *bar-room*. Elle était bonne ménagère, et ne m'a jamais demandé de la conduire en Europe. *No Europagoing, no such nonsense.* » Il me disait cela d'un ton sec et sans que sa figure banale trahît la moindre émotin. Je le perdis de vue pendant le reste du voyage, et ne le rencontrai qu'au moment du débarquement. Je demandai alors à voir sa montre. Cette marque de sympathie le toucha. Il rougit et je vis une larme briller dans ses yeux ternes et insignifiants. *She was very fond of me,* dit-il, *and never spoke of Europagoing.*

C'est le troisième jour que je suis à Chicago, et il

me semble avoir épuisé la matière. Dans l'Ouest, les villes sont promptement vues et elles se ressemblent toutes. On peut en dire autant des hôtels qui remplissent un si grand rôle dans la vie non-seulement des voyageurs, mais aussi des résidents. Un grand nombre de familles, surtout les nouveaux mariés, vivent dans les auberges. Cette méthode sauve la dépense d'un premier établissement et les ennuis du ménage; elle facilite aussi les déplacements, si fréquents dans la vie des Américains, d'une ville à une autre. Mais elle a l'inconvénient de condamner la jeune femme à l'isolement et à l'oisiveté. Pendant la journée, le mari est à ses affaires. Il rentre aux heures des repas qu'il avale en silence avec la férocité de l'homme affamé. Puis il retourne à sa galère. Les enfants, s'il en a, lorsqu'ils ont atteint l'âge de cinq ou six ans, fréquentent les écoles, s'y rendent et en reviennent seuls, passent le reste de leur temps comme bon leur semble, jouissent en un mot de la plus entière liberté. L'autorité paternelle est à peu près nulle, ou elle ne s'exerce pas. Quant à l'éducation, on ne leur en donne aucune; mais l'instruction, toujours publique, est comparativement forte et elle est surtout accessible à tous. Ces petits gentlemen ont le verbe haut, le regard altier et fin (*sharp*) de l'homme mûr de leur nation; ces petites dames de huit à dix ans brillent déjà dans l'art de la coquetterie, de la *flirtation*, et promettent de devenir de *fast young ladies*. Mais elles seront de fidèles épouses; si leur mari a fait de bonnes affaires, elles l'aideront, par un luxe effréné de toilette, à se ruiner; elles accepteront la misère avec résignation et

sérénité, et se lanceront dans les mêmes folies, le jour où la fortune leur aura souri de nouveau.

Le foyer domestique, si cher à l'Anglo-Saxon, ne forme qu'un élément secondaire dans l'existence de ses cousins d'outre-mer. Cela s'explique d'ailleurs aisément. Dans le nouveau monde, l'homme naît conquérant. Toute sa vie est une lutte constante, une concurrence forcée à laquelle il ne peut se soustraire, une course au clocher ouvrant, à travers de terribles obstacles, la perspective de gains immenses. Il ne veut, il ne peut pas rester les bras croisés. Il faut qu'il s'engage, et, une fois engagé, il faut qu'il marche et qu'il marche toujours; car, s'il s'arrêtait, ceux qui le suivent l'écraseraient sous leurs pas. Pénétrer dans la forêt vierge, y tracer des clairières qui serviront de routes aux frères de la prochaine génération, transformer en terres labourables l'Océan verdoyant des prairies qui se déroule devant lui, arracher à la barbarie les Peaux-rouges, ce qu'il fait en les exterminant, ouvrir les voies à la civilisation et au christianisme, vaincre enfin la nature sauvage et faire la conquête d'un continent, voilà la mission que la Providence lui a assignée. Sa vie n'est qu'une seule et longue campagne, une suite non interrompue de combats, de marches et de contre-marches. Les douceurs, l'intimité du foyer domestique ne trouvent que fort peu de place dans sa fiévreuse et militante existence. Est-il heureux? A en juger par son air fatigué, triste, inquiet, souvent délicat et malsain, on serait enclin à en douter. L'excès du travail non interrompu ne saurait convenir à l'homme. Il épuise ses forces physiques,

il exclut les jouissances de l'esprit et le recueillement de l'âme.

Mais c'est la femme qui souffre le plus de ce régime. Elle ne voit son mari qu'une fois dans la journée, une demi-heure tout au plus, et le soir, quand, brisé de fatigue, il rentre pour chercher le sommeil. Elle ne peut alléger le fardeau qu'il porte, partager ses peines, ses soucis et ses travaux qu'elle ne connaît guère, puisque, faute de temps, le commerce des âmes existe à peine entre eux. Comme mère aussi, sa part à l'éducation de ses enfants est minime. Ceux-ci passent la plus grande partie de la journée hors de la maison et s'élèvent eux-mêmes. Ils ignorent l'obéissance et le respect dû aux parents, mais ils apprennent aussi à se passer de leur protection et à se suffire à eux-mêmes ; ils mûrissent vite et se préparent, dès l'âge le plus tendre, aux fatigues et aux luttes de la vie surexcitée, âpre et aventureuse qui les attend. Enfin, si on est en pension dans un de ces caravansérails, la femme n'a pas même la ressource des distractions et des petits soucis du ménage.

Est-ce comme compensation de ces privations que la société américaine l'entoure de priviléges et d'égards inconnus dans le vieux monde ? Partout et à toutes heures, elle peut paraître seule en public. Seule, elle voyage des bords de l'Atlantique au golfe du Mexique ou aux États du Pacifique. Partout elle est l'objet d'une galanterie qu'on pourrait appeler chevaleresque si elle était moins banale, et qui parfois tourne même au grotesque et au ridicule. Je suis assis dans un des tramway-cars qui parcou-

rent les rues principales des grandes villes. Un léger coup de parasol ou d'éventail m'arrache à mes pensées ou au sommeil, et voilà fièrement dressée devant moi un jeune femme qui me toise de pied en cap d'un regard hautain, impérieux, voire même courroucé. Je m'empresse de me lever et elle prend ma place sans daigner me remercier, ne fût-ce que par un sourire ou un regard. Je suis pourtant obligé de faire le reste du voyage debout dans une position assez incommode, et en m'accrochant péniblement à une courroie posée à cet effet le long du plafond de la voiture. Un jour, une jeune fille avait expulsé, d'une façon particulièrement cavalière, un vieillard infirme. Au moment où elle quittait la voiture, un des voyageurs la rappela : « Madame, lui dit-il, vous avez oublié quelque chose. » Elle revint précipitamment sur ses pas. « Vous avez oublié de remercier Monsieur. »

Des voyageurs européens ont beaucoup admiré cette galanterie. Je la trouve, je le répète, banale, banale comme tant de choses en Amérique, comme, par exemple, dans les auberges, le luxe des salles publiques dont le riche mobilier est si peu en harmonie avec la société fort mêlée qu'on y rencontre. D'un autre côté, c'est la mode de jeter le blâme sur la femme américaine. On la trouve coquette, frivole, dépensière et courant après les plaisirs. Ces accusations me paraissent injustes. Elle porte l'empreinte de la situation qui lui est faite et de l'atmosphère qu'elle respire. Jeune fille, elle suit le penchant de son sexe qui n'est pas, comme chez nous, contenu et réglé par les enseignements et l'exemple de la

mère; elle désire plaire et, si elle est d'un naturel vif, elle deviendra *fast*, c'est-à-dire, par des rires bruyants, par des regards provoquants, elle tâchera d'attirer et de retenir autour d'elle le plus grand nombre possible de jeunes gens. Mais cette coquetterie de village, quelque contestable qu'en soit le goût, dépasse rarement certaines limites. Seulement, blanc bec et nouveau débarqué d'Europe que vous êtes, ne vous y laissez pas prendre! Soyez sur vos gardes! Il y a toujours un père, un frère, un oncle qui, le revolver, le *bowing-knife*, le cure-dent d'Arkansas sous le bras, est tout disposé à vous demander d'un air poli si vos intentions sont pures et honnêtes.

La femme mariée est, règle générale, on ne peut plus respectable. Si elle aime trop la toilette, c'est que son mari le veut. Si on la voit beaucoup dans la rue, c'est qu'elle n'a rien à faire chez elle. Si elle prend des allures d'émancipée, c'est qu'elles lui sont octroyées par la société. C'est du reste un manque de goût, ce n'est pas un crime. Elle a l'esprit assez nourri, car elle lit beaucoup, surtout des romans, mais aussi les auteurs classiques anglais et des encyclopédies, et elle fréquente les lectures publiques que des littérateurs ambulants tiennent dans toutes les villes un peu considérables de l'Union. Quoique elle jouisse de la plus grande liberté, quoique elle vive souvent, bien plus que la femme européenne, isolée et dans le désœuvrement, sa conduite est irréprochable. Dans les très-grandes villes, surtout à New-York, les mauvais ménages, les scandales, les vices ne manquent naturellement pas; mais, somme

toute, la vie de famille est saine, et la femme digne des égards respectueux dont elle est l'objet dans la société américaine[1].

1. Ce que l'on vient de lire sur la vie de famille et les femmes américaines s'applique surtout aux États de l'Ouest et du Pacifique. La Nouvelle-Angleterre offre, sous ce rapport, plus d'analogie avec l'Europe.

VI

DE CHICAGO A SALT-LAKE-CITY

Du 1er au 4 juin.

M. Pullman et ses *cars*. — Le Mississipi. — Agrément d'une course au clocher exécutée par deux trains. — Omaha. — Les prairies. — La vallée de la Platte. — Les Indiens. — Un chef de gare scalpé. — Les stations du chemin du Pacifique. — Cheyennes. — Les *roughs*. — Existence des officiers de l'armée des États-Unis dans le *Far-West*. — Passage des Montagnes Rocheuses. — Descente effrayante des monts Wahsatch. — Brigham Young à Ogden. — Arrivée dans la capitale des Mormons.

J'ai fait à Chicago la connaissance d'un grand homme. Tout le monde a entendu parler des *Pullman-cars*. Ceux qui ont de grandes distances à parcourir tâchent de s'en servir, et s'étonnent que ce véhicule philanthropique n'ait pas encore été introduit sur les chemins de fer d'Europe. L'inventeur, qui revient de Constantinople et de Vienne, m'a dit : « Les Européens ne sont pas encore mûrs pour ces sortes de comfort ; ils ne savent pas voyager, mais peu à peu ils l'apprendront et ils m'apprécieront. »

M. Pullman est un homme jeune encore ; il a la physionomie intelligente, l'air grave, le port majestueux. Il parle peu et comme quelqu'un qui a le sentiment de sa valeur et celle de son temps dont chaque minute représente un nombre considérable de dollars et de cents. A force d'études et d'expériences, grâce aussi à son esprit riche en expédients et à beaucoup de patience, il est parvenu à résoudre ce problème : protéger le voyageur en chemin de fer contre le froid, contre la chaleur, contre la poussière, contre le bruit, contre le cahotement, et l'entourer de tous les agréments d'une maison bien montée. Le luxe de l'ameublement et les ornements surchargés de ses cars sont peut-être d'un goût contestable, mais ils ont l'approbation du public américain. Une voiture pareille coûte de vingt à vingt-cinq mille dollars. Il s'ensuit, pour ceux qui s'en servent, une augmentation de dépense, qui d'ailleurs est plus que compensée par les commodités et surtout par les garanties pour la santé que présente ce mode de locomotion. En Amérique, les distances sont immenses, et on les parcourt ordinairement sans s'arrêter. De New-York à la Nouvelle-Orléans, on compte près de dix-huit cents milles, à San-Francisco trois mille trois cents milles. Ce dernier trajet s'accomplit en sept jours et sept nuits. On comprend alors l'importance des *Pullman-cars* et la popularité dont ils jouissent. En Europe, au contraire, il arrive très-rarement qu'un voyageur soit obligé de passer en route, sans interruption, plus de trente-six ou quarante-huit heures. Un surcroît de dépense y est donc moins justifié, et je pense

que c'est là, chez nous, le véritable obstacle à l'introduction de ces voitures. Elles roulent aujourd'hui sur presque toutes les grandes lignes du territoire de l'Union. Tout le matériel de cette entreprise a passé dernièrement entre les mains d'une compagnie dont M. Pullman est le président, le directeur général et le principal actionnaire. On me dit que les actions rendent au delà de douze pour cent et que lui-même est millionnaire.

Ce matin il m'a reçu à la gare et placé dans une de ses voitures contenant un *state-room*. C'est ainsi qu'on appelle un petit salon qui, situé au centre du wagon, en prend toute la largeur, sauf un étroit couloir réservé à la circulation entre les deux extrémités de la voiture. Pendant la nuit, le state-room est transformé en chambre à coucher, le matin en cabinet de toilette. Tous les aménagements sont parfaits. Un homme qui fait des choses parfaites, quelle que soit sa sphère d'activité, est un homme hors ligne. J'ai observé avec plaisir les marques de respect dont le public, les employés, les ouvriers entouraient M. Pullman pendant qu'il me conduisait lentement et solennellement à travers les halles fort étendues de la grande gare. C'était Louis XIV traversant les antichambres de Versailles. Si vous voulez vous convaincre de l'inanité des rêves d'égalité, venez en Amérique. Ici comme ailleurs, comme partout, il y a des rois et des princes. Il y en a toujours eu et il y en aura jusqu'à la fin des temps.

Trois chemins de fer appartenant à trois compa

gnies différentes mènent d'ici aux bords du Missouri en face d'Omaha. On a choisi pour moi le plus long. Il s'intitule C. B. Q. R., ce qui signifie *Central Burlington and Quincy Railroad*. Sur les trois lignes, les trains partent et arrivent presque en même temps. C'est une sorte de course au clocher. Des deux côtés des rails, s'enfuient sous le regard les plaines à peine ondulées de l'Illinois. Partout on aperçoit des fermes entourées de jardins, de quelques arbres maigres, mais élancés, et de champs, ce qui donne au voyageur l'illusion de se croire en pays cultivé. En réalité, pour gagner cet État à la civilisation, il faudrait des millions de bras.

Nous sommes partis dans la matinée. A cinq heures, le dîner est annoncé. On le sert dans le *dining-car*, et il est digne des meilleurs hôtels de New-York, toujours en exceptant Prevost-house qui, dans les deux hémisphères, n'a pas son pareil. Ces repas n'ont qu'un inconvénient, mais il est souverain et insurmontable. Le convoi est constamment enveloppé d'épais nuages de poussière. Pour s'en défendre, on arrête la ventilation et on ferme les doubles fenêtres. De là une atmosphère étouffante, torride, imprégnée d'odeurs de cuisine. Aussi le système des wagons à dîner, qui de plus paye mal, sera-t-il probablement abandonné. On y a déjà renoncé sur les lignes du Pacifique au delà du Missouri.

A sept heures, nous traversons au pas le Mississippi sur un pont de récente et hardie construction. Il semble ployer sous notre poids et communique aux voitures le mouvement de barques naviguant sur une mer légèrement agitée. Ce fleuve immense

roule ses eaux silencieuses entre des bords boisés et presque plats, magiquement éclairés à l'heure qu'il est par les derniers rayons du soleil. La beauté étrange du paysage vous saisit précisément peut-être à cause de la simplicité de ses éléments. Il porte le cachet d'une profonde mélancolie et d'une sauvage grandeur. C'est une de ces scènes qui se gravent à jamais dans la mémoire du voyageur. A peine arrivés sur la rive droite, un retour de terrain nous permet de jeter un regard en arrière et de contempler le pont que nous venons de franchir. Sur le ciel flamboyant se dessine une toile d'araignée coupée en haut horizontalement. On se demande comment ce tissu de filigrane peut porter des convois. A ce moment, une locomotive seule passe lentement et comme en hésitant. Elle me rappelle Blondin sur son câble et involontairement je ferme les yeux.

Après une courte halte à Burlington, le train s'engage à toute vapeur dans les prairies, verdoyantes en cette saison, du jeune État d'Iowa. Parfois de belles touffes d'arbres en rompent la monotonie.

Il fait nuit close ; mais dans le fumoir il y a joyeuse compagnie. M. B., riche banquier de San-Francisco, homme du monde, dont les manières ne laissent rien à désirer, un attorney-general de Nebraska, type du fermier du *Far-West*, qui rit, qui chique, qui crache et n'a rien du barreau, un grand industriel de Pensylvanie font les frais de la conversation. On parle un peu de tout : du traité Alabama, du mécontentement dans le Sud, du président

Grant, de ses chances aux prochaines élections, et, sans troubler la sérénité de notre attorney-general, de la déplorable vénalité des juges. Un thème singulièrement irritant est celui des tarifs. Le banquier californien et le propriétaire d'usines de Pensylvanie le traitent avec une grande vivacité. On s'échauffe de part et d'autre, mais on ne se fâche qu'à demi. On aime l'hyperbole et on en use largement. Pas une parole hargneuse ou blessante. J'ai plus d'une fois assisté à des débats semblables, et, à travers tout ce vacarme de paroles, creuses quand on aborde les questions de théorie ou de haute politique, remplies de gros bon sens et de verve quand il s'agit de la vie pratique, j'ai toujours remarqué que, sous des sarcasmes d'ailleurs inoffensifs à cause même de leur exagération, perce un fond de bonhomie, une absence d'amertume qu'on ne rencontre guère chez nous entre des antagonistes. Cela s'explique aisément. Dans cette jeune société qui dispose d'espaces illimités, il n'existe pas, pour l'individu, de questions vitales, en ce sens que chacun est sûr de trouver le pain pour lui et pour les siens, de ne pas mourir de faim. S'il ne réussit pas dans l'Est, il passera au Nord ou à l'Ouest. Dans le conflit des intérêts divers, — je parle ici des intérêts des particuliers et non des luttes politiques, — il peut y avoir des chocs, des contusions, mais aucun des combattants n'est écrasé, aucun ne reste sur le carreau. Il est tout au plus jeté en dehors de la voie qu'il avait suivie. Libre à lui d'en choisir une autre. Aucun préjugé ne l'en empêchera, et, ce qui est l'essentiel, il y a de la place pour tout le monde. Il s'ensuit que,

dans les duels de la parole aussi, on se bat au premier sang et non à outrance. L'Europe ne jouit pas de ces avantages. Les préjugés, les traditions, l'usage, souvent les dispositions de la loi, surtout la concurrence, ce terrible ennemi de la jeunesse qui débute, forment, dans notre vieille société, autant de barrières difficiles sinon impossibles à franchir. Celui qui a échoué parvient rarement à se remettre à flot; qui a sombré a de la peine à surnager, à trouver une nouvelle embarcation, à changer de route. Il ne peut pas, comme cela se voit ici tous les jours, être aujourd'hui boucher ou garçon d'auberge, demain banquier, revenir ensuite à son point de départ pour être plus tard général de milice, avocat ou ministre de quelque congrégation religieuse. En un mot, il est en Europe plus difficile de gagner sa vie, la concurrence y est plus âpre, et, dans ces conflits, il s'agit d'intérêts vitaux, de la grande question d'être ou ne pas être. Quoi d'étonnant si à l'acharnement de la lutte répond l'acharnement de la discussion!

La nuit avance. Nous filons cinquante à soixante milles à l'heure; la conversation ne tarit pas. Mais quel groupe grotesque nous formons! Il y a de ces attitudes qu'on ne voit que dans le *Far-West*. J'ai, pour ma part, la tête encadrée de deux grosses bottes à l'écuyère; elles renferment les pieds d'un grand et maigre monsieur qui est assis derrière moi et trouve commode d'allonger ses jambes par-dessus mon fauteuil. C'est un riche cultivateur de l'Illinois. Il ne prend part à la causerie que dans les rares intervalles où sa bouche n'est pas remplie de tabac;

mais, quand il parle, il s'exprime avec emphase. « La forme républicaine, dit-il, a fait son temps. Ce qu'il nous faut, c'est une dictature. Il y a, dans les États, deux classes d'hommes : ceux qui payent et ceux qui sont payés, les contribuables et les fonctionnaires du gouvernement. Les premiers détestent et méprisent ces derniers. Tout va à la diable, et un dictateur militaire sera seul capable de mettre de l'ordre dans nos affaires. » Ce thème fut discuté longuement. A la fin on tombait d'accord sur la nécessité de conserver la république. « Elle est indispensable, disait-on, aussi longtemps que nous disposerons d'énormes terrains incultes. Quand l'Amérique sera remplie d'habitants, elle aura besoin d'une dictature militaire. »

Ce n'est pas la première fois que j'entends exprimer cette pensée. Je suis étonné qu'on discute si souvent la forme du gouvernement. La constitution actuelle est acceptée comme un fait, et, par le temps qui court, comme une nécessité. Mais personne ne semble avoir le culte de la république. Beaucoup de gens en sont dégoûtés et l'avouent franchement. Les plus fervents républicains se trouvent parmi les nouveaux immigrés allemands, et eux aussi ne tardent pas à modifier leurs idées. Mais on se tromperait fort si on supposait aux citoyens des États-Unis des tendances monarchiques. On souffre par l'absence d'un pouvoir fort. C'est pour cela qu'on parle avec complaisance d'une dictature militaire, non comme d'une éventualité prochaine, mais plutôt comme d'un rêve irréalisable. Il en est tout autrement quand on met sur le tapis la question du

démembrement du grand empire américain. Alors les esprits s'enflamment, les hommes du Nord parce qu'ils sont déterminés à maintenir l'intégrité du territoire à tout prix et contre tous, et la guerre civile prouve que ce ne sont pas là de vaines paroles; les hommes du Sud parce qu'ils sont tout aussi décidés à saisir la première occasion pour revenir à la charge, pour accomplir la séparation. C'est un thème qu'on fait bien d'éviter; il donne lieu à des explosions de colère, souvent à des voies de fait, car il touche à des intérêts à la fois vitaux et irréconciliables.

(2 juin.) A neuf heures du matin nous passons devant les Council-Bluffs, des mamelons isolés, ainsi appelés parce que naguère ils servaient de rendez-vous entre les chefs des Indiens et les agents du gouvernement. Peu d'instants après, nous apercevons le Missouri. Il serpente tristement entre de bas coteaux dépourvus d'arbres, et, à ce qu'il paraît, de toute végétation. L'eau et la terre portent la même couleur, celle de la boue. Mais, si ce grand fleuve présente à l'œil un aspect peu attrayant, nous sommes dédommagés par une de ces émotions qui, dans ce pays-ci, viennent parfois interrompre la monotonie des voyages en chemin de fer. Il a été dit qu'il y a trois compagnies rivales. Leurs voies se séparent d'abord, suivent ensuite une direction parallèle, convergent enfin et se terminent à Missouri-Station. Sur ces trois lignes, trois trains quittent Chicago presque à la même heure. Quelques minutes avant d'entrer en gare, nous voyons l'un

des convois antagonistes approcher à toute vapeur. Le directeur de notre locomotive tient à honneur d'arriver, et arrive en effet le premier. Par miracle, il ne se brise pas en éclats contre le train qui entre quelques instants après nous ; par un autre miracle, il ne se précipite pas dans la rivière. Le pont n'étant pas achevé, un bac transporte les voyageurs en peu de minutes à Omaha, sur la rive droite du Missouri.

C'est à une grande tribu indienne que cette jeune ville, située au milieu d'une région qu'on commence seulement à défricher, a emprunté son nom. En 1860, elle comptait deux mille habitants. Dans les années suivantes, leur nombre s'est plus que quadruplé. Il a atteint son maximum, environ seize mille, pendant l'exécution des travaux du chemin de fer du Pacifique ; mais, depuis l'achèvement de la ligne, Omaha a perdu beaucoup de son importance et une grande partie de sa population.

Les voyageurs s'arrêtent ici près de deux heures. Pendant que l'on forme le train, je me promène autour de la gare. Un jeune Français en blouse, à la physionomie intelligente, aux mains calleuses, à la parole facile et qui s'énonce sur les malheurs de son pays, leurs causes et leurs suites avec une lucidité remarquable, le premier émigré de sa nation que je rencontre depuis que j'ai quitté les bords de l'Alantique, veut bien me servir de guide, et ici, pour la première fois, je me trouve en face de la nature sauvage sur les confins de la vie civilisée. Tout respire le combat, le combat victorieux avec le sol qui se résigne enfin à ouvrir ses trésors, avec les

intempéries du climat, avec les maîtres détrônés de ces régions solitaires, le buffle et l'Indien.

A midi, nous quittons la gare d'Omaha pour traverser le territoire de Nebraska dans toute sa longueur.

Le U. P. R. R. l'*Union pacific railroad*, n'a qu'une voie, qui d'ailleurs suffit amplement à la circulation, et on voyage à très-petite vitesse, c'est-à-dire vingt à ving-cinq milles à l'heure. Il y a un départ par jour. M. Pullman a eu la bonté de me faire réserver par télégramme un petit compartiment appelé *state-room*.

Le ciel est chaud et splendide, le pays ressemble à la mer à s'y méprendre. Aucune terre n'est en vue. C'est l'Océan, mais un océan vert foncé et brillant sous le soleil, vert clair et transparent du côté opposé. Voici donc les grandes, les vraies prairies. En les regardant, en aspirant cet air tiède, élastique, enbaumé, vos poumons se dilatent. C'est l'image, la sensation de l'expansion individuelle, de la liberté sans bornes. Prisonnier moi-même dans ma cellule errante, j'envie à ces deux cavaliers qui paraissent et disparaissent tour à tour sous l'herbe, le bonheur de courir à bride abattue dans ces régions illimitées.

Le chemin de fer suit constamment la gauche de la Platte. Sur la rive droite, on aperçoit encore la route ou plutôt les sillons tracés par les chars attelés de bœufs des caravanes qui naguère traversaient ce continent. Le conducteur nous montre trois ou quatre points noirs. Ce sont des antilopes; nous n'avons guère pu les distinguer; mais à Fremont,

au dîner, et au souper à Grand-Island, nous avons goûté de la chair de cet animal. Elle est un peu dure et rappelle le chevreuil. A Columbus, à quatre-vingt-douze milles d'Omaha, nous avons atteint le centre géographique des États-Unis.

Rare et étrange beauté de la soirée. Le ciel, or liquide à l'ouest, vert clair au-dessus de nous, bleu-foncé vers le levant. L'air d'une transparence et d'une pureté indescriptibles. Un seul nuage est visible. Tout près du disque du soleil couchant, il dessine ses contours fantastiques sur un fond d'or mat; à chaque instant, il lance des faisceaux d'éclairs. Au moment où l'astre du jour disparaît derrière la ligne horizontale de la prairie, des ondées passent sur nous, et un froid intense succède soudainement aux chaleurs de la journée.

(3 juin.) Pendant la nuit, toujours en suivant les bords de la Platte, nous entrons dans le pays des buffles. C'est ici qu'ils passent et repassent la rivière; ils cherchent en hiver un climat plus tempéré et reviennent au printemps. Cette région a, de l'est à l'ouest, une étendue d'environ deux cents milles. Mais où sont les troupeaux que l'imagination de quelques voyageurs évoque dans leurs descriptions, un peu trop colorées, du chemin du Pacifique? Ils les ont vus, mais seulement avec l'œil de l'esprit et non en réalité, car, à l'exception des deux très-courtes époques de leur passage, les buffles ont complétement disparu du rayon de la voie ferrée. Nous parcourons la vallée du wood-river, le

théâtre de tragédies inédites qui ne seront jamais connues, puisque tous les personnages blancs du drame ont été scalpés, et de guerres sanglantes entre les premiers colons et les anciens maîtres du pays. Plus loin, au milieu de la nuit, pendant une halte, à Willow-Island, je crois, on me montre quelques blockhouses, crénelées et entourées de fossés. A toutes les stations, on voit de petits détachements de troupes qui ont la pénible et souvent dangereuse mission de surveiller les Indiens et de pourvoir à la sécurité des gares et des voyageurs. Heureusement, en ce moment-ci, les Peaux-Rouges ne sont pas « sur le sentier de la guerre », *on the war path;* aucune attaque combinée de forces considérables n'est à craindre; mais malheur au voyageur qui, dans un lieu solitaire, et la solitude est ici partout, se laisserait surprendre ! malheur au settler qui n'est pas préparé à riposter par des coups de feu à une agression nocturne ! Car, même en temps de paix comme celui où nous vivons, il y a des amateurs tout disposés à faire main basse sur les blancs qui pourraient se trouver sur leur chemin. Si vous êtes nerveux, n'écoutez pas ou du moins ne croyez pas ce qu'aux stations, pendant les courtes haltes et dans les wagons à fumer de votre convoi, on vous raconte des Indiens. Tout cela n'est certes pas l'Évangile, mais, même en faisant une large part à l'exagération, il en reste toujours assez pour faire frémir, surtout lorsqu'on vous débite ces histoires émouvantes sur les lieux mêmes qui en ont été le théâtre. Un colporteur qui fait régulièrement le voyage de Montana veut bien m'exposer toutes

les sensations que l'on éprouve pendant que l'on est scalpé. C'est *l'après*, dit-il, qui est le plus terrible, puisque c'est une agonie lente et atroce. Quant à l'opération, c'est l'affaire d'un moment. Il y a très-peu d'exemples qu'un homme scalpé ait survécu à ce supplice. Nous en verrons un spécimen demain ; il est chef de l'une des gares de l'*Union Railroad*, et le conducteur « m'introduira » auprès de cet être presque unique qui sait vivre avec un crâne complétement dégarni de chair et de peau. Au reste, grâce aux mesures, qu'on dit excellentes, prises par le général Sheridan, la route est sûre dans tout son parcours, sauf toujours les accidents. Tâchez de ne pas dévoyer, tâchez de n'avoir pas d'arrêt forcé entre deux stations, et ne vous placez pas dans le dernier wagon.

Vers le matin, nous arrivons à North-Platte-City, autrefois un établissement florissant, car c'était ici qu'on chargeait les wagons des caravanes en destination pour le Colorado et le Mexique. L'achèvement de la ligne a ruiné cette ville et réduit sa population à la dixième partie de ce qu'elle était il y a deux ans. Au lever du soleil nous nous trouvons à près de quatre mille pieds au-dessus de la mer. On arrête pour déjeuner à Sidney.

Toutes ces stations se ressemblent. Elles consistent en quelques maisons en planches ; souvent ce n'est qu'un échafaudage de poutres tendues de toile. Des Indiens déguenillés portant les restes des chemises et des pantalons que le *big father*, le Président de la République, leur fait distribuer annuellement, se tiennent aux alentours fixent sur vous un re-

gard hâve et stupide, grattent leur peau et leur chevelure, offrent, en un mot, le tableau de la dernière dégradation. Ce sont des Indiens amis, *friendlies*, c'est-à-dire qui ont renoncé à la vie nomade et guerrière, et qui sont censés être tant soit peu entrés dans le giron de la civilisation. Les femmes portent leurs enfants, dos à dos, sur leurs épaules, en sorte que ces pauvres petites créatures doivent forcément suivre les mouvements de la mère. J'ai vu des femmes qui, profondément inclinées sur un étang, lavaient du linge en tenant leur enfant sur le dos complétement renversé.

Mais nous n'avons pas de temps à perdre. Il y a trente minutes d'arrêt pour chaque repas — trois par jour. Tout le monde se précipite vers l'homme de couleur qui frappe le gong furieusement, tout en vous indiquant l'entrée du restaurant. Cependant la locomotive lâche bruyamment sa vapeur. C'est un vacarme infernal. Les passagers courent vers la porte, tâchent de conquérir une chaise, profitent enfin le mieux qu'ils peuvent de leurs trente minutes. Aux trois repas, le menu est toujours le même : un plat d'antilope, un ou deux plats sucrés et du café. C'est une nourriture simple et saine, et, vu les localités, on n'a pas le droit d'être exigeant. On est aussi très-bien servi, le plus souvent par de jeunes filles. Au bruit du dehors a succédé le silence profond propre aux Américains pendant qu'ils mangent. On n'entend que le glapissement des fourchettes. Après dix minutes, tout le monde a fini, et on se hâte de sortir en déposant un dollar entre les mains du propriétaire qui se tient près de

la porte. Les hommes courent au *bar room;* les femmes, dont le nombre est d'ailleurs fort restreint, se promènent sur le perron. Puis le conducteur se met à crier : A bord, Messieurs; et quand il a dit *all on board*, le convoi se met en mouvement au son d'une cloche d'église suspendue au-dessus de la locomotive.

Le pays, au sortir de Sidney, est plat. Sur l'horizon paraissent des mamelons noirs. Le chemin traverse des prairies fort vantées par les agents de la compagnie comme offrant d'excellents pâturages, mais qui, je l'avoue, m'ont paru de bien maigre apparence.

Nous venons d'entrer dans le territoire de Wyoming, célèbre par sa législature qui a émancipé la femme. Jusqu'ici aucun autre État ou territoire de l'Union ne s'est hasardé à suivre cet exemple. A midi, nous arrivons à *Cheyenne-City*, plus de six mille pieds au-dessus de la mer. Cette ville, la plus importante depuis Omaha, consistait, il y a quatre ans, en une seule maison. Peu après, elle comptait six mille habitants, mais elle est descendue à trois mille depuis l'achèvement de la ligne. Dans les premières années de son existence, elle était comme Denver, comme Julesburg, comme tant d'autres villes improvisées de ces contrées, le rendez-vous des *roughs*. L'orgie s'y était déclarée en permanence, le meurtre et l'assassinat se trouvaient mis à l'ordre du jour. Pour me servir du langage de la localité, ces jeunes *rowdies* déjeunaient tous les matins avec un homme : c'est-à-dire il ne se passait pas de nuit sans que, dans les maisons de jeu et de dé-

bauche, dont se composaient en grande partie ces jeunes villes, il n'y eût au moins un homme de tué. A la fin, les habitants tranquilles et honnêtes de Cheyennes improvisèrent un comité de surveillance, et, « un matin, dit mon *Great transcontinental-Rail-road-Guide-book*, on put apercevoir suspendus à une corde, et à une élévation convenable au-dessus du sol, plusieurs de ces desesperados. Les autres comprirent l'avertissement, et, n'ayant aucun goût pour la corde, prirent tranquillement la tangente. En sorte que Cheyennes est devenue une ville parfaitement respectable. »

En remontant dans nos wagons, nous rencontrons sur le perron les officiers du fort Russell situé à trois milles d'ici. Accompagnés de leurs *ladies*, ils sont venus dans des voitures de forte construction, assez élégantes et très-bien attelées. Ils tiennet à voir passer le train, à jouir, pendant quelques instants, du spectacle de la civilisation. Courte vision qui s'évanouit aussitôt, mais qui, avec la chasse aux buffles, forme leur seule distraction. Quelle existence! regardez autour de vous, c'est la désolation. Maintenant, dans la plus belle saison, vous ne voyez que du sable, de la boue sèche, de l'herbe grise de l'année dernière entremêlée d'un peu de verdure fraîche. Que sera-ce en été? Et puis, les frimas de l'hiver! Et voilà des hommes fort instruits, parfaitement élevés, habitués probablement à tous les agréments de la vie civilisée, au luxe des grandes villes atlantiques, les voilà condamnés à passer la plus belle partie de leur vie avec des Indiens et des rowdies. Ils sont, il est vrai, bien rétri-

bués, mais ce n'est pas la solde qui peut les retenir. En Amérique, qui veut devenir riche n'embrasse pas l'état militaire. C'est le sentiment du devoir et l'amour du métier qui leur font endurer ces rudes épreuves. J'aime cela, et j'aime aussi qu'ils trouvent des femmes assez héroïques et assez dévouées pour partager leur exil.

A partir de Cheyennes, la voie gravit rapidement la crête des Montagnes Rocheuses. Nous voilà à Sherman, le point culminant du *Pacific-railroad*[1], situé à une élévation qu'aucun autre chemin de fer du monde n'a atteinte. L'air est sec et raréfié, la respiration un peu gênée. La descente, très-périlleuse vers le haut plateau appelé le parc de Laramie, s'opère heureusement. La vue sur plusieurs pics des Rocky Mountains au milieu desquels nous nous trouvons ne peut se représenter avec des paroles. Des ravins et des vallons plats, puis des horizons qui, malgré l'extrême transparence de l'atmosphère, se perdent dans l'infini. On nous montre deux cônes couverts de neige qu'on affirme être le Long Peak et le Pike Peak, l'un à soixante-dix et l'autre à cent soixante milles de distance! Autour de nous, des blocs noirs de granit. De loin en loin, des groupes de pins et d'arbres-coton (cotton-wood). L'ensemble sauvage, grandiose, pittoresque. Le passage d'un pont en échafaudage (trestle-work) haut de cent vingt pieds, appelé Dalesbridge, m'arrache à l'extase. Enfin le voilà heureusement franchi.

1. Huit mille trois cent quarante-deux pieds au-dessus de la mer.

A cinq heures, à Laramie-City. Autre ville de planches et de toile. Pas un arbre en vue. A l'entrée, il y a des ours attachés à de forts pieux. Des Indiens en haillons et des desesperados armés jusqu'aux dents, quelques militaires du fort Sanders, remplissent les abords de la gare. On nous fait dîner comme on nous a fait déjeuner, comme on nous fera souper : l'homme au gong, les filles qui servent les gigots d'antilope et l'homme qui prend le dollar. Puis tous « à bord ».

Le pays conserve toujours le même caractère. Le voyageur n'oublie pas un instant qu'il se trouve sur un haut plateau. La transparence de l'air rapproche les montagnes les plus éloignées ; l'élévation du terrain que nous parcourons donne à des pics couverts de neiges éternelles l'apparence de tertres. Le terrain onduleux commence à se couvrir de taches alcalines. De loin en loin de profondes déchirures laissent entrevoir des filets d'eau saumâtre qui viennent personne ne sait d'où, qui vont se perdre dans des régions inexplorées. Décidémentt ce long trajet pique ma curiosité plus qu'il ne la satisfait. Il y a des moments où la voie s'encaisse dans les rochers, d'autres où l'œil embrasse un horizon immense. Mais, chose étrange ! dans ce paysage il n'y a pas de lointain, tout paraît à portée de main. Quant à la configuration, il rappelle la campagne de Rome, moins toutefois la coupole de Saint-Pierre, moins les murs de Bélisaire, les aqueducs et les tombeaux, les bourgs et villas qui blanchissent entre le feuillage des montagnes latines et des Sabins. Au moment où le soleil va disparaître, le bruit de notre passage

donne l'éveil à un troupeau d'antilopes. Elles s'enfuient à travers les rochers en traînant après elles la silhouette de leurs ombres allongées. Vision passagère et contrastant avec ce milieu qui respire l'immobilité, le silence, la mort !

(4 juin.) La nuit, horriblement froide. Dans les premières blancheurs de l'aube, nous apercevons Bitter-Creek, et, peu après, au fond d'un enchevêtrement de coteaux boisés et lézardés, les eaux rapides et transparentes du Green-river. Une teinte de turquoise verdâtre en relève l'éclat et justifie le nom qu'on lui a donné. Sur la rive gauche s'élève une ville considérable. Mais aucun être humain n'y est visible, aucune de ces cheminées ne jette de la fumée ; la mort semble planer sur cette communauté. En effet la vie s'en est enfuie. La construction du chemin de fer l'a fait naître, son achèvement l'a fait périr. Bâtie il y a trois ans, cette ville aujourd'hui est déjà devenue une ruine complète. On vit et on meurt vite dans le *Far-West*, ou plutôt la vie se déplace sans cesse. Derrière cette sombre agglomération de foyers abandonnés, hantés seulement par les bêtes fauves, la rivière s'engage dans de sauvages défilés où le regard ne peut la suivre. Des rochers élevés, en partie couverts de neige, ferment l'horizon vers le sud-est. Leurs nobles et simples contours, le coloris qui, sous l'action du soleil levant, varie du rose au pourpre, rappellent à ma mémoire les montagnes édomites du grand désert de l'Arabie.

C'est ici qu'on voit les premiers Chinois. Dans toutes les stations suivantes, ils abondent. Quelques-uns s'entretenaient, on ne sait dans quelle langue, avec les Indiens. Y aurait-il de l'affinité entre ces deux races? Les officiers qui passent leur vie dans ces régions confirment ce fait curieux, dont la science historique n'a pas encore pu suffisamment rendre compte, que les immigrés jaunes s'entendent plus facilement que les blancs avec les Peaux-rouges.

A Aspen [1] la voie passe le défilé le plus élevé des Wahsatch-Mountains. Ceux-ci forment à l'Ouest le versant du haut plateau américain. Les Montagnes Rocheuses en constituent le versant oriental. La descente vers le lac Salé se fait sans l'emploi de la vapeur par la seule pesanteur des wagons, et, quoique les roues soient bridées, avec une rapidité vertigineuse, car la vitesse augmente en raison du poids du train, et le nôtre se compose d'un grand nombre de wagons et de trucs. Ajoutez les courbes qui sont aussi fréquentes que petites et les précipices que la voie côtoie presque constamment, et vous comprendrez l'émotion qui blanchit tant soit peu les visages des voyageurs. Pour vous laisser admirer la beauté des défilés, des cañones d'Echo et de Weber, le *thousand-miles-tree*, ainsi appelé parce que cet arbre est situé à mille milles d'Omaha, le *Devil's gate* et d'autres points jugés pittoresques, on a attaché aux trains un *car* d'observation. C'est un simple truc sans siéges et découvert. Exposé au soleil et à la

1. Sept mille huit cent trente-cinq pieds au-dessus de la mer.

brise du train, le voyageur peut admirer la belle nature et en même temps se rendre compte des dangers qu'on lui fait courir, grâce à la construction fautive de cette portion de la voie. Aussi, tout envahie au départ d'Aspen, la voiture d'observation ne tarda pas à se désemplir. Peu de passagers seulement se sentirent les nerfs assez bien trempés pour résister à ce spectacle saisissant.

Enfin notre course se ralentit; le défilé s'ouvre et la terre promise des Mormons, l'immense nappe du lac Salé, la vallée des Saints tapissée de vert, des collines boisées, le tout encadré de hautes montagnes, roses, bleu foncé, bleu clair, se déroule sous les yeux des arrivants. Ils sont éblouis par l'éclat des lumières qui flottent dans l'air, charmés par la beauté du site, étonnés du contraste avec la terre de désolation qu'ils viennent de quitter.

A cinq heures, nous entrons dans la gare d'Ogden, situé sur l'extrémité nord du lac Salé et formant le *terminus* de la ligne dite *l'Union Pacifique railroad.* D'ici à Omaha on compte mille trente-deux milles; à San-Francisco, huit cent quatre-vingt-deux milles. Un embranchement long de trente-sept milles, construit par Brigham Young, mène à Salt-Lake-City.

Ogden est en fête. Le perron, les halles de la gare et les abords regorgent de monde endimanché. Nous sommes en plein mormonisme. La petite ville est honorée de la présence du grand prophète, du président Brigham Young, qui a daigné la visiter aujourd'hui et prêcher au tabernacle. En ce moment il part. Quoique le train ordinaire doive partir aussi pour Salt-Lake-City dans un quart d'heure, Brigham

Young, accompagné de quelques-unes de ses femmes et d'une suite nombreuse, voyage en train spécial. C'est juste. N'est-il pas le souverain de Deseret, le roi de la Nouvelle Jérusalem? Debout sur la plateforme, il salue majestueusement de la main pendant que le train s'ébranle au milieu des coups de chapeau des mormons et des profondes révérences des mormones. C'était une scène de cour en règle, comme on en voit souvent dans nos gares d'Europe aux arrivées et aux départs des têtes couronnées. Il y avait cependant une nuance. Ici rien de factice, rien de conventionnel. Et pourtant pas l'ombre d'enthousiasme sur ces physionomies tendues, dans ces corps inclinés en avant et immobiles encore pendant quelques instants après que le prophète eut disparu! Était-ce une simple démonstration de respect, un acte d'étiquette? Je ne le pense guère. C'était, il me semble, la manifestation d'une croyance superstitieuse, tourmentée, mais non troublée, par des terreurs vagues. C'était l'adoration d'un être surnaturel qui dispose de votre sort, auquel vous êtes lié irrévocablement, mais que vous redoutez bien plus que vous ne l'aimez.

Le chef de gare me comble de prévenances. Je lui avais remis une lettre d'introduction, bien entendu. Quoiqu'il ait à expédier presque en même temps trois trains, il me rend mille services. Il change en or mes *greenbacks* qui n'ont pas cours au delà d'Ogden. Il prend soin de mes bagages; il me pilote à travers cette foule silencieuse, qui joue vigoureusement des coudes. Il me donne des détails curieux sur les « Saints », me raconte l'historique de la jour-

née et même sa propre biographie. On n'est pas plus aimable ni plus expéditif. Associé d'une grande maison de New-York qui s'occupe du négoce des fourrures, il a fait rapidement fortune, puis, plus rapidement, il l'a perdue. Maintenant, pour gagner sa vie, il a accepté cette modeste situation. Sa femme la partage. Elle est d'une bonne famille de l'Est, jeune, jolie, élégante et toute décidée à se faire bravement aux privations de cette nouvelle existence. Le domicile du jeune couple se compose d'une seule petite pièce qui donne de plain-pied sur les rails. Mais comme Madame l'a bien arrangée! Comme elle a su lui imprimer le cachet du goût, de l'élégance, de la coquetterie d'une femme du monde! Il y a des fleurs, deux fauteuils, un tableau à l'huile, une ou deux chinoiseries apportées par quelque enfant ambulant du Céleste-Empire. Mais si petit, si petit! Le lit tendu de rideaux d'une blancheur irréprochable prend presque la moitié de la chambre. Et le bruit des trains! — Ah! on s'y fait si vite. — Et les mouches et les moustiques, cette plaine de Deseret! — N'a-t-on pas des moustiquières? — Si fait, mais la poussière, et quelle poussière, c'est de l'alkali tout pur! — Eh bien, on ferme les fenêtres. — Et vous êtes les seuls « gentils » de la localité. — Sans doute, mais nous nous suffisons. Et puis, à l'hôtel où nous prenons nos repas, on nous réserve une table à part. — Enfin tout est pour le mieux. On vit de souvenirs et d'espérances. On prélève le bonheur sur l'avenir, et on traverse courageusement les mauvais jours en en attendant de meilleurs.

Ce qui me frappe, c'est l'air européen de cette mul-

titude qui se bouscule sur les perrons. Le chef de gare me donne le mot de l'énigme. Tous ces hommes qui ressemblent à des ouvriers en habit de fête, toutes ces femmes proprement et simplement vêtues, quoique portant évidemment leur meilleure robe, sont des Anglais, des Norvégiens, des Danois ; mais l'élément britannique y domine. Le pays de Galles fournit le plus gros contingent. Après le départ du grand homme, toute cette foule monte tranquillement et tristement dans les wagons. Les femmes et les babies abondent. Les femmes ont l'air mélancolique et soumis ; les hommes, vulgaire et insignifiant. Ce qu'il y a de plus distingué dans cette cohue, c'est un guerrier indien coiffé de plumes, le visage barbouillé d'ocre jaune ; il toise avec dédain les mormons qui défilent devant lui. Dans la voiture où je me trouve, je puis observer un des effets de la polygamie. La plupart des hommes voyagent avec deux épouses ; quelques-uns en ont amené trois ; mais la plus jeune est évidemment la favorite. Le mari ne s'occupe que d'elle, ne parle qu'à elle, lui achète des gâteaux aux stations. Son autre moitié, négligée mais résignée à son sort, assiste d'un air maussade ou triste. Cette scène se renouvelle constamment. Au fait, elle est dans la nature des choses.

Nous mettons deux heures pour faire les trente-sept milles qui séparent Ogden de la capitale des mormons. A chaque instant, on arrête devant de petits hameaux ou des fermes isolées. Le chemin de fer suit de loin le lac Salé, nappe d'eau immense aux reflets ternes et métalliques. Des rochers escar-

pés, empourprés à cette heure par le soleil couchant, s'élèvent de son sein, comme des branches de corail qu'on aurait jetées sur un plateau imparfaitement émaillé. Le pays est beau et les effets de lumière magiques. N'étaient les teintes dorées et jaunes qui prédominent, n'était la clarté surprenante de l'atmosphère et l'absence complète des nuances vaporeuses de nos contrées du midi, on se croirait sur les côtes de l'Andalousie ou de la Sicile. Enfin, à la nuit tombante, nous arrivons à Salt-lake-City, et je descends chez l'*ancien* Townsend, c'est-à-dire dans l'une des plus abominables auberges que j'aie jamais eu la mauvaise fortune de rencontrer dans les deux hémisphères.

VII

SALT-LAKE-CITY

Du 4 au 7 juin.

Physionomie de la ville. — Les croisés modernes. — Le tabernacle et le théâtre des mormons. — Townsend hôtel. — Les Indiens et les *indian agents*. — Le camp Douglas. — Les *cañones*. — Brigham Young. — Le mormonisme.

Quelle singulière ville! Les maisons sont invisibles. Entourées d'arbres fruitiers, elles se dérobent à la vue. De plus, des acacias, des arbres-coton, inconnus, me dit-on, à l'est du Missouri, et dont la fleur ressemble à des flocons de coton, forment un épais rideau vert, tendu tout le long de larges et interminables avenues. Celles-ci, comme dans toutes les villes américaines, se croisent à angle droit du nord au sud, de l'est à l'ouest. Des deux côtés, des ruisseaux amenés des montagnes roulent leurs eaux plus abondantes que limpides. C'est le grand trésor du pays. Selon les récits des rares aventuriers qui avaient les premiers visité cette terre inconnue quand elle faisait encore partie du Mexique, l'eau douce manquait complétement. A les en

croire, en dehors du lac Salé il n'y avait que des mares saumâtres. Mais Brigham Young a changé tout cela. L'élu de Dieu, le Moïse des mormons, a fait jaillir du rocher ces sources inappréciables.

J'erre seul dans les allées silencieuses. A côté de moi bourdonne le ruisseau. Les acacias me protégent de leur ombre; les arbres-coton légèrement agités par la brise du matin me couvrent d'une pluie de flocons blancs comme la neige. Parfois je puis apercevoir, au-dessus de la cime des arbres, les « Jumeaux », les deux pics les plus élevés des Wahsatch. Deux diamants étincelant au soleil, suspendus dans l'air bleu à quinze mille pieds au-dessus de la mer! Sur ce haut plateau, les saisons se suivent avec une grande régularité. Après les pluies de l'automne, les ouragans et les tourmentes de neige de l'hiver; puis, après une courte époque de vents et de pluie appelée le printemps, six mois d'été, c'est-à-dire de soleil, de chaleur, de sécheresse. Le manque de pluie, la poussière, et, pendant la seconde moitié de la saison chaude, les mouches, sont les grands fléaux de la vallée des Saints. Mais maintenant la nature étale tous les trésors de sa beauté fraîche, jeune, enivrante. J'aspire à pleins poumons l'air élastique des montagnes, je me délecte aux doux parfums des champs dont je me suis approché sans m'en apercevoir, car me voilà arrivé à la circonférence de la ville. Depuis longtemps j'ai laissé derrière moi les dernières habitations. Les avenues continuent toujours, mais elles ne masquent plus de maisons. Les emplacements tout tracés attendent encore les Saints qui y dres-

seront leur tente. Ici la ville se confond avec la campagne. A peu de distance, le nouveau Jourdain serpente dans des crevasses qui rappellent le *ghore* de la rivière biblique.

Dans toute cette promenade, je n'ai rencontré que quelques femmes et une petite bande d'enfants portant sur le dos leurs livres et cahiers, et marchant d'un pas accéléré sans mot dire. Sur leur visage un peu pâle on lit déjà la préoccupation de l'homme mûr. L'aspect d'un étranger excite leur curiosité; ils me regardent d'un œil scrutateur. Pas de sourire, pas une ombre de gaieté. Puis ils passent outre. Partout la solitude et le silence. Un guerrier indien, un Utah, fièrement posé sur sa maigre haridelle, passe au galop. Sa chevelure noire, longue, raide, luisante, s'échappe, sous un diadème de plumes; sa figure est peinte écarlate et jaune; ses traits sont féroces; il est armé jusqu'aux dents et d'un aspect vraiment terrible. Derrière lui courent à pied ses deux *squaws*, ses femmes, l'image de la misère et de la dégradation féminine.

Je dirige mes pas vers *Main-street*, la grande rue, et me voilà tout d'un coup dans une ville quelconque du *Far-West*. N'étaient les Indiens, n'était la grande foule de femmes et d'enfants qui, même dans ce quartier industrieux, sont plus nombreux que les hommes, on oublierait que l'on se trouve au centre du mormonisme. Ici peu d'arbres. Des maisons bordent la rue. La plupart sont bâties en briques ou plutôt en *adobes;* d'autres, de poutres et planches, datent encore des premiers jours de l'immigration. Quelques-unes des constructions mo-

dernes ont de la prétention à l'architecture. Dans toutes, le rez-de-chaussée consiste en boutiques tout ouvertes sur le devant. Les murs sont, de haut en bas, couverts d'inscriptions et d'affiches. De larges trottoirs poudreux, faits de planches mal rabotées, longent les maisons. Dans la rue se pressent des chariots attelés de bœufs, des véhicules de tout genre. Une diligence traînée par dix chevaux, de la raison, bien connue dans les États pacifiques, Wells Fargo et C^ie^, attire l'attention et augmente la confusion. Naguère ces voitures étaient la seule ressource du voyageur pressé. Depuis l'ouverture du railroad, on en voit rarement. Des colporteurs, des mineurs à pied ou montés sur des ânes, enfin toute cette foule de gens au regard intelligent et hardi, au teint bronzé, aux bras robustes, dont la vie n'est qu'un combat continuel avec la nature, et qu'on est convenu d'appeler les pionniers de la civilisation. Les anciens maîtres du sol, les Utah, plus indépendants et moins dégradés que la plupart des tribus indiennes des territoires limitrophes, sont représentés par plusieurs de leurs guerriers. Campés depuis quelques jours dans le voisinage de la ville, ils y pénètrent par petits groupes, chacun suivi de ses femmes. Ils marchent la tête haute et examinent, sans trahir la moindre émotion, les merveilles de la civilisation. J'en ai rencontré plusieurs dans une des boutiques élégantes de *Main-street*. Ils regardaient attentivement les divers articles exposés à la vente, toujours en conservant un air de dignité et de superbe indifférence. Les miroirs seuls leur faisaient perdre contenance. Quel étonnement d'a-

bord, et puis quels rires fous! Ils n'en croyaient pas leurs yeux; ils ne se lassaient pas de s'admirer.

Je m'arrête sous un hangar. Des hommes qui vont et viennent entre Corinne et les établissements de Montana y sont attablés. Près d'eux, leurs montures, attachées à des anneaux de fer, font comme leurs maîtres, prennent leur repas et se détendent les membres. Ces cavaliers arrivent de Virginia-City (Idaho). Ils ont parcouru des milliers de milles, remonté le Missouri jusqu'à ses sources, passé et repassé les montagnes Amères, l'une des chaînes dont se compose l'épine dorsale du continent, évité s'ils le pouvaient, combattu s'il le fallait, les Indiens, escorté dans certains lieux périlleux la diligence qui court ou plutôt qui rampe deux fois par mois dans ces régions désertes. Elle part de Corinne, toujours remplie de passagers des deux sexes et de tout âge, mais n'arrive pas toujours avec toute sa cargaison humaine. La fatigue, le froid, en été les chaleurs excessives, les privations, parfois les Indiens l'ont décimée. On enterre les morts à la hâte le long de la route, c'est-à-dire des sillons tracés par les chariots, et on passe outre. Mes hommes suivent des vocations diverses. Je me mêle à la conversation qui ne manque pas d'intérêt. Leur vie est une épopée; chaque heure à son danger; les actes de violence deviennent un devoir; les aventures, un élément ordinaire et indispensable de ces existences ambulantes. Mettez-vous à la place de ces croisés modernes, comparez avec les vôtres leurs idées, leurs goûts, leurs mœurs, et vous trouverez qu'un abîme vous sépare d'eux. Il est impos-

sible de les comprendre bien et de les juger avec équité. Quelques-uns des hommes dont je parle sont des *trappers*, d'autres des maquignons, des *moustanguers* et leurs petits chevaux indiens, des *moustangs*, harnachés à la manière du Mexique, c'est-à-dire à l'andalouse ou plutôt dans le style arabe. La selle et les étriers, qui, en forme de pantoufles, protègent le pied contre le soleil et la pluie, sont tels que je les ai trouvés au Maroc et dans certaines tribus de l'Arabie. Ils se sont conservés jusqu'à ce jour dans les parties de l'Espagne le plus longtemps dominées par les Maures. Les cavaliers portent le sombrero, et, sur une jaquette confectionnée à New-York ou à San-Francisco, la large ceinture espagnole. Mais le sang qui coule dans leurs veines est anglo-saxon ou celtique. Leurs enfants sont ou seront probablement des métis issus d'unions passagères avec des Indiennes. C'était un beau groupe digne du pinceau d'un des grands maîtres du dix-septième siècle. Pas un de ces visages bronzés qui eût des traits ordinaires ou l'expression banale! Les passions s'y reflètent, les passions sans contrôle, quelquefois le vice, toujours la témérité; ici de la bonhomie démentie par un rire cynique, là de la résolution, de la force, de la cruauté à côté d'une implacable sérénité.

L'*ancien* Townsend me mène au tabernacle : une salle basse, nue et dégarnie de tout emblème religieux, avec une estrade où sont placés le fauteuil du prophète et les siéges des évêques, le tout couvert d'une lourde coupole basse, ovale, qu'on a fort bien comparée aux cloches de table, aux *dish-covers* dont

on se sert en Angleterre pour couvrir les grosses pièces. A côté, on a commencé à bâtir le nouveau temple. Ce sera un édifice immense, tout en pierre de taille et en style roman. Mais on en est encore aux fondations, et personne ne se flatte et ne semble pressé de voir le nouveau tabernacle achevé. On n'y travaille presque pas, car l'argent et la ferveur des fidèles font également défaut.

Le théâtre paraît jouir d'une plus grande popularité. C'est une des mille entreprises de Brigham Young et la grande ressource des habitants de Salt-lake-City. On y joue presque tous les soirs. La salle est très-simplement décorée et mal éclairée. Au parterre, j'ai vu des groupes d'enfants qui semblaient être venus tout seuls. Sur d'autres banquettes et dans les galeries étaient assis des hommes pour la plupart en jaquette ou en blouse, chacun avec deux ou trois femmes mises avec un certain soin. Le prophète, qui s'est réservé sa loge de cour près de la scène, contrairement à ses habitudes n'y était pas venu ce soir-là, mais j'ai pu y entrevoir derrière les rideaux la plus jeune de ses épouses, jolie et presque coquette; sa toilette prétendait à l'élégance. Une des filles de Brigham, Mme Alice Clawson, dont le talent est avec raison apprécié, jouait le principal rôle. Elle a épousé un homme aisé, ce qui ne l'empêche pas d'accepter des honoraires. La pièce, un drame à sensation qui autrefois a eu la vogue en Angleterre, est empreinte du cachet des institutions et des mœurs britanniques, et contraste singulièrement avec le public de la Nouvelle Jérusalem. Le moyen âge, la société peinte par Shakespeare ne

sont pas plus éloignés de nous que le *high-life* anglais de nos jours ne l'est de l'état social des mormons. Cependant on suivait la représentation avec une attention soutenue, bien que d'un air terne, presque triste, sans rire et sans applaudir. On me dit que Brigham Young, qui exerce lui-même la censure des pièces et exclut celles qui sont contraires à la décence, encourage la fréquentation de son théâtre. C'est dans ses mains une école de belles-lettres et l'instrument avec lequel il tâche de châtier les goûts et de raffiner les mœurs d'une société condamnée par les circonstances, comme on verra, aux travaux forcés à perpétuité.

Il est deux heures. La chaleur, terrible ; le soleil, d'une blancheur ardente. C'est l'heure du principal repas, et les hôtes de l'*ancien* Towsend l'attendent avec impatience. Une nombreuse compagnie s'est réunie à la véranda. Les dames, dont plusieurs ont des toilettes fort élégantes, forment des groupes à part. Ce sont, pour la plupart, des femmes de mineurs. Leur mise recherchée et leurs efforts évidents d'être *ladylike* contrastent singulièrement avec la tenue des maris, qui arrivent droit de leurs mines, tout couverts encore de poussière, de boue et de sueur. Les hommes sont assis ou plutôt couchés dans des fauteuils rangés en ligne droite à côté les uns des autres. Les poses de ces Messieurs défient la description. Il faut les avoir vus, et on ne les voit qu'au *Far-West*. D'autres se tiennent près de la porte en attendant le premier coup de sonnette

pour se précipiter dans la salle et conquérir des places. On fume et on chique, personne ne parle. Les femmes seules chuchotent à voix basse, mais on voit bien que la conversation manque d'animation.

Toute cette compagnie se compose presque exclusivement de *gentils*, de mineurs et de leurs familles, d'agents de commerce, de quelques clercs et fonctionnaires du gouvernement central et du tribunal fédéral. Aussi le maître, le gentleman de l'office et les aides de l'établissement nous regardent-ils d'un air maussade sinon hostile, et le service est à l'avenant. Cette affluence de non-croyants les irrite et les effraye. Hélas ! les beaux jours du mormonisme semblent être comptés. La masse des Saints ne s'en rend pas compte encore ; mais les hommes intelligents ne peuvent guère se faire d'illusion sur le sort qui les attend. Assurément, M. Townsend, le dignitaire du tabernacle, n'est pas le modèle des aubergistes ; il donne peu d'attention à sa maison, et aucune à ses hôtes ; il s'en rapporte à ses deux femmes qui, peu gracieusement, à vrai dire, mais avec une persévérance et une résignation qui font pitié à voir, portent le fardeau du jour. C'est tout au plus si elles le partagent avec le monsieur de l'office, qui ne répond à aucune de vos questions, et, si vous demandez votre clef, vous dit : Cherchez-la. Le maître passe son temps dans les méditations. Son fauteuil est placé à l'extrémité de la véranda. Là, assis sur le dos, la tête renversée en arrière, il semble plongé dans la contemplation de ses pieds appuyés, au-dessus de sa personne, contre une

branche d'un bel acacia. Cette pose étrange n'est pas gracieuse, mais elle doit être commode puisqu'il la garde pendant des heures entières. Enfin le signal est donné. Les dames entrent solennellement. Après elles, tout le monde court, se heurte, se marche sur les pieds, se donne des coups de coude à qui mieux mieux. Le docteur C.... m'a pris sous sa protection. C'est un habitué et un notable qui a son couvert réservé et trouve moyen de me placer à côté de lui. Les repas n'ont qu'un mérite, celui de pouvoir être dépêchés en dix minutes. Ils se composent d'un plat de viande dure et mal cuite et d'un ou deux gâteaux. Pour dessert, des fraises de bois délicieuses; comme boisson, de l'eau claire. La buvette n'existe pas. La loi la proscrit, mais les mormons savent l'éluder. Dans leur intérieur, le vin et l'alcool ne font pas défaut. Le beau moment du dîner est celui où l'on se lève de table avec la satisfaction interne que donne l'accomplissement d'un pénible devoir.

Pendant mes trois jours de Salt-lake-City, le docteur C.... veut bien me consacrer ses moments perdus. Il a, pendant de longues années, exercé son art sur les bords du lac Supérieur et sur le haut Mississipi, au milieu des tribus indiennes, et ses récits sur ces races maudites m'ont vivement ému. Ils confirment ce qu'on m'a dit sur ce triste chapitre à New-York et surtout à Washington. C'est à cause de leur parfaite concordance avec des informations puisées à des sources dignes de foi que j'attache du prix aux souvenirs et aux appréciations d'un homme qui a passé une portion de sa vie avec les Peaux-rouges.

« Je m'abstiens, me disait-il, de tout jugement sur le système que le gouvernement central, de concert avec le Congrès, a adopté à l'égard des Indiens. Je l'accepte comme un fait, et je suppose ou plutôt je suis persuadé que le président, le *big-father* de ces races infortunées, a le désir et la ferme volonté d'observer fidèlement les engagements contractés avec les diverses tribus. Mais, parmi ses agents, les *indian agents*, il y a de bien tristes sujets. Ils retiennent à leur profit une grande partie des dons en drap et en vivres que le gouvernement de Washington envoie annuellement aux Indiens et que ces employés ont la mission de leur distribuer. Et non-seulement ils s'approprient une partie de ces objets, mais ce qui en reste pour la distribution est remplacé le plus souvent par des articles de moindre qualité. Cela explique les fortunes que ces agents infidèles font en peu d'années; mais cela explique aussi le mécontentement, les hostilités périodiquement renaissantes des Peaux-rouges et les massacres également périodiques des colons blancs. Les affaires et les événements tournent toujours dans le même cercle vicieux. Les Indiens se plaignent des agents; le gouvernement ordonne une enquête; des commissaires sont nommés à cet effet à Washington. Quand ils arrivent sur les lieux, les agents tâchent de les tromper, en quoi ils réussissent parfois. Sinon, ils ont recours à un expédient extrême. Ils représentent aux Indiens l'intervention des commissaires comme un acte d'hostilité du gouvernement ou excitent leurs méfiances par d'autres insinuations de ce genre. Les Indiens se réunissent

à un *pow-wow*, et débattent sur la guerre. Les anciens, surtout ceux qui ont été à Washington et en sont revenus fort impressionnés de la puissance du *big-father*, votent pour la paix, mais les jeunes gens qui n'ont jamais quitté leurs forêts poussent les hauts cris, et l'emportent souvent sur les conseils de la prudence. Dès ce moment on prend le sentier de la guerre, le *war-path*. Des messagers sont envoyés, des réunions tenues sur différents points. Plus de moyen pour les commissaires de se mettre en rapport avec les chefs qui ont porté plainte contre les agents du Président. Quelques semaines se passent en préparatifs. Les colons blancs auxquels il ne reste que l'alternative de la fuite, si elle est encore possible, ou d'un supplice atroce qui est inévitable s'ils restent, demandent des troupes; mais le fort le plus rapproché se trouve peut-être à cent, à deux cents, à trois cents milles de distance. D'ailleurs ces troupes sont-elles en mesure de résister aux Indiens dont le nombre et les mouvements sont rarement et tout au plus imparfaitement connus? C'est donc la guerre, une très-petite guerre, il est vrai, et dont on n'aura garde de parler. Plus ou moins de têtes blanches scalpées, plus ou moins d'établissements détruits. De l'autre côté, à titre de revanche, les débris de telle ou telle tribu exterminés jusqu'au dernier homme. Voilà tout. C'est ce qui se passe en ce moment dans l'Arizona où le sang des blancs coule à flots. Mais les journaux en font à peine mention. Tout cela est fort pénible surtout pour ceux qui sont scalpés et dont on a enlevé les femmes et les filles, après avoir brûlé les fermes

et emmené les troupeaux. Mais à quelque chose malheur est bon — l'enquête n'a pas eu lieu. »

Dans l'intérieur de ce grand continent, le sort des Indiens, leurs relations avec le gouvernement central sont l'entretien de tout le monde. A Washington aussi, dans les sphères officielles, cette grave question s'impose périodiquement à l'attention des hommes politiques qui cherchent, mais qui ne trouvent aucune solution. Hélas! la solution est toute donnée. C'est le contact avec la civilisation moderne, le croisement avec le sang blanc et l'introduction des boissons alcooliques qui ont déposé dans les populations rouges les germes de destruction. Dans les tribus du Nord-Ouest, dans les régions les plus fréquentées par les *voyageurs* et les *trappers*, il est rare de rencontrer une famille indienne pur sang. La première génération issue des unions entre des aventuriers anglais et français avec des femmes indiennes se distinguait par un heureux mélange de qualités propres aux deux races. Mais leurs enfants étaient chétifs et peu nombreux. Les métis de nos jours sont évidemment une race faible, maladive, dégénérée. On a remarqué qu'une tribu dépérit au fur et à mesure que l'élément blanc y augmente. Ce dernier agit comme un poison lent, l'eau-de-vie comme un poison violent; les ravages qu'elle fait sont affreux. Les Indiens s'éteignent donc petit à petit; fatalement, irrévocablement, ils semblent condamnés à disparaître, et ils disparaissent.

Dès le premier jour, j'ai eu la bonne fortune de

faire la connaissance du général Morrow, commandant du camp Douglas. Ce poste est situé à trois milles à l'est de la ville, sur l'un des coteaux qui forment le dernier gradin du versant occidental des monts Wahsatch. C'est une position dominante, parfaitement choisie. Le camp a été installé il y a neuf ans. A cette époque, la tâche du commandant de la petite garnison chargée de surveiller, au besoin de contenir la milice du prophète et les Indiens, n'était pas facile. Perdu dans l'espace, sans communication assurée avec sa base d'opération, ne pouvant guère attendre du secours en temps utile, il se voyait réduit à ses propres ressources qui, dans certaines éventualités, étaient évidemment insuffisantes. Aujourd'hui il n'en est plus de même. Le chemin du Pacifique relie le camp Douglas aux forts semés le long de cette ligne et à Chicago, résidence du général en chef. Il est donc possible d'y faire arriver en peu de jours tout ce qu'il faut pour faire face à un danger pressant.

C'est vers ce point que je me dirigeai dans un char à bancs couvert, attelé de deux beaux chevaux et conduit par un jeune mormon natif de Manchester. Mécanicien de son métier, il avait perdu un bras dans un accident de chemin de fer et était tombé dans la dernière misère, lorsqu'il y a deux ou trois ans un des missionnaires de Brigham Young l'engagea pour la vallée des Saints. Transformé en cocher malgré son bras de moins, il gagne assez pour vivre au jour le jour. Voiture et chevaux sont sa propriété; il est vrai qu'il ne les a pas encore payés : c'est le président qui a avancé l'argent nécessaire.

Sa dette le préoccupe ; mais ce qui le rassure, c'est que tout le monde se trouve à peu près dans le même cas. Quant à ses deux femmes, elles gagnent leur vie par elles-mêmes. Les loyers étant très-élevés au centre, il les a logées dans des quartiers éloignés, l'une à l'est, l'autre à l'ouest de la ville. « C'est économique, disait-il, et cela évite les scènes de jalousie. » Ce mari prudent me servait pendant mon séjour à Salt-lake, et ses causeries ne manquaient pas d'intérêt. Il avait l'air doux, résigné, un peu triste. En matière de religion, il était d'une ignorance complète. Évidemment, dans son enfance il n'a pas reçu la moindre instruction. Maintenant il est croyant. Il croit en Brigham Young. La vie et les actes du prophète ont déjà, dans son esprit, revêtu les formes de la légende. A côté d'une réalité sobre, sèche, prosaïque, le merveilleux occupe une large place dans ses récits.

La route remonte en ligne droite la pente douce dont le sommet est couronné par le camp. Devant nous, à portée de fusil, courait un léger phaéton tiré par deux chevaux fringants. « C'est le général qui rentre, me disait le mormon. Tâchons de le rejoindre. » Ce ne fut qu'au moment où le commandant mit pied à terre devant la porte de sa maison que nos chevaux essoufflés eurent gagné la hauteur. Le général me tendit les bras, bien qu'ils fussent chargés de joujoux d'enfants. C'est un homme d'une taille élevée, d'une tenue martiale et de manières parfaites. Dans sa physionomie ouverte et sympathique, on reconnaît la douceur alliée à l'énergie, le don et l'habitude du commandement. « Je suis pré-

venu, disait-il, de votre visite. Soyez le bienvenu dans nos montagnes. Pardonnez si je ne vous serre pas la main. Vous voyez, j'ai les miennes toutes pleines. Ce sont des joujoux que j'ai achetés pour mon petit garçon. Il n'est pas bien portant; cela le distraira. Mme Morrow aussi est souffrante. » Il me fit entrer dans un petit salon fort simplement meublé, puis il s'éloigna, impatient de voir ses malades. Quand, quelques instants après, il reparut, son air de préoccupation avait fait place à une mine toute joyeuse. « Le petit bonhomme va mieux, s'écria-t-il, et les joujoux ont produit leur effet. Maintenant, à nous deux! » Et il se mit à me faire les honneurs de son habitation, un joli petit *cottage* entouré d'une véranda, à me montrer ses petits trésors acquis dans le courant de sa vie errante d'officier de l'armée des États-Unis, à étaler des peaux d'ours magnifiquement brodées sur des dessins bizarres, des vêtements indiens ornés de plumes, des arcs, des flèches, de armes grossières de tout genre. Quelques-uns de ces objets curieux étaient de véritables trophées obtenus à la suite de luttes sanglantes; d'autres lui avaient été donnés par des chefs de tribus qui, malgré sa peau blanche, avaient appris à l'aimer et le voyaient partir avec regret. Sauf la dernière guerre de sécession, le général Morrow a fait presque toute sa carrière militaire dans les contrées habitées par les Indiens. Il me racontait simplement et modestement quelques épisodes de sa vie. Les hommes vraiment braves sont toujours simples et modestes. C'était comme une page d'un roman de Cooper, comme un fragment de quelque épopée. Tout en parlant, il

s'affubla des vêtements qu'il avait exposés devant moi, mit sur sa tête une coiffure à plumes, imita les attitudes et poussa le cri de guerre des Indiens. « Ce cri, me dit-il, produit un grand effet. Il encourage les sauvages et il ahurit les blancs. Mais ce qui démoralise surtout le soldat, c'est le son aigre et rauque à la fois du sifflet que chaque guerrier porte suspendu à sa ceinture et dont il ne cesse pas un instant de faire usage pendant le combat. Quant aux flèches, on les décoche avec une rapidité qui dépasse de loin celle qu'il est possible d'atteindre avec un revolver. » Il va sans dire que le bon général me força d'accepter quelques souvenirs que j'emporterai en Europe.

Nous montons ensemble dans ma voiture, et Daniel qui, bien que mormon, semble vivre en bons termes avec le commandant du camp, reçoit l'ordre de nous conduire au *cañon* dit de l'Émigration. C'est le dernier défilé des monts Wahsatch que, lors de leur grand exode de Nauvoo, les mormons eurent à traverser avant d'apercevoir la terre promise, la vallée des Saints. Aucun d'eux n'y passe aujourd'hui sans entonner un hymne qui rappelle ce moment solennel. « Vous voyez ce bloc de rocher, me disait mon compagnon. C'est là que Daniel se mettra à chanter. A cet autre il se taira. » Et en effet cela se passa ainsi. On sait que les Mexicains appellent *cañones* les gorges étroites et profondes qui déchirent la chaîne des Cordillères. Ce nom a survécu à la domination des anciens maîtres. Pour l'œil, c'est un chaos de précipices presque perpendiculaires, d'anfractuosités, de crevasses lézardées, çà et là tapis-

sées de touffes d'arbustes, de pics superposés les uns aux autres. En suivant le sentier étroit qui rampe entre l'abîme et les parois formées par les pierres, si vos nerfs vous permettent de vous pencher au-dessus du bord autant qu'il est possible sans perdre l'équilibre, vous verrez dans la profondeur trancher un filet blanc sur le noir du rocher. Ici il reflète les clartés bleues du ciel et les feux d'un soleil ardent ; là il s'enveloppe de ténèbres diaphanes ; plus bas il disparaît sous quelque voûte naturelle tout en trahissant sa marche par le bruit sourd d'un convoi qui passe dans un tunnel. Ce sont les eaux bouillonnantes d'un torrent. De cascade en cascade, de souterrain en souterrain, par de secrets passages bien connus des Peaux-Rouges, mais qu'aucun blanc n'a jamais explorés, elles vont chercher les grandes artères du continent américain ou mourir ignominieusement dans une des nombreuses mares salées dont est parsemé le grand désert [1]. C'est dans une de ces gorges, le cañon de l'Émigration, que Daniel s'enfonce bravement. Nous ne visitons, il est vrai, que la partie la moins difficile. Cependant le chemin raboteux, montant et descendant sans cesse, côtoie les bords escarpés du torrent. Il y a des courbes qui font frémir ; mais le général me rassure. « Malgré son bras de moins, me dit-il, cet Anglais est bon cocher et maître de ses chevaux. C'est d'ailleurs une route royale comparée à la partie supérieure de la gorge et à d'autres cañones par où les mormons ont dû passer. Beaucoup de leurs chariots et attelages ont roulé dans l'abîme. »

1. Les Américains les appellent *sink*.

Au retour, nous arrêtons près d'un brasseur bavarois. C'est un gentil qui fait fi des mormons. Son établissement a conservé la couleur locale d'une petite brasserie de Munich et forme la principale ressource des officiers et des soldats du camp.

Et nous voilà de nouveau assis à la véranda du général. Le soleil a baissé. Pas un souffle d'air ? Un calme profond et solennel plane sur le panorama qui se déroule devant nous.

A notre gauche, à l'est de la ville, dans la direction du nord au sud, pareil à un mur crénelé, surmonté çà et là de flèches, étagé sur des contre-forts qui avancent dans la vallée comme les coulisses d'une scène, se dresse la chaîne gigantesque des Wahsatch, le soubassement occidental, l'une des enceintes du haut plateau. Placés à fort peu de distance, à cinq milles environ de la base de la crête, tous ces rochers nous apparaissent en raccourci. Le regard se perd dans ce chaos de précipices lézardés, de déchirures bizarres parfaitement distinctes malgré les ténèbres violacées qui les enveloppent, de montagnes rugueuses et bosselées, couvertes de végétation à leurs pieds, nues dans les régions supérieures, étincelant aux saillies avec des reflets de bronze florentin, marbrées de blanc plus haut, poussant dans l'air, qui les inonde de teintes roses et pourprées, leur panache de neige, culminant enfin dans les deux pics diamantés : les Jumeaux ! Ah ! les Jumeaux ! comme ils dominent la vallée des Saints ! comme ils s'imposent partout à l'œil ; comme ils le fascinent et le charment !

A l'ouest, à nos pieds s'étend la ville du lac Salé,

semblable à une large aiguière remplie de feuillage et de fleurs, ou plutôt à un parc immense rayé de lignes claires; les avenues, parsemées de mille points blancs : les toits des maisons, qui elles-mêmes restent invisibles. La laide et lourde coupole oblongue du tabernacle s'élève seule au-dessus de la tête des arbres vert foncé, vert clair, vert gris, qui enveloppent et cachent les habitations. Au delà de la ville, le Jourdain, taché en quelques endroits de gravier blanc, encaissé ici dans des bords rocheux, roulant ailleurs ses eaux limpides entre des prairies verdoyantes, s'approche paisiblement du lac, où tantôt il terminera sa courte carrière. Sur sa rive gauche, un amas de collines arrondies, boisées ou couvertes d'arbustes; plus loin, des rocs sévères. Au-dessus d'eux, dans le lointain, tout noyés dans des teintes tendres variant du bleu d'azur au gris de perle, se profilent sur le ciel flamboyant les âpres contours de la chaine des Oquerrah. Une frange lumineuse de neige est suspendue le long de la crête. Des ombres diaphanes l'enveloppent, car c'est derrière elles que le soleil va disparaître. De Salt-lake-City à ces hautes montagnes, on compte à vol d'oiseau quarante milles.

Vers le sud, la vallée s'élève graduellement. C'est un terrain tourmenté, déchiré par des crevasses, mais tapissé de verdure. Aux approches de la ville et à la distance de quelques milles, les fermes des mormons, flanquées de quelques arbres, leurs maisonnettes, des points blancs, moutonnant comme un troupeau de chèvres. Plus loin, la nature sauvage, inculte, indomptée reprend son empire. Un

amphithéâtre de bas rochers, qui ferme l'horizon, dérobe à notre vue le bassin du lac d'Utah, le lac de Tibériade des Saints, comme la rivière est leur Jourdain, et le lac Salé leur mer Morte. En effet, si les Oquerrahs, qui certes ne rappellent pas le pays de Moab, étaient plus rapprochés et plus arrondis, l'analogie avec la Palestine serait frappante.

Au nord, le grand lac développe ses eaux lustrées, ardoisées, métalliques. Même à ce moment où le ciel est embrasé, où des feux de bengale aux couleurs changeantes flottent et se croisent dans l'espace, où la nature entière a pris un air de fête vénitienne, cette nappe immobile, stagnante, impassible refuse de prendre part à l'allégresse générale. Mais le soleil baisse et les ombres des montagnes gagnent insensiblement sur les reflets fauves, indécis, sinistres qui, en d'autres endroits, errent encore sur la surface de cette mer maudite. Un liseré étroit de sable blanc la contourne. Aucune habitation, aucun arbre, aucune trace de culture ne rompt la profonde mélancolie de ces lieux. Du centre du lac surgissent, les pieds plongés dans le clair-obscur, les cimes émaillées par le soleil couchant des rochers escarpés, des îlots aux contours fantastiques, aux flancs perpendiculaires. On dirait qu'ils tentent un effort suprême pour s'échapper de leur prison en s'élançant vers le ciel. Plus près de nous, à notre droite, un petit promontoire dessine ses formes hardies et élégantes moitié dans l'air et moitié dans le bassin du lac. C'est le pic du Renseignement, le Mont-Saint, le signe d'alliance du Dieu des mormons.

Depuis l'ouverture du chemin de fer du Pacifique, le nombre des visiteurs augmentant tous les jours, Brigham Young se lasse d'être contemplé, examiné et commenté comme un objet de curiosité. Pour le voir, il faut être muni d'une lettre d'introduction. Mon hôte, l'*ancien* Townsend, s'offrit à lui porter celle qu'on m'avait donnée à New-York et à arranger une entrevue. Un matin, à dix heures, nous nous dirigeâmes ensemble vers la demeure du président. Quelques évêques et anciens que nous rencontrâmes en route voulurent bien nous faire cortége. J'avais à subir l'interrogatoire habituel, mais je ne les épargnai pas non plus, et ils répondirent de bonne grâce à mes nombreuses questions. C'étaient tous des Américains, car, règle générale, les Américains occupent seuls les grades supérieurs d'anciens ou d'évêques, et sont évidemment plus instruits et mieux élevés que la masse des mormons dont plus des trois quarts sont des Européens. Simplement mais décemment vêtus, ces hommes ne portaient aucun signe de leur dignité. Leurs figures ne disaient absolument rien. Aucune trace de fanatisme, d'affectation ou d'hypocrisie, surtout rien d'ecclésiastique, rien qui trahit l'habitude de la médiation ou de la prière, ou même le désir de s'en donner l'apparence. Ils avaient l'air de ce qu'ils étaient, d'hommes d'affaires, de fermiers, de boutiquiers, d'agents de commerce. On n'est pas plus banal, plus *common-place*, comme disent les Anglais. Un seul fit exception, c'était l'évêque ***. J'ai rarement vu une mise plus négligée, du linge moins frais et un habit noir plus râpé ; mais c'était le seul d'entre

eux qui eût la physionomie ouverte, l'expression joviale et le rire franc. « J'ai trois femmes, disait-il, et je m'en trouve bien. — Et vos femmes ? — (Avec un gros rire.) Dame ! c'est leur affaire. — Ne trouvez-vous pas que la polygamie dégrade la femme ? — Aucunement. — N'éprouvez-vous jamais quelque scrupule ? — J'en éprouverais si j'agissais autrement. C'est à un commandement spécial de Dieu que j'obéis en ayant plusieurs épouses. Je nourris mes enfants, et je les envoie à l'école. C'est tout ce qu'il faut. Au reste, vous ne pouvez pas comprendre cela, car vous n'êtes pas des élus. Nous autres, nous sommes non-seulement des élus, mais des privilégiés. Dieu nous accorde le privilége de l'inspiration, et ce que nous faisons est bien fait. C'est pour cela que nous sommes des évêques. On a l'inspiration ou on ne l'a pas. Dieu seul la donne ou la refuse. » Il entra ensuite dans des développements confus, et quelque peine que je me donnasse pour le suivre, parfaitement inintelligibles. C'était du non-sens, du galimatias pur et simple. Le tout débité avec nonchalance et une certaine facilité. Il me semblait entendre un écolier qui, tout en pensant à autre chose, répète machinalement la leçon qu'il a apprise par cœur.

L'homme le plus marquant de la compagnie était M. George Smith, dit l'historien, qu'il ne faut pas confondre avec Joë Smith, le fondateur de la secte, mort assassiné. George possède plus d'instruction que la plupart des autres dignitaires du tabernacle et occupe dans l'église la première place après le président Young. Il a dirigé avec celui-ci le peuple des Saints lors de leur terrible voyage des bords du

Mississipi à ceux du lac Salé et pris une large part aux travaux du premier établissement à la Nouvelle Jérusalem. Il m'a donné une foule d'informations curieuses et une brochure qu'il a écrite il y a deux ans [1].

Marchant très-lentement, car la chaleur est accablante, et cherchant l'ombre des acacias et des arbres-coton qui bordent les larges avenues, nous arrivons enfin devant l'habitation présidentielle entourée d'un haut mur, et se composant de plusieurs maisons et appartements où sont logées, chacune séparément, les femmes du prophète avec leurs enfants. Le grand édifice à l'un des angles de l'enclos est une école destinée à l'usage exclusif de ces derniers. Nous franchissons le seuil et entrons au parloir, petite pièce simplement meublée et ornée de douze tableaux à l'huile, représentant les apôtres mormons. La première place est, comme de raison, réservée au portrait de Joë Smith. Le secrétaire et gendre du président, un petit jeune homme contrefait, après nous avoir offert des chaises, se met à m'adresser à haute voix les questions d'usage entre étrangers. Pendant que j'y réponds, je crois découvrir comme une ombre derrière une porte entr'ouverte. Vingt minutes se passent ainsi. La conversation, à laquelle tout le monde prend part, ne tarit

1. *The rise, progress and travels of the Church of Jesus-Christ of Latter-Day-Saints, being a series of answers to questions including the revelation on celestial mariage and a brief account of the settlement of Salt-lake-Valley, with interesting statistics, by President George A. Smith, Church Historian*, etc. Printed at the Deseret News Office. Salt-lake City, 1869.

pas ; mais le président se fait toujours attendre. « M. Young, dis-je en me levant, a ses occupations. J'ai les miennes, je n'ai rien à lui dire et je ne tiens plus à le voir. Je suis d'ailleurs attendu au fort Douglas. » A ce moment, la porte qui avait attiré mon attention s'ouvrit soudainement, et Brigham Young parut sur le seuil. Il était mis avec recherche et semblait sortir des mains du coiffeur. Pendant quelques instants, il me contempla en silence ; puis, d'un ton solennel et en répondant par un léger geste de la main aux profondes révérences des siens, il avança lentement vers moi. Il avait gardé son chapeau sur la tête, mais il l'ôta précipitamment lorsqu'il me vit mettre le mien, et me désigna un fauteuil à côté de lui. Les évêques et anciens prirent place à une distance respectueuse. Sur un signe qu'il fit au secrétaire, celui-ci, se tenant debout à côté du maître, lut à haute voix ma lettre d'introduction.

L'entretien qui s'ensuivit a duré près d'une heure. En voici les parties essentielles [1]. Je les ai marquées dans mon calepin en rentrant à l'auberge, et j'ai été frappé de la peine que j'avais à trouver une seule pensée saisissable dans ces phrases sententieuses, confuses, ou banales, ou complétement dépourvues de sens et de logique.

« Le monde, disait-il, est plein de préjugés. L'homme privilégié seul s'élève au-dessus d'eux.

1. M. Young ne m'a dit rien de particulier, rien qu'il ne dise à tout le monde, et surtout au tabernacle, dans ses très-courts sermons. Je ne crains donc pas de commettre une indiscrétion en livrant ses paroles à la publicité.

Dieu accorde le privilége à quelques élus. Ce qu'ils enseignent est la vérité, car ils parlent et agissent par inspiration. La foi et le travail, voilà en quoi se résume notre tâche.... Le but de la religion est de rendre les méchants bons et les bons meilleurs.... Lisez le livre des mormons. Il est traduit dans toutes les langues et se vend dans Main-Street. Vous y trouverez notre histoire. Les premiers mormons ont immigré du temps du roi Salomon!! La dernière immigration eut lieu six cents ans avant notre Sauveur!! Aujourd'hui ils affluent de toutes parts. Un jour ils s'étendront sur toute la terre. »

Sur mon observation que lui, Brigham Young, me semblait réunir dans l'Utah les pouvoirs temporel et spirituel, il s'écria avec vivacité : « Vous vous trompez, le mormon est libre. Tout se fait par compromis entre les parties contendantes ou par arbitrage. Je ne crains pas, comme on croit, les chemins de fer. Nous n'avons pas quitté Nauvoo pour fuir le contact des gentils. Nous sommes partis, parce qu'on nous a chassés. »

Je l'attaquai sur le chapitre de la polygamie. « En Europe, lui dis-je, votre nom est connu. On apprécie en vous l'homme énergique qui sait imposer sa volonté à des disciples, et qui a su transformer un désert en un jardin. Mais il n'y a, je ne puis vous le cacher, qu'un seul cri d'indignation contre la polygamie que vous pratiquez vous-même et que vous avez introduite dans votre communauté. On pense généralement que c'est une dégradation de la femme et une honte pour le siècle où nous vivons (*a shame and a*

disgrace). » — Ici l'auditoire fit entendre un sourd grognement. Le président tressaillit, mais il se contint. Après quelques instants de silence, parlant très-bas et avec un léger sourire de dédain, il dit : « Préjugé, préjugé, préjugé. Nous avons des exemples, de grands exemples, ceux des patriarches. Ce qui alors plaisait à Dieu, pourquoi le proscrire aujourd'hui? » — Il entra ensuite dans un long exposé d'une théorie qui m'était nouvelle, regrettant que les hommes n'imitassent pas l'exemple des animaux, traitant les relations sexuelles confusément et avec une grande réserve de paroles, si grande qu'il m'a été impossible d'en saisir toujours le sens; enfin arrivant à la conclusion que la polygamie était le seul remède efficace contre la plaie sociale de la prostitution : « Au reste, ce que j'enseigne, ce que je fais, disait-il, je l'enseigne, je le fais par ordre spécial de Dieu. » Lorsque je me levai, il me prit la main, m'attira vers lui et murmura en fermant les yeux : *Benediction, benediction, benediction! luck, luck, luck!* (Bénédiction, bonheur.)

Brigham Young, né dans l'État de Vermont, vient d'accomplir sa soixante-dixième année, mais paraît beaucoup plus jeune qu'il n'est. Il est au-dessus de la taille moyenne, se tient fort droit et paraît jouir d'une excellente santé. Une chevelure crispée, blonde, tirant sur le châtain, et un collier grec blanc, soigneusement frisé, encadrent sa tête solidement assise sur des épaules carrées, Ses yeux, qui évitent de rencontrer votre regard, accusent de la finesse plus que de l'intelligence ; sa bouche, de la sensualité ; son menton carré et de dimensions dispropor-

tionnées, de l'énergie, je dirais presque de la cruauté. A tout prendre, c'est une figure qui ne peut appartenir qu'à un être hors ligne. Elle vous fascine et vous repousse à la fois. On comprend que cet homme exerce le charme du serpent, qu'il retienne ses victimes par la terreur qu'inspire un fauve, qu'il les écrase sans scrupule et sans pitié le jour où elles font mine de s'arracher à ses étreintes. Je ne dis pas que tel *est* Brigham Young. Je dis seulement que telle est l'impression que son extérieur m'a faite et que je partage avec presque tous les étrangers qui ont décrit leur visite auprès du chef des mormons. Certes on ne doit ni ne peut juger un homme au sortir d'une seule entrevue et sur son physique; aussi je me borne à inscrire dans mon journal, exactement et consciensement, l'effet que son extérieur a produit sur moi et qui est on ne peut plus défavorable. Quant à ses manières, je les trouve tout aussi peu sympathiques. Elles manquent de simplicité ou plutôt elles portent l'empreinte de l'affectation. Tour à tour solennel et familier, onctueux et plaisantant, sévère et doucereux, Young n'oublie pas un instant son rôle de prophète. Avant d'émettre une phrase sententieuse, il incline le front, prend un air majestueux, fixe ses regards sur le sol. Quand il parle, il s'énonce lentement, d'un ton d'autorité et en mettant un intervalle entre chacune de ses paroles Puis, soudainement, il relève la tête, la rejette en arrière, et déploie sa large denture blanche et pointue, sa grosse bouche sensuelle sur laquelle erre un sinistre sourire. Il ferme les yeux et baisse la voix.

C'est le moment où il plaisante. J'avoue que ces accès de gaieté passagers et périodiques ne m'ont guère gagné. Il y a je ne sais quoi de grossièrement théâtral dans ces passages subits du sublime au vulgaire, du cothurne au socque ; mais on conçoit que ce sont là de ces effets de scène qui entraînent un public ignorant et tout disposé à se laisser entraîner. Aussi ai-je remarqué qu'à ces moments tous les évêques et elders étaient ou se donnaient l'air d'être comme électrisés.

Jugé sur son extérieur, sur ses manières, sur le galimatias qu'il a le front de vous débiter, Brigham Young n'est qu'un audacieux hypocrite. Mais jetez les regards autour de vous ! faites-vous raconter, non par ses acolytes qui adorent en lui une divinité, mais par des témoins impartiaux ou plutôt par des hommes qui, sans aucune sympathie pour lui, le connaissent et connaissent surtout ses œuvres ; faites-vous dire par eux les obstacles qu'il a vaincus, les dangers qu'il a affrontés et surmontés, les merveilles qu'il a créées, — et le plus grand de tous ses miracles, c'est d'avoir captivé, brisé, subjugué la la volonté de près de deux cent mille êtres humains ; — faites-vous raconter tout cela sur les lieux mêmes par des hommes, je le répète, impartiaux et fort instruits des choses qui se passent sous leurs yeux, par le commandant des troupes fédérales au fort Douglas, par ses officiers, par le chief-justice, par l'attorney général, par les médecins, qui tous résident ici depuis des années, par les mineurs qui vont et viennent, et votre prévention fera place à l'étonnement d'abord, et à l'admiration ensuite, à l'admi-

ration non certes des doctrines que Brigham Young a répandues et encore moins de ses pratiques, ni même des prodiges de la colonisation qui est son œuvre, car d'autres que des mormons en ont fait autant dans d'autres parties du territoire américain, ni des mobiles qui l'ont fait agir et que nous n'avons pas le droit de juger puisque nous ne les connaissons guère ; mais des moyens que la Providence a prodigués à cet homme extraordinaire, de l'instinct, de la perspicacité de cet esprit inculte, de son énergie indomptable, de sa persévérance, surtout du pouvoir mystérieux et absolu qu'il exerce sur ses sectaires.

On a écrit plusieurs livres, beaucoup de brochures et d'innombrables articles de journal sur Brigham Young, sur Deseret, sur les mormons, sur leurs croyances et leurs pratiques. Ces imprimés, du moins plusieurs d'entre eux, ont le mérite de peindre les localités et d'exposer les faits assez exactement. Rien de plus attrayant que la description de la Nouvelle Jérusalem par Hepworth Dixon. Le portrait est bien fait et il est d'une parfaite ressemblance. Mais ni cet auteur ni d'autres qui ont écrit sur cette matière n'ont su faire connaître le secret de la puissance terrible créée et exploitée par cet homme afin d'établir, au centre de l'Amérique, un état de choses qui, politiquement, religieusement et socialement, est la négation manifeste des idées, des mœurs, des croyances de notre siècle.

Joë Smith est le fondateur ou le régénérateur de la secte des mormons. C'était un inspiré et en même temps un fort mauvais sujet. Il n'enseignait pas la

polygamie; mais, à en croire la voix publique, il la pratiquait, sauf la bénédiction nuptiale. Cette circonstance devint même, après sa mort, la cause d'une scission, d'une sorte de schisme au sein de la communauté : sa veuve et ses enfants jurant que Joë n'avait jamais été polygame, et Brigham Young, qui avait besoin d'invoquer, en faveur de la polygamie, l'exemple de son prédécesseur, faisant constater par des témoignages supposés faux que le prophète Smith était partisan de la pluralité.

L'expulsion des mormons de leurs établissements sur le Mississipi, dans l'Illinois, forme un épisode extrêmement curieux et significatif, sous plus d'un rapport, de l'histoire contemporaine de l'Amérique. Le pauvre Joë n'avait du prophète que l'inspiration. Plus de cinquante fois il avait été traduit devant les tribunaux et toujours acquitté, lorsqu'à la fin il eut les honneurs du martyre. Pendant qu'il était enfermé dans la prison de Carthage, chef-lieu du comté de Hancock (Illinois), une bande d'hommes qui s'étaient noirci le visage y pénétrèrent et le tuèrent à coups de fusil, lui et son frère Hyram[1]. Admis à être leur propre caution, les assassins furent jugés et acquittés. Dès la mort du prophète, le charpentier Brigham Young, en sa qualité de président des douze apôtres, prend la direction dans ses mains. Malgré l'état calamiteux où l'on se trouve, il réussit à réconcilier les dissidents, à réunir dans le même bercail, qui est le sien, tous les croyants, à inspirer une nouvelle vie à cette secte

1. En juin 1844.

si cruellement éprouvée, si près en apparence de sa dissolution. Cependant les actes de violence continuent. Dans quelques-uns de leurs établissements, leurs maisons sont brûlées, leur bétail enlevé, leurs récoltes détruites. L'intervention timide, peut-être peu sérieuse, des autorités reste sans effet. Une proclamation du sheriff du comté de Hancock trace un sinistre tableau des scènes de dévastation. « Pendant que j'écris, dit-il, la fumée monte aux nuages. On n'épargne ni veuve, ni orphelins. » Le gouvernement de l'Illinois envoya des milices, mais leur commandant ne tarda pas à déclarer aux mormons qu'il n'était pas en mesure de les protéger; que la populace était décidée à les expulser; qu'il ne leur restait qu'à s'expatrier. Ce fut alors que les chefs prirent la résolution d'émigrer au lac Salé et d'y envoyer des pionniers. Ceux-ci, conduits par Brigham Young, se mirent en route dans les premiers jours de l'année[1]. Un millier de familles suivit en février. C'est le commencement du grand exode. Pendant que le président des apôtres avançait péniblement avec ses cinq cents pionniers, Nauvoo, la principale place de la secte dans l'Illinois, fortifiée à la hâte, eut à soutenir un siége régulier. Les ennemis des mormons s'étaient militairement organisés, avaient de l'artillerie et leur livrèrent de fréquents combats. Enfin, le 17 septembre, à la suite d'un bombardement qui avait duré plusieurs jours, les assiégés évacuèrent la ville et se réfugièrent de l'autre côté du Mississipi. Les vainqueurs, après avoir pillé à

1. 1846.

cœur joie, brulèrent le tabernacle, qui avait coûté un demi-million de dollars, et beaucoup de maisons particulières. Tout cela se passait pour ainsi dire sous les yeux du gouverneur de l'État qui, il est vrai, avait fait notifier aux mormons, par le commandant de ses forces, son impuissance à les protéger. Cependant, après avoir cédé à l'armée des États-Unis, alors en guerre avec le Mexique, ses meilleurs hommes, le fameux *bataillon mormon;* après avoir provisoirement établi dans le Nebraska (à Florence) les mille familles qui l'avaient suivi, Brigham Young, qui n'avait guère dépassé Council-Bluffs sur le Missouri, revint sur les bords du Mississipi. Il s'agissait d'organiser l'émigration du gros des siens. Dieu lui avait fait la grâce d'une révélation. Il avait vu en rêve un rocher conique qui s'élevait sur les bords d'un lac. C'est vers ce point, *Ensign-Peak*, qu'il se dirigea. Il jugea nécessaire d'examiner les lieux et se mit en route, suivi seulement, cette fois, de cent quarante pionniers. Parti au printemps[1], il arriva en juillet sur le lac Salé, et y jeta les fondements de la Nouvelle Jérusalem. Dans les derniers jours de l'année, il revint. Pendant ce second voyage, tous ses chevaux furent enlevés par des Sioux, et le prophète et ses saints obligés d'aller à pied. Enfin le moment était venu pour la masse des mormons de s'ébranler[2]. Il s'agissait de parcourir les prairies de Nebraska, de franchir les défilés des Montagnes Rocheuses, de traverser le grand désert américain, c'est-à-dire le haut plateau situé entre

1. 1847. — 2. 1848.

ces montagnes et la chaîne des Wahsatch, enfin de descendre dans le bassin du Salt-lake qu'avant l'expédition de Brigham personne n'avait vu, excepté quelques « voyageurs » et quelques *trappers*. Or, à les en croire, c'était un désert salé entourant une sorte de mer Morte, entouré lui-même de rochers qui s'élevaient à la hauteur de douze à quinze mille pieds, et, de l'autre côté du lac, d'une autre chaîne de montagnes également escarpées et également arides. Quant à l'eau, elle était saumâtre; quant à la végétation, elle manquait absolument, sauf quelques misérables buissons, du *sage-brush*, et, en été, quelques fleurs sauvages dévorées, à peine écloses, par les locustes, qui, avec les ours des montagnes, avec les serpents des prairies, avec les tribus guerrières et cruelles des Utah et des Soshones, se partageaient la domination de ces contrées inhospitalières. Probablement les informations recueillies sur les lieux par Young étaient moins défavorables, puisque la transmigration fut résolue. On se mit en mouvement en plein hiver, formant plusieurs caravanes; hommes, femmes, enfants, en wagon, à âne, en brouette, à pied, se dirigèrent vers les bords du Missouri et de là tout droit sur les Montagnes Rocheuses. La distance à parcourir était de quinze cents milles et le chemin traversait presque constamment un pays dépourvu de toutes ressources. La misère, les privations, la mortalité éprouvaient cruellement, sans pouvoir les dompter, le courage, la persévérance, la richesse d'expédients du prophète, la résignation, la patience, l'aveugle foi des fidèles. Depuis l'exode des Israélites, l'his-

toire n'a pas eu à enregistrer une semblable entreprise. Enfin ceux dont les os ne jonchaient pas les sentiers parcourus, en débouchant un soir d'un défilé qui a conservé le nom d'*Emigration cañon*, aperçurent à leurs pieds le lac, la vallée, la rivière que par analogie avec la terre promise ils appelèrent Jourdain : le tout reconnaissable au promontoire conique que Dieu avait révélé à son élu, et qui porte pour cette raison le nom de *Ensign-peak*[1].

Avoir conçu cette idée, l'avoir exécutée en perdant un grand nombre d'hommes, mais sans perdre la confiance d'un seul de ceux qui survivent, ce fait qui appartient à l'histoire suffirait pour immortaliser le nom d'un souverain, d'un capitaine, d'un prophète.

Brigham Young réunit ces trois qualités. Prophète tout en ayant garde de faire de la prophétie, il règne sur les consciences; souverain, il exerce sans aucun contrôle le pouvoir le plus absolu; capitaine, il a organisé des milices qui forment une force respectable, et comptent pour beaucoup dans l'hésitation du gouvernement central à ramener ce potentat au respect de la loi.

Les trois premières années étaient encore fort pénibles. Georges Smith, l'historien, m'a dit que lui et sa femme, comme d'ailleurs tout le monde, se virent réduits au tiers de la quantité de nourriture jugée nécessaire pour l'homme. Souvent, pendant des semaines, ils vivaient de racines.

1. Utah appartenait alors au Mexique. Cédé plus tard aux États-Unis, un acte du congrès y établit, en 1850, un gouvernement territorial, et Bringham Young fut nommé gouverneur d'Utah. Il exerça ces fonctions jusqu'en 1857.

L'œuvre de la prédication dans le pays des gentils, dont les commencements remontent à l'année 1837, fut reprise avec plus de vigueur; mais on ne faisait de prosélytes qu'en Angleterre, surtout dans le pays de Galles, en Australie et, dans une moindre proportion, en Scandinavie. Les contingents de l'Allemagne, de la Suisse et d'autres pays où des missionnaires de Young ont prêché sont minimes. Auprès des Chinois, des Indiens, des Cingalais et des Malais, la prédication du livre des mormons a complétement échoué. Brigham Young choisit ses missionnaires selon ses inspirations. Il lui est arrivé plus d'une fois d'accoster dans la rue un individu qu'il connaissait à peine. Suivant une inspiration soudaine, il lui enjoint de partir, le charge d'une mission apostolique en Europe, en Australie, dans les îles de l'Océanie, et l'homme ainsi désigné quitte sa femme, ses enfants, sa ferme, sa boutique et part. Ces émissaires se mettent en rapport avec les populations les plus ignorantes et les plus pauvres soit des grandes villes d'Angleterre, foyers de vices et de misères comme tous les grands centres de population, soit des campagnes galloises dont les habitants, semblables en ce point à leurs frères irlandais, ont l'esprit particulièrement tourné vers l'émigration. D'après le témoignage unanime des personnes qui, pendant mon séjour à Salt-lake-City, ont bien voulu me donner des informations sur cette étrange communauté, les Européens qui en font partie sont, sous tous les rapports, inférieurs aux classes infimes des populations américaines des campagnes et même des villes de l'Est.

Les missionnaires mormons ne s'adressent donc jamais aux personnes riches ou seulement aisées, jamais aux hommes instruits, mais toujours et exclusivement aux pauvres et aux ignorants. Ils se recrutent parmi ceux qui sont nés dans la misère ou qui y sont descendus par leur faute ou par la faute des circonstances ; qui n'ont rien à perdre, qui ne peuvent que gagner en s'arrachant au milieu moralement et physiquement vicié où ils vivent. C'est un des faits qu'il faut avoir présents pour comprendre la grande et subite expansion de la secte.

C'est à ces gens qu'ils prêchent, et voici ce qu'ils leur disent : Dieu est une personne de chair et de sang à l'instar de l'homme. Il a les passions de l'homme, mais en toutes choses il est parfait. Il a créé Jésus-Christ par les voies naturelles. Le père et le fils se ressemblent, avec cette seule différence que le père a l'air plus âgé. L'homme n'est pas la création de Dieu, car il existe de toute éternité. Il n'est pas né dans le péché et n'est responsable que de ses propres actes. Il se sanctifie par le mariage. Il y a des dieux, des anges, des hommes et des esprits. Il y a une résurrection dans l'autre monde, lequel d'ailleurs n'est qu'une continuation de l'existence actuelle des hommes. Dieu est en communication directe avec le prophète. Ce que dit et fait le prophète est dit et fait par inspiration. Les évêques ont aussi le privilége de l'inspiration, mais à un moindre degré. De toutes les religions, celle des mormons est la plus parfaite, mais les *gentils* ne sont pas nécessairement damnés.

Est-il possible que la prédication de pareils dog-

mes frappe les esprits, touche et enflamme les cœurs, attire en un mot des quartiers les plus mal famés de Londres, des chantiers de Liverpool, des pâturages du pays de Galles, les trois ou quatre mille convertis qui arrivent tous les ans sur les bords du lac Salé? C'est tout à fait inadmissible. Il n'est pas vrai, comme certains auteurs l'ont prétendu, que la nouveauté de ces doctrines agisse puissamment sur les imaginations. Ce serait peut-être possible si ces prosélytes étaient des fanatiques. Mais la théologie est la moindre de leurs préoccupations. Ce sont des gens qui se trouvent dans le dénûment, et qui cherchent à en sortir. Si les missionnaires de Brigham Young n'avaient pas autre chose à leur offrir que la continuation dans un autre monde, auprès de Dieu qui est leur semblable, de l'existence misérable qui leur est tombée en partage ici-bas, est-il à présumer qu'ils adopteraient avec tant de ferveur les préceptes du livre des mormons? N'est-il pas plutôt probable qu'ils tourneraient le dos aux missionnaires?

Mais ceux-ci ont encore autre chose à leur dire. Après avoir promis, ce que presque toutes les religions promettent, la félicité dans une vie future, ils font ce qu'aucune religion ne fait, ils leur ouvrent déjà, pour cette vie terrestre, les plus brillants horizons. A la seule condition du travail, mais d'un travail modéré, ils leur garantissent pour un avenir très-rapproché toutes les jouissances auxquelles le cœur humain peut aspirer, que le hasard n'accorde qu'à ses privilégiés, qu'il leur a, à eux, si obstinément refusées.

Voyez cet étranger qui pénètre dans une humble demeure, — béni soit le jour où il en a franchi le seuil ! — Après avoir très-sommairement et très-brièvement exposé les articles de foi, il se répand longuement sur les occupations des mormons, sur les avantages, sur les profits merveilleux qu'ils recueillent, soulève en un mot le rideau lugubre qui jusqu'ici a assombri la triste existence de ses auditeurs, évoque devant leurs regards avides une vision enchanteresse, éveille toutes leurs convoitises, promet de les satisfaire toutes, leur montre au loin, par delà des mers, par delà des plaines sans limites, par delà d'effroyables rochers, le ghore du nouveau Jourdain, les deux lacs argentés de la Bible, les montagnes de la Nouvelle Judée, la Terre Promise où ils trouveront ce qui les a constamment fuis, — le bonheur. Ici, leur dit-il, vous êtes des esclaves, esclaves de la misère, sinon d'un maître, d'un patron. Dans la vallée des Saints, c'est l'indépendance qui vous attend ; l'indépendance, l'aisance certainement, la richesse peut-être. Plus d'assujettissement, plus de privations, plus de soucis ! Dans ce monde comme dans l'autre, vous êtes des gens pourvus. Puis, s'adressant à la jeunesse avec ce sourire particulier aux mormons, avec le sourire sinistre du prophète, il parle des plaisirs enivrants du harem, peint la beauté des filles de Deseret, leur promet des femmes à discrétion, développe en un mot la théorie de la pluralité. Comparez, dit-il en finissant, ce que vous êtes avec ce que vous serez, et choisissez !

Comment ces pauvres malheureux, à moins d'être

retenus par les convictions chrétiennes qu'ils n'ont pas, comment résisteraient-ils à des promesses si brillantes? De plus, dès qu'ils ont donné leur adhésion, les banquiers de Young les munissent de l'argent nécessaire pour payer la traversée. A New-York, une feuille de route leur est donnée. Des lettres facilitent le voyage, et, plus heureux que les émigrants ordinaires, ils sont sûrs de trouver secours et protection dans les différentes stations de leur long itinéraire.

Ici, je dois insister sur le fait important, expliqué, j'espère, dans les lignes précédentes, et confirmé par des témoignages impartiaux et dignes de foi, le fait, dis-je, que les prosélytes, à part quelques exceptions très-rares, ne sont pas amenés dans le bercail de Young par un mouvement de fanatisme, par la soif de la vérité, par un de ces accès d'extase ou de scrupule qui parfois troublent les âmes, mais purement et simplement par des motifs mondains, par le désir d'améliorer leur existence. Sous ce rapport, ils ne se distinguent pas des autres émigrants. L'élément religieux n'entre pour rien dans leur conversion.

Suivons maintenant ces néophytes dans leur nouvelle patrie. Les voilà arrivés. Les évêques et quelques *elders* procurent du travail aux bien portants, donnent des secours aux malades, des vivres à tous, pourvoient enfin à leurs premiers besoins, en attendant qu'on puisse leur assigner les terrains qu'ils mettront en culture. Young avance des matériaux pour la construction des maisons, des *adobes* (briques séchées au soleil), des planches, des usten-

siles. La valeur du terrain concédé et de tous les objets fournis est calculée en dollars, et inscrite dans le livre des dettes. L'acquittement se fait par termes; en outre, la dîme, conforme à la dixième partie du revenu brut de la ferme, est prélevée pour les besoins de l'Église.

Il serait trop long d'entrer ici dans le détail des arrangements entre le créancier qui est Young, et le débiteur qui est tout le monde. Il suffira de dire que la majorité des mormons ne sont pas parvenus et ne parviendront jamais à s'exonérer complétement. A force de travail, ils gagnent leur vie; ils peuvent, ce qui est déjà rare, se créer une existence aisée; mais il est extrêmement difficile de faire des économies; aussi y a-t-il fort peu de riches. La rareté du numéraire et la difficulté de se procurer de l'argent des États-Unis, forment une autre difficulté, et ajoutent à la gêne qui est l'état normal de cette société. Il y a deux ans, c'est-à-dire avant l'achèvement du chemin de fer, Utah était encore une prison, parce que les moyens de s'en éloigner faisaient défaut; et, quoique à un moindre degré, il continue de l'être. Pour quitter Utah, les Saints doivent solder leurs dettes; pour les solder, il faudrait vendre leurs fermes; pour les vendre, il faudrait trouver des acquéreurs capables de payer argent comptant et en monnaie des États-Unis. Or, il n'y a dans Utah qu'un seul homme qui se trouve dans ces conditions, c'est Brigham Young. Mais Brigham Young a précisément le plus grand intérêt à ne pas faciliter les ventes. Le secret de sa puissance religieuse et politique consiste en grande partie, non exclusi-

vement, comme je le démontrerai, dans la nature de ses relations financières avec la majorité des mormons, lesquels, à degrés divers, sont ses débiteurs. Ainsi, on le voit bien, les missionnaires, en promettant l'indépendance, ont menti. Les mormons vivent non-seulement dans la dépendance de Young, ils sont de fait ses prisonniers.

Mais, chose étrange, l'émigrant, au lieu de l'indépendance, a trouvé ici ce qui lui manquait en Europe, lorsqu'il embrassait la confession des Saints : il a trouvé la foi. Oui, lui, l'incrédule de la veille, incrédule au moins par rapport à sa nouvelle religion, croit aujourd'hui fermement, aveuglément : il croit au prophète, à Brigham Young. Comment se rendre compte de ce fait aussi étrange qu'incontestable, que personne n'a pu m'expliquer, mais que tout le monde confirme, et qui d'ailleurs s'impose par lui-même ; car, pour s'en convaincre, on n'a qu'à regarder autour de soi, à causer avec le premier venu que l'on rencontre dans les rues de la Nouvelle Jérusalem?

Élucidons, s'il est possible, ce point si obscur et pourtant si essentiel, puisque, si on parvient à y porter la lumière, on aura trouvé la clef de l'énigme, on comprendra le mormonisem.

Pour simplifier, j'écarte momentanément l'influence que le chemin de fer, ouvert il y a deux ans, exercera, qu'il exerce déjà sur cette communauté. Je ne m'occupe pas davantage de la découverte plus récente des mines d'argent dans les monts Wahsatch et de la grande affluence de chercheurs de métaux précieux qui en a été le premier

résultat. J'en parlerai en son lieu. Considérons d'abord la société des mormons, telle qu'elle existait encore au début de l'année 1869.

A cette époque, Brigham Young se trouvait à l'apogée de sa puissance. On peut dire, sans exagération, qu'à l'état normal, le prophète, tant que le prophète est Young, est le maître absolu des âmes et des corps des croyants. Cette société n'admet que des croyants. Celui qui fait défection à la foi se place hors la loi. Ses biens sont confisqués, lui-même contraint de s'enfuir, et, comme la fuite est impossible, de venir à résipiscence, de faire pénitence, de recommencer la vie, seulement de la recommencer sans sa ferme, ses ustensiles, son bétail qui restent confisqués. En ce qui concerne les hérétiques actifs, dangereux, ils disparaissent. Quelquefois on a trouvé leurs cadavres. Le peu de gentils qui demeurent ici ne sont que tolérés et encore leur existence est-elle peu enviable. Malheur à celui qui oserait faire la cour à une jeune fille mormone! On lui briserait les os. Cela s'est vu plus d'une fois. Ajoutez à ceci la difficulté d'approcher de ce lieu, l'impossibilité de le quitter sans le consentement du prophète, et avouez que l'isolement est complet.

J'ai dit que Brigham Young est maître des âmes et des corps. Ceci est à prendre à la lettre. Quant aux âmes, il dispose des volontés et des consciences, il dispose des pensées, car il leur a donné une certaine direction, et il sait les y maintenir. D'ailleurs, qui est-ce qui pense dans l'Utah? On croit, on travaille, on jouit, mais on ne pense pas. Le tabernacle, le dimanche ; la ferme ou la boutique, pen-

dant la semaine; le théâtre et le harem, tous les soirs. Cela suffit. Il ne reste pas de temps pour la réflexion. Tout se fait par inspiration. C'est Dieu qui inspire, et l'inspiré c'est Brigham Young. Dans toute sorte d'affaires, d'embarras, de doutes, on s'adresse à Young. Quelquefois il garde le silence : c'est qu'il n'a pas d'inspiration; mais, s'il parle, on est convaincu que l'on a entendu la parole de Dieu. Brigham ne passe pas pour le Dieu incarné, mais c'est tout comme. C'est pour cela que je dis qu'il dispose des âmes.

Maintenant pour les corps ! Il concentre dans ses mains les fils de toutes les affaires et de tous les intérêts matériels. Il exploite le terrain, et son terrain est le territoire d'Utah, grand, je crois, comme la moitié de la France; il exploite les forces physiques et les facultés mentales de deux cent mille personnes. Depuis le temps des Pharaons, le monde n'a pas vu de monopole semblable ! Aussi passe-t-il pour un des individus les plus riches des États-Unis. On lui suppose une fortune de plus de douze millions de dollars. Il domine les marchés, il règle les prix des denrées. Il trace des routes et perçoit des péages énormes. Après les avoir créées, il intervient dans toutes les activités de la vie. Il les exploite toutes. Avec sa force armée, ses milices parfaitement équipées et exercées, avec l'aide du télégraphe qu'il a fait construire et qui relie les différents établissements de l'Utah, lesquels, sauf celui de Corinne, sont tous aux mormons, il se fait obéir par les siens, craindre par l'opposition encore très-faible, et ménager par le gouvernement central de Washington. De

plus, il a (il avait encore il y a deux ans) l'immense avantage d'être géographiquement inaccessible.

Enfin une justice sommaire, en partie occulte, entourée d'un prestige quasi-religieux, complétait, avant l'établissement à Salt-lake-City d'autorités judiciaires régulières, le pouvoir inouï de cet homme. Est-ce trop dire qu'il dispose des corps ? Mais il y a encore un autre point de vue auquel cela peut se soutenir.

Brigham Young n'a jamais eu la réputation d'un saint, dans le sens habituel du mot; mais aucun de ses amis et confidents n'a pu prévoir que, prétextant des ordres émanant de Dieu, il oserait imposer aux mormons les doctrines et pratiques de la polygamie.

Une nuit[1], il eut une révélation qui, malgré son prestige si grand, jeta, pendant quelque temps, le trouble dans les consciences de ses dociles coreligionnaires. Dieu lui avait inspiré le retour à la vie patriarcale, à la pluralité des femmes. Pour étouffer l'opposition, il réunit des délégués représentant les différents établissements d'Utah, environ deux mille anciens, et produisit une prétendue révélation que Joë Smith aurait eue une année avant sa mort. Sous le titre de *Révélation sur le mariage céleste*, l'historien George Smith a publié ce curieux document dans ses *Réponses à des questions* citées plus haut. La veuve et les fils de Joë, comme on a vu, soutiennent que la pièce est apocryphe. On a eu soin de la rédiger dans le style du Vieux

1. En 1852.

Testament. Jéhovah n'a pas marché avec le temps. Il en est encore au langage qu'il a tenu à Abraham, mais ce qu'il dit est nouveau. Voici une analyse des parties essentielles : Si un homme épouse une femme sans l'intervention de l'oint du Seigneur, lui et elle, devenus des anges au paradis, seront les domestiques des bienheureux et resteront célibataires *in æternum*. Ceux qui se marient conformément à la loi seront des dieux! Joë Smith est déclaré descendant d'Abraham. Dieu a donné ses commandements à Abraham, et Sarah lui a donné Hagar. Pourquoi? parce que c'était la loi. Hagar fut la source d'une nombreuse descendance. Abraham a-t-il péché? Non. Abraham eut des concubines qui engendraient des enfants. David eut des femmes et des concubines, et il fit bien, parce qu'elles lui avaient été données par Nathan et par d'autres prophètes qui avaient la clef, le pouvoir de donner des femmes. David n'a péché qu'en épousant la femme d'Uriah. Salomon et Moïse eurent aussi plusieurs femmes. La femme dont le mari a commis un adultère peut épouser un autre homme, pourvu qu'elle soit vertueuse. Sur ce point, Dieu se réserve, dans chaque cas, de renseigner le prophète Joë, qui alors pourra autoriser et bénir le mariage. Si Joë reste fidèle à la loi, Dieu lui donnera, dans ce monde, des maisons, des champs, des femmes, des enfants, et des couronnes dans l'éternité. Le prêtre qui a épousé une vierge, peut, s'il le désire, en épouser une autre pourvu que la première y consente. S'il lui plait d'en épouser dix, en vertu de cette loi, il peut le faire sans commettre d'adultère. Si l'une de ses

femmes se donne à un autre homme, elle est adultère et doit être détruite, car elle et ses compagnes ont été données au prêtre pour multiplier le genre humain.

A l'aide de ce document, Brigham Young obtint l'assentiment de l'assemblée. Elle adopta le principe de la polygamie qui fut déclarée devoir et privilége, lequel privilége ne pouvait cependant s'obtenir que par un commandement spécial de Dieu. Il résulte de la révélation faite à Joë Smith que Dieu donne ou refuse le privilége par l'intermédiaire de son prophète, aujourd'hui Brigham Young, qui, avant de rendre son arrêt, examine le cas ou le fait examiner par ses évêques. Sur la conduite d'une jeune fille et d'un jeune homme avant le mariage, sur d'autres questions de même nature, c'est Brigham qui, en arbitre suprême, rend l'arrêt au nom et par ordre spécial de Dieu, et c'est Dieu qui, dans chaque cas, lui fait connaître sa volonté. Bref, au monopole que le prophète exerce sur les vivres, sur les denrées, sur les produits du sol, enfin sur les bras et sur la sueur des hommes, il réunit le droit d'ingérence dans les relations de famille les plus intimes. La prospérité matérielle, la paix domestique, la réputation de chacun dépend de son bon plaisir. Loin de moi d'insinuer que Young abuse des pouvoirs énormes que lui accorde la loi, la loi qu'il s'est donnée lui-même. J'écarte la question des personnes. Le système est monstrueux et sans exemple dans l'histoire du genre humain.

Plus un seul homme est avancé dans les grades de la hiérarchie, plus son devoir l'oblige d'user du

privilége de la pluralité. Brigham Young possède, à l'heure qu'il est, seize femmes, sans compter seize autres appelées scellées, *sealed*. Quelques-unes de ces dernières vivent avec lui conjugalement, d'autres sont des veuves ou des vieilles filles qui par ce moyen espèrent devenir, dans l'éternité, ce qu'elles ne sont pas ici-bas, les épouses réelles du prophète. George Smith, l'historien, a cinq femmes ; les autres apôtres se contentent de quatre ; aucun n'en a moins de trois.

Il est entendu qu'on ne doit pas épouser plus de femmes qu'on ne peut en nourrir ; mais, en réalité, ce sont très-souvent les femmes qui entretiennent le mari par le produit de leur travail. C'est surtout le cas des gens pauvres. Si un homme a deux épouses, chacune occupe une chambre séparée, rarement dans la même maison. Pour cette raison, les fermes se composent ordinairement de deux cases. Les femmes exercent leur métier, pourvoient elles-mêmes à leurs besoins, et, pour attirer le mari, sacrifient leurs petites économies en lui préparant de temps à autre un modeste festin. Les femmes actuelles du prophète, non les scellées, occupent, dans la ruche, *bee-hive*, c'est ainsi que s'appelle sa maison, des appartements séparés. Elles sont toutes censées gagner leur vie par le travail, dînent à la même table, et sont, pour toutes choses, placées sous un régime d'administration et de contrôle strictement bureaucratiques. L'un des gendres de Young, en même temps son secrétaire, le petit bossu qui m'a reçu dans le parloir du prophète, est chargé de ce département, et s'acquitte de ses fonctions délicates avec

ordre et impartialité, sauf les faveurs exceptionnelles que lui imposent parfois les caprices changeants du maître.

Maintenant quel est le sens du mot *sealing?* Qu'est-ce qu'une femme scellée? Je n'ai eu ni le temps ni l'occasion, ni, je l'avoue, l'envie de faire un cours de théologie mormone ou de vérifier les informations confuses, contradictoires et probablement exagérées, contenues dans les livres et journaux qui ont traité de cette matière. Il paraît qu'on scelle une femme à son mari pour cette vie et pour la vie future. Une femme peut aussi épouser un défunt; il serait même permis, mais je ne sais pas si cela s'est vu, qu'une femme fût scellée à deux maris vivants, à l'un pour cette vie, et à l'autre pour le paradis: toujours avec intervention du prophète ou des évêques. Enfin, c'est l'ignorance et la crédulité exploitées sous l'invocation de Dieu au profit de la luxure. Détournons les regards de ce triste spectacle.

Les enfants pullulent à Salt-lake-City. On en voit partout. C'est même un des traits caractéristiques de cette ville et de tous les établissements mormons. Ils sont bien tenus, décemment vêtus, et fréquentent tous l'école; mais la plupart de ceux que j'ai vus m'ont paru délicats, sinon chétifs. L'autorité domestique est absorbée par l'autorité du prophète. Les pères savent à peine le nombre et les noms de leurs enfants. Le président en a quarante-huit, sans compter les morts. Son dernier baby a cinq mois! Un jour il se promenait dans les rues; une rixe entre deux gamins attira son attention. Il intervint en appliquant avec sa canne une leçon assez rude à l'un

des petits tapageurs. L'opération terminée, il lui demanda : De qui es-tu fils? et l'enfant répondit : *I am president Young's boy.* En effet c'était l'un des quarante-huit.

De quelque côté qu'on envisage, ici même, la polygamie, on ne rencontre que des germes de destruction : pour la famille d'abord, pour la société ensuite. Mais les premières victimes sont les femmes. Celles que j'ai vues avaient toutes l'air triste et intimidé. Dans leur intérieur, elles n'occupent pas la place due à l'épouse. Les hommes évitent de parler d'elles et de les faire paraître devant les étrangers. On dirait qu'ils ont honte d'elles ou plutôt d'eux-mêmes. Les compagnes de l'Arabe ou du Turc n'ont jamais connu la sphère élevée que le christianisme a conquise à la femme. Mais ces pauvres mormones sont descendues de la place qu'elles occupaient naguère; ce sont des dégradées, et c'est la dégradation qui se lit sur leurs visages mélancoliques et flétris.

Brigham jouit d'honneurs plus que royaux, puisqu'il est regardé, sinon adoré comme une divinité. Peu de temps avant mon arrivée, il avait accompli sa soixante-dixième année. A cette occasion, il fut complimenté, dans sa ruche, par les apôtres, les évêques, les anciens. L'un d'eux, en le haranguant, lui donna le titre de souverain. « Vous vivrez, ajoutait-il, pour voir le jour où tous les rois de la terre viendront ici vous demander conseil. » Le journal officiel s'empressa de publier cette allocution.

Le dimanche, Brigham Young prêche quelquefois au tabernacle. D'après les témoignages unanimes

que j'ai pu recueillir, ces sermons sont un mélange de citations incohérentes de la Bible, de dénonciations et d'insinuations haineuses, de personnalités, de phrases onctueuses et banales. Le langage est vulgaire, parfois injurieux, toujours empreint du cachet de la plus crasse ignorance. Pas l'ombre d'éloquence naturelle. Depuis quelque temps, le prophète, choisissant de préférence la polygamie pour thème de ses homélies, répondait indirectement aux attaques de la presse américaine qui est en ceci l'écho fidèle de l'opinion publique aux États-Unis.

Affectant la tolérance en matière de religion, il a ouvert le tabernacle aux prédicateurs de toutes les confessions et sectes. Un ministre anglican de passage, revêtu d'un surplis, s'est prévalu de cette autorisation. Après lui, Brigham, enveloppé d'un drap de lit, monta en chaire au milieu des rires de l'assemblée et tint un discours bouffon, sorte de parodie grossière du sermon qu'on venait d'entendre [1].

En résumé : l'absolutisme porté à ses dernières conséquences et personnifié dans le chef de la religion. De la part des sectaires, la foi la plus entière en la personne du prophète. Aucun culte, car les courts sermons du dimanche, les quelques chants au tabernacle ne méritent pas ce nom. En général, parlant des masses, aucune préoccupation, aucun sentiment religieux, ou plutôt les sentiments religieux concentrés dans le culte fanatique de Brigham Young. Le travail et la foi, proclamés principe sou-

1. J'ai trouvé ce fait raconté je ne me rappelle pas dans quel journal ou livre. On me l'a confirmé sur les lieux.

verain. Le travail, nécessairement manuel et nécessairement forcé, poussé à l'extrême, car on doit vivre et, en outre, acquitter les dettes qu'on a contractées avec le président (ce travail excessif explique les progrès rapides et merveilleux de la colonisation). Un monopole qui embrasse tout et s'étend à tous, exercé et exploité par le prophète. Intervention de ce dernier, ou personnelle, ou par l'intermédiaire des évêques, dans les relations de famille les plus intimes, dans les affaires privées, de commerce et autres. Dans tous les moments difficiles et critiques, recours aux oracles de Brigham Young. Enfin la polygamie, déclarée devoir et privilége, et pratiquée depuis vingt ans.

Telle est l'essence du mormonisme.

Labour and faith, travail et foi, voilà la devise, voilà les deux paroles que Brigham Young a constamment à la bouche, et qui, en effet, expliquent tous ces phénomènes si étranges. Mais quels secrets mobiles ont fait naître la foi dans le cœur de ceux qui ne la possédaient pas au moment où ils embrassaient les nouvelles croyances ? Comment cette transformation s'est-elle opérée en eux? Comment se fait-il que des hommes qui, en quittant leur patrie, ne croyaient à rien, à peine arrivés dans la vallée des Saints croient à tout, à tout ce qui plaît à Young de leur faire croire? Les mormons vous disent : c'est l'inspiration. Ce n'est pas une explication. Mais celle que vous donnent les *gentils* ne vous satisfait pas davantage. Je ne me suis pourtant pas laissé décourager. J'ai continué à questionner, à observer, et voici les conclusions auxquelles je suis arrivé.

Les commencements du mormonisme ressemblent à ceux de toutes les autres sectes. Chez un certain nombre de personnes, les besoins spirituels, la soif de secours surnaturels, le désir ardent de se rapprocher de Dieu, qui dorment au fond du cœur de tout être humain, du plus élevé comme du plus abject, qui de loin en loin se réveillent soudainement et inopinément. Plus ces réveils sont rares, plus ils sont violents, semblables en ceci à une écluse longtemps fermée et qu'on vient d'ouvrir. Les eaux se précipitent avec impétuosité; puis, quand elles se sont écoulées, l'équilibre se rétablit et, avec l'équilibre, le calme. C'est l'histoire des fameux *revivals*. C'est aussi l'histoire de l'origine des sectes, surtout en Amérique, dans cette société tout absorbée par les préoccupations matérielles et qui a si peu de moments à donner à la méditation. Les besoins moraux, si longtemps négligés, la voix de la conscience, si longtemps étouffée, le repentir, le désespoir s'emparent soudainement des âmes. On demande des consolations, et on les accepte des mains du premier venu. A ces moments apparaissent toujours des hommes tout prêts à se mettre à la tête du mouvement, à le diriger, à le maîtriser, à l'exploiter s'ils peuvent. Ce sont probablement des sycophantes, souvent des fanatiques, quelquefois l'un et l'autre. Mais l'hypocrite manque des lumières de la foi, le fanatique des lumières de la raison. Les mauvaises passions, la cupidité et la sensualité s'en mêlent. Comment s'étonner alors qu'on aille tout droit à l'absurde et au monstrueux? A l'instar de tant d'autres sectes, c'est dans ces conditions qu'est

né le mormonisme. Les premiers d'entre ses adeptes, ceux que dirigeait Joë Smith, nommé fripon par les uns et saint par les autres, étaient certainement des convaincus, des fanatiques. Ils étaient de plus des Américains. Ils ont formé le milieu moral dans lequel sont accueillis les arrivants d'Europe.

La grande migration vers le lac Salé fait époque dans l'histoire de la secte. C'est elle qui a consolidé le prestige et l'autorité du Moïse moderne. A travers mille périls, au milieu d'affreuses privations, mais toujours guidé par cet homme merveilleux, on arrive enfin et on trouve les lieux exactement tels que Dieu dans des visions les avait fait connaître à son élu. Décidément, Brigham Young est un être surnaturel. Si ce n'est pas un dieu, il est bien près de Dieu. Et après tout, qu'est-ce que Dieu? Les mormons ne s'en inquiètent pas trop, et d'ailleurs le prophète leur enseigne que l'homme est l'égal de Dieu. Certes, aucun ne l'est plus que lui. C'est évident, c'est clair, tout le monde le pense, tout le monde le répète, tout le monde le croit. Malheur à celui qui se permettrait d'en douter!

Voilà le milieu qui s'est formé dans la vallée des Saints, l'atmosphère qu'on y respire et qui ne tarde jamais d'exercer son empire sur le nouveau débarqué. Comment en serait-il autrement? Il n'a rien de ce qu'il faudrait pour s'en défendre. Il est ignorant, pauvre, et, en se déclarant mormon, il a renoncé à la religion dans laquelle il est né. Ce n'est pas dans les dogmes de la foi par lui reniée qu'il ira chercher des arguments contre les erreurs de la secte qu'il vient d'embrasser. De plus, il a brûlé ses vaisseaux.

Désormais, il appartient corps et âme au Président. Il fait donc comme tout le monde, il ferme les yeux et il devient croyant, croyant en Brigham Young. Les femmes galloises qui forment la presque totalité, ou du moins la très-grande majorité des immigrés de leur sexe, sont, me dit-on, particulièrement ignorantes et superstitieuses. Elles poussent leurs maris dans cette direction et les y maintiennent. D'ailleurs, une fois entré dans cette voie, comment s'en écarter, puisqu'il n'y en a pas d'autre? L'œil du prophète est ouvert. Il veille sur la pureté de la foi, et les anges vengeurs, les Danites, sur les apostats. On ne peut guère s'exagérer l'importance du milieu où l'on vit; et plus un milieu se ferme contre le dehors, plus son action est puissante. Des médecins attachés à un hôpital d'aliénés m'ont assuré qu'ils deviendraient fous eux-mêmes s'ils étaient enfermés dans l'établissement pendant un certain temps. Le duel, parfaitement explicable comme ordalie ou comme guerre entre particuliers, est, dans le sens moderne, tout ce qu'il y a de plus absurde. Celui qui refuse un défi est déshonoré. L'homme insulté est déshonoré; mais si, après l'insulte, il reçoit des mains de l'insulteur un coup d'épée ou de feu, il est réhabilité. C'est insensé; mais, sauf la jeune génération en Angleterre qui s'en est affranchie, ce préjugé subsiste encore comme article de foi, à degrés divers il est vrai, dans les différentes sphères de la vie. En Allemagne, par exemple, il est inconnu dans le peuple; la bourgeoisie en fait peu de cas; mais on le voit profondément enraciné dans la noblesse, dans l'armée et les universités,

c'est-à-dire dans les classes et corporations qui sont ou ont été privilégiées. Or, qui dit privilégié, dit, dans la limite et par le fait du privilége, séparé du reste des citoyens. Pénétrez dans telle ou telle coterie où l'on s'occupe de littérature, de peinture, de musique. Vous y trouverez établi le culte, prenons un exemple, de la musique de l'avenir. Osez élever le moindre doute, énoncer le plus léger scrupule, et vous êtes à l'instant même jugé, condamné, exécuté, c'est-à-dire exclu. Si vous mettez du prix à conserver vos entrées dans le temple, il faudra vous convertir, vous incliner devant la divinité qu'on y adore, l'adorer à votre tour, ce que vous faites d'abord en vous reprochant secrètement votre hypocrisie; mais bientôt, si vous continuez à vous approcher de ces autels, si vous vous abstenez d'en encenser d'autres, la grâce de la foi descendra sur vous; vous croirez en Wagner, et, si votre naturel incline à l'enthousiasme, vous serez prêt à donner votre vie pour la musique de l'avenir. C'est le cas de la grande majorité des hommes. Pour résister à l'empire de l'atmosphère qu'on respire, si cette atmosphère n'a pas de communication avec le dehors, il faut, outre un fond de principes, un jugement très-juste et une certaine élévation de caractère. Ces qualités sont clair-semées partout; comment s'étonner qu'elles fassent défaut aux pauvres catéchumènes accaparés et dirigés annuellement par les émissaires du prophète vers les régions naguère inaccessibles et hermétiquement fermées de la Nouvelle Jérusalem?

C'est ainsi que je m'explique ce phénomène si

étrange de la conversion soudaine de gens qui chez eux n'avaient ni foi ni loi, en croyants je ne dis pas fervents, mais naïfs, convaincus et aveuglément dévoués à la personne et aux doctrines du chef des mormons.

Les cas de défection étaient il y a encore deux ans extrêmement rares. On a vu par quels moyens les récalcitrants furent retenus ou ramenés dans le bercail. Depuis l'ouverture du chemin de fer, des ministres anglicans et presbytériens ont pu, sans courir de dangers sérieux, se vouer, à Salt-lake-City, à leurs labeurs apostoliques ; mais c'était de la peine perdue, en ce sens que les hommes qui se déclaraient prêts à quitter la secte, se montraient dépourvus de tout sentiment religieux et de tout sens moral. De mormons croyants et de bons travailleurs qu'ils étaient aussi longtemps que la main de fer de Young les contenait, ils devenaient, du moment où ils s'en affranchissaient, de francs incrédules et d'incorrigibles vauriens. Ce fait, qui est constaté, a sa signification. C'est la contre-épreuve de l'inanité des doctrines des *Saints*. Dans cette société, les éléments moraux font évidemment défaut. La force brute est tout. Otez la contrainte, et vous ne voyez que des êtres descendus aux derniers échelons de la dégradation humaine.

L'influence du chemin de fer et, à la suite de la découverte des mines d'argent, l'irruption des mineurs qui date à peine de deux mois, se font déjà sentir de différentes manières. D'abord le régime de terreur sous lequel gémissaient les quelques gentils qui avaient eu le courage de s'établir et la

résignation de vivre dans la vallée des Saints, a complétement disparu. D'hilotes, les chrétiens sont devenus indépendants. Ils vantent leur force et portent la tête haute. Bientôt ils seront une puissance. La petite ville de Corinne, fondée par des gentils, il y a quelques années, à soixante milles au nord-ouest de Salt-lake-City, est devenue un foyer d'opposition, où se rencontrent les dissidents dirigés par les fils de Joë Smith, les ennemis personnels de Brigham Young, et tous ceux qui désirent secouer le joug du président et, en même temps, se soustraire par la fuite à leurs obligations pécuniaires.

Même au sein de la communauté, la situation est bien modifiée. Les émigrants non mormons apportent des capitaux, ouvrent des négoces, étendent tous les jours leurs opérations. Au fait, tout est changé. On n'entend plus parler de jugements ni d'exécutions occultes. Plus de cadavres de mormons apostats; plus d'anges vengeurs! Les jeunes filles commencent même à se mettre en état de rébellion. Elles se prononcent hautement contre les pratiques de la pluralité, et se jurent mutuellement de ne jamais prendre de maris polygames. La Ruche aussi semble être envahie par l'esprit d'insubordination. Le fils aîné a déclaré à son père qu'il ne considérait pas comme légitimes les enfants issus des mariages ultérieurs. Enfin le mormonisme approche évidemment d'une crise. Brigham semblerait la pressentir, et, malgré son grand âge, envisager sérieusement l'idée d'un second exode, soit vers les déserts d'Arizona, soit vers l'une des îles de l'Océanie.

A Washington, on hésite encore à s'occuper de la question des mormons, mais l'opinion publique exige de plus en plus une intervention active et énergique du gouvernement central. Les obstacles matériels qui s'y opposaient n'existent plus. Rien n'empêche le président Grant d'envoyer des troupes par le chemin de fer et de mettre fin à un état de choses que tout le monde déclare incompatible avec les lois existantes, avec les mœurs et l'esprit du siècle. A ceci on répond, dans la Maison Blanche, que le mormonisme, dépourvu de toute vitalité, est condamné à une fin prochaine ; qu'il disparaîtra avec Brigham Young, qui est un vieillard ; qu'il serait donc impolitique de hâter sa dissolution, et qu'il vaut mieux le laisser expirer d'une mort naturelle. Telles sont à ce moment les dispositions du gouvernement central, mais telle n'est pas l'opinion des masses, et tout semble indiquer que, cédant à cette pression qui va en augmentant, le général Grant finira par mettre Young en état d'accusation et par intervenir militairement dans le cas très-peu probable où le prophète oserait faire appel à ses milices.

Quel est l'avenir de cette grande communauté ? Disparaîtra-t-elle avec son chef ? Autour de moi, je vois que tout le monde en est convaincu. Et, en effet, logiquement parlant, si les événements suivaient toujours les règles de la logique, cela ne serait guère douteux. Supposons donc que le fait de la dissolution soit accompli. Quelle sera la situation morale et sociale des débris de ce grand corps réduit alors à l'état de cadavre ? Ce sera une société

sans foi et sans loi. Sans foi, puisque cette foi se concentrait dans un seul objet : la personne de Brigham Young qui n'existera plus. Sans loi, car c'est lui qui non-seulement l'avait donnée, mais qui seul a pu la faire observer, et Brigham Young n'existera plus. Cette société fondée sur le prestige moral et sur la force matérielle, illimitée, impitoyable d'un seul homme, que deviendra-t-elle lorsque cet homme aura disparu? Aucun autre, quand bien même un successeur de la trempe de Young se trouverait, ce qui est fort problématique, ne pourra le remplacer. Le mormonisme aura expiré avec son prophète. Aucune résurrection de la secte dans ses formes actuelles ne sera possible. La force des choses, un concours de circonstances, l'établissement du chemin de fer, la découverte des mines, l'affluence de citoyens américains, l'intervention du gouvernement central qui tôt ou tard aura lieu, l'indignation de l'opinion publique y mettront obstacle. Alors la paisible vallée des Saints pourrait bien devenir le théâtre d'une lutte hideuse de tous contre tous, des fils de la première femme surtout contre les enfants de la deuxième et de la troisième épouse. Les liens de la famille viciée dans son essence par les effets de la polygamie, seront violemment brisés; la propriété de chacun sera mise en question. Ce sera la guerre intestine, l'anarchie, le chaos.

Je ne sais si tout ceci arrivera ; mais certes ce seraient là les conséquences naturelles et logiques de la dissolution violente et soudaine de l'État fondé par Brigham Young. C'est ce qu'on semble crain-

dre à Washington. De toute façon, c'est la principale des considérations mises en avant par ceux qui s'élèvent contre une intervention du gouvernement.

VIII

CORINNE

Les 7 et 8 juin.

Corinne, le type d'une ville cosmopolite. — *Pow-Wow*, sur la rivière de l'Ours. — Excursion dans les montagnes. — Copenhague. — Définition du *rowdy*.

Les trois jours à Salt-lake-City ont passé vite. La vie matérielle, il est vrai, laissait à désirer ; mais qu'y a-t-il de plus attachant que de feuilleter un livre rempli d'informations et de pensées nouvelles, d'en pénétrer le sens secret qui n'est pas toujours très-facile à saisir, et d'être secondé, dans cette tâche qui est un délassement plus qu'un travail, par des personnes instruites, sympathiques et empressées de satisfaire votre curiosité ? Le commandant du camp Douglas, le *chief-justice*, le juge, ont bien voulu se mettre à ma disposition, parcourir avec moi les environs, et répondre aux mille questions que je leur adressais. Le soir, assis à la véranda de l'hôtel, je suis sûr de voir bientôt arriver le docteur. Il pousse son fauteuil à côté du mien, étend

ses membres, cherche et trouve à la fin une pose convenable selon les goûts du pays, reprend exactement où il l'a laissé le matin le fil de ses récits tantôt émouvants, tantôt burlesques, toujours palpitants d'intérêt, et, j'aime à l'espérer mais je n'oserais l'affirmer, conformes aussi à la vérité. Parfois, au clair de la lune, nous nous hasardions dans les sentiers qui bordent les ruisseaux; mais, comme nous écrasions à chaque pas d'immenses crapauds qui s'y promenaient comme nous, force nous était de préférer le plancher surélevé de la véranda. Vers neuf heures, la compagnie nombreuse mais taciturne qui s'y est rassemblée après le souper se retire. L'ancien Townsend seul reste encore. Ce stylite d'un nouveau genre, assis comme dans la matinée au bout de la terrasse, à la même place et dans la même attitude, se livre évidemment à de profondes méditations. Sa silhouette noire, qui rappelle un acrobate suspendu à son trapèze la tête en bas, tranche sur le rideau clair du feuillage de l'avenue, argenté par la pleine lune.

L'aimable chef de la gare d'Ogden m'avait promis de venir me chercher, et il tint parole. C'est en sa compagnie que j'ai quitté la capitale des mormons pour reprendre la route du Pacifique. Et nous voici à Corinne, l'ennemie jurée de la Nouvelle Jérusalem. De Rome à Carthage en trois heures ! Tout le territoire d'Utah est aux Saints. Corinne seule, cette épine dans la chair du mormonisme, a osé tenir tête à Brigham Young, porter haut le drapeau des gentils, accorder même quelquefois un asile aux transfuges, aux apostats assez heureux pour avoir

échappé au glaive vengeur des Danites. Tâche périlleuse, presque désespérée il y a deux ans encore, mais assez facile aujourd'hui, puisque le chemin de fer a mis cette ville naissante à la portée et sous la protection du gouvernement de Washington.

Deux notables m'attendent à la station. Ce sont des juifs des bords du Rhin, l'un propriétaire de l'hôtel le mieux renommé de Corinne, l'autre son aide. Ce dernier réunit les fonctions de boucher, de premier commis, — car le maître tient une boutique d'articles de tout genre, — de garçon en chef et de cocher d'omnibus. De plus, il aspire à la main de la fille du patron. Tout cela m'est exposé pendant qu'on me hisse dans le char à bancs qui, conduit par le jeune homme, fait la navette entre la gare et la ville. Nous arrêtons devant l'*Hôtel de la Métropole*, petit taudis en planches, situé dans Main-street, la grande et unique rue de Corinne, la seule du moins qui mérite ce nom. La maison est comble; la grande salle qui sert en même temps de boutique et de magasin, remplie d'acheteurs. A côté, dans la cuisine, la maîtresse du lieu, belle et jeune encore, aidée de sa fille, est occupée à préparer le souper. La recherche de la mise de ces *ladies* me frappe. J'admire surtout les dimensions colossales de leurs chignons. Devant la porte de la maison se sont réunis des personnages importants, les autorités judiciaires, de gros boutiquiers, des avocats. La plupart de ces messieurs savent l'allemand. Ils attendent comme moi le signal du repas, me questionnent *de omni re scibili* et m'offrent leurs services. Des Indiens de la tribu des Soshones ont dressé leur

camp sur la rivière de l'Ours, non loin de la ville. Demain plusieurs chefs tiendront un *pow-wow*. On me propose de m'y conduire. Pour demain aussi, le monde élégant s'est donné rendez-vous dans les montagnes. Je suis invité à être de la partie. On n'est pas plus favorisé par le hasard ; car ici les pow-wow et les pique-niques sont choses assez rares. Un gentleman, le rédacteur de l'un des deux journaux qui paraissent ici, me remet la feuille du soir où je vois plusieurs articles dont j'ai l'honneur d'être le sujet. C'est un compte rendu de mes *sayings and doings* à Salt-lake-City, le tout naturellement empreint de l'esprit anti-mormon qui anime les habitants de Corinne. Je me récrie un peu contre ces indiscrétions que j'attribue tout bas à mon ami le docteur, ou plutôt contre les propos inventés qu'on me prête. Mais on a hâte de me rassurer. « A Corinne, me dit le journaliste avec un superbe mouvement d'orgueil, vous n'avez rien à craindre des anges vengeurs du prophète. Vous êtes un homme public. Vous appartenez à la publicité. Laissez-nous satisfaire la légitime curiosité des contemporains. » Le gong met fin à notre *tertulia*. *Madame* nous sert un souper succulent — on n'est pas difficile, il est vrai, en sortant des mains du vénérable Townsend — et, pour le dessert, de petites fraises qui sentent la forêt vierge où elles ont été cueillies. Le repas ne dure pas dix minutes. Tout le monde semble brisé de fatigue et pressé de se coucher.

L'aimable hôtelier m'a réservé la meilleure chambre. Elle mesure exactement six pieds carrés. De

minces cloisons me séparent des voisins. Ici un couple mexicain, là un gros marchand chinois et sa suite. Le jeune Mexicain chante et sa femme l'accompagne sur la guitare. Il y a bien quelques notes fausses, mais ne soyons pas trop difficile. Seulement, le moyen de dormir? Mon autre voisin m'envoie des exhalaisons fétides. « John (c'est par ce nom générique qu'on désigne les enfants de l'Empire du Milieu), John, me dit l'aubergiste, sent comme tous ses compatriotes. C'est une odeur *sui generis* et pour vous une bonne occasion de vous préparer au voyage de Chine. »

Corinne n'existe que depuis quatre ans. Sortie de terre comme par enchantement, cette ville compte aujourd'hui deux mille habitants, et son importance augmente tous les jours. C'est un centre d'approvisionnement pour les postes avancés de la colonisation dans l'Idaho et en Montana. Une diligence qui part d'ici deux fois par semaine la relie avec Virginia-City et Helena, situées à trois cent cinquante et cinq cents milles vers le nord. Malgré les risques très-sérieux et les terribles fatigues de ce voyage, ces chars à bancs, intitulés diligences, partent toujours remplis de passagers. Les denrées et dry goods sont expédiés dans des chariots. La prétendue grande route n'est qu'un faisceau de sillons tracés dans le sol par les roues massives de ces véhicules.

Les rues de Corinne présentent l'aspect d'un mélange d'hommes blancs armés jusqu'aux dents,

d'Indiens chétifs vêtus de lambeaux de chemises et de pantalons fournis par le gouvernement central, de Chinois aux mines affairées, au regard intelligent et dur. Aucun autre endroit de l'extrême Occident ne m'a donné plus que cette petite ville l'idée de ce qu'est le *borderlife:* la lutte de la civilisation avec les hommes et les choses sauvages. Nulle part le constraste n'est plus frappant entre l'activité merveilleuse, saccadée, inquiète des blancs, l'activité contenue, réglée, méthodique des Chinois, l'incorrigible fainéantise des Peaux-rouges. Dans son extérieur, dans ses manières, dans sa toilette, l'Américain des *frontières* est débraillé, négligé, grossier; le Chinois, soigné, poli et d'apparence respectable; l'Indien, l'image de la dernière pauvreté et de la dernière dégradation.

L'animation commerciale se concentre dans Main-street. Les maisons qui la bordent sont des cabanes en planches. J'en ai vu avec des cloisons de toile. Les plus prétentieuses se distinguent par une façade en bois plaqué et dépassant de beaucoup la hauteur du toit, ce qui donne à ces maisons l'apparence de coulisses de théâtre mal faites et mal plantées. Des tréteaux en bois, variant de hauteur selon le goût de chaque propriétaire, forment les trottoirs. Souvent troués, ils ne facilitent guère la circulation. Les ruelles latérales des huttes, en partie occupées par des femmes chinoises de mauvaise vie, se perdent dans le désert qui commence sur le seuil même des dernières maisons. Au sud de la ville, j'ai vu un peu de verdure, de timides essais de jardins.

Au reste pas un arbre. C'est le désert et rien que le désert, sauf pourtant quelques oasis, quelques établissements de mormons, au pied des rochers ou perchés à mi-côte.

Situé à quelques milles au nord du lac Salé, à une moindre distance de la rivière de l'Ours et des montagnes Wahsatch, ici toutes nues et de contours monotones, Corinne est bien certainement l'endroit le moins pittoresque et le moins attrayant, sinon pour ceux qui viennent y chercher fortune. A l'ouest s'élève une petite église presbytérienne; une autre, consacrée au culte épiscopal, est en construction. Les catholiques manquent encore de temple et de prêtres. La population blanche est un mélange de toutes les nations. Les Allemands sont fort nombreux. Il y a aussi beaucoup d'Irlandais. Les descendants des Yankees, surtout des Pensylvaniens, semblent avec les Allemands tenir le haut du pavé. Prise dans son ensemble, la physionomie de la ville est plutôt cosmopolite qu'américaine.

Trois gentlemen viennent me prendre dans un char à bancs, léger et découvert, qu'on a loué pour un nombre prodigieux de dollars. Nous nous dirigeons d'abord vers le camp des Indiens. Il est dressé sur les bords du Bear-river. Le grand nombre de tentes promet nombreuse compagnie. En effet, plusieurs chefs, accompagnés de leurs guerriers, femmes et enfants, sont arrivés ces jours-ci; d'autres sont encore attendus. Tous appartiennent à la grande tribu, maintenant déchue et misérable, des

Soshones. Ils vont discuter leurs griefs, formuler leurs plaintes et partager les dons annuels du président des États-Unis. Aux bords du camp, des jeunes gens sont placés en vedette. De petits garçons et des femmes gardent les moustangs qui, éparpillés sur la plaine sablonneuse, cherchent dans les *sage-brushes* leur pauvre nourriture. Quoique fort maigres, ces petits chevaux semblent d'une bonne race. Quelques-uns sont même fort beaux, et tous, dit-on, excessivement durs à la fatigue.

On nous conduit dans la tente du principal chef où quatorze guerriers, accroupis sur leurs talons et formant un cercle, débattent les intérêts de la chose publique. Le chef seul se lève pour nous saluer ; les autres restent assis, gardant un air impassible et s'efforçant évidemment de ne trahir aucun mouvement de surprise ou de curiosité. Le président de l'assemblée me fait asseoir à côté de lui, et la discussion, un instant interrompue, est aussitôt reprise. Les orateurs parlent lentement et avec des voix sonores. Parfois on s'anime, mais un regard du chef suffit pour calmer les vivacités. Une grosse pipe, le fameux calumet qui joue un si grand rôle dans les romans de Cooper, ne cesse de circuler en passant de bouche en bouche. Au premier tour, ce n'est pas sans une secrète frayeur que je la vois approcher ; mais soit par délicatesse, soit par un sentiment analogue au mien, mon voisin de droite la fait passer, par-dessus ma tête, à mon voisin de gauche. L'avouerai-je? c'est le calumet qui m'a le plus impressionné. Il me rappelait les récits animés du romancier américain, ces brillants portraits de

héros dont la férocité a été souvent rachetée par des actes chevaleresques, dignes des croisés, et dont les hauts faits devenus légendes survivent encore, hélas ! sans servir d'exemple, dans les traditions de leurs fils dégénérés. J'examine ces hommes un à un. La maladie chez les uns, le terrible brandy chez les autres, chez tous la pauvreté, ont dénaturé des traits qui chez plusieurs trahissent encore les mâles et sauvages vertus de leurs ancêtres. Pendant l'animation des débats, j'ai pu, par moments, saisir un mouvement de dignité, de fierté, de virilité, mêlé à l'expression d'une indéfinissable mélancolie. C'était comme une apparition soudaine et passagère : l'éclair qui vous fait entrevoir les débris encore imposants d'une forêt vierge ravagée par l'ouragan. Cette race est bien à plaindre. Elle est condamnée à périr, à périr lentement. Les instruments de sa perte sont le vice et la maladie. Elle a le pressentiment sinon la conscience de sa ruine imminente ; elle sait ce qu'elle est, et, pour comble de misère, elle se rappelle ce qu'elle a été.

....Nessun maggior dolore
Che riccordarsi del tempo felice
Nella miseria.

En sortant du pow-wow, nous nous dirigeons droit vers les montagnes. Brigham-City, niché à leur base, tout enveloppé de champs cultivés et d'arbres fruitiers, une des villes les plus florissantes des mormons, est Salt-lake-City en miniature :

des avenues droites et se croisant en rectangle, les maisons à peine perceptibles derrière le feuillage, le tabernacle, le tribunal et quelques rares édifices qui, par une apparence de prospérité et de gaieté, dépassent un peu le niveau général des établissements mormons. Un *colonel* nous fait servir des fraises et du lait, après quoi nous continuons notre voyage en voiture. Toujours en montant par une gorge entre des blocs de lave tapissés en quelques endroits d'arbustes et de *sagebrush*, nous pénétrons dans l'intérieur des monts Wahsatch. Ici cette noble chaîne s'est beaucoup abaissée. Ses contours, si fantastiques à l'est du lac Salé, se sont arrondis. Une pauvre végétation, de maigres broussailles en couvrent les flancs. Plus loin, par un cañon qui n'a rien de pittoresque, mais qui offre toutes facilités pour rouler dans les profondes déchirures du terrain, nos chevaux essoufflés gagnent enfin une haute vallée plate et circulaire, plus ou moins cultivée par une colonie de Danois.

Copenhague est un groupe de huttes misérables. Les habitants m'ont paru à l'avenant. Un vieillard offre et vend à l'un de mes compagnons des fraises à peine mûres de son jardin, le contenu d'une assiette ordinaire. Il demande et reçoit deux dollars et demi. A mon observation sur le prix qui me paraît exorbitant, l'acquéreur fait une réponse qui ne manque pas de couleur locale. « A Corinne, dit-il, des fraises bien meilleures ne coûteraient pas un demi-dollar; mais ici, dans les montagnes, la végétation est en retard, ce sont des primeurs. C'est pour cela que je les ai achetées. Je les apporterai à ma

femme à qui je ne pourrais guère offrir un cadeau de moindre valeur. »

Enfin nous découvrons le rendez-vous, un massif de jeunes érables entremêlés de quelques peupliers rabougris et donnant fort peu d'ombre. Une douzaine de femmes, toutes en toilettes recherchées, un nombre à peu près égal d'hommes et une vingtaine d'enfants de tout âge campent au pied des arbres. Chaque famille s'est pourvue de ses provisions de bouche et forme bande à part. Me rendant à leurs pressantes invitations, je passe successivement d'un groupe à l'autre. Après le repas, les hommes se réunissent pour improviser une buvette, et on boit, comme on a mangé, en silence. Les enfants seuls semblent s'amuser, les enfants et le curé de la commune épiscopale, jeune Oxonien arrivé tout frais de la vieille Angleterre dont il est le fidèle et joyeux représentant. Il tient dans ses bras un magnifique poupon et le regarde comme un amoureux. C'est le vrai type du baby anglais, gros et gras, blanc et rose, tout joufflu, l'image de la santé et des soins maternels. J'ai une bonne causette avec le jeune père, qui a l'esprit cultivé et les manières du grand monde. Comment peut-il se faire à ce milieu si différent de celui où il a vécu? C'est le secret de l'atmosphère américaine.

Copenhague, de tous les établissements mormons le plus isolé et le moins important, jouit néanmoins des avantages du télégraphe dont Brigham Young a doté toutes les villes et presque tous les villages de son royaume. Un des jeunes gens du pique-nique, en venant ici, était tombé de cheval. Pendant

que ses amis le plaisantaient, l'un d'eux, un journaliste, court à Copenhague et fait jouer le télégraphe. A notre retour à Corinne, nous trouvons déjà cette petite mésaventure rapportée par le journal du soir, sous le titre de *narrow escape*, avec des détails dramatiques et, il va sans dire, tous controuvés. On appelle cela une nouvelle à sensation. Aussi le jeune homme en est-il très-flatté.

Pendant cette journée si remplie, j'ai pu enrichir considérablement ma collection de biographies. Il y aurait de quoi écrire une nouvelle série de Vies de Plutarque. Ces aventures, sans doute un peu exagérées, ne peuvent être complétement inventées. Les sentiments exprimés avec sobriété sont évidemment vrais. Les mobiles seuls, tels qu'on les donne, me semblent sujets à caution. Quand un gros gaillard, après vous avoir naïvement raconté qu'il a tiré un coup de revolver à un rival au cabaret ou au coin d'une rue, jure qu'il n'a quitté la localité que parce qu'il y faisait trop chaud et que le climat ne lui convenait plus, il est permis de douter de sa véracité. Mais le fait du meurtre, ou, comme il dit, de l'accident, n'est que trop probable.

Avoir sur la conscience quelques bons homicides, commis en plein jour, sous les yeux de ses concitoyens; avoir échappé à la justice soit par la ruse, soit par l'audace, soit par la corruption; jouir enfin de la réputation d'être *sharp*, c'est-à-dire de tricher au su de tout le monde, sans se laisser jamais prendre en flagrant délit, voilà ce qui constitue le *rowdy* de l'extrême Occident. Terreur des pères de famille, admiré et choisi pour exemple par la jeunesse mâle,

fort populaire auprès du beau sexe, il n'est pas, nécessairement et à jamais, un scélérat. Parfois il se réforme jusqu'à un certain point, et, comme il possède au suprême degré l'art de se faire craindre, il parvient le plus souvent dans son village à s'emparer du pouvoir, et alors il pourra peut-être vivre vieux, entouré de la considération d'un nombre plus ou moins restreint de citoyens libres dont il sera devenu le tyran absolu. C'est la carrière de beaucoup de *rowdies*. D'autres, moins heureux ou moins politiques, terminent leur courte existence suspendus à une potence ou à une branche d'arbre. Ce sont les martyrs, les premiers sont les héros, de la civilisation. Dans une autre sphère, avec le sens moral qui leur fait défaut, doués, comme ils le sont souvent, de qualités réelles, d'énergie, de courage, de force intellectuelle et physique, ils seraient devenus des membres utiles de la société. Quelques-uns d'entre eux, placés sur une scène plus retentissante, auraient inscrit leurs noms dans les annales de la république, si riche de grands faits, et, comparativement, si pauvre de grands hommes. Mais, tels qu'ils sont, ces aventuriers ont leur raison d'être, leur mission providentielle à remplir. Pour oser provoquer, pour pouvoir soutenir la lutte avec la nature sauvage, il faut des qualités, et à ces qualités répondent naturellement certains défauts. En regardant en arrière, vous voyez le berceau de toutes les civilisations entouré de géants, d'êtres herculéens, prêts à tout hasarder, capables aussi de tout faire, ne reculant devant aucun danger ni devant aucun crime. Les dieux et les héros de l'ancienne

Grèce avaient, en fait de morale, des idées assez larges; les fondateurs de Rome, les *adelantados* de la reine Isabelle et de Charles-Quint, les colonisateurs hollandais du dix-septième siècle, ne brillaient pas par un excès de scrupule, par la délicatesse du goût et le raffinement des mœurs. Ce n'est, il me semble, que par la couleur particulière des temps et des lieux, si différente de celle de nos jours, qu'ils se distinguent des *backwoodmen* et *rowdies* américains.

IX

DE CORINNE A SAN-FRANCISCO

Du 8 au 10 juin.

Le *Great American desert.* — Le palais d'argent. — Ascension de la Sierra Nevada. — Cap Horn. — Arrivée à San-Francisco.

(8 juin.) Nous avons quitté Corinne ce soir peu avant le coucher du soleil. Au moment où nous nous enfonçons dans la partie la plus désolée du désert, dite, pour cette raison, le *Great American desert*, il fait nuit close, mais la lune, comme par ironie, se donne la peine d'éclairer de ses lueurs magiques l'immense linceul d'alcali et de sable qui recouvre cette terre maudite. Çà et là on aperçoit de petites taches noires; ce sont de maigres touffes d'herbe; plus loin, même ces derniers vestiges de végétation disparaissent. L'eau douce manque complétement. Un train spécial en approvisionne tous les jours les différentes stations de cette portion de la voie. A Promontory, les deux moitiés du chemin de fer Pacifique, l'Union et le Central-railroad, ont été soudées ensemble; mais, par suite d'un arrangement entre les compagnies, Ogden a été choisi pour *terminus* des

deux lignes. Sur la ligne dite *Centrale* (entre Ogden et le Pacifique), les Pullman-cars ne circulent qu'exceptionnellement. Ils sont très-incomplétement remplacés par les palais d'argent (*silver palace cars*) qui, malgré leur nom pompeux, manquent de cabines particulières, sont mal ventilés, et, sous tous les autres rapports, inférieurs au véhicule imaginé par le grand citoyen de Chicago.

A Kelton, plusieurs voyageurs quittent le train pour prendre la voiture qui part régulièrement pour Idaho et les établissements du nord de l'Orégon. Il n'y a guère de voyages plus fatigants et plus dangereux, et cependant ces voitures sont toujours surchargées de mineurs, de leurs femmes et de leurs enfants. On me dira : *Auri sacra fames*. Oui, d'accord ; c'est la soif de l'or qui fait affronter ces périls et endurer ces fatigues ; mais il y a encore autre chose : il y a l'instinct et le besoin de migration. Cet instinct semble inné à l'Américain, à la race blanche autant qu'à la race rouge, et il se communique à tous ceux qui mettent le pied sur le continent. L'Américain est essentiellement nomade. L'Indien court après le buffle ; le blanc après l'or, après le gain. Les uns et les autres ont besoin de vivre, et pour vivre ils doivent courir ; même le cultivateur, s'il y trouve son compte, quitte facilement sa ferme et ses champs. Ceux qui ne voyagent pas de leur personne et matériellement, passent avec la plus grande facilité d'une occupation à l'autre. C'est encore un genre de locomotion. Tout le monde se meut, tout le monde change de place, va de l'avant, *goes ahead*, ne recule devant aucun obstacle, ni

devant aucun danger. Et qu'on ne croie pas que l'Américain soit fait d'une étoffe différente de la nôtre. Il tient à sa vie autant que nous, et ne trouve aucun plaisir à l'exposer; mais sa mission est d'avancer, et il avance. Il est pareil au médecin qui, fidèle à sa vocation, visite son hôpital en temps de choléra ou de typhus comme dans les temps ordinaires, mais qui pourtant préfère beaucoup qu'il n'y ait pas d'épidémie.

(9 juin.) Aux premières lueurs du crépuscule, on voit que le pays a un peu changé d'aspect. Depuis une heure ou deux, nous nous trouvons sur le territoire de Nevada. Un rocher isolé s'élève à deux ou trois mille pieds au-dessus des sables. Les émigrants lui ont donné le nom de *Pilote*, parce que, à l'issue du *désert américain*, il montrait à leurs caravanes le chemin de la rivière Humboldt où ils allaient enfin trouver de l'eau potable.

Peu après, le train gravit lentement une élévation de terrain, marge occidentale du bassin desséché que nous avons traversé pendant la nuit. Nous franchissons le *défilé des Cèdres* et descendons dans la vallée du Humboldt. Cette rivière prend sa source près des cèdres, et se dirige lentement vers l'ouest. Le chemin de fer, comme autrefois la route des caravanes dont on aperçoit encore les traces, la suit pendant tout son parcours, long d'environ trois cent cinquante milles. Toute la journée, nous pouvons la voir rouler ses eaux vertes entre une double bordure de saules rabougris tout couverts d'une pous-

sière alcaline blanche, très-fine, qui remplit l'air et pénètre dans les narines, les yeux et les oreilles du malheureux voyageur. Tout le monde est pris d'éternuments et beaucoup se plaignent de mal de tête.

Plus loin, le paysage devient un peu moins monotone. Au-dessus des rochers qui encaissent la rivière, l'œil se perd dans des plaines accidentées, complétement dépourvues d'arbres et de culture. A l'horizon surgissent des pics, bas en apparence parce que la vallée atteint ici une élévation de cinq à six mille pieds, mais couverts de neige pendant la plus grande partie de l'année. Ici encore, comme dans les Montagnes Rocheuses, l'analogie avec la campagne de Rome est frappante. Plus à l'ouest, le terrain est pierreux, et nous sommes moins incommodés par la poussière.

Une atmosphère fétide et une chaleur accablante me chassent de l'intérieur du « palais ». Selon mon habitude, je m'assois sur les marchepieds de la plate-forme, et là je puis respirer à pleins poumons l'air frais et élastique du haut plateau. Les chaînes de rochers que nous apercevons à peu de distance sont riches en minéraux précieux. A Palissade-station, une immense quantité de lingots d'argent, formant deux hautes murailles, attendent qu'on les « embarque » sur les trucs du chemin de fer. Une masse d'argent, exposée au soleil, au milieu du désert! La prose de la vie quotidienne et la poésie des *Mille et une nuits* se touchent dans le *Far-West*. Partout où le train s'arrête, les Indiens et les Chinois abondent. Quelques hommes blancs, revenus

des mines ou s'y rendant, complètent le tableau étrange qui se répète à chaque station, comme entre les stations se répètent les échappées de vue sur la rivière, sur la plaine déserte, sur les panaches blancs des montagnes. Aspect monotone, si vous voulez, mais d'une beauté sévère, grandiose et souvent pittoresque. La plupart des voyageurs ne sont pas de cet avis, mais des artistes le partageraient.

Deux ou trois wagons de notre train sont remplis de troupes régulières de l'armée des États-Unis. Elles se rendent à San-Francisco pour être, de là, dirigées en toute hâte vers l'Arizona, où les Apaches ont pris le sentier de la guerre. Depuis plusieurs semaines, les massacres des planteurs y sont à l'ordre du jour. Ces soldats, parfaitement équipés et bien armés, ont fort bonne tenue. A l'une des gares on leur avait confié un jeune prisonnier chinois. En passant devant lui, je remarquai la pâleur de ses traits et son profond accablement. Peu d'instants après, ce malheureux, soit pour s'enfuir, soit pour se suicider, se jeta par la fenêtre. Le convoi fut arrêté, mais on ne releva qu'un cadavre mutilé. Ce qui me frappa, ce fut l'indifférence avec laquelle on se racontait cet incident. Quelques-uns de mes compagnons de voyage en plaisantaient même. Je ne leur cachai pas mon indignation. « C'était pourtant un homme, leur dis-je. — Non, c'était un Chinois, » fut la réponse. Un autre disait : « C'est un Chinois de moins, voilà tout. Il en reste encore assez dans le pays. » Voilà de la philanthropie à la façon de la Californie.

A l'une des stations, j'envoie un télégramme à

mon banquier de San-Francisco pour le prier de commander un logement. Une ou deux heures après, la réponse me fut remise. A l'aide de l'indicateur du chemin de fer, mon correspondant avait pu calculer où elle me trouverait, et le chef du bureau télégraphique, pendant un arrêt de quelques minutes, avait su me découvrir au milieu d'une centaine de passagers. Messieurs les télégraphistes d'Europe, seriez-vous capables d'en faire autant, ou plutôt seriez-vous disposés à suivre cet exemple?

A la nuit tombante, nous pouvons apercevoir au sud, à peu de distance de la voie, un lac ou plutôt une mare immense, longue de trente-cinq milles et large de dix. C'est dans cette masse d'eau formée par lui-même que le Humboldt se donne la mort. C'est son *sink*. Nous sommes ici dans le grand bassin du désert californien. Un immense ruban de terrain sablonneux qui longe les versants orientaux de la Sierra Nevada et des chaînes plus basses s'avance par ses deux extrémités dans l'Oregon et vers Arizona. Ce désert reçoit et absorbe dans ses sables brûlants les grandes rivières et les innombrables filets d'eau que les montagnes lui envoient, et qui ne trouvent pas d'issue parce que, entre les monts Wahsatch et la haute chaîne de Californie, le sol s'abaisse graduellement[1]. Malgré l'obscurité, nous pouvons, au ralentissement de notre marche et à l'air plus frais, nous apercevoir que nous som-

1. En tout, d'environ onze cents pieds. Ogden est situé à quatre mille trois cents pieds ; Mirage-station, où commence l'ascension de la Sierra Nevada, à trois mille cent quatre-vingt-dix-neuf pieds au-dessus de la mer.

mes arrivés sur les premiers gradins de la Sierra Nevada.

(10 juin.) C'est à une heure du matin que le convoi entre en Californie. La station s'appelle Verdi, en l'honneur du maestro. Un des passagers, un commis-voyageur de Hambourg, en est tout indigné. Il demande à grands cris que la gare soit intitulée Wagner. C'est, il me semble, manquer un peu de goût et parfois de tact que d'affubler des villes naissantes ou, comme en Europe, des rues nouvelles, de noms célèbres qui n'ont aucun rapport avec la localité. Les illustres personnages qu'un ingénieur musicien, un architecte poëte, une municipalité aux velléités philosophiques, ont voulu honorer, se trouvent dépaysés et quelquefois exposés à des plaisanteries ou du moins à la question peu respectueuse : Comment ! vous ici? que les passants leur adressent involontairement. Aussi y a-t-il à ce sujet une réaction aux États-Unis; on commence à préférer pour les nouvelles villes les noms que les Indiens ont donnés aux sites où elles s'élèvent.

La voie, souvent par des courbes à très-petit rayon et en montant très-rapidement, suit les sinuosités de la montagne, s'enfonce de plus en plus dans les forêts, gagne enfin, à la station de Summit, la crête de la Sierra, et le point le plus élevé de son parcours [1]. De tous côtés, des pics de granit, crénelures de

1. Sept mille sept pieds au-dessus de la mer. Le point le plus élevé atteint par le Central-railroad, Sherman, compte huit mille deux cent quarante-deux pieds.

cette haute muraille; plus bas, des pentes douces couvertes d'arbres magnifiques et en maints endroits rayées de lignes blanches; ce sont les torrents artificiels formés par les mineurs, car nous voilà en plein Eldorado. Une seconde chaîne, plus basse, nous empêche de plonger du regard dans les plaines de Californie. C'est un dédale de montagnes aux crêtes allongées et aux contours arrondis, inondés de teintes tendres d'un vert clair tirant sur le bleu. Ce n'est plus l'atmosphère de l'intérieur du continent. Plus de transparence, plus de ces clartés surnaturelles qui effacent les distances, et détruisent pour ainsi dire la perspective du paysage. C'est le ciel de l'Andalousie, au lointain azuré, vaporeux et se confondant avec le rideau bleu des montagnes. Malgré le nom que la Sierra porte, nous n'avons vu que de rares plaques de neige oubliées dans quelques crevasses et entourées d'une guirlande de fleurs de toutes nuances. Le train glisse rapidement le long de l'abîme, le plus souvent dans des galeries de poutres étroitement jointes et destinées à protéger la voie contre les neiges. Ces constructions assez frêles, et certes incapables de résister à de véritables avalanches, masquent la vue du panorama, et en même temps celle des précipices qui sont à vos pieds. C'est une jouissance et une émotion de moins. Plus nous descendons, plus la scène change.

Une station, située environ à mi-côte de la Sierra, se grave dans la mémoire du voyageur. Rien de plus gracieux que l'aspect de cette petite ville de Dutch-flat. Chaque maison est entourée d'un jardinet. Le pampre rampe le long des murs des *cottages*. Des

arbres fruitiers, blanchis par la saison, forment l'enceinte. Une profusion de fleurs embaume l'air. Dans les prairies, des ruisseaux répandent une délicieuse fraîcheur. Malheureusement, ce ne sont pas des bergers et des bergères qui habitent ce petit paradis. Rien n'est moins pastoral, ni moins en rapport avec la poésie idyllique de ces lieux que la race des aventuriers qui y demeurent.

Entre Dutch-flat et Goldrun, le terrain est coupé de tranchées et sillonné de digues. Tout le monde connaît la méthode dite hydraulique. On amène, du haut des montagnes, des colonnes d'eau qu'on lance contre les gisements de minerai. D'immenses blocs de rocher, d'argile et de terre se désagrègent ainsi en peu d'instants et les débris aurifères sont conduits dans les *flumes* où l'on recueille l'or.

Un peu plus bas, le convoi s'arrête à la station nommée Cap Horn. Cette portion du chemin de fer passe pour le *nec-plus-ultra* de l'art de l'ingénieur et en même temps du genre émouvant, car on s'y voit suspendu au bord d'un abîme de plus de deux mille pieds de profondeur. Cet endroit si vanté pour sa beauté et pour les sensations désagréables qu'il cause est resté au-dessous de mon attente. Le pittoresque ne sort pas de l'ordinaire des paysages alpestres, et le terrible n'est pas dans la conformation du terrain, — les ingénieurs des chemins de fer du Semmering et du Brenner ont vaincu de plus grandes difficultés, — le terrible est dans la construction de la voie et, par conséquent, dans la rapidité forcée des convois : forcée en ce sens qu'elle se règle moins sur la volonté du conducteur que sur

le poids du train, et qu'au delà d'une certaine limite, les moyens d'enrayer et de brider les roues sont nécessairement insuffisants. C'est un danger auquel on n'a pas encore su obvier; mais les mécaniciens, les conducteurs et tous les employés des deux lignes du Pacifique remplissent leurs devoirs scrupuleusement, et, sous ce rapport, se distinguent très-avantageusement de leurs confrères de l'autre côté du Missouri. Aussi les accidents y sont-ils rares, ce qui, au dire des experts, est dû à l'exploitation bien plus qu'à la construction de la ligne, et un peu aussi, je pense, au nombre encore très-peu considérable des trains qui y circulent. Au reste, les sinistres ne font pas complétement défaut. Dernièrement, à la suite d'une rencontre de deux convois dont l'un se composait de wagons de dimensions inégales, les plus petits furent poussés dans les plus grands. Ce terrible choc, qui coûta la vie à beaucoup de personnes, a enrichi le vocabulaire technique d'un nouveau terme. On dit : tel train a été *télescopé* (*telescoped*).

L'affluence des voyageurs sur le Pacific-railroad augmentera nécessairement avec le temps; mais jusqu'ici elle est loin de répondre à l'attente des actionnaires et du gouvernement de Washington qui, en accordant aux deux compagnies des facilités de tout genre et d'immenses concessions de terrain, s'est laissé principalement guider par une pensée politique. Il comptait, par cet anneau de fer, resserrer les liens entre les États du Pacifique et de l'Est, et s'en faire une arme contre les tendances séparatistes du Sud. Ce but sera-t-il atteint un jour?

Il y a beaucoup de sceptiques ; c'est une des questions que le temps seul peut résoudre.

Nous descendons toujours rapidement. La voie tourne parmi les coteaux boisés où l'eau ruisselle ; mais les dévastations causées par les mineurs blessent le regard. Çà et là, on aperçoit des cabanes solitaires habitées par des Chinois. Ils cherchent les placers abandonnés par les blancs, et, grâce à l'industrie et à l'extrême sobriété qui distinguent cette race, ils savent, en glanant sur les traces de leurs prédécesseurs, réaliser de petites économies. Nous en avons vu plusieurs à l'œuvre. Assis les pieds dans l'eau, inclinés en avant et occupés à *laver* l'or, ils ne détournaient même pas la tête pour voir passer le convoi.

Celui-ci sort enfin des montagnes. La plaine de Californie, jaunie déjà par les premières chaleurs d'un été mexicain, parsemée de points noirs qui sont des chênes magnifiques, plus loin dépourvue d'arbres, mais animée de quelques villages et petites villes qu'une ceinture de culture entoure, cette plaine s'étend devant nous comme un immense drap d'or. Les brouillards diaphanes qui flottent dans l'air tempèrent l'éclat du jour et jettent sur ce fond lumineux comme un voile de gaze. A l'horizon, en face de nous, du nord au sud, nous apercevons un liséré bleuâtre. C'est la chaîne du *milieu* qui traverse la Californie dans toute sa longueur. Quelques heures après, nous nous engageons dans ses gorges, nues vers le haut et couvertes sur leurs flancs de chaparrales, de manzanitas, d'arbustes luisant au soleil malgré l'épaisse couche de poussière qui les

recouvre. La rivière tourbillonne presque sous la roue de nos wagons. Puis, voilà une autre plaine, bordée à l'ouest d'une autre chaîne de montagnes basses : le *Coast-range*. La dernière émotion réservée au voyageur qui a parcouru le continent américain dans toute sa largeur est le passage d'un grand nombre de ponts en bois (*trestle work*) jetés sur des marais et sur la *rivière américaine* près de Sacramento-City.

On nous montre à l'horizon un petit nuage gris. C'est San-Francisco, non pas la ville, qui est invisible, mais le brouillard sombre et froid qui l'enveloppe pendant les mois d'été. Nous touchons donc au terme de ce long voyage. Les passagers semblent tout à coup saisis d'impatience. Enfin, vers cinq heures de l'après-midi, le train s'arrête, à peu de distance d'Oakland, près de la baie et en face de la ville de San-Francisco. Ici la scène change soudainement. Le soleil s'obscurcit, le ciel est devenu noir et brumeux. Des nuages épais enveloppent les cimes des coteaux qui entourent le golfe. De San-Francisco on n'aperçoit que les bâtiments ancrés dans le port et les maisons de la ville basse. C'est comme un rideau de théâtre levé à peine et laissant entrevoir seulement les pieds des acteurs. L'air s'est énormément refroidi. Un vent glacial souffle du nord-ouest. De vingt-huit à trente degrés Réaumur nous sommes descendus à trois ou quatre au-dessus de zéro. En moins de dix minutes, nous avons passé des chaleurs caniculaires du Mexique aux frimas du Nord. On se dirait à Liverpool ou à Glascow par une vilaine journée de novembre.

Du wagon au grand steamer qui nous transportera de l'autre côté du golfe il n'y a qu'un pas. Mais ce pas est une course au clocher. Chacun saisit son sac, sa femme, ses enfants s'il en a, et, sans dire un mot d'adieu aux personnes qui ont partagé avec lui les fatigues et les périls du voyage d'un Océan à l'autre, il se lance vers la passerelle qui mène au bateau. Comme Oakland est la résidence du monde élégant de San-Francisco, les immenses bâtiments, des palais flottants, sont toujours remplis, et quelquefois il est difficile d'y trouver place. Le froid intense ne permet pas de se tenir dans les galeries. Aussi la vaste salle du premier étage, chauffée par de grands poêles, est-elle comble. Les fauteuils et banquettes sont occupés par des dames enveloppées de fourrures et pour la plupart mises avec goût et recherche. Les hommes portent le puncho ou le gros paletot d'hiver. L'ensemble de la nombreuse compagnie a un cachet décidément cosmopolite.

Et me voici débarqué sur l'autre rive du golfe, transporté au grand trot à travers des rues désertes et sombres, déposé enfin à l'*Occidental Hotel* et parfaitement logé dans un joli appartement bien clos, bien éclairé et surtout bien chauffé; car, sauf la neige, c'est l'hiver, le vrai hiver régulièrement et de plein droit établi pour les mois de juin, de juillet et d'août, à une ou deux lieues du vrai, du grand été semi-tropical du Mexique.

X

SAN-FRANCISCO

Du 10 au 13 et du 22 juin au 1er juillet.

Son origine. — Les pionniers. — Le règne des *pikes*. — Le comité de vigilance. — Le commerce et l'industrie. — Wells et Fargo. — Réaction croissante contre les chercheurs d'or. — Situation, climat et physionomie de San-Francisco. — Ses habitants. — Son caractère cosmopolite. — Un intérieur allemand. — Le quartier chinois. — Mauvais traitements infligés aux émigrants de race jaune. — Les colléges des Jésuites. — Cliff-House.

Au moment de la découverte de l'or, la mission de Dolores n'était plus qu'une ruine. Des Pères franciscains l'avaient fondée du temps de la domination espagnole[1], mais, dès la séparation du Mexique, ils l'abandonnèrent. Près du couvent s'élevait un *presidio*, petit-fort bâti par ordre de Sa Majesté Catholique pour la protection de la mission. Sous le gouvernement mexicain, quelques soldats déguenillés y montaient encore la garde. De rares canots sillonnaient alors les eaux solitaires de la baie qui, comme le *presidio*, portait le nom du fon-

1. En 1777.

dateur de l'ordre. Le fauve et le chasseur indien hantaient les forêts des montagnes qui encadrent le bassin, mais les coteaux environnants étaient déjà cultivés par des indigènes que les moines de Saint-François avaient gagnés au christianisme, et, dans une certaine mesure, à la civilisation. En 1849, lorsque la « fièvre de Californie » commençait à sévir dans le Missouri, à New-York, à Boston, dans toutes les grandes villes de l'Est, et à envoyer sur cette plage lointaine les premiers chercheurs d'or, San-Francisco se composait à peine de quatre maisons qui méritassent ce nom. Aujourd'hui, la jeune métropole, *the queen-city*, compte cent trente à cent quarante mille habitants. C'est à la découverte de l'or qu'elle doit son origine et sa rapide croissance. C'est à son commerce déjà considérable, au défrichement du sol, à l'agriculture qui, bientôt, il faut l'espérer, remplacera l'exploitation des mines, à son industrie encore dans l'enfance, mais susceptible d'un grand développement, qu'elle devra les éléments d'une prospérité solide et durable.

Ici tout est jeune : la nature encore vierge; les maisons, dont les plus vieilles n'ont pas vingt ans; les habitants, dont les plus âgés n'en comptent pas cinquante. Parmi ces derniers se font remarquer, comme de véritables ruines, les patriarches, les hommes des *early days*, les *pionniers*, comme ils s'appellent eux-mêmes, ceux qui ont vu naître la capitale de l'or, qui, en arrivant, ont habité l'une de ces quatre maisons, ou bien ont couché à la belle étoile, sous la protection des canons, s'il y en avait

encore, du presidio mexicain. Ce sont maintenant des hommes à la chevelure et à la barbe grisonnantes sinon blanches, car on vit vite en Californie, et d'un aspect comparativement respectable. Leurs rangs se sont éclaircis. Beaucoup d'entre eux sont morts, et morts pauvres ; très-peu ont fait fortune, et peu seulement, en retournant dans leur pays, ont pu emporter avec eux de modestes économies. Ceux que j'ai vus n'avaient pas l'air prospère. Cependant ils ont tous consacré leur vie au culte de l'or, l'ont arraché des entrailles de la terre, ou dégagé des sables des cañones. L'or a passé par leurs mains, mais rien, ou peu s'en faut, n'y est resté. Ces hommes rappellent le vieux lion de la fable qui a perdu ses dents. L'âge et les infirmités ont tempéré l'éclat de leurs yeux. On voit bien que c'étaient de rudes aventuriers, autant que de rusés compagnons. Leur teint aussi n'est pas des plus purs : le hâle et l'alcool y ont laissé des traces. Mais, malgré des vêtements un peu râpés, malgré la frugalité des repas, malgré les fatigues, les dégoûts, les déceptions d'une existence manquée, ils n'ont pas tourné à la misanthropie. On reconnaît dans leur visage un fond de bonhomie caustique, dans leur maintien l'autorité que donne l'expérience, et même une certaine dignité. La considération dont ils jouissent, du moins à leurs propres yeux, les soutient. Ne sont-ils pas les premiers qui ont foulé ce sol précieux, qui ont, par leurs découvertes, appelé la multitude, jeté les fondements, préparé la grandeur actuelle, les merveilles plus grandes de l'avenir ? Ce sont des hom-

mes qui se sentent, et vraiment on ne peut guère leur en vouloir. Je me suis laissé raconter par eux l'histoire de San-Francisco. C'est de l'histoire contemporaine, puisqu'elle n'embrasse que vingt ans; mais ces vingt ans, envisagés au point de vue des transformations dont ils ont été témoins, représentent des siècles. Et penser que ces hommes ont jeté la semence, qu'ils ont vu la plante pousser, grandir, se développer en un arbre magnifique. Certes, tout n'est pas leur œuvre, tant s'en faut; mais une certaine part de la paternité, ils peuvent la revendiquer à bon droit. C'est seulement après avoir entendu parler ces Romulus modernes, que je comprends la fondation de Rome, les passions ardentes des aventuriers qui en ont tracé les limites, posé la première pierre, arrosé du sang d'un frère, dans des rixes quotidiennes, le sol qu'ils se disputaient déjà, tout en le disputant encore aux bêtes féroces et au désert. Les détails que le burin de Tite-Live a dédaigné de nous transmettre, il me semble les trouver dans les récits des fondateurs de San-Francisco, de «Frisco», comme ils l'appellent familièrement.

Les cinq ou six premières années de l'existence de la nouvelle ville forment l'époque de la guerre de tous contre tous, *bellum omnium contra omnes*. Frisco présentait alors la physionomie de toutes les villes naissantes de l'Amérique: une ou deux rues bordées de maisons en planches, en poutres, en toile; quelques grandes constructions, prétendues monumentales: les auberges; puis les maisons de jeu, les maisons de prostitution. Aux mines, le travail excessif;

dans la ville, l'orgie en permanence; les rixes, les meurtres, les assassinats partout. L'absinthe et le sang coulaient à flots. C'était tout simplement l'enfer, non l'enfer de Dante, mais celui des deux frères Breughel, dont l'un peignait des orgies de paysans, et l'autre des diableries telles qu'une imagination hollandaise du dix-septième siècle pouvait seule les inventer. C'est le sublime du genre vulgairement grotesque.

Les premiers arrivés venaient du seul État à esclaves de l'Ouest, le Missouri. On sait que ses habitants, immigrés pour la plupart des États du Sud, en ont conservé les idées et les goûts. Après avoir traversé les déserts du continent, après avoir les premiers occupé les terrains aurifères, les Missourimen virent arriver les frères de l'Est. Ceux-ci, les moyens de transport par la voie plus courte de Panama n'étant pas encore organisés, avaient dû doubler le cap Horn. C'étaient six, huit, douze mois de navigation à la voile. Dans les placers, les frères devinrent bientôt de formidables compétiteurs. L'antagonisme qui, dans le vieux monde, dans le vieux monde des Américains, a toujours subsisté entre le Yankee et l'homme du Sud, venait s'ajouter aux rivalités du métier. Comme moralité, les uns valaient les autres. Mais l'immigration des hommes du Nord continuait, celle du Missouri tarissait. Après cinq ans d'une anarchie que nous avons de la peine à nous figurer, mais qui n'empêchait pas le progrès matériel de la ville, les hommes du Nord se sentirent en force, et bientôt ils eurent décidément le dessus. Ils établirent le fameux Comité de

vigilance. Tout homme qui avait commis un meurtre, ou qui, seulement par sa conduite, permettait de supposer qu'il serait capable de tuer son prochain, fut, surtout s'il était du Sud, traduit devant le comité et pendu au premier arbre, *morto popolarmente*, comme aurait dit Machiavel. C'est de la création de ce tribunal, tout partial, arbitraire, et irrégulier qu'il était, que date l'établissement d'un état de choses au moins supportable. Les hommes de désordre de la veille, transformés en juges, prirent eux-mêmes du goût à faire de l'ordre. Tout le monde s'en trouvait mieux.

C'est ici que s'ouvre la seconde époque[1]. Le règne des *pikes*, grâce aux exécutions sommaires, était clos à jamais. Les membres du Comité de vigilance eurent le bon esprit de le dissoudre eux-mêmes, et de céder la place à des tribunaux régulièrement constitués. Mais une autre révolution s'accomplissait graduellement dans les esprits. Au commencement, tout le monde avait couru aux mines. Dans les imaginations des premiers émigrants, la Californie n'était qu'une carrière d'or pur. On n'avait qu'à le saisir et l'emporter. Le désabusement ne se fit pas attendre, et à la fin on comprit que l'or cherché ne se trouvait pas seulement dans les placers. On découvrit même que d'autres occupations rendraient plus que la fouille et le lavage, pourvu qu'on importât dans le pays ce qui lui manquait: des capitaux et de l'honnêteté. Des hommes pourvus des uns et de l'autre commencèrent alors à arriver et

1. 1855 et 1856.

à s'établir à San-Francisco. Après les aventuriers, les gens sérieux; après l'anarchie, des garanties tant soit peu suffisantes pour la vie et la propriété. Il y avait donc de l'ordre, de la sécurité et de l'honnêteté, dans le sens californien il est vrai, non dans le nôtre. L'ordre n'excluait pas encore le revolver, ni la nécessité dans les transactions de s'entourer de précautions qui, à la Cité de Londres et à Wall-street, feraient rougir pour celui qui en serait l'objet. Mais le progrès n'en était pas moins très-notable, et, à en juger par ce que je vois, ne s'est pas arrêté. Avec une rapidité comparable seulement à l'épanouissement de la végétation durant les courts printemps des régions arctiques, une nouvelle classe d'hommes se formait comme par enchantement. Elle se composait de nouveaux immigrés qui apportaient des capitaux et de quelques rares pionniers qui, après s'être enrichis dans les placers, voulaient bien rentrer dans le giron de la civilisation. C'étaient des hommes d'affaires sérieux. Ils s'installèrent paisiblement à Montgomery-street, refoulèrent les mineurs au second rang, apportèrent dans les spéculations une sagacité, une hardiesse et un à propos admirables. Ce qui les distingue surtout, c'est l'intuition et le courage. Ils devinent les affaires; ils voient les profits comme dans une vision, puis ils se lancent à la poursuite de l'idéal et le plus souvent le réalisent. Ce sont de grands marchands; seulement, vous qui venez d'Europe ou même de New-York, si vous voulez faire des affaires avec eux, dites-vous bien qu'ils sont aussi forts et plus fins que vous, et que leurs idées sur la limite

entre le permis et l'illicite sont plus larges que les vôtres.

Ces hommes ont fondé un grand nombre de compagnies et de banques particulières qui travaillent avec des capitaux américains et anglais, et dont les ramifications s'étendent à Londres, à Shanghaï, à Hong-kong, à Calcutta, à Bombay. Un des plus remarquables établissements de ce genre est la compagnie *Wells et Fargo*. Ses opérations multiples ont pour champ d'activité toute la partie occidentale du continent, depuis les Montagnes Rocheuses jusqu'au Pacifique, depuis les confins de la Colombie anglaise dans le Nord jusqu'aux frontières du Mexique dans le Sud. Ses agents sont éparpillés sur toute cette surface immense. Dans les coins les plus reculés des districts miniers et de la forêt vierge, là où il y a un établissement de blancs, on est sûr de trouver une petite maison bien proprette, portant en lettres colossales l'inscription Wells, Fargo et C^ie^. Cette compagnie sert de banquier aux planteurs, aux *backwoodmen*, aux mineurs, aux petites villes qui s'improvisent tous les jours soit pour disparaître le lendemain, soit pour devenir des centres importants. Le transport des paquets et des lettres forme une des branches les plus importantes de l'activité de Wells et Fargo [1]. A cet effet ils achètent des enveloppes de l'administration des postes, ajoutent le leur au timbre officiel, et les revendent avec une faible augmentation de prix. Le petit sacrifice qu'ils exigent

1. En 1863, la Compagnie a acheté du gouvernement deux millions d'enveloppes à trois cents, quinze mille à six cents, trente

du public, est largement compensé par la régularité et la parfaite sécurité de leur service.

Jusqu'à l'avant-dernière année, ces opérations ont constamment augmenté ; mais elles se sont considérablement réduites depuis l'ouverture du grand chemin de fer. Les diligences et cars de Fargo et Wells ne vont plus chercher les voyageurs et marchandises au fort Laramie ni à Salt-lake-City. C'est la voie ferrée qui s'est chargée de cette partie de la besogne ; mais ils continuent à desservir toutes les autres routes censées carrossables qui aboutissent aux railroads, ou relient les points importants d'Idaho, de Montana, de Nevada et des États Pacifiques depuis Olympia jusqu'à Los Angeles et San-Diego. On peut donc se faire une idée de l'importance de cette compagnie. Ses capitaux ne tirent pas leur origine des placers. Je relève ce fait significatif, que presque la totalité des actions Fargo et Wells se trouve entre les mains de la haute finance de New-York. Les capitaux anglais engagés dans les maisons de banque et aussi dans quelques grandes compagnies sont et deviennent de plus en plus considérables. Ce n'est donc en aucun cas directement l'or californien qui alimente l'activité commerciale de San-Franscisco. Cet or au contraire s'en va à l'étranger et surtout en Angleterre. Il serait curieux

mille à dix et à dix-huit cents, soixante-dix mille timbres-poste à trois cents et douze mille cinq cents à six cents. J'emprunte ces détails, comme quelques autres qui d'ailleurs m'ont été confirmés sur les lieux, à un livre intéressant que j'ai déjà cité : *Across the continent*, New-York, 1869, par Samuel Bowles. Cet auteur donne aussi des fragments d'un sermon dont on lira plus bas un extrait.

mais difficile de vérifier la proportion entre les valeurs des métaux précieux qui s'exportent et le montant des capitaux qui affluent de l'étranger.

L'industrie est en progrès constant. Le premier rang appartient aux manufactures de laine. Les nombreux troupeaux du pays lui fournissent la matière première. On vante aussi la perfection et la solidité des machines fabriquées ici. Ce sont les ateliers de San-Francisco qui fournissent aux mineurs les ustensiles dont ils ont besoin. L'importation de ces articles a presque complétement cessé. Naguère on envoyait d'ici les peaux dans les États atlantiques, pour y être tannées, puis réimportées sous forme de chaussures. Aujourd'hui, sous ce rapport aussi, on s'est affranchi de l'Est. La production des étoffes en soie promet de bons résultats. La manufacture des cotons est moins prospère. Somme toute, comparativement à ce qu'on fera, ce qui se fait n'est qu'un bon commencement. Mais les richesses naturelles abondent dans le pays et forment, si on veut les exploiter, autant d'éléments pour une saine et florissante industrie. Les capitaux ne manquent pas plus que les bras, car les Chinois qui affluent constamment sont d'excellents ouvriers. Dans les manufactures de laine, on les emploie de préférence. Ordinairement, on compte deux hommes jaunes pour un blanc; mais il y a des fabriques dont presque tous les ouvriers sont des enfants de l'Empire du Milieu. Comme le commerçant, l'industriel californien se distingue par la largeur des vues, la hardiesse des conceptions et la disposition naturelle à employer d'emblée les

grands moyens pour arriver promptement aux grands résultats. On dirait que la grandeur de la nature se communique aux activités humaines; et c'est peut-être là un des charmes principaux de ce pays, une des causes qui y ramènent presque toujours ceux qui l'ont habité longtemps.

Sa vraie richesse n'est pas l'or qu'on extrait de ses entrailles; c'est la fertilité de son sol. Si les renseignements statistiques qu'on m'a donnés sont exacts, la sixième partie de ses terres labourables est mise en culture. Les principaux produits sont et seront toujours les céréales. On en récolte assez pour pourvoir aux besoins du pays et exporter au Japon, en Chine, au Mexique, des quantités considérables de farine. Il est évident que cette exportation augmentera tous les ans. Mais il me paraît douteux que les blés des États Pacifiques puissent jamais entrer en concurrence avec les céréales des grands et inépuisables greniers de Minesota, de Wisconsin et des autres États du Centre. Leur débouché naturel sera l'Amérique du Sud et l'extrême Orient.

L'industrie agricole qui rend le mieux ici, c'est le jardinage. Sur certains points, les terrains qui produisent des fruits et des légumes sont d'un rapport fabuleux. La culture de la vigne fait aussi des progrès et donne des vins que j'ai entendu beaucoup vanter et vu peu boire. Je ne pense pas que dans le pays même ils puissent jamais soutenir la concurrence des vins français. Le long des chemins de fer, de celui surtout qui, en traversant toute la partie septentrionale de la Californie et tout l'État de l'Orégon, reliera bientôt la baie de San-Francisco

avec Portland, le prix des terrains monte dans des proportions inouïes[1]. La spéculation y entre certes pour quelque chose; mais, quoique peut-être exagérée momentanément, cette augmentation de la valeur du sol se fonde sur l'augmentation correspondante de la valeur et de la qualité des productions; en un mot sur des résultats qu'on peut dire brillants et sur des espérances qu'on ne peut pas dire chimériques.

Plus le commerce, l'industrie et l'agriculture prospèrent, plus la réaction qui se fait ici contre l'exploitation des mines gagne du terrain. Cette question a été souvent débattue en ma présence. J'ai même entendu soutenir, par des hommes qui font autorité en pareille matière, la thèse qui me semble paradoxale : que les frais absorbent les profits et qu'on a enfoui dans la terre autant d'or qu'on en a extrait. Comme preuve, on cite le peu de diminution de la valeur des métaux précieux, malgré les quantités prodigieuses rendues par les placers d'Amérique et d'Australie. Mais ce fait s'explique mieux, il me semble, par l'immense augmentation, durant les trente dernières années, des produits de l'industrie européenne auxquels l'or importé sert de signe représentatif, et, dans une moindre proportion, par l'exportation constante de l'argent vers la Chine.

1. Je m'abstiens à dessein de reproduire les chiffres qu'on m'a donnés, parce qu'ils me paraissent exagérés. Je crois bien faire aussi de ne pas fatiguer le lecteur par des détails statistiques qui n'ont de valeur que lorsqu'ils viennent de sources officielles et sont scientifiquement groupés. Mon intention n'est pas de fournir ici une étude complète sur l'état de la Californie. Je tâche seulement de réunir, dans un tableau succinct, les informations que j'ai pu recueillir sur les lieux.

Quoi qu'il en soit, l'opinion hostile à l'exploitation des mines se propage de plus en plus. Les griefs sont nombreux et se présentent d'eux-mêmes à l'esprit de chacun : Les chercheurs d'or qui arrivent isolément n'apportent aucun capital, n'offrent aucune garantie de moralité, appartiennent en général à la classe la moins respectable des émigrants. Rendus aux mines, ils subissent l'influence de l'atmosphère délétère qui s'y est formée. Comme les titres de propriété sont mal définis, des rixes continuelles s'élèvent, d'un côté entre les différentes petites bandes de mineurs, et de l'autre entre ces bandes et les planteurs. Toute l'existence de ces hommes devient une constante protestation contre les conditions fondamentales de la vie civilisée. Quant au gouvernement, il manque des moyens ou de la volonté de les ramener au respect des lois. Ce n'est pas tout. L'expérience a prouvé que, sauf de rares exceptions dues au hasard, les individus ne peuvent lutter avec les compagnies. Ruinés tôt ou tard, ils quittent le travail et deviennent la terreur des planteurs, de vrais bandits, enfin une plaie saignante de la société californienne. Les compagnies, et il y en a de grandes et de petites, environ trois mille, courent aussi les plus grands risques. A des gains énormes répondent des pertes ruineuses. Leur activité n'est, en réalité, qu'un gros jeu de hasard, car une de ses conditions caractéristiques, c'est l'incertitude et la rapidité du gain ou de la perte. On en conclut donc, avec raison, que la recherche de l'or est une source permanente de démoralisation. Au point de vue matériel, c'est la destruction des

terres labourables qui seraient bien autrement précieuses si, au lieu d'en fouiller les entrailles, on voulait les rendre à la culture. Pour se faire une idée de l'étendue des dévastations, on n'a qu'à visiter les districts miniers. Partout où les procédés hydrauliques ont été employés sur une grande échelle, les terrains les plus fertiles sont convertis en un chaos de rocs et de gravier. Mais c'est de l'excès même du mal que sortira le remède. Le moment arrivera où l'agriculture, qui se développe à pas de géant, sera en mesure de disputer victorieusement le sol à l'exploitation des mines. Ce sera une révolution heureuse que la partie la plus respectable du public appelle de tous ses vœux. *Mining is a curse :* « nos mines sont une malédiction ; » voilà ce que tout le monde me dit. On ne peut guère mieux interpréter cette conviction que ne l'a fait un des prédicateurs protestants de San-Francisco. « Ne nous faisons pas d'illusions, disait-il. Jamais, l'histoire le prouve, la société n'a pu s'organiser d'une manière satisfaisante sur un sol aurifère. La nature même est de mauvaise foi. Elle corrompt l'homme, elle le séduit, elle le trompe. Elle se rit de ses sueurs. Elle transforme son travail en un jeu de hasard et sa parole en un mensonge. »

San-Francisco tourne le dos au Pacifique qui, malgré sa proximité, reste invisible. La distance entre la *queen-city* et l'océan n'est pourtant que de cinq à six milles. La ville regarde la baie qui, en s'étendant vers le sud-est, s'enfonce dans l'intérieur des

terres. C'est un bassin oblong entouré de hauteurs, ici boisées, là couvertes de vignes et de champs. Des rues de la ville haute, pour peu que les rideaux sombres des brouillards d'été veuillent bien se lever, vous jouissez d'une vue unique. Quelquefois, mais rarement et seulement le matin, le soleil pénètre et chasse pour quelques instants cette couche épaisse de nuages qui traîne sur les hauteurs environnantes. Alors, enveloppé de votre paletot, grelottant de froid, vous apercevez, comme à travers un cadre noir, un petit bout de ciel bleu et les coteaux lumineux de Santa-Clara et de San-José. Vous avez au moins la satisfaction d'entrevoir l'été.

La ville est bâtie moitié sur la plage artificielle qui à force de travaux et de dépenses a été gagnée sur les eaux du golfe, moitié sur le versant oriental du *Coast-range*, de cette digue de granit qui, en courant du nord au sud, arrête les flots du Pacifique. Une seule ouverture y a été pratiquée par la nature : c'est la *Porte d'Or*. Francis Drake a été le premier à en franchir le seuil. Elle donne accès aux bâtiments et en même temps aux vents glacés, chargés de vapeur, qui, soufflant avec force du nord-ouest, c'est-à-dire du pôle, pendant les trois mois d'été, viennent se choquer contre la chaîne des côtes, et, après avoir glissé le long de ce rempart infranchissable, pénètrent par la Porte d'Or, s'engouffrent dans la baie et accumulent au-dessus de San-Francisco un groupe d'immobiles et sombres nuages. C'est l'hiver au cœur de l'été, l'hiver circonscrit dans la banlieue de la ville et entouré des chaleurs presque tropicales qui, à cette époque de l'année,

embrasent les plaines de Californie. Contraste singulier qui ne cesse de me frapper ! Je suis ici depuis près de trois semaines, et je n'ai aperçu quelques rayons blafards du soleil que deux ou trois fois, et encore pour quelques instants à peine.

La plus grande moitié de la ville occupe, je l'ai dit, le flanc de la montagne. C'est un plan très-rapidement incliné, un rocher de granit recouvert ici d'une couche épaisse de sable et de gravier. Si les « pionniers » avaient conformé le tracé des rues au mouvement du sol, on aurait pu tirer parti de ses inégalités et facilement établir des voies de communication carrossables. Mais les fondateurs étaient, pour la plupart, des Yankees et des hommes du Missouri qui n'admettent que la ligne et l'angle droits. Figurez-vous l'un des versants d'une vague immense fouettée par la tempête et présentant mille petites concavités. Voilà le terrain. Maintenant, en homme habitué à commander aux éléments et à transporter les montagnes, dites-vous : je veux que ces rochers, que ces dunes disparaissent ; les voilà convertis en plaines — dans votre imagination. Puis vous prenez une règle et une équerre, et vous tracez les rues et les avenues, les « blocs », les carrés, exactement d'après le modèle de toutes les villes américaines. Boston fait une exception, mais Boston a été bâti par des Anglais. Si San-Francisco était à refaire aujourd'hui, il prendrait une tout autre physionomie. L'élément cosmopolite, qui commence à y prédominer, lui imprimerait son cachet. Mais le génie de l'Américain est d'aller de l'avant, de ne pas tourner les difficultés, de les attaquer de front,

de prendre le taureau par les cornes. Grâce à cette hardiesse, on a obtenu des résultats merveilleux. Quelquefois on a fort mal réussi. La construction de San-Francisco, tout le monde en convient aujourd'hui, est un non-succès.

La circulation des rues est incommode, et leur aspect pénible, laid et, en quelques endroits, une vraie caricature. Après avoir tracé les rues en ligne droite, on se mit à bâtir des deux côtés ; puis, pour rendre la voie carrossable, on abaissait le niveau de la rue, on la convertissait en une profonde tranchée, les maisons, accessibles seulement par de petits escaliers, restant comme suspendues en l'air. Cela vous rappelle les déblais des chemins de fer aux abords de nos grandes capitales. Il n'y a rien de plus laid ni de plus incommode. Bientôt on découvrit que, le sol n'étant pas déjà très-solide puisqu'il consiste plus ou moins en sable et en gravier, l'action du vent qui s'engouffrait à plaisir dans ces artères compromettait très-sérieusement la solidité des habitations aériennes perchées sur le bord de précipices. Des accidents graves eurent lieu. Plus d'une fois il arriva que la *brise* du nord-ouest, après avoir secoué les fondements mis à nu par les excavations, jeta des maisons dans la tranchée. La dépense de ces fouilles était en outre considérable. On abandonna donc ce système, impossible d'ailleurs quand il ne s'agissait pas de conduire des rues à travers des mamelons isolés, mais de les faire monter sur les flancs de la montagne. En ce cas, on s'aidait de gradins. Il s'ensuit que les voitures, pour arriver dans les hauts quartiers, ont à faire de

longs détours. Lorsqu'on se promène dans la ville basse, en regardant vers les rues transversales, l'œil est surpris, je dirai presque choqué, par l'effet optique de ces lignes droites brisées par le niveau. Partout ailleurs, si vous contemplez une longue avenue rectiligne, les maisons ou les arbres qui la bordent s'abaissent vers l'horizon. Ici, par suite de la configuration abrupte du terrain, ils montent. On dirait qu'il y a là des fautes de perspective. Mais la nature n'en commet jamais. C'est l'œuvre des hommes qui la fait paraître coupable d'une infraction à ses lois.

Les habitations, à très-peu d'exceptions près, sont toutes construites en bois. Des maisons de bois assises sur le sable ! Il n'y a rien de moins solide. Mais ce qui est caractéristique pour la race forte et hardie qui les occupe, c'est le sang-froid avec lequel on répond à vos sinistres prédictions : Eh bien, on rebâtira !

Ne croyez pas que ces hommes si occupés de faire de l'argent, ne sachent pas apprécier les agréments de la vie, et qu'ils dédaignent les arts. Dans le dessin des maisons de la haute finance, presque toutes d'un style qu'on pourrait appeler renaissance américaine, et qui se répand de plus en plus en Europe, se remarquent les traces de la recherche du beau. Je ne dis pas qu'on l'ait toujours trouvé. Ce que je reproche à tous ces édifices prétentieux, ce sont leurs matériaux. Bâtir avec des poutres et des planches, les couvrir de plâtre et leur donner la forme et la couleur du marbre ou de la pierre de taille, c'est involontairement commettre un faux qui n'échappe

pas à l'œil si vous avez l'entente de l'architecture, et qui le blesse si vous en avez le goût. Mais l'intérieur de la plupart de ces maisons est beau, commode, spacieux; l'ameublement, riche et rarement surchargé. Peu ou pas de colifichets. Le génie californien dédaigne les petites choses. En revanche, quelques objets d'art de prix. On retrouve des statues qu'on a pu voir dans les ateliers des premiers sculpteurs de Rome. Les villas d'Oakland sont fort vantées. Celles que j'ai visitées méritent leur réputation. La maison de M. B*** est digne d'un prince de la finance; la résidence du général K***, mon aimable compagnon à travers l'Atlantique, un vrai bijou d'élégance et de goût. La maison et le jardin sont sa création. L'art et la nature y ont prodigué leurs trésors.

Mais revenons à San-Francisco. J'aime les modestes demeures des petites gens; elles ont aussi leur mérite. Rarement elles manquent d'un jardinet, — une corbeille remplie de roses et de fuchsias. Les jardins des gros personnages, quoique peu étendus, sont bien imaginés; il y a de petites pelouses parfaitement arrosées et une grande variété de fleurs que la douceur du climat permet d'entretenir et de renouveler pendant toute l'année.

Les grands hôtels, les édifices publics, se ressemblent partout, du moins en Amérique. Il y a plusieurs églises. Deux ou trois sont de beaux spécimens de l'architecture sacrée. Le temple le plus somptueux est la synagogue. Je la nomme la première, parce que, placée sur un des points culminants de la ville, elle attire les regards plus qu'au-

cune des églises chrétiennes, et constate, soit dit en passant, l'importance locale de l'élément juif. Sainte-Marie, la cathédrale catholique, est une belle et noble construction gothique. Saint-Ignace porte le cachet du style de l'ordre auquel il appartient. Enfin il y a Saint-François. Les protestants des différents cultes possèdent des temples plus ou moins considérables. N'oublions pas les deux *joss-houses*, les pagodes des Chinois. Ce qui semble assez significatif, ce sont les dates de la construction de presque toutes les églises protestantes ou catholiques : 1854 et 1855. C'est le moment où le Comité de vigilance commençait à fonctionner. Pendant qu'il sévissait contre les malfaiteurs, les habitants paisibles pouvaient se rappeler qu'ils étaient chrétiens. On faisait des collectes, et l'établissement de l'ordre matériel coïncidait avec la pose de la première pierre des églises. Les écoles aussi appartiennent à cette époque. Le luxe architectonique de ces constructions me paraît exagéré et déplacé.

Montgomery et Market-street sont les grandes artères de la ville basse. Elles traversent les quartiers commerçants et industriels. L'animation s'y concentre de préférence. Les autres rues sont plus ou moins désertes. La plupart des négociants ont leur habitation dans la ville haute. La couleur générale est celle de la poussière qui ne cesse de tourbillonner dans l'air. Les nuances varient de l'ocre jaune au brun pâle, et sous l'ombre des nuages d'été, au gris foncé. Les édifices, les trottoirs, le pavé de bois, le macadam, tout est inondé de ces teintes tristes et uniformes. Un dessin à la

sépia exécuté sur du papier jaune, et où les ombres seraient indiquées avec de l'encre de chine, en pourrait donner une idée. Le sable envahit les rues, et la poussière les maisons.

Tout cela n'est pas très-attrayant, et cependant le croiriez-vous, on n'est pas huit jours à Frisco que l'on commence à s'y faire. Presque tous les résidents étrangers, surtout les Allemands, n'avaient en arrivant qu'un rêve : vite vite faire fortune, et puis retourner dans la patrie. Mais, quand l'heure du départ sonne, on a changé d'avis ou plutôt de sentiment. On reste, ou bien si on se décide à partir, le plus souvent, au bout d'un certain temps, on revient. Cette vie californienne a évidemment des charmes auxquels personne ne se soustrait. Tout est grand, tout est facile, du moins dans l'idée de gens qui se croient capables de tout, et c'est ici l'idée prédominante. Tout le monde se sent les coudées franches. L'espace est immense, et l'espace vous appartient. L'avenir aussi. Cette conviction profondément enracinée dans les âmes favorise les conceptions hardiès, vous guide dans les moments de trouble et d'incertitude, ranime les découragés, les soutient dans les épreuves. L'atmosphère morale autant que l'air que vous respirez agit sur le physique et sur l'esprit comme du vin de champagne. La vie qu'on mène est à l'avenant. Vous êtes dans la misère ou dans l'abondance. Si vous êtes pauvre, eh bien, travaillez! Vous êtes le maître de vos destinées. Et on travaille. Dans les premiers jours, les *early days*, et même il n'y a pas encore très-longtemps, il n'était pas rare de voir des

gentlemen offrir leurs services aux coins des rues comme portefaix. On les voyait charger sur leurs épaules, que couvrait un habit noir de drap fin parfaitement coupé, des sacs de farine, des malles de voyage, des pianos. Chaque course leur valait un dollar. Aujourd'hui on est déjà loin de cet état de choses primitif, exceptionnel, fantastique. Chacun a trouvé son assiette. Les bras ne font plus défaut ; seulement les prix de la main-d'œuvre, fabuleux à notre sens, sont restés les mêmes. Mais ne pensez pas que la vie soit aussi chère que certains voyageurs veulent vous le faire croire. Dans les premiers hôtels, vous payez trois dollars en or, environ dix-sept francs et demi. Tout est absolument compris dans ce chiffre, sauf les vins. Il n'y a pas d'extra. On vous donne une excellente chambre, et on vous nourrit avec profusion. La cuisine n'est peut-être pas de votre goût, mais on ne vous sert que des denrées de première qualité. De plus, vous jouissez de tout le comfort des grands hôtels américains. Pour un beau et grand salon, éclairé à jour par six becs de gaz (hélas !) et chauffé du matin au soir, on me fait payer cinq dollars. A Londres, à Paris, à Vienne, cela coûterait plus cher. Les mineurs et les gens qui n'ont aucune prétention à l'élégance, trouvent des maisons où ils sont très-convenablement hébergés et nourris à raison d'un demi-dollar par jour. Cela donne la mesure des prix, nullement exagérés, des objets de première nécessité.

Ce qui me frappe, c'est de trouver partout le progrès le plus avancé. Dans les édifices publics, aux

comptoirs des grands banquiers, dans les maisons particulières, les écoles publiques, les ateliers, les manufactures, on a appliqué les dernières conquêtes des sciences exactes, de la physique et de la mécanique. La ventilation des appartements, encore à l'enfance chez nous, est admirable. Les aménagements pour l'éclairage et les conduites d'eau, pour le chauffage, pour toutes les branches du service, laissent peu à désirer. Comparez les grands steamers du Pacifique avec ceux de l'Atlantique, et vous trouverez que, pour tout ce qui a trait au luxe et à l'agrément, ces derniers sont fort arriérés. New-York et Londres sont évidemment distancés par San-Francisco. Ce seul fait surprendrait quand même cette ville ne serait pas une oasis que, d'un côté les déserts du continent américain, de l'autre le Pacifique et l'Océan Indien, séparent du monde civilisé. Mais le fait n'a pas besoin d'explication. Ici tout est à créer, à bâtir pour ainsi dire depuis les fondements. On n'est pas arrêté ni même gêné par les égards dus aux créations du passé. Le passé? Mais il n'y a pas de passé. C'est là le secret de la vie californienne. Ajoutez qu'on a, pour tout, l'argent nécessaire. C'est-à-dire on l'a ou on ne l'a pas; si on ne l'a pas, on l'aura; cela revient au même, car on a du crédit. On ne recule donc devant aucune dépense. On profite de toutes les inventions sorties des têtes spéculatives du vieux monde et des « États[1] ». On se les approprie, on les applique sur une grande échelle.

1. C'est ainsi qu'on désigne en Californie spécialement la Nouvelle-Angleterre et en général les États de l'Est.

Le climat aussi a ses charmes : un printemps continuel, surtout pendant l'hiver, qui ne connaît ni neige, ni glace. En été, au contraire, règnent le froid et les brouillards. Pendant cette dernière saison, les poitrinaires, les personnes délicates, font bien de quitter la ville. Pour échapper aux rigueurs des mois de juillet et d'août, ils n'ont qu'à traverser le golfe et à se réfugier à Oakland. Le voyage s'accomplit en moins d'une heure. Ils y trouvent une température douce et pas de chaleur, car ce lieu de plaisance est situé entre la région brumeuse de la Porte d'Or et les plaines brûlantes de l'intérieur.

Et ici n'oublions pas l'abondance des fleurs, des fruits, du poisson. Tout le monde peut en avoir. La vue seule de tous ces trésors de la nature exposés aux marchés publics réjouit le cœur. Les oranges se vendent à profusion ; elles arrivent pourtant de loin, du sud de l'État, de los Angeles et de San-Diego, et la plus grande partie est importée par des voiliers qui mettent vingt à trente jours pour venir de Taïti et d'autres îles de l'Océanie.

A chaque pas que vous faites dans les rues, vous êtes rappelé à la conscience des grandes distances qui vous séparent du vieux monde. L'extrême Orient et l'extrême Occident se rencontrent ici. C'est à San-Francisco qu'on commence à comprendre que la terre est ronde et que les extrêmes se touchent. On flâne dans Montgomery-street. Des servantes, des cuisinières allemandes reviennent du marché. Les Allemands sont très-nombreux ici. Il y a des moments où l'on n'entend parler que leur langue. Quelques pas plus loin, les sons insaisissables des

fils du Céleste Empire frappent votre oreille. Deux d'entre eux, livides de colère, se disent, je suppose, des injures. Ils ne se montrent pas les poings, car en Chine c'est le signe du respect, mais ils inclinent la tête en l'ébranlant fortement. Leurs camarades, groupés en cercle, rient à gorge déployée. Quelle laide compagnie! Au coin de la rue, vous tombez dans une troupe d'Irlandais et d'Irlandaises reconnaissables à leur dialecte, à leurs traits caractéristiques; les femmes, à la taille élevée et aux mantilles noires. Les Mexicains n'ont pas disparu entièrement. Ils occupent un quartier de la ville haute. C'est du sang mêlé, mais le type andalou, c'est-à-dire arabe, prédomine. Les Américains vrais, les hommes des États, les Yankees, sont numériquement en minorité. Dans les commencements, ils étaient plus ou moins les maîtres. Ils marchent encore à la tête du progrès: ils donnent les idées; ils dirigent le haut commerce; mais ils ne sont plus les maîtres de la place. D'autres éléments sont venus leur disputer le terrain; d'abord la masse des émigrants étrangers: les Irlandais, les Allemands, les Chinois; ensuite, dans une proportion croissante, les capitalistes anglais. La France est représentée par quelques maisons de commerce respectables de second ordre. Au reste, elle fournit San-Francisco, comme tous les points du globe, de modistes, de coiffeurs, quelquefois d'acteurs. Les Français n'aiment pas à émigrer. Ils préfèrent chercher fortune chez eux. La petite colonie autrichienne se compose presque exclusivement de Dalmates. Quelques-uns d'entre eux ont établi des maisons de commerce et font de bonnes

affaires. D'autres sont colporteurs, vendeurs de fruits ou ferblantiers. Ce sont de braves et paisibles gens, très-bons Autrichiens, généralement considérés, n'ayant jamais de rixes entre eux, rarement avec leurs confrères des autres nationalités et donnant peu de soucis à notre excellent consul. Ah! mousieur Mücke, je ne fais pas comme eux; j'abuse de vous, de votre bonté et de votre temps. Mais aussi, quels bons moments je vous dois, et quels bons souvenirs j'emporterai!

L'Allemagne envoie à cette population cosmopolite un contingent important par le nombre et par les qualités qui, sous toutes les latitudes, distinguent ses fils. Ils sont laborieux, sobres, économes. Ils possèdent surtout deux vertus qui généralement manquent à l'Anglo-Américain : Ils savent mieux attendre et se contenter de plus petits profits. Ils travaillent à meilleur marché et vivent à meilleur compte. Sous le rapport social, ils sont supérieurs à leurs compatriotes des États. Leurs enfants savent et parlent habituellement la langue des parents, et restent Allemands tout en se faisant Californiens. J'ai assisté à une représentation d'une troupe de comédiens allemands. La salle du théâtre, qui a environ les dimensions de celle de Leipzig, était comble. Dans les États de l'Est et du Centre, la seconde génération *s'américanise*[1]. Entrez dans un des comptoirs allemands de Montgomery-street, et vous vous croirez à Brême ou à Hambourg. Pénétrez dans l'intérieur d'une de ces familles, ce qui est facile, car

1. Voir page 62.

l'Allemand de San-Francisco est hospitalier : il sera charmé de vous conduire chez lui, pourvu que ce soit à la fin de la journée, après qu'il a fermé son comptoir.

Le chemin est long, car nous allons à la ville haute. Mais il y a le tramway, ou bien on va à pied; c'est une excellente promenade de santé. S'il fait jour encore, vous traversez sans inconvénient le quartier, peu sûr la nuit, et toujours mal famé, des Chinois. En montant une infinité de gradins vous gagnez les régions élevées, exposées à tous les vents, mais saines et jouissant d'une vue superbe. C'est là que de préférence habitent les Allemands et les Mexicains. Vous gravissez le dernier escalier, une échelle; vous grimpez de la rue, qui est une tranchée, au porche de la maison, et vous voilà en pleine Allemagne. La maîtresse de la maison, tout en vous faisant les honneurs, ne cesse d'avoir l'œil sur les jeunes filles très-proprettes, Allemandes aussi, qui servent à dîner. Le repas est excellent. Des plats de haute cuisine alternent avec des mets du Vaterland. Pendant qu'on croque une saucisse de Francfort, un jambon de Westphalie, en vidant une bouteille de Liebfrauenmilch, on pense aux frères absents et une larme brille dans les yeux de plus d'un convive. Partout et toujours, l'Allemand est sentimental. Il semble, au reste, qu'ici les hommes prennent, plus que les femmes, les allures du nouveau monde. Celles-ci restent essentiellement Allemandes : de bonnes ménagères, d'excellentes musiciennes, l'âme remplie des rêves poétiques, *haüslich*, *poetisch*, *musikalisch*. Elles dirigent la maison, elles soignent et

élèvent les enfants ; elles président aux travaux culinaires, ne dédaignent pas quelquefois de mettre la main aux casseroles ; et, malgré ces occupations multiples, il leur reste toujours quelques moments à donner à Schiller et à Gœthe. Le soir, c'est le tour de la musique : une symphonie de Beethoven exécutée sur le piano avec plus de sentiment que d'entrain, un *Lied* de Schubert chanté par une de ces voix mélodieuses dont le timbre argenté semble être le privilége des gosiers germaniques. L'arrangement des appartements, la disposition des meubles du salon et des fleurs, le choix des tableaux et des gravures, tout porte le cachet de ces existences modestes, nourries par le travail, embellies et ennoblies par un fond d'instruction sérieuse, par le goût et la pratique des arts.

Une nuit, assez tard, je sortais d'une de ces réunions où j'avais passé la soirée fort agréablement. Sûr de trouver mon chemin tout seul, je refusai de me faire accompagner. « Tournez le quartier chinois, » disait-on de toute part, et je me mis en route. Mais la nuit était sombre ; un brouillard humide et noir augmentait l'obscurité, et, à San-Francisco, de l'Allemagne en Chine il n'y a qu'un pas. Soudain je me trouve engagé dans une ruelle évidemment habitée par des êtres jaunes. Je presse le pas, mais dans la fausse direction, et me voici dans la grande rue du quartier chinois. Autant que les ténèbres permettent d'en juger, elle est complétement déserte. Les basses maisonnettes sont enveloppées d'ombres noires. Çà et là, une lanterne en papier cramoisi se balance sur un balcon peint aussi en

rouge. Des lueurs pourprées errent sur le pavé de bois, se croisent, sautillent aux saillies des poutres, s'éteignent plus loin. A chaque pas, je heurte contre les enseignes, des planches longues et étroites suspendues perpendiculairement à des triangles de fer et agitées par le vent. Le sinistre grincement des gonds se marie à des sons sourds, rauques, faibles, confus. Les maisons chuchotent, les enseignes ont trahi la présence d'un intrus. Je descends toujours. En quelques endroits, l'obscurité est complète, et je ne puis avancer qu'à tâtons. Dans d'autres, des reflets incertains, venant Dieu sait d'où, rampent sur le bossage des volets dorés d'une boutique, éclairent les traits de quelque monstre grotesque ou les caractères cabalistiques rouges et noirs d'une enseigne. Plus loin, à la lumière rousse et blafarde d'un bec de gaz isolé, je puis non reconnaître mais deviner le terrain qu'il me reste à parcourir. La violence du vent a augmenté. Chassés par les rafales, les nuages sont descendus dans les rues et glissent sur les dalles. Sous leurs ombres fugitives, les enseignes prennent la forme d'êtres humains rangés en double haie, s'agitant furieusement, accourant vers moi, s'entre-choquant, exécutant je ne sais quelle danse macabre. Je passe devant une porte ouverte. Une faible lumière en sort; j'entends des sons de voix et de sapèques. C'est un tripot de jeu. Un homme placé en vedette se tient collé contre le mur. En m'apercevant, il se précipite dans l'intérieur pour donner l'alarme. Il m'a pris pour un agent de police. Je continue aussi promptement que le permettent les gradins glissants. Déjà je puis

distinguer à mes pieds une des grandes rues transversales, déjà mon oreille se réjouit du bruit d'une voiture, de quelque omnibus attardé. Encore une centaine de pas, et je serai en pays civilisé. A ce moment, au coin d'une impasse, je suis assailli par une bande de femmes. Ces harpies se cramponnent à mes vêtements, me saisissent de leurs mains mignonnes aux doigts effilés, aux ongles en griffes. Elles sont toutes fardées de blanc, de rouge, de jaune et répandent l'odeur, qui n'est pas un parfum, propre à la race du Milieu. Jouant des coudes, je me dégage à grand'peine, et, suivi de leurs vociférations — leurs pieds mutilés les empêchent de courir après moi — je gagne enfin, la sueur au front, l'issue de cet enfer, et, une demi-heure après, le toit hospitalier de mon auberge.

Le quartier chinois, négligé et mal surveillé par la police, qui cependant sait assez bien maintenir l'ordre dans le reste de la ville, devient souvent le théâtre de crimes; mais les coupables sont presque toujours des blancs venus des mines pour célébrer leurs saturnales, jouer leurs doublons, « manger » un homme jaune, et, sans distinction de couleur, détrousser les passants. Ce sont les épigones ou les derniers survivants de la race de malfaiteurs que le Comité de vigilance a exterminée avec un si peu de cérémonie.

Cette promenade nocturne a été suivie de plusieurs visites au même quartier, faites pendant le jour et en compagnie de personnes qui entretiennent des relations avec les gros négociants chinois. On évalue à quatre-vingt ou cent mille le nombre des

émigrés chinois de Californie, dont quinze à vingt mille résident à San-Francisco. Quelques-uns d'entre eux ont fondé des maisons importantes, et jouissent d'une excellente réputation. On vante leur loyauté, leur intelligence et la facilité avec laquelle ils comprennent et adoptent les formes du commerce américain et européen. Ils importent de la soie, du thé et des objets de curiosité. L'un des notables est Fang-Tang. Établi ici depuis la première immigration de ses nationaux[1], il est parvenu à faire honnêtement une fortune considérable. Ses deux femmes et les plus jeunes de ses enfants sont restés à Canton. De temps à autre, il traverse le Pacifique pour leur rendre visite. Les émigrants chinois se font rarement accompagner de leur famille. Aussi ne voit-on en Amérique que la partie la moins respectable du beau sexe de cette nation. Cependant, depuis l'année dernière, plusieurs résidents ont fait venir leurs épouses. Fang-Tang aussi est disposé à amener ses deux moitiés, à donner, me disait-il, le bon exemple. L'arrivée de la femme honnête relèvera le moral de la colonie, et lui ôtera, jusqu'à un certain point, le caractère du provisoire. Bien des familles resteront dans le pays, elles se propageront, formeront un des éléments stables de la population des États Pacifiques. Ce sera une révolution riche de conséquences d'une portée incalculable.

Jusqu'à présent, les Chinois n'ont été que des oiseaux de passage. Aucun d'eux ne songeait à s'établir en Amérique. Ils appartiennent tous au Midi,

1. 1852.

aux deux grandes provinces de Kwangtung et de Kwangsi, à une classe supérieure aux koulis que l'on exporte de Macao au Chili et à la Havane. Ce sont, pour la plupart, des paysans aisés. Quelques-uns possèdent une certaine instruction, d'autres sont des artisans ; plusieurs apportent de petits capitaux, tous des bras vigoureux, un esprit ouvert et la ferme résolution de faire une modeste fortune. Tous, on l'a dit, ont quitté leur pays avec l'espoir d'y retourner. En prévision de la mort, ils prennent des arrangements pour que leur dépouille soit transportée dans le village qui les a vus naître. Le renvoi du corps forme l'une des conditions du contrat qu'ils passent soit avec les chefs de leurs compagnies, soit avec les Américains qui leur donnent du travail. Aussi, chaque steamer, chaque voilier en partance pour Hongkong ou Canton, emmène une cargaison de cadavres. Ces émigrés se divisent en plusieurs compagnies, dont les présidents résident à San-Francisco, et, d'après ce que Fang-Tang me dit, ces derniers ont sur leurs nationaux une assez grande influence. Ils pourvoient autant que possible au bien-être des arrivants, arrangent les disputes à l'amiable, et, afin de se passer des tribunaux américains, exercent, du consentement des parties contendantes, même au criminel, un certain pouvoir judiciaire. Ils accordent des secours aux malades, facilitent l'émigration des vivants, et le retour des morts, tâchent, en un mot, d'adoucir la rude existence de leurs compatriotes. Sans leur intervention constante et essentiellement paternelle, l'animosité trop justifiée qui anime les Chinois contre les blancs

éclaterait en actes de violence, et compromettrait probablement l'existence de la colonie.

Je ne trouve pas de mots assez sévères pour blâmer la conduite des Californiens à l'égard des hommes de la race jaune. Ces derniers sont presque mis hors la loi. Devant les tribunaux, leur témoignage est répudié. Ceux qui travaillent dans les mines sont frappés d'une capitation de quatre dollars par mois. Aux placers, des scènes sanglantes se reproduisent périodiquement. Les mineurs blancs donnent la chasse aux Chinois, les expulsent du terrain que ceux-ci ont acquis régulièrement, les tuent s'ils osent résister. Souvent, sans la moindre provocation de leur part, il les frappent ou les détroussent. Mais les choses en restent là. Il n'y a pas d'exemple d'un verdict de jury rendu contre les coupables. D'ailleurs, comment constater le fait? Aucun blanc ne dépose contre un homme de sa couleur en faveur d'un Chinois, et les compatriotes de ce dernier ne sont pas admis comme témoins. Que des hommes rudes, naturellement portés aux excès, stimulés par la jalousie du métier et jouissant d'une entière impunité, se croient tout permis vis-à-vis de leurs faibles quoique redoutables rivaux, rien de plus simple. Mais comment qualifier la conduite des membres de la législature, des juges, des jurés, d'hommes instruits, bien élevés, qui, parfaitement édifiés sur l'importance des services que rendent les Chinois et dont ils sont les premiers à profiter, ne rougissent pas de se mettre au service des mauvaises passions de la multitude? Mais hélas! c'est là une des plaies saignantes de la grande république, surtout depuis

qu'elle a adopté le suffrage universel. Bien souvent la justice et la morale doivent subir la loi de la populace ; plus d'une fois Fang-Tang m'a parlé de la triste condition des siens, mais toujours en s'exprimant avec une sobriété et une réserve dignes d'un diplomate de la vieille école. « Ils ne nous considèrent pas, disait-il, comme des hommes. Ce n'est pas bien, *not good*. Ils voudraient nous exterminer, comme si nous étions de la vermine, *very bad*. Mais, se hâtait-il d'ajouter, il y a aussi des Américains qui sont bons, qui parlent bien. Seulement, ils n'osent pas agir comme ils parlent. »

L'origine de ces haines est une question de dollars et de cents. Dans les mines, le travailleur blanc reçoit par jour, outre la nourriture, trois, trois et demi, quatre dollars. Le travailleur chinois n'est pas nourri et se contente de soixante-quinze cents, d'un dollar, tout au plus d'un dollar et demi. Il en est de même pour les autres branches d'activité. Dans les villes, le Chinois sert de domestique ou exerce le métier de blanchisseur et de cuisinier ; dans les campagnes, il excelle comme cultivateur et surtout comme jardinier. Les travaux de terrassement qu'on fait maintenant dans différentes parties de la Sierra Nevada, sont exécutés par des Chinois. Ce sont les meilleurs travailleurs. Sans leur concours, la ligne du Pacifique n'aurait pu être achevée en si peu de temps. A bord des steamers des grandes compagnies, les matelots (de mauvais matelots à vrai dire) et les garçons affectés au service des passagers sont tous des Chinois. Dans les manufactures, ils remplacent de plus en plus les blancs.

Partout ils leur font une concurrence formidable. Les patrons, les maîtres, tous ceux qui ont besoin de bras, les recherchent, car ils rendent à peu près les mêmes services que les blancs pour moins de la moitié du salaire. Et comme ils sont très-nombreux, et que l'immigration continue et va même en augmentant, leur concurrence pèse sur le marché, et commence à faire baisser le prix de la main-d'œuvre du blanc. C'est là leur crime. On le leur fait expier par des actes de brutalité qui vont jusqu'au meurtre, par des dispositions légales qui font la honte des législateurs, par des arrêts du jury aussi contraires au bon sens qu'à la justice. Et cependant ils tiennent bon. Rien ne les décourage.

Chacun des grands steamers qui depuis trois ans font la traversée mensuelle entre San-Francisco et Hongkong, amène jusqu'à huit ou douze cents passagers jaunes. Un nombre moins considérable est rapatrié par ces mêmes bâtiments. Ce sont les émigrés qui ont fait leur temps. Ils emportent dans leurs malles le fruit de longs et pénibles labeurs, dans l'esprit un souverain mépris de notre civilisation[1], dans le cœur la haine du chrétien.

Les Irlandais, plus nombreux que les Allemands et les Chinois, se font remarquer et valoir par les forces physiques qu'ils représentent et par la multiplicité des occupations auxquelles ils se livrent. Les plus basses ne sont pas dédaignées par les vi-

1. Je sais que cette assertion sera fort contestée par bien des Européens résidant en Chine. Mais je crains qu'à ce sujet ils ne se livrent à des illusions.

goureux enfants de la verte Erin ; mais on les rencontre dans toutes les sphères de la vie. L'Occidental-Hôtel donne une idée assez exacte de leur situation sociale en Californie. Les propriétaires, des hommes très-considérés par leur caractère et la fortune qu'ils doivent à leur industrie, et tous les employés, domestiques, servantes, sont Irlandais. On les voit occuper tous les degrés de l'échelle hiérarchique de ce vaste établissement.

La population anglo-américaine appartient en grande partie à l'Église épiscopale. Ce fait, difficile à expliquer, mérite d'être relevé à cause du contraste que, sous ce rapport comme sous tant d'autres, offre la Californie avec le reste des États-Unis, où les presbytériens, les méthodistes et les unitariens forment la majorité. Les Allemands sont pour la plupart protestants rationalistes. Il y a aussi parmi eux beaucoup de juifs, mais peu de catholiques.

On évalue le nombre des catholiques à cinquante mille. Tous les résidents irlandais et mexicains et et beaucoup d'Anglo-Américains appartiennent à cette communion. Si ce chiffre n'est pas exagéré, ils formeraient le tiers de la population de San-Francisco. Les prêtres sont presque tous des Européens, des Irlandais ou fils d'Irlandais et des Italiens. C'est en Europe et, dans une petite proportion, au Canada que se recrute le clergé. L'Amérique, tout absorbée par la poursuite des biens de ce monde, donne peu de novices. Il en est de même des religieuses. La mère supérieure du grand monastère de Notre-Dame de Namur à San-José m'a dit que,

pour remplir les vides faits par la mort ou les infirmités dans les rangs de ces saintes filles, elle est obligée d'avoir recours aux maisons que sa religion possède en Belgique, ou d'aller elle-même chercher des novices en France, en Allemagne ou en Angleterre.

Les jésuites ont deux grands colléges : Saint-Ignace à San-Francisco et Santa-Clara dans la ville de ce nom, située à quarante milles au sud de la capitale. A Saint-Ignace, ils reçoivent cent pensionnaires et cinq cent cinquante externes. A Santa-Clara, le nombre des pensionnaires est beaucoup plus considérable. Dans les deux maisons, les Pères sont tous Italiens. Les études embrassent les différentes classes des lycées. On ne néglige pas les auteurs latins et grecs ; mais on donne des soins particuliers à l'étude des sciences exactes, surtout de la chimie et de la mécanique. On laisse aussi aux élèves plus de liberté et plus d'initiative qu'on ne leur en accorde dans les établissements de ce genre en Europe. Ce sont les deux seules concessions faites à l'esprit américain. Sous tous les autres rapports, on a conservé les doctrines, pratiques et allures des colléges d'Europe. En effet, c'est l'atmosphère de l'Europe que l'on croit respirer en franchissant le seuil de ces grands et florissants établissements. Et, chose singulière, c'est à cette circonstance qu'ils doivent, en partie, leur grande popularité. Un riche négociant américain, un protestant, m'a dit : « J'y ai placé mes fils, d'abord parce que les études y sont plus fortes que dans aucune autre école, et ensuite parce que les jeunes gens y apprennent à

obéir et adoptent de bonnes manières. Ils en sortent comme s'ils revenaient d'un voyage d'Europe. » Ce jugement est confirmé par l'opinion universelle[1] et par ce fait que les colléges des jésuites en Californie, comme celui de Georgetown près de Washington, comptent, parmi leurs élèves, beaucoup de protestants et quelques juifs. Les préventions si répandues en Europe contre les membres de la compagnie de Jésus sont inconnues en Amérique.

Si les Irlandais forment ici le principal élément catholique, si les Allemands, comme représentant les doctrines de la réforme ou les idées rationalistes, sont les adversaires-nés des Celtes, l'antagonisme de ces deux races, proverbial ici comme dans les *États*, est mitigé par la haine commune du Chinois. Mais Irlandais, Allemands, Chinois, semblent appelés à croître sur le sol de la Californie, à se répandre, peut-être un jour à lutter d'importance avec le sang anglo-américain. Aussi la physionomie de San-Francisco porte-t-elle un cachet essentiellement cosmopolite. Les maisons, les rues, les édifices publics rappellent encore l'Amérique, mais une très-grande partie des habitants sont nés loin d'ici. Ils ont apporté d'autres idées et d'autres mœurs. Les Germains, les Celtes, les Mongols mis en présence! Depuis la grande émigration du cinquième siècle, le monde n'a pas vu de semblables contras-

1. « *Modern convents and colleges holding up the cross.... now offering perhaps the best education of the coast to the children of our Puritan emigrants.* » *Across the continent*, par Samuel Bowles, p. 277.

tes. Quelle race sortira du contact de peuples si divers d'origine, de religion, de civilisation? Dans quelle mesure s'amalgameront-ils? Quelle sera ici l'influence, toujours si sensible quoique inexpliquée encore, du sol vierge sur ceux qui le défrichent? Quel milieu moral se formera autour des générations à venir? Ce sont là les secrets de la Providence. Je n'essayerai pas de les pénétrer.

A New-York, dès le premier jour, on mène l'étranger au Parc central, à Washington au Capitole, à Chicago aux Greniers, à San-Francisco à Cliff-house. Ce sont les grands lions de cesgran des villes. Pour ma part, je donne la palme à Cliff-house. Il est impossible de jouir d'un spectacle plus étrange et plus attrayant. Sauf le petit café dont la terrasse sert d'observatoire, c'est la nature qui s'est chargée de la mise en scène. La main de l'homme n'y est pour rien. M. Mücke m'y conduit dans son gig attelé d'un trotteur comme l'Amérique seule en produit. Il brûle le macadam d'une belle route tracée en ligne droite à travers les hauteurs onduleuses de la chaîne des côtes. Nous avons laissé derrière nous les dernières maisons de la ville, puis les cimetières transformés en jardins. Plus loin le pays prend l'aspect de dunes dépourvues de végétation. Pas un arbre en vue. Des nuages noirs rasent le sable et nous empêchent de voir l'Océan. Mais nous entendons ses rugissements. Le noble animal qui a fait les six milles, je ne sais en combien de minutes, s'arrête devant la porte d'une maison. Nous

y pénétrons, et, ressortant par le côté opposé qui donne sur une véranda, nous voici en face de l'infini.

La mer se brise contre la terrasse naturelle qui supporte la maison. A droite vers le nord s'étendent les rochers du Coast-range, à gauche la plage, devant nous le Pacifique. A une très-courte distance s'élèvent trois écueils. Celui du milieu est couvert d'immenses oiseaux aquatiques, noirs et immobiles comme la roche qu'ils occupent. On dirait qu'ils en font partie. Sur les deux autres écueils se groupent des monstres de dimensions colossales. Les uns sommeillent, d'autres semblent folâtrer. Quelques-uns se livrent des combats en aboyant furieusement. Ce sont les célèbres phoques, les *seals*. Ils abondent sur les innombrables récifs semés le long de la côte de Californie; mais les habitants ou visiteurs de ces trois îlots privilégiés jouissent de la protection spéciale de l'État. Une loi défend de les incommoder. Aux abords des écueils une foule de ces animaux se pressent, se disputent le pas, gagnent péniblement le rocher ou retombent dans l'eau. Mouillée, leur robe est d'une teinte gris foncé, mais à peine séchée à l'air, elle prend la couleur blonde du lion. Tableau bizarre, fantastique, sauvage! au-dessus de la côte, des nuages fixes; sur l'Océan, de mobiles rideaux de brouillard qui dérobent l'horizon. Mais, avec l'œil de la réflexion, vous pénétrez ce voile. Vous embrassez, du regard de la pensée, cette mer immense qui vous sépare de l'extrême Orient et roule ses vagues d'un pôle à l'autre. Pour compléter l'effet magique du spectacle,

un autre monstre, une énorme baleine, tout en se tenant à distance, paraît sur la scène.

A ce moment un bruit m'arrache à ma contemplation. Je me retourne et j'aperçois une foule de femmes en grande toilette, une foule de messieurs élégants, tous armés de longues-vues qui, sortant du kiosque, s'élancent vers la balustrade pour voir la nouvelle venue. Par les portes ouvertes, on distingue des tables chargées de friandises et des mille *paraphernalia* de la haute gourmandise : les petitesses de la civilisation en présence de la sauvage grandeur de la nature.

XI

YESOMITI

Du 13 au 22 juin.

Manière de voyager. — Modesto. — Mariposa. — La forêt vierge. — Les *big trees*. — La vallée de Yesomiti. — Les chutes. — Coulterville.

L'excursion aux gros arbres, aux *big trees* de Mariposa et à la vallée de Yesomiti n'est pas chose commode. Cependant les habitants de Frisco commencent à y prendre goût. Un homme qui prétend à l'élégance, un homme qui se respecte, doit, je ne dis pas avoir fait ce voyage, mais en avoir conçu le projet et l'annoncer à ses amis. J'ai rencontré très-peu de personnes qui aient visité ces régions si difficiles d'accès, mais tout le monde s'y rendra — l'année prochaine. Quant aux routes, il n'y a que des tronçons ; d'ailleurs, le chemin de fer en construction, destiné à relier les districts miniers avec les grandes lignes, les rendra bientôt superflus. En attendant, il y a une voiture publique, toujours remplie de mineurs, qui va et vient régulièrement.

Pour l'agrément des touristes, tout est à créer. On

s'aide donc comme on peut. Deux compagnies rivales se sont formées pour encourager et exploiter les velléités champêtres des plutocrates de Montgomery-street et les instincts voyageurs des étrangers que les bateaux de Yokohama et les chemins de fer du Pacifique amènent à San-Francisco. Des agents vont de maison en maison, d'hôtel en hôtel, pour vous exposer les charmes de ces régions inabordables, vous promettre sécurité et toute sorte de facilités, et enfin prendre votre signature. Quand un nombre suffisant d'excursionistes, vingt à trente, est assuré, vous payez votre billet; des relais sont envoyés à certains *ranchos*, et, au jour fixé, on se met en route. Distance, aller et retour, quatre cent quarante milles. Prix de locomotion en chemin de fer, en voiture et à cheval, quatre-vingts dollars en or (quatre cent quatre-vingts francs). C'est de tous les genres de voyage celui qui me semble le moins agréable. On renonce à sa liberté, et on passe une dizaine de jours dans la plus étroite intimité avec des inconnus. Mais on n'a pas le choix des moyens. C'est la seule manière de se rendre promptement dans cette partie de la Sierra Nevada, et d'y voyager sans s'exposer à des inconvénients, peut-être même à des dangers.

(13 juin.) A quatre heures de l'après-midi, départ de San-Francisco. Nous y laissons l'hiver pour trouver le printemps à Oakland et l'été à la station suivante. A Lathrop, nous quittons la grande ligne du chemin de fer central, et continuons sur la voie latérale, appelée section de *Visalia* parce qu'elle doit aboutir à cette ville, située dans la partie méridio-

nale de la Californie, entre los Angeles et San-Diego. Visalia sera un jour la capitale florissante du comté de Tulare, qui à son tour sera, dit-on, un riche grenier; en ce moment c'est un terrain inculte, couvert de forêts, de maquis et de marais. Ici on parle toujours au futur. Aujourd'hui, le nouveau chemin de fer qui traversera la vallée de Saint-Joaquin dans toute sa longueur s'arrête à Modesto, à vingt milles de Lathrop. L'auberge de cette petite ville et la compagnie nombreuse qu'on y trouve ne laissent rien à désirer comme couleur locale. C'est déjà le Mexique. On se dirait à mille lieues de San-Francisco. Des hommes en sombrero et en guêtres andalouses bavardent et fument sur le perron. Des mineurs en blouse se livrent dans la buvette à des libations. Tout le monde est armé. C'est à grand'peine que l'agent chargé de diriger notre caravane nous trouve des places à la table d'hôte. Puis chacun cherche sa petite chambrette; mais les minces cloisons en planches ne nous mettent à l'abri ni du vacarme, ni de l'odeur de l'absinthe et du tabac qui infecte l'air. Bientôt la maison se transforme en un seul et grand dortoir. Aux conversations bruyantes succèdent les ronflements cadencés et énergiques des civilisateurs de l'Ouest.

Distance de San-Francisco à Modesto, cent un milles.

(14 juin.) On nous appelle avant le jour pour nous parquer dans deux chars à bancs intitulés diligences. A cinq heures, en route! Nous nous dirigeons droit vers les montagnes. Le terrain — des plaines

couvertes de blés sauvages ou d'herbes, les uns et les autres brûlés par le soleil, — présente l'aspect d'un immense tapis couleur de poussière, et communique à nos véhicules le mouvement d'un bateau à l'ancre sur une mer légèrement agitée. Le gros monsieur en face de moi est atteint d'un violent accès de mal de mer. Plusieurs passagers pâlissent. La chaleur et la poussière ajoutent au malaise. De route, je n'en vois nulle trace. Les quatre chevaux nous traînent au pas à travers champs, et malheur à nous quand, par moments, il leur prend fantaisie de trotter! Quelle partie de plaisir! Et cependant on s'amuse. Il y a trois ou quatre hommes sérieux et taciturnes, avec leurs femmes : des Yankees; puis une nombreuse famille établie à Omaha. C'est là l'élément tapageur. Une jeune personne, le type de la *fast lady*, des jeunes gens, le frère et ses amis, des élégants de l'extrême Ouest. Il y a aussi un père et une mère, mais c'est l'accessoire. Je ne puis, autant qu'on semble le désirer, prendre part à leur conversation, étant absorbé par les soins que réclame mon vis-à-vis, toujours en proie au mal de mer.

A Hornitas, où l'on dîne, la jeune personne a pénétré une des premières dans la salle à manger. Je la vois confortablement installée, pendant que ses parents errent autour de la table pour chercher des places.

En sortant de la ville, nous pouvons distinguer, à travers un crêpe doré, poudroyant, lumineux, les contours bleuâtres de la Sierra Nevada. Bientôt après, la route, car ici il y en a une, s'engage dans

une petite vallée. Des deux côtés s'élèvent les premiers contre-forts des hautes montagnes. Des groupes, isolés, de beaux chênes reposent l'œil. Partout on peut se rendre compte des dévastations produites par le procédé hydraulique des mineurs. Plus loin on entre dans les bois.

A six heures du soir, arrivée à Mariposa. C'est le centre d'un des districts miniers les plus renommés. Dans le voisinage se trouve la fameuse concession Fremont. Ici des fortunes immenses ont été faites et perdues. Aujourd'hui la marée est basse; la physionomie de la ville et de ses habitants le constatent. Nos voitures s'arrêtent devant une petite auberge tenue par des Allemands, En ma qualité de compatriote, l'hôtelier et sa moitié me reçoivent à bras ouverts. Dans la salle, un groupe de mineurs et d'hommes de sinistre apparence, assis autour d'une table, disputent leur souper à des nuées de mouches. L'atmosphère étouffante est imprégnée d'odeurs méphitiques.

Heureusement, à sept heures, on nous fait de nouveau monter en voiture, cette fois-ci dans de petits véhicules adaptés aux chemins de la montagne. Je profite de l'occasion pour changer de compagnie, et je tombe à merveille. Un vieux gentleman, aux manières européennes, qui aux différentes haltes m'a observé d'un air compatissant, me prend sous sa protection. C'est un grand propriétaire d'usines de Pittsburgh (Pensylvanie). Il visite souvent l'Europe. Dans une heure néfaste, dit-il, il a eu la malheureuse inspiration de faire une excursion sur le chemin du Pacifique, et, chose encore plus triste,

d'aller voir les *big trees* de Mariposa. Ses compagnons sont un « général » de la milice de Virginie, homme de bonne apparence et, comme la plupart des hommes du Sud, de manières distinguées, son fils et un autre jeune homme. Admis dans ce milieu, n'étant plus obligé de tenir la tête au gros monsieur du New-Hampshire, ni de faire la conversation avec l'espiègle demoiselle d'Omaha, je respire plus librement et je puis jouir à mon aise de la fraîcheur de la soirée et de la beauté du pays. La route pénètre dans une gorge étroite toute couverte de magnifiques conifères, en suit les déchirures et s'enfonce dans la forêt. De temps à autre, la plaine de Californie, jaune, pâle, tachetée de noir, apparaît à travers des clairières ou par-dessus les cimes des arbres, magiquement dorées à cette heure par le couchant. Mais bientôt l'obscurité de la nuit ajoute aux ténèbres de la forêt. Enfin, à neuf heures, de faibles rayons de lumière et l'aboiement furieux de plusieurs dogues indiquent que nous sommes arrivés à destination.

Nous nous trouvons en pleine forêt vierge, au rancho de MM. White et Hatches, planteurs aisés qui reçoivent les touristes. La maison a l'air d'un cottage, toutes les pièces ouvrent sur la véranda; un carcel éclaire le petit salon, parfaitement et même coquettement meublé. Le souper nous semble exquis; des affamés sont faciles à contenter. Ce qui me charme surtout, c'est la maîtresse de la maison. On n'est pas plus aimable ni plus *ladylike*. Elle a la bonté de me céder sa chambre à coucher, modèle de propreté et d'élégance : le lit tendu de

rideaux blancs, un petit bureau, un fauteuil en font l'ameublement; sur une console, une guitare, de la musique et un volume ouvert de Tennyson. Les murs de la chambre, des planches à peine lisses; au-dessus de la porte, comme partout ici, un vasistas qui, faute de volets et de carreau, — le verre est un article précieux, — reste ouvert jour et nuit; le tout, un noyau de civilisation enveloppé d'une pulpe grossière.

De Modesto au rancho de MM. White et Hatches, on compte quatre-vingt-quatre milles.

(15 juin). Le chant des oiseaux, un concert qui semble descendre du ciel, et la fraîcheur de l'aube qui pénètre par le vasistas nous réveillent. A six heures et demie, en voiture. La route s'élève rapidement et les passagers s'éparpillent dans les petits sentiers formés par l'eau pendant la saison des pluies. La forêt s'épaissit de plus en plus. C'est à peine si le jour pénètre sous ce dôme gothique supporté par mille colonnes rouges, élancées, lisses ou cannelées, qui, à une hauteur prodigieuse, cachent leurs chapiteaux dans une voûte de feuillage. Le taillis fourmille dans l'ombre. Au fond des gorges, le regard se perd dans des profondeurs noires. Çà et là, des reflets de lumière tremblotante répandent des lueurs incertaines sur les buissons en fleur, sur des touffes d'azalées roses, pourprées, violacées, sur les cloches blanches, gracieusement inclinées, de la fleur d'acajou[1], sur des arbustes aux feuilles luisantes, surmontées de leurs thyrses

1. Le nom populaire est *mahogany flower*.

veloutés. Quelques pas plus loin, le crépuscule cède de nouveau à la nuit. Mais soudain, par quelque ouverture invisible, le soleil envoie ses clartés éblouissantes. Alors, sous une pluie de poussière d'or, la forêt étale toutes ses magnificences.

Quels sont ces arbres qui par leurs dimensions imposent à l'œil, qui le charment par leur variété ? Je reconnais nos chênes d'Europe, nos érables, nos mélèzes, beaucoup d'autres arbres de notre hémisphère; mais les variétés de conifères propres à la Californie prédominent. Quant aux montagnes, nous y sommes, mais nous ne les apercevons guère. Arrivés sur une crête [1], un mouvement du terrain nous permet de jeter un dernier regard dans la plaine qui, par une illusion d'optique, semble s'élever sur l'horizon comme une natte de paille suspendue contre un mur. Un liséré bleuâtre laisse deviner la chaîne du milieu, et vers le nord-ouest la chaîne de la côte. L'atmosphère est chargée de vapeurs transparentes, le ciel et la terre se confondent. Vers l'est, à nos pieds et du côté de la Sierra Nevada dont nous avons gravi le premier gradin, des têtes d'arbres; au-dessus de nous, des troncs rouges couronnés d'une épaisse verdure. De rochers, nulle trace, si ce n'est quelques rares et basses calottes de granit noir. Ici, comme plus au nord, à l'endroit où le chemin de fer la traverse, la Sierra Nevada rappelle, par ses longues lignes arrondies, le Jura plus que les Alpes.

A dix heures, nous descendons dans une petite

1. Cinq mille trois cents pieds au-dessus de la mer.

vallée circulaire, très-plate, tapissée de velours vert. On a coupé les arbres et seulement laissé sur pied quelques magnifiques sapins. Le rancho de M. Clarks marque de ce côté le point le plus avancé de la civilisation. Ici se termine aussi la route appelée, par euphémisme, carrossable. Rien de frappant comme le contraste entre les maisonnettes de notre hôte et les géants qui l'ombragent.

De la ferme de ce planteur aux grands arbres il n'y a qu'une couple de milles. Mais nous devons attendre l'arrivée des personnes que ce matin au départ nous avons eu soin de laisser en arrière, le gros monsieur, *big fellow*, comme le guide l'appelle irrévérencieusement, avec son *party* et les gens d'Omaha, la jeune fille avec ses adorateurs, son frère et ses parents. Enfin, tout le monde est réuni, et nous nous mettons en route, assez bien montés sur de petits chevaux indiens, des moustangs, harnachés et sellés à la mexicaine.

Les *big trees* de Mariposa[1] méritent leur réputation. Une loi votée par la législature de l'État met ce district à l'abri de la spéculation et des dévastations des mineurs. Elle ne peut malheureusement le protéger contre les incendies dont les Indiens sont les auteurs. Mais aucun de ces arbres ne peut être coupé. Il y en a plus de quatre cents qui, grâce à un diamètre de plus de 30 pieds, à une circonférence de plus de 90 pieds et à une hauteur d'environ ou de plus de 300 pieds, sont honorés du

1. Découverts en 1855, ils ont été, dans ces dernières années, si souvent décrits, que je craindrais d'ennuyer le lecteur en répétant ce que d'autres ont dit avant moi.

nom de *big trees*. Plusieurs ont perdu leur couronne ou ont été en partie détruits par le feu, ce fléau des forêts de Californie. Quelques-uns, terrassés par le vent, sont couchés sur le sol, et se couvrent déjà de plantes grimpantes et de jeunes taillis qui poussent à côté de ces cadavres gigantesques. Un de ces troncs, tout creusé, forme un tunnel naturel. Nous l'avons, dans toute sa longueur, traversé à cheval sans baisser la tête. Un autre, debout et vert encore, permet à un cavalier d'entrer dans son intérieur, de s'y retourner et de sortir par la même ouverture. Ces deux arbres forment le grand attrait des touristes. Comme les pèlerins russes, en Palestine, qui ont pris leur bain au Jourdain, les touristes, après avoir passé par le tunnel de l'un de ces troncs et visité à cheval l'intérieur de l'autre, forts de la conscience d'avoir rempli leur devoir, ne songent plus qu'au départ. Les plus grands de ces arbres ont été décorés des noms de divers personnages célèbres. L'un d'eux porte l'inscription : Ferdinand de Lesseps.

Situé à huit mille pieds au-dessus de la mer, le terrain où la nature s'est plu à créer ces géants, est un creux de la montagne couvert d'une épaisse forêt vierge. Toutes les générations s'y pressent à côté l'une de l'autre, depuis le germe à peine éclos jusqu'aux patriarches auxquels l'opinion populaire attribue des milliers d'années. La mort et les infirmités n'épargnent rien de créé. Ici pareillement on trouve à chaque pas les traces de leur œuvre destructive. Il y a des troncs dont la vie s'est évidemment retirée graduellement et naturellement. Mais

il y a aussi de jeunes arbrisseaux qui dépérissent sans cause connue ; il y a des arbres de tout âge que la foudre, le feu des Peaux-rouges ou l'ouragan ont détruits avant l'heure. Mais les vivants font l'immense majorité. Les *big trees*, famille de conifères au tronc lisse, d'un rouge mat, aux branches horizontales et comparativement courtes, sont bien connus en Europe. On en voit des spécimens dans tous nos jardins botaniques et dans beaucoup de jardins particuliers. Celui qui les a découverts, un Anglais, leur avait donné le nom, qui leur est resté chez nous, de *Wellingtonia*. Cette dénomination, antipathique aux Américains, a été changée par eux en *Sequoia gigantea* d'après un chef indien, je crois de Pensylvanie, qui s'est distingué par son amitié pour les blancs et des velléités civilisatrices. Les sequoias produiraient à l'œil plus d'effet s'ils étaient isolés, au lieu d'être entourés d'autres arbres dont beaucoup ont atteint à peu près les mêmes dimensions. Sans l'aide du guide, il serait difficile, sinon impossible, de les distinguer de ces derniers. Le grand, l'indéfinissable charme de ces lieux, est dans la beauté poétique du site et dans l'étonnante vigueur de la nature.

Mais après la poésie, la prose. La petite cabane de M. Clarks est comble. Une société d'excursionistes qui fait le voyage en sens inverse, vient d'arriver de la vallée de Yesomiti et partagera avec nous les quelques chambrettes de la maison. Le petit salon et le perron de la véranda regorgent de monde ; car le gazon des forêts vierges ressemble peu aux pelouses des pays civilisés. Pour s'y promener, il faut des chaussures *ad hoc*, abstraction faite des ser-

pents qui ne sont pas des boas constrictors, mais qu'on aime à éviter. Les dames occupent les banquettes, les hommes sont assis sur le plancher ou appuyés contre les poutres. La jeune *fast lady* s'est déjà emparée des nouveaux arrivés. Par des œillades, des gestes, des attitudes séduisantes, par ses rires bruyants, au besoin par des propos impérieux ou caustiques, elle sait les attirer et les retenir autour d'elle. C'est la haute école de la coquetterie de village, et un bel échantillon de galanterie à l'usage de l'extrême Occident. « Vous êtes choqué, me dit mon ami de Pittsburgh ; mais ne vous y trompez pas ; la jeune personne sait ce qu'elle fait, et son père qui affecte de sommeiller, a probablement déjà choisi sa victime, celui des jeunes gens auquel il adressera la question fatale sur la pureté des intentions. »

Distance du rancho de White et Hatches à celui de Clarks : vingt-quatre milles ; aux gros arbres et retour : douze milles.

(16 juin.) A sept heures du matin, à cheval. Un guide spécial que nous avons pu trouver, nous permet de laisser en arrière la caravane. Depuis San-Francisco, on avait marché dans la direction sud-est. Maintenant on se dirige vers le nord. Le chemin, un sentier étroit mais moussu et dépourvu de pierres, s'élève par une pente ardue vers la crête qui nous sépare de la vallée de Yesomiti. Autour de nous, la forêt, tout aussi épaisse et vigoureuse que celle où nous avons passé hier, étale ses richesses et répand

au loin ses parfums résineux. En divers endroits, de minces colonnes de fumée montent tout droit vers le ciel. De beaux arbres, à demi consumés par un incendie que de fortes pluies pourraient seules éteindre, se penchent en gémissant sur d'immenses troncs couchés entre les buissons et déjà en partie calcinés par les flammes. Partout les différents âges se présentent à côté les uns des autres. Dans les forêts vierges, on naît, on grandit, on vit, on dépérit, on meurt en famille. A onze heures, nous nous sommes élevés à sept mille pieds au-dessus de la mer. Dans ce lieu solitaire, est un pauvre chalet habité par un planteur et sa famille. On l'appelle *Half-way house*, parce qu'il se trouve à mi-chemin entre Clarks et l'entrée de la célèbre vallée. La chaleur est accablante.

Après une courte halte, suivie de trois heures de marche, toujours dans la forêt, le sol s'inclinant légèrement vers le nord, nous arrivons au bord d'un précipice. A deux mille pieds au-dessous de nous, dans des profondeurs qu'enveloppent déjà les ombres des montagnes, serpente un filet blanc. Cette rivière ou plutôt ce large torrent est la Merced. Cette fente profonde, étroite, tourmentée, toute remplie de végétation, de chênes, de conifères qui ne le cèdent pas de beaucoup aux *big trees* de Mariposa, est la vallée de Yesomiti, le but de notre voyage. Le point culminant qui sert d'observatoire a été nommé *pic de l'Inspiration*. En face de nous, de l'autre côté de Yesomiti, un seul et immense bloc de granit presque carré, à la cime aplatie, précipite dans la vallée ses flancs perpendiculaires. Les Mexicains lui ont

donné le nom d'El Capitan. Plus loin vers le nord-est, s'avancent, des deux côtés de l'abîme, des pics, des dômes, des plate-formes, supportés par des murailles lisses et presque verticales. Çà et là, d'étroites terrasses aériennes se parent d'une rangée de sapins. Au fond, dans la même direction, l'horizon est borné par un mur de granit fort rapproché en apparence et plus élevé que les montagnes qui bordent la vallée. Les sommets semblent se confondre et présentent à l'œil une seule ligne presque droite et horizontale. C'est, à ce qu'on nous dit, la crête la plus élevée de la Sierra Nevada.

Nous descendons par un sentier étroit, pierreux, rapide, mais nulle part vertigineux. Il côtoie le *rocher de l'Inspiration* et s'enfonce plus bas dans la forêt. De temps à autre, à travers le feuillage, nous apercevons l'eau écumante de cascades dont le bruit ne cesse de nous suivre. L'une d'elles, appelée *la Fiancée* (*Bridal fall*), tombe en une seule colonne d'une hauteur de neuf cents pieds. Nous mettons deux heures pour arriver aux bords de la Merced et une heure pour gagner notre gîte.

Du rancho de Clarks à Yesomiti, vingt-quatre milles.

(17 juin.) La législature de Californie a eu l'heureuse inspiration d'acheter pour l'État la vallée de Yesomiti et d'en exclure les mineurs. Pour conserver intacte la beauté de ces lieux, elle renonce aux trésors enfouis dans le sol.

Trois colons ont obtenu l'autorisation de s'établir dans la vallée. Au rendement de leurs champs ils

ajoutent les dollars que les touristes, peu nombreux encore, laissent entre leurs mains. Grâce à ces hommes, on trouve dans ce coin reculé une nourriture simple et un abri. Pendant les heures les plus chaudes de la journée, à moins de préférer l'ombre de la forêt qui touche aux maisons, on se tient sur la véranda. Quelques fauteuils rustiques vous y tendent les bras. En face de vous, la Yesomiti se précipite de la cime d'un rocher haut de deux mille six cents pieds. C'est la célèbre cataracte, une des plus grandes du globe, ce me semble, et la gloire de la vallée. Elle se divise en trois cascades dont la plus élevée a mille six cents pieds. La compression de l'atmosphère causée par la chute de l'eau et l'action d'un courant d'air dû à la configuration verticale du rocher, ralentissent la descente du liquide écumant, et lui donnent la forme d'innombrables fusées à parachute. Quand le temps est calme, un grondement de tonnerre tempéré par la distance vient se mêler au bruissement de la forêt. Au pied du rocher, des blocs arrondis de granit forment un cirque. C'est sur eux que cette masse d'eau vient se briser en atomes qui en rebondissant enveloppent la gorge d'un rideau de gaze lumineuse. Assis dans la véranda, vous l'apercevez sous la forme d'un nuage blanc suspendu au-dessus des arbres.

Un touriste venu de loin pour jouir des solitudes d'une forêt vierge se lasse vite des conversations banales d'inconnus et des débats bruyants d'une jeunesse dont l'éducation n'est pas achevée. Depuis ce matin nous sommes au grand complet. Divisés par groupes, montés sur de petits moustangs et

guidés par les moustanguers, mes compagnons de voyage sont partis pour visiter ce qu'ils appellent les lions de Yesomiti, les différentes cascades, le *lac-miroir*, les rocs de la *cathédrale*. Pour moi, je compte voir ce qui m'attire, et le voir seul, même sans guide. Le propriétaire de la maison a un air patriarcal qui me plaît. Sauf la question des dollars, il m'inspire de la confiance. Je lui demande conseil. « La vallée, dit-il, est pleine de serpents, d'ours, d'Indiens, mais les Indiens sont *friendly*, des amis, et les serpents et les ours ne vous feront aucun mal à moins que vous ne les attaquiez. Évitez la mousse et les gerbes touffues pour ne pas marcher sur un reptile, et allez en paix. »

Un pont grossier est jeté sur la Merced. Les eaux transparentes et verdâtres de ce torrent rempli de truites me rappellent la *Grundltraun;* le *Capitan*, le *Backenstein;* la haute crête de la Sierra Nevada, le *Todtengebirge* vu d'Aussee. C'est la vallée styrienne regardée avec une loupe. Aussee, il est vrai, manque de cascades et Yesomiti de lacs, mais la ressemblance n'en est pas moins frappante. Ce sont les mêmes eaux cristallines, c'est le même contraste entre la riante végétation de la vallée et la sévère nudité des rochers qui la surmontent. Seulement, ici tout est colossal. Dans les Alpes de la Suisse la ressemblance est plus éloignée : au-dessus des rochers abruptes qui encaissent les torrents, s'étendent en terrasses doucement inclinées les pâturages verts, surmontés, à leur tour, de glaciers. Ici pas d'étages intermédiaires. Il n'y a ni pâturages ni glaciers. Les rochers s'élèvent tout d'une pièce de

a profondeur des gorges vers le ciel qu'ils rasent de leurs sommets aplatis ou légèrement bombés. Les pics sont rares et, comme ils n'atteignent pas à la grande muraille de la crête, ils ne s'imposent pas à la vue. Le spectacle y offre donc moins de variété. D'autre part les lignes y sont moins brisées. La simplicité classique des contours contraste avec leurs dimensions. On dit que, pour apprécier la grandeur de la nef et de la coupole de Saint-Pierre à Rome, il faut les voir plusieurs fois. Le voyageur éprouve ici la même impression. La nature, bon architecte et bon jardinier, s'est complu à mettre dans les proportions de ce paysage une telle harmonie, que c'est moins par les yeux que par le calcul des distances et des élévations qu'on parvient à s'en rendre compte. Mais, ce petit travail accompli, on se sent saisi d'étonnement, d'admiration, de respect pour la main puissante qui, en modelant ces rochers, leur a imprimé le cachet de sa grandeur.

J'ai traversé une belle pelouse et je m'engage dans un taillis, où je sens déjà une pluie fine que la brise du soir amène de la cataracte. Quelques Indiens, à demi nus, abreuvent leurs moustangs dans la rivière. Un autre groupe entoure un homme qui se distingue par une toilette plus soignée. Il porte un pantalon et un bonnet de police; mais il a oublié de passer une chemise : c'est le capitaine John, le chef de la tribu, une des plus misérables de l'Amérique. Il tient en main un pistolet et vise un grand oiseau posé tranquillement à peu de distance sur la branche d'un sapin. Le capitaine tire et manque. Il en est visiblement contrarié. Ses subordonnés se

regardent et rient sous cape. Les hommes sont partout les mêmes.

Les approches de Yesomiti-falls ne me paraissent pas faciles. C'est en sautant de bloc en bloc, en grimpant sur la mousse glissante, en rampant péniblement dans les déchirures et dans les fentes de la roche nue, que, tout mouillé par le ressac, je parviens enfin sur les bords d'un abîme creusé par l'eau et dérobé à la vue sous un épais nuage d'écume. Rien de nouveau dans ce spectacle. Mais la solitude profonde et la sauvagerie grandiose du paysage donnent à ce site un caractère à part et indéfinissable. On ne voit du reste que la cascade la plus basse et la partie supérieure de la plus haute. La seconde est masquée par son bassin de rocher. Pour y monter, on n'y songe pas. C'est à faire aux chamois.

Les ombres diaphanes qui, depuis quelques heures déjà, avaient enveloppé la vallée, commençaient à gagner les crénelures des murailles qui la bordent, lorsque enfin je parvins à m'arracher à la contemplation de ce spectacle si monotone et si varié à la fois : des zigzags lumineux qui serpentent entre des filets vert foncé, s'arrêtent comme en hésitant dans l'air, et disparaissent dans l'abîme pour être aussitôt remplacés par d'autres colonnes qui suivent la même impulsion, obéissent aux mêmes lois, rencontrent les mêmes obstacles, subissent le même sort ; un ruban argenté de fin tissu, sur lequel se reproduit à l'infini le même dessin ; des lignes brisées se terminant en cloches aplaties ; et cependant chacune de ces figures a son individualité. J'en ai

vu tourbillonner des millions : il n'y en avait pas deux absolument pareilles.

La descente des rochers s'opère sans accident. Accompagné des mugissements sourds de la cataracte, je m'engage dans le taillis. L'obscurité y règne. Comment ne pas perdre le chemin? C'est un dédale. Il y a bien des sentiers, mais ils aboutissent tous à un ruisseau limpide comme du cristal, trop large pour être sauté, trop profond pour qu'on puisse le passer à gué. D'issue, nulle trace. La nuit est presque close, et je commence à me faire à l'idée de la passer à la belle étoile. Mais quel est ce sifflement sinistre? Serait-ce un serpent? Je tends l'oreille. Un étrange bruissement la frappe. On dirait qu'un corps lourd s'approche lentement à travers le branchage. Grand Dieu! serait-ce un ours? Je suis armé d'un parasol. A ce moment, des éclats de rire, une voix vibrante qui ne m'est pas inconnue, se font entendre. Je suis la direction et, traversant les buissons, je tombe dans un sentier ; je sors du taillis et me trouve face à face avec la *fast young lady* et son joyeux cortége.

(18 juin.) Le repos dominical se fait sentir même au fond de la Sierra Nevada. Il n'y a pas d'église, mais le maître de la maison, le mulâtre qu'il a engagé pour l'été en qualité de garçon, les valets de ferme et quelques servantes indiennes ont mis leurs vêtements du dimanche et se prélassent dans les fauteuils de la véranda. Les hôtes s'arrangent

comme ils peuvent, s'assoient sur le plancher ou s'étendent sur le grabat de leur cellule.

Malgré la chaleur, — 24° R. et pas un souffle de brise, — je remonte les bords de la Merced. La vallée se resserre graduellement. Une gorge étroite, étagée en terrasses, s'ouvre vers le sud-est. C'est par ces gradins que, de cascade en cascade, un puissant torrent descend dans la vallée. L'une de ces chutes, connue sous le nom de *Nerval-fall*, est le but de la promenade. Quatre heures, aller et retour. Le caractère du pays est toujours le même : des blocs de granit lisses et luisants, roussis en beaucoup d'endroits par la mousse, ombragés partout d'arbres gigantesques. Le gazon est tapissé de fleurs ; mais ce sont des détails qui se perdent dans ce grand entourage. Le regard a hâte de passer outre, ou plutôt il est arraché aux séductions de ces modestes beautés. Involontairement, il s'élève aux dômes effilés de la forêt, les perce et s'arrête comme terrifié devant le spectacle grandiose des Titans de la montagne qui d'un seul bond s'élancent vers le ciel. Il y a peu de variété dans les éléments de ce paysage et, sans jamais devenir monotones, ils se répètent sans cesse. La beauté, je l'ai dit, est dans la simplicité des contours et dans leur grandeur surnaturelle. Quant aux couleurs, l'artiste n'en a mis que trois ou quatre sur sa palette : le ciel bleu californien, une teinte d'azur mat saupoudré d'or ; les rochers gris clair, avec des tons froids tirant sur le jaune. Parfois des lueurs d'un bleu pâle y serpentent verticalement. Ce sont les reflets de l'air sur le granit du rocher poli par les eaux de l'hiver.

La végétation, d'un vert frais, intense, nuancé à l'infini. Il n'y a ni les clartés transparentes du haut plateau central de l'Amérique, ni les teintes vaporeuses d'outre-mer qui forment la beauté de notre ciel du midi. On dirait que le maître a oublié ou dédaigné de donner les dernières touches.

(19 juin.) Dans la nuit, chose rare à cette époque de l'année, un orage a rafraîchi l'atmosphère. Ce matin, l'air est de nouveau tiède. Des rafales viennent de temps à autre déchirer les rideaux de brouillard, les chasser de rocher en rocher, ployer sous leur étreinte les géants de la forêt. Au mugissement du vent se mêlent les soupirs des chênes et des érables, le sifflement courroucé des sapins et des cèdres. Les ombres des nuages, les rayons du soleil se succèdent avec rapidité. Parfois il y a intermittence, comme dans le pouls d'un fiévreux. La grande cataracte du Yesomiti offre un spectacle sublime. Le vent s'est engouffré dans la rigole verticale qu'elle a creusée dans le rocher. Il en déloge cette colonne d'eau haute de seize cents pieds, qui, fuyant l'ouragan, s'épanouit dans l'espace comme la robe de gaze d'une danseuse.

A cinq heures du soir, le temps s'est assez remis pour nous permettre de monter à cheval. C'est avec délices que nous recevons quelques légères ondées, avec volupté que nous humons l'air balsamique de la forêt. La nature, comme régénérée, semble sortir du bain; tout est joyeux, frais, reposé. Nos petits moustangs galopent gaiement dans les prairies qui

longent la rive droite de la Merced ; puis ils s'engagent dans un sentier contournant l'abîme en maint endroit et demandant des cavaliers qui aient bonne tête, des chevaux qui aient bons jarrets. Le général de Virginie et moi, habitués tous deux à ce genre de chemins et de locomotion, nous avançons sans difficulté. Les deux jeunes gens et le guide, ce dernier non sans maudire le *old fellow* qui nous retarde, restent en arrière pour aider mon ami de Pittsburgh à franchir les mauvais passages.

Rien de pittoresque comme la Merced à nos pieds, surmontée, devant nous, du *pic de l'Inspiration!* Il n'y a que deux chemins qui donnent accès dans la vallée de Yesomiti : au sud celui par lequel nous sommes venus et qu'à ce moment nous pouvons suivre de l'œil depuis le bord du précipice jusqu'à l'endroit où il pénètre dans la forêt. L'autre, celui même où nous nous trouvons, escalade la vallée vers le nord. L'ascension prend deux heures. Une cabane perdue au milieu de la forêt nous sert de gîte. D'après le hardi colon qui l'habite, cet endroit s'appelle *Crean's flat.* Élévation, six mille cinq cents pieds. Froid intense. La nuit s'avance et le gros de notre *party* se fait encore attendre. Y aurait-il eu quelque accident? On commence à s'inquiéter. Le temps est de nouveau à l'orage, et la pluie tombe à torrents. Enfin, vers minuit, les excursionistes attardés arrivent, les dames plus mortes que vives, tous exténués de fatigue, mouillés jusqu'aux os et maudissant « le temps, le lieu et l'espèce humaine. »

(20 juin.) Quoique nous n'ayons à faire qu'une très-petite journée, on donne le signal du départ vers quatre heures. « Pourquoi? demandé-je au conducteur. — Parce que, me répond-il, M. Coulter le veut ainsi. » M. Coulter est l'arrangeur de ces excursions, un des pionniers de Californie, le fondateur de la ville où nous passerons la nuit, et que la carte désigne sous le nom de Coulterville. Comme sa fondation, ce grand homme a eu des hauts et des bas. Aujourd'hui, on est en déveine. La ville tombe en ruines et M. Coulter, comme dernière ressource, tient des chevaux de louage pour les touristes que, de temps à autre, il va racoler à San-Francisco. Une voiture, par lui envoyée, nous attend à quelques milles de Crean's flat, à l'endroit où le chemin devient carrossable. Nous sommes sur l'un des grands contre-forts que la Sierra Nevada pousse vers la plaine. La route, en suivant les sinuosités de la crête, fournit au cocher dont je partage le siége l'occasion de faire briller les qualités qui le distinguent. Chez lui, la témérité l'emporte sur l'art, et nous courons ventre à terre. A chaque tournant, je me prépare à rouler dans le ravin. Les travaux de cette route, qui sera prolongée jusqu'à Yesomiti, sont exécutés à merveille par des ouvriers chinois. En plusieurs endroits, nous en voyons de petites troupes. Ces enfants du Céleste Empire ont la figure intelligente et l'apparence de gens au-dessus de leur condition.

A deux heures de l'après-midi, nous arrivons au gîte, une petite et sale auberge, tenue par un couple allemand. Que sont devenus les grands hôtels qui,

dans les jours de prospérité, faisaient la gloire de Coulterville? Les rues désertes, négligées, remplies de boue et d'immondices, les maisons mal tenues, en partie abandonnées, plusieurs déjà s'écroulant, rendent témoignage des péripéties qui forment l'ordinaire de la vie du mineur. Une seule maison me frappe par son aspect de prospérité. C'est le comptoir de Wells, Fargo et Cie. L'agent me raconte l'histoire de Coulterville. C'est un Yankee de naissance. Il s'énonce avec lucidité, brièvement, jugeant les choses à leur valeur pratique et au point de vue des exigences du jour. Il ne descend pas au fond. Il va au plus pressé. On y reconnaît la tournure d'esprit propre à l'Anglo-Américain.

Toujours poursuivi par les dogues de M. Coulter, je continue ma promenade. A deux pas de la ville est une petite église; plus loin, on aperçoit les cimetières séparés d'après les confessions. A en juger par l'étendue de cette nécropole, on dirait qu'il y a à Coulterville plus de morts que de vivants. Le cimetière catholique se reconnaît aux croix. On y voit une douzaine de tombeaux, renfermant les restes d'Italiens, de leurs femmes et de leurs enfants. Sur quelques-uns on lit des vers. Un époux pleure la mort de sa jeune compagne dans un sonnet digne de Pétrarque. Les rimes laissent à désirer, mais le sentiment y est. Dans la ville aussi, on rencontre des Italiens. Les uns sont occupés aux mines, d'autres tiennent boutique, tous meurent de faim et maudissent le jour où ils ont quitté leur pays, le Piémont et la Lombardie.

Je visite une des mines, puis la forte chaleur

m'oblige de revenir chercher l'ombre de l'auberge, car, tout autour de la ville, on a coupé les arbres. La femme de l'hôtelier, un mineur bavarois et des myriades de mouches me tiennent compagnie. Des plaintes, des malédictions alternent avec de courts accès de gaieté inspirés par l'espérance d'un retour de fortune. La femme dit : « Nous vivons des mineurs qui prennent leurs repas chez nous. Quand ils cessent de payer, nous ne pouvons pour cela cesser de les nourrir. Cela les fâcherait (on n'aime pas à fâcher des mineurs), et d'ailleurs s'ils mouraient de faim ou s'en allaient, nous serions ruinés de même. — Comment vous payer, dit le mineur, si on ne me paye pas mes gages? Mes compagnons et moi nous sommes tous dans le même cas. Les propriétaires des placers sont tenus à nous donner trois dollars par jour outre la nourriture. Depuis bientôt six semaines, pas de gages. Si nous cessons de travailler, ils seront ruinés, et nous perdrons les sommes qu'ils nous doivent. » Ici tout le monde est endetté, ballotté entre le désespoir et l'illusion, condamné à la vie du joueur.

Dans la salle, le père de l'aubergiste, avec l'autorité dont le grand âge jouit dans nos villages d'Allemagne, s'entretient avec plusieurs hommes qui, couverts de boue et de sueur, reviennent des placers. C'est dans cet état qu'ils souperont avec nous. Ils occupent toutes les chaises et la banquette qui longe le mur. Les excursionistes attendent humblement debout. Ces mœurs si étranges aux yeux des nouveaux arrivés ont déjà cessé de me choquer. On s'y habitue vite. Ce que tout le monde fait ou subit

s'impose comme loi. On ne songe pas même à s'y soustraire. Dans ces régions sauvages, les représentants de la civilisation ne brillent pas par l'éducation. Ils n'ont apporté dans la forêt et dans les mines que des bras vigoureux, une intelligence souvent remarquable, beaucoup de courage et la soif de l'égalité. Pour la constater plus que pour la satisfaire, ils prétendent être vos supérieurs. Ceux qui dépendent d'eux suivent leur exemple et ont la même prétention vis-à-vis du patron. Qu'en résulte-t-il? Des hommes vivant fort à l'étroit et constamment aiguillonnés par le désir d'être les égaux de tout le monde, comment seraient-ils heureux? Leur vie est une suite d'aspirations irréalisables et de déceptions amères. Aussi ont-ils tous l'air maussade, sinon triste.

On voit des scènes que l'on ne croirait pas possibles, si on n'en avait pas été témoin. Ainsi, règle générale dans la Sierra Nevada, les moustanguers, cochers, bouviers, domestiques, dînent les premiers. Ils ont le même repas que les voyageurs et sont ordinairement servis à la même table. Ceux-ci attendent debout que le dîner des gens soit terminé. Partout ces hommes affectent des allures de maître. Leur insolence serait insupportable si elle ne prêtait pas au comique. Au reste cette hauteur n'est qu'un masque. Elle ne résiste pas à l'appât d'un dollar glissé adroitement dans la main de ces « gentlemen ». Cela fait, non-seulement ils vous sourient agréablement, mais, ce qui est l'essentiel, ils poussent l'affabilité au point de vous apporter de l'eau dans votre chambre, de brosser vos habits,

de cirer vos bottes. Pendant cette excursion, les voyageurs étaient obligés de faire leur toilette en plein vent, passant l'un après l'autre devant le robinet d'un rustique lavabo pratiqué près du puits, et il leur fallait nettoyer eux-mêmes leurs vêtements et leurs chaussures. J'ai demandé à mon ami de Pittsburgh pourquoi il ne faisait pas comme moi. Pour toute réponse, non sans rougir, il regardait tour à tour les excursionistes et les tyrans de l'endroit.

Ce qui me frappe, c'est moins l'insolence des bûcherons et des mineurs que l'attitude respectueuse de mes compagnons de voyage. Il y a parmi eux des hommes qui, par leur position sociale autant que par leur éducation, appartiennent, dans les États de l'Est leur pays et appartiendraient en Europe, aux classes supérieures de la société. Quand nous sommes entre nous, ils blâment sévèrement les traitements qu'on nous fait subir. Mais, mis en présence du souverain du rancho et de ses vassaux, la prudence l'emporte sur l'impatience. Non-seulement ils se taisent, mais ils se taisent avec un sourire gracieux. On est plus que sujet loyal, on est courtisan du pouvoir établi. Si je note ce fait, ce n'est certes pas par esprit de blâme ni pour augmenter le nombre des critiques, souvent injustes et inintelligentes qu'on lit sur l'Amérique. Chacun de nous, cantonné dans quelque petite ville de la Sierra Nevada ou de n'importe quelle autre forêt de l'extrême Ouest, en ferait autant. Je cite ces exemples pour prouver que la liberté individuelle illimitée et l'égalité sociale, en Amérique comme ailleurs, sont une chimère, et

que les roitelets de village sont, en fait de soumission et d'étiquette, plus exigeants que les plus grands monarques de la vieille Europe.

De Yesomiti à Coulterville quarante-sept milles.

(21 juin.) On nous appelle à quatre heures. Les valets de ferme et les cochers de nos voitures déjeunent, comme toujours, les premiers. Derrière la chaise de chaque domestique, un voyageur se tient debout; il guette le moment de s'emparer de la place quand elle sera libre. Lorsque les gens qui ont pris leur repas fort à leur aise se lèvent de table, un des cochers nous dit d'un ton impérieux : *Eat fast*, mangez vite. Un autre aujoute : Nous vous donnons dix minutes. Ceux qui ne seront pas prêts resteront en arrière.

M. Coulter nous assigne nos places. J'ai la mienne près du cocher. Il est petit-fils d'Allemand et parle encore la langue de ses ancêtres. Pendant que ses chevaux vigoureux dévorent l'espace à la vitesse de huit milles à l'heure, il me raconte sa vie. Il est propriétaire de deux paires de chevaux et gagne cent dollars par mois. Pour vivre avec sa femme et deux enfants, il lui faut six à sept cents dollars par an.

A vingt milles de Coulterville, nous descendons dans la plaine, jaune, brûlée, parsemée d'abord de beaux chênes verts, mais plus à l'ouest complétement dépourvue d'arbres. Pendant plusieurs heures, nous suivons le Tolomini, bordé d'une riche végétation. Cette rivière s'appelle le Tage en-

tre Abrantes et Santarem. En regardant en arrière, on voit les derniers contre-forts de la Sierra Nevada développer leurs masses imposantes, arrondies, boisées, semblables ici aux flancs occidentaux du Liban.

Le soleil est impitoyable, et je me demande comment il me sera possible de résister à l'ardeur de ses rayons. Heureusement, à chaque relai, un bon samaritain, au prix d'un demi-dollar, condescend à me jeter de l'eau froide sur la tête. Grâce à ce traitement prophylactique, j'arrive vers le soir, vivant et même en bonne condition, à la station de Modesto et, une heure après, par le chemin de fer, à Lathrop, où nous passerons la nuit dans un excellent hôtel. Demain, vers midi, nous serons de retour à San-Francisco.

Distance de Coulterville à Modesto, quarante-huit milles; de Modesto à San-Francisco, cent et un milles.

Ici se termine mon excursion dans les forêts vierges de la Sierra Nevada. Plein de charme et d'intérêt, ce petit voyage, vu l'insuffisance des arrangements qui bientôt seront perfectionnés, suppose bonne santé et bonne patience. A en croire vos amis de San-Francisco, c'est une simple promenade de plaisir. Tout le monde vous la recommande, surtout ceux qui ne l'ont pas faite.

XII

DE SAN-FRANCISCO A YOKOHAMA

Du 1er au 24 juillet.

Sortie de la Porte d'Or. — Triste aspect de San-Francisco vu de la mer. — La Compagnie de la malle du Pacifique. — Le *China*. — Monotonie et émotions de la traversée. — Réflexions sur les États-Unis. — Débarquement à Yokohama.

(1er juillet.) A midi précis, le *China* quitte la jetée dite de la malle Pacifique. Les amis des partants leur serrent la main une dernière fois, puis se précipitent dans leurs embarcations. A une heure nous avons franchi la Porte d'Or, le *Golden Gate*. Vu de la mer, San-Francisco offre un aspect des plus étranges et des moins attrayants : des collines de sable coupées en ligne droite par des rues larges, non pavées ou pavées en bois ; rues et collines semblent monter perpendiculairement ; les maisons de bois sont brunes, le sable jaune, le ciel bleu pâle tacheté de gris ; des flocons de brouillard lui donnent l'apparence d'un voile de gaze déchiré. Des deux côtés, vers le nord et vers le sud, s'enfuient les galeries rocheuses de la côte. Là aussi les tons bruns et

jaunes l'emportent. Des nuages épais et immobiles dont le dessous plafonne, enveloppent comme un baldaquin la crête de ces montagnes. Le *Cliff-house* avec ses trois écueils, ce lieu de plaisance des phoques et des oiseaux aquatiques, est la dernière terre que nous apercevions. Devant nous et déjà au-dessous du *China*, le Pacifique étend ses flots verdâtres. Des ombres noires y rampent sinueusement. L'horizon de la mer et les îles Farallones sont invisibles. Le brouillard qui nous attend les dérobe à la vue. Encore quelques tours de roue de la machine et il nous enveloppe. Rien de plus lugubre que ce départ.

(2 juillet.) Le temps, superbe. Le vent, Nord-Est. La mer légèrement crispée, bleu d'outre-mer avec reflets pourprés. Des goëlands de dimensions colossales nous suivent en voltigeant à quelques brasses au-dessus de l'arrière-pont. Dans les profondeurs, fourmillent de nombreux poissons plats, ornés d'une crête. Les marins anglais les appellent vaisseaux portugais, *portuguese men of war*. Ce nom date probablement de l'époque où la Grande-Bretagne s'emparait de la suprématie des mers. Les navires de Vasco de Gama et des conquérants, ses successeurs, n'étaient pas des modèles de construction, mais ils portaient des héros dans leurs flancs. Ce qui était alors dit par dérision, rappelle aujourd'hui aux navigateurs la grandeur pâlie d'une nation chevaleresque.

(3 juillet.) La ligne de vapeurs qui fait le service entre San-Francisco et Hongkong en touchant Yokohama est de récente création. Si une expérience de trois ans permettait de former un jugement définitif, le problème, si longtemps jugé chimérique, de traverser dans toute sa largeur le Pacifique avec des steamers à roue, aurait été résolu victorieusement par la compagnie américaine. Mais il n'y a qu'un départ par mois, et trente-six à quarante traversées (aller et retour) ne suffisent peut-être pas pour donner des résultats positifs. Quoi qu'il en soit, jusqu'à ce jour aucun accident n'a eu lieu. Les bateaux partent et arrivent avec la régularité d'un train de chemin de fer. C'est avec une assurance qui donne le frisson que, le 1er de chaque mois, au moment de quitter la Californie, les officiers du bord disent aux passagers : le 24, à neuf heures du matin, vous débarquerez à Yokohama. Un de leurs steamers, il est vrai, cinq jours après avoir quitté San-Francisco, a eu sa machine dérangée, et n'a pu marcher qu'avec une roue. Cependant le capitaine a eu la témérité de continuer et le bonheur d'entrer dans le port de Yokohama après neuf jours de retard seulement, ayant consumé presque tout son charbon et étant fort à l'étroit quant aux provisions.

Un autre steamer a failli périr sur les côtes japonaises dans un typhon. Les garanties de sécurité que toute compagnie doit offrir aux marins à son service, aux passagers et aux marchandises que ses bâtiments transportent, ces garanties sont-elles réellement données? Sur cette question, les avis se partagent. Des officiers de la marine de guerre an-

glaise et française, des notabilités du haut commerce de San-Francisco que j'ai entendus débattre cette question, en doutent ou soutiennent positivement le contraire. Les marins américains, de leur côté, prétendent qu'aucune navigation ne présente moins de dangers, et qu'aucun bâtiment voguant sur les mers n'est plus en mesure de les affronter.

Voici les objections des sceptiques : La compagnie de la malle pacifique *P. M. S. S. C., Pacific Mail Steam Ship Company*, reçoit du gouvernement de Washington une subvention annuelle de cinq cent mille dollars (plus de deux millions et demi de francs). Cette subvention est insuffisante, parce que, comparativement aux dépenses, l'affluence des passagers de première classe et le trafic sont encore peu considérables. Pour rentrer dans ses frais, qui sont énormes, la compagnie, obligée d'expédier, le 1er de chaque mois, un bateau de San-Francisco et, le 12, un bateau de Hongkong, doit nécessairement, par des motifs d'économie, réduire au plus strict nécessaire le nombre de ses steamers et leur personnel. Les grandes compagnies des lignes transatlantiques d'Europe et les Messageries maritimes françaises emploient un personnel plus nombreux au moins du double. Quant aux bateaux et au matériel, la différence est dans les mêmes proportions. La compagnie américaine fait le service avec quatre bateaux seulement, dont chacun, à chaque voyage, aller et retour, doit parcourir l'énorme distance de quatorze mille quatre cents milles (soixante au degré). Il en résulte que les bâtiments s'usent très-vite, que, dans les ports, le temps fort limité durant lequel ils y

restent à l'ancre ne suffit pas pour donner les soins nécessaires à l'inspection de la machine et aux réparations indispensables, et que, sous ce rapport, le matériel manque de solidité. De plus, pour réduire la dépense, tout l'équipage, sauf les officiers et les mécaniciens, se compose de Chinois. Or les Chinois sont de médiocres marins : par le mauvais temps, ils perdent la tête; en cas d'embarras sérieux, ils manquent de courage et de discipline. Les domestiques du bord sont également Chinois. A quoi il faut ajouter les nombreux passagers de cette nation que transportent ces bâtiments, surtout en venant de Hongkong. Les voyageurs blancs atteignent un chiffre comparativement peu élevé. Dans certaines éventualités, la disproportion pourra donner lieu à des inconvénients graves. De San-Francisco à Yokohama, il y a, tout d'une traite, cinq mille milles à parcourir, sans possibilité en cas d'accident de chercher un port de refuge ou de ravitaillement. On est donc obligé d'embarquer toute la quantité nécessaire de charbon en prévision d'une prolongation de la traversée, par suite soit de mauvais temps, soit de quelque accident. Il en résulte que les bateaux, durant les premiers jours de la navigation, sont surchargés, lourds et par conséquent peu dociles, *unwieldy*. Ils manquent de l'agilité, *buoyancy*, si essentielle par les bourrasques qui sont fréquentes en certaines saisons sur les côtes de Californie, et qui soufflent pendant une grande partie de l'année sur les côtes du Japon. Mais il y a d'autres considérations plus graves encore, dignes par conséquent de fixer l'attention du gouvernement central et des di-

recteurs de la compagnie. Elles ont rapport à la construction des bâtiments. Ce sont des steamers à roues, de cinq mille tonneaux, qui ne peuvent marcher qu'à la vapeur. La mâture est démesurément faible et petite, et elle doit l'être, car on n'a pas encore résolu le problème d'adapter, à de si grands navires qui doivent parcourir sans relâcher de si grandes distances, le système de la voile et de la vapeur conjointement et à proportions égales. Des bateaux à vapeur, il est vrai, se rendent, directement et sans relâcher, d'Angleterre en Australie. Mais ce sont, en réalité, des voiliers qui profitent des vents alizés et des courants, et qui là où les uns et les autres les quittent, comme aussi en temps de calme, s'aident de la vapeur; l'hélice n'est qu'un auxiliaire, la voile est l'essentiel. Ces traversées s'accomplissent donc dans d'excellentes conditions. Mais ces conditions font complétement défaut à la navigation dont il s'agit. D'abord les vices de construction. Je les ai indiqués; ils proviennent de la prétention, téméraire dans l'état actuel de la science et de l'art nautiques, d'adapter conjointement la voile et la vapeur à de si grands navires pour une si longue navigation non interrompue. Ce n'est pas tout. Le Pacifique n'offre aucun des avantages dont se prévalent les « auxiliaires » et les skippers qui font le voyage d'Australie. Il n'y a, dans le Nord-Pacifique, ni vents alizés, ni courants réguliers. Dans ces parages, les vents décrivent souvent la circonférence d'un cercle. Pendant que, sous le trente-sixième parallèle invariablement suivi en été par les bateaux de la compagnie parce que c'est la ligne droite et en consé-

quence la plus courte, la brise d'est prédomine, le vent souffle de l'ouest avec violence à quatre-vingts ou cent milles plus au nord. Les bâtiments, des voiliers pour la plupart, et le nombre n'en est pas grand, qui font le trafic entre les États Pacifiques et l'extrême-Asie, transportant au Japon la farine et les bois de construction de la Californie et de l'Oregon, en rapportant du thé, prennent toujours la route du nord pour échapper aux calmes qui règnent plus au sud. Ceci explique pourquoi les steamers de la compagnie n'aperçoivent jamais de voiles. En résumé, les moyens employés par la compagnie sont insuffisants pour la tâche; la disproportion à bord de ses bateaux entre les éléments blancs et chinois est un inconvénient grave; enfin, et c'est là le point principal, il faut, pour faire un service régulier, avoir recours à la vapeur, employer de très-grands bateaux, les surcharger de charbon; car, en cas de dérangement de la machine ou d'épuisement du combustible, les voiles qu'on emploie ne seraient d'aucune utilité. Vu la nature des bateaux dont la compagnie dispose, et quoiqu'ils soient parfaits comme vapeurs, il vaudrait mieux diviser la route en deux parties et relâcher à Honolulu. On prolongerait, il est vrai, la durée du voyage, mais on réduirait considérablement les risques qui viennent d'être signalés. Faire traverser à ces steamers le Nord-Pacifique tout d'une traite, c'est méconnaître les règles de la prudence et provoquer des catastrophes.

A ceci les Américains répondent : Les moyens de la compagnie sont plus que suffisants. Ses vapeurs, comme tout le monde le reconnaît, sont

des modèles de perfection. Ils s'usent moins vite que les bateaux des compagnies atlantiques, parce qu'ils marchent plus lentement, la moyenne de leur marche réglementaire étant de deux cent quarante milles dans les vingt-quatre heures, tandis que les steamers des Cunard et des autres compagnies font trois cents milles. Les relâches aux deux extrémités de la route sont assez longues pour permettre d'accomplir les travaux nécessaires d'inspection, de nettoyage et de réparation. Il n'y a pas, sur les mers du globe, de navires plus proprement et mieux tenus. Le personnel n'est pas réduit au minimum; il répond amplement aux exigences du service. Pas de superflu, il est vrai. Pas de paperasses inutiles, ni de longueurs bureaucratiques, pas de distinctions hiérarchiques, ni d'étiquette au delà du strict nécessaire. Le capitaine ne se croit pas amiral ou commodore. Après avoir donné les ordres au premier officier, il ne dédaigne pas de visiter lui-même deux fois par jour, conformément à ses instructions, la machine, les cuisines, les cabines des passagers et de descendre jusqu'à fond de cale. En comparaison de vos lignes d'Europe, chacun de nos officiers fait double travail, mais chacun d'eux a double paye. Notre système a tous les avantages de la simplicité, et, en cas de dangers, offre plus de sécurité que le vôtre, car chacun de nos agents est pénétré du sentiment de sa responsabilité, ne se croit pas trop grand monsieur pour faire les choses par lui-même, et ne s'en rapporte jamais à ses subordonnés, par la raison toute simple que le plus souvent il n'en a pas à sa dispo-

sition. L'équipage se compose de Chinois, et les Chinois certes, comme marins, ne valent pas les blancs. Mais, sous le rapport de la discipline, nous les préférons aux matelots américains ou européens que l'on trouve dans les ports du Pacifique. Ceux-ci appartiennent, tout le monde le sait, à la lie de la population blanche. Ce sont, pour la plupart, des querelleurs et des ivrognes, toujours disposés, quand on est à l'ancre, à rompre leur engagement et à s'enfuir. Les matelots chinois, au contraire, se distinguent par la douceur de leur caractère ; ils sont soumis et obéissants. Il n'y a pas d'exemple, parmi eux, de rixe ni d'insubordination. Quant aux passagers de cette nation, telle est la disposition de leurs cabines qu'on peut les mettre sous les verrous aux premiers symptômes de sédition. D'ailleurs ils ne sont pas armés, et le capitaine, en temps utile, distribuera un nombre suffisant de revolvers aux passagers blancs qui, en mettant le pied sur le pont, prennent l'engagement de se tenir à sa disposition, s'il les en requiert. Au reste, par les raisons qu'on vient d'indiquer, les bateaux des grandes maisons anglaises de Shanghaï, de Hongkong et de Calcutta ont un équipage entièrement composé de Chinois ou de Malais. Le prétendu danger causé par la prépondérance de l'élément jaune est donc une chimère.

Mais arrivons à votre grande objection : la construction de nos steamers. Il est vrai que la vapeur est l'élément essentiel, et elle doit l'être, puisqu'il s'agit de parcourir des espaces énormes avec la régularité d'une horloge. Certes, la voile n'est qu'un

accessoire, et il serait désirable de lui assigner un rôle plus important; mais telle que nous l'employons, elle donne, en cas de dérangement de la machine, de sérieuses garanties. Nos petits mâts seraient alors remplacés par de grands mâts. Chaque bateau en est muni. Vous pouvez les voir couchés, sur le pont, le long du bastingage. Ainsi, même en supposant l'éventualité peu probable où il serait impossible de marcher au moins avec une roue, on aura toujours la chance d'atteindre soit Yokohama, soit San-Francisco, de se maintenir de toute façon sur la route que suivent nos bateaux et par conséquent d'être vu et secouru par l'un d'eux. Car, notez bien, notre service se fait avec une telle régularité, avec une telle précision nautique que, sauf de très-rares exceptions causées par le brouillard, les steamers dont l'un a quitté San-Francisco et l'autre le Japon, se rencontrent régulièrement à un point, à un jour et presque à une heure calculés et connus d'avance. Quant aux provisions de bouche, on en est amplement pourvu. Enfin, il n'est pas exact de dire que les bateaux soient surchargés en quittant le port. Partout, au contraire, ils se trouvent placés dans les meilleures conditions. En mer, il faut toujours faire sa part à l'incertain, aux éléments. Ceci s'applique à toutes les navigations. Nous ne craignons en réalité qu'un ennemi : l'incendie, et contre l'incendie les précautions les plus ingénieuses et les plus minutieuses sont prises. Nous osons vous les recommander. C'est un progrès à faire. Mais ce qui parle plus haut que nos raisonnements, c'est l'expérience de plus de quarante voyages, ce

qui fait quatre-vingts traversées du Pacifique et des mers si mauvaises de la Chine et du Japon. Nos bateaux ont, dans ces trois ans, parcouru plus de six cent mille milles. Ils sont tous rentrés dans la Porte d'Or sans avoir perdu un homme ni un colis [1].

Voilà donc le pour et le contre. Qui a raison? Ce n'est pas à des profanes à en décider. Vogue donc la galère! Et, puisque nous nous y sommes embarqués, persuadons-nous que la compagnie a raison, et que rien n'est plus sûr que de traverser le Pacifique à bord de ses bateaux. Certes, rien n'est plus paisible tant que cet Océan répond à son nom, et c'est la règle en cette saison et sous cette latitude. Pendant les mois d'hiver, les steamers suivent une route plus méridionale. La distance à parcourir s'augmente alors d'environ deux cents milles. Ainsi, pendant toute l'année, on peut compter sur un ciel serein et sur une mer calme, toujours en exceptant une zone étroite de trois cents milles environ sur la côte de Californie, et une autre de cinq à six cents sur la côte du Japon. Entre les deux, la

1. Ce fier appel à un court mais brillant passé vient de recevoir deux cruels démentis. Le 24 août 1872, entre onze heures et minuit, en rade de Yokohama, l'*America*, la gloire de la compagnie, après avoir heureusement accompli son onzième voyage, a été détruit par un incendie. C'est le *China* qui apporta la triste nouvelle à San-Francisco. L'enquête sur les causes de ce désastre n'a donné aucun résultat. Au dire de témoins oculaires, moins de sept minutes après qu'on eut aperçu les premières flammes, tout le bâtiment, de proue en poupe, n'était qu'une seule immense colonne de feu. Au moment suprême, le capitaine, grièvement blessé, se jeta dans la mer et fut sauvé par le commandant du *Costarica*, steamer de la même compagnie. Trois passagers européens et plus de soixante Chinois, tous en destination pour Hongkong, périrent ou brûlés ou noyés. Les Chinois, songeant avant tout à sauver leurs économies, erdirent un

nature n'a pour nous que des sourires — des sourires, il est vrai, ressemblant quelque peu à des bâillements. Autour, au-dessus, au-dessous de vous, tout dort, les hommes, l'air, la mer.

(4 juillet.) Le temps est gris, mais gris de perle. Le bâtiment est peint tout en blanc : les mâts, les cabines du pont, les bastingages et la toile qui couvre le pont. Ce pont, de la poupe à la proue, est tout d'une pièce et forme une excellente promenade. Pendant la plus grande partie de la matinée, j'y suis seul. Les passagers de première classe se lèvent tard ; ceux de deuxième, les Chinois, jamais. Ils se couchent à San-Francisco, et ne quittent leur lit que pendant le temps qu'il faut pour le faire. On ne les voit jamais sur le pont. Les matelots aussi, après avoir terminé leur service, disparaissent. Et

temps précieux; puis ils se précipitèrent tous à la fois sur une échelle qui se brisa sous leur poids. L'or qu'on trouva sur leurs cadavres prouve que pas un d'eux ne rentrait pauvre dans son pays.

Le *Bienville*, loué par la compagnie pour desservir la ligne de New-York-Aspinwall, prit feu le 15 août dans les parages des îles Bahama. On eut à peine le temps de quitter le bâtiment qui fit explosion et sombra. Des cent vingt-sept personnes qui se trouvaient à bord quarante perdirent la vie.

Un steamer portant aussi le nom d'*America* périt également par le feu, peu d'heures après avoir quitté le port de Nagasaki. Le même été enfin, un autre grand vapeur dont j'ignore le nom, se rendant de Yokohama à Shanghaï, fit naufrage dans la mer intérieure du Japon. Ces deux bâtiments n'appartenaient pas à la *Pacific company*, qui a augmenté son personnel et le nombre de ses bateaux comme aussi le nombre de ses voyages, devenus bi-mensuels, et fait de brillantes affaires.

quel service facile par le temps qu'il fait! En sortant de la Porte d'Or, on a hissé les voiles et on n'y a plus touché. La brise d'est est constante et juste assez forte pour les maintenir en position et pour neutraliser l'effet de la brise du bateau. La résultante, pour la sensation, est un calme plat. La fumée monte vers le ciel en colonne droite. Les matelots ont donc la partie belle. Ils dorment, ou jouent, ou fument en bas avec leurs compatriotes. Les deux hommes au gouvernail, ceux-là des Américains, sont également invisibles, car une guérite les dérobe à la vue, eux et le timon et souvent aussi l'officier de service. J'ai donc le pont de cet immense navire à moi tout seul. Je l'arpente de bout en bout. Quatre cents pas, aller et retour! Le seul obstacle est formé par une barre de fer transversale qui, à hauteur de tête, relie au centre les deux bords du steamer. Elle est peinte en blanc comme le navire et difficile à distinguer. Dans toutes les situations de la vie, il y a, sinon un ver rongeur, une épine dans notre chair, au moins quelque point noir. A bord du *China* le point noir, pour moi, c'est cette barre blanche. Outre que je m'y cogne d'innombrables fois, elle me rappelle sans cesse la fragilité des choses humaines. Elle est bien mince, et cependant, au dire de l'ingénieur, c'est elle qui par le très-gros temps doit empêcher la coque énorme du bateau de se fendre en deux. Il y a des moments où votre vie tient à un fil; ici elle tient à une barre de fer; cela vaut mieux, mais ce n'est pas assez.

(5 juillet.) Hier soir, on a célébré l'anniversaire de la déclaration d'indépendance des États-Unis. Les Américains parlaient avec facilité, avec esprit, mêlant à des morceaux d'éloquence un peu banale des mots pour rire qui leur font rarement défaut. Tout le monde était momentanément sorti de l'état de somnolence qui nous a envahis.

Ce matin, le temps est plus splendide que jamais. Tout est bleu et or. Dans l'eau miroitent toujours ces reflets d'un pourpre mat qui m'ont frappé dès le second jour de la traversée. Sur le pont, personne. Le balancier de la machine monte et descend lentement. Les vagues se gonflent et s'enfoncent régulièrement comme la poitrine d'un dormeur. Autour de moi, sauf le bruissement des roues et parfois le battement d'ailes des goëlands qui nous suivent depuis San-Francisco, silence profond. En bas, de même. De temps à autre, j'entends le son d'une guitare ; il sort de la boutique du barbier. Cet artiste est mulâtre. A l'autre bout de la grande cabine, le *purser* charme ses loisirs en jouant du même instrument. Les passagers, retirés dans leurs cabines ou étendus sur les fauteuils du salon, lisent ou sommeillent. Ils ne paraissent sur le pont que fort tard dans la journée.

Aux premières, nous ne sommes pas nombreux, vingt-deux en tout : deux touristes anglais, des jeunes gens fort agréables et du meilleur monde, deux négociants de la même nation établis à Yokohama, l'un accompagné de sa femme, et quelques Américains, un homme du haut commerce de Boston, un jeune médecin qui, après avoir pratiqué aux îles

Sandwich, va chercher fortune au Japon, deux graineurs italiens, deux Espagnols qui vendent de la chair humaine; établis à Macao, ils expédient des koulis au Chili et à la Havane. Pendant mon long séjour à Lisbonne, j'ai cru trouver aux hommes qui s'étaient enrichis dans la traite des noirs, alors encore florissante, un certain air de famille, une expression toute particulière qui n'est pas belle. Je l'ai retrouvée dans la physionomie de l'un de ces Espagnols avant même de connaître son métier.

Involontairement, les passagers, si peu nombreux, se divisent en deux coteries : l'anglo-saxonne et la latine. Il y a encore une jeune femme de couleur, vraie tête et figure de madone. Elle est veuve et va rejoindre son futur, un coiffeur de Yokohama. Sa fille est un petit monstre sourd-muet qui pousse des cris rauques et inarticulés. Mais la tendresse et l'infatigable sollicitude de la mère sont un spectacle si doux, si touchant, que tout le monde supporte volontiers la présence incommode, sinon dégoûtante, de cette pauvre petite créature. C'est l'amour maternel qui opère ce prodige. Et on doute des miracles !

La race jaune est représentée par mon ami Fang-Tang et par deux Japonais affublés d'un costume européen qui leur va fort mal. L'un, ancien gouverneur d'une province, ne parle que le japonais; l'autre, jeune étudiant, fils, dit-on, d'un daimio, semble, comme linguiste, avoir peu profité de son séjour en Angleterre; cependant il parvient à me dire : *England all good, Japan all bad :* Tout est bon en Angleterre, tout est mauvais au Japon. C'est le ré-

sumé de son éducation européenne. Elle lui assurera le bonheur dans son pays.

La figure la plus intéressante de nous tous, est sans contredit un vieux parsee de Bombay. Boulanger de son métier, mais prince-boulanger, il fournit le meilleur pain aux résidents européens à Yokohama, à Shanghaï et à Hongkong. Avant l'établissement des lignes de bateaux à vapeur, ses bâtiments traversaient les mers de Chine et du Japon. C'est un personnage considérable. La belle tête, la belle barbe blanche, le maintien digne, la politesse exquise, même le costume sobre mais pittoresque de ce vieillard, s'harmonisent avec la tournure de son esprit, sa vaste expérience et sa position sociale. On sait que les marchands forment, dans le monde musulman, la première classe. Nos causeries sont longues et faciles, car il parle l'anglais couramment. Il a, me dit-il, voulu voir de près la civilisation européenne. C'est pour cela qu'il est allé en Amérique. Il a visité San-Francisco. Cela lui suffit. Après s'être bien assuré que je ne suis pas Américain, il m'avoue ne pas trouver de termes assez sévères pour blâmer tout ce qu'il a vu : « Quel scandale dans les rues! Les femmes, et quelles femmes, fi donc! Et les hommes! Quel manque de dignité! Il n'en est pas ainsi dans mon pays. L'Oriental aime le prochain, il est bon, serviable et décent; jamais, dans les rues de nos villes, vous ne serez choqué par l'aspect d'ivrognes ou de femmes de mauvaise vie. L'Américain ne pense qu'à lui-même; il est grossier et se livre publiquement à des excès. »

C'est avec impatience qu'il a attendu le départ

du bateau pour fuir à jamais ces lieux antipathiques.

Le capitaine Cobb, né dans l'Est, comme tous ses officiers, est un excellent marin, poli et plein d'attention pour les passagers. Plus ou moins, il communique ces qualités à ses subordonnés.

M. O., l'ingénieur en chef, issu d'une bonne et ancienne famille d'Espagne, natif des îles Canaries, élevé à la Havane, forme un singulier contraste avec son entourage anglo-américain. C'est un mélange du caballero et de l'ascète castillan. On n'a qu'à le regarder pour reconnaître l'homme d'élite. Cette première impression est confirmée par sa conversation. Jeune encore, il doit sa place à son mérite. Ses loisirs sont consacrés à la lecture sérieuse. Sa cabine qui, d'un côté, ouvre sur le pont, et de l'autre sur la chambre des machines, reflète la tournure de son esprit et les aspirations de son âme. Une petite bibliothèque, où les traités de théologie et de sciences exactes coudoient les auteurs classiques espagnols et les œuvres de Donoso Cortès; deux pots de fleurs que sa femme lui a donnés au départ et qu'à force de soins il a su jusqu'ici préserver contre l'air salé de la mer; enfin le portrait de cette jeune dame. Concevez-vous tout ce qu'il y a de poétique, de triste, de solitaire dans cette existence anormale? Il aime, il est vrai, son métier; il vit en bons termes avec ses camarades. Mais, fervent catholique, il passe sa vie avec des hommes dont la moindre préoccupation est la religion; jeune époux amoureux, il voit sa femme tous les trois mois pendant dix-huit jours; passionné pour les études spé-

culatives, son métier est de surveiller une machine et d'en compter les évolutions.

Le médecin du bord, natif du Sud, d'un âge déjà avancé, est philosophe. Il envisage les choses par leur côté le moins brillant. Sa spécialité est d'examiner le revers de la médaille. L'originalité de son esprit, sa causticité rachetée par un fond de bonhomie et une vaste expérience, donnent à sa conversation un charme particulier. En général, le grand attrait des voyages lointains est de rencontrer des hommes très-différents de vous-même. Tout est autre en eux : le point de départ, l'éducation, la manière de voir et d'être. Le docteur exerce en même temps les fonctions de bibliothécaire. Tous les jours, à une heure, il distribue les livres qu'on demande : les auteurs classiques anglais, et, ce qui est bien précieux, les meilleurs et les plus récents ouvrages sur la Chine et le Japon.

N'oublions pas le *purser*, l'homme qui tient les cordons de la bourse, personnage important pour le passager, et plus haut placé à bord des bateaux américains que ne le sont les stewards des steamers européens. C'est toujours un gentleman qui vous sourit agréablement, qui n'attend et n'accepte aucun pourboire, et qui, de temps à autre, vous serre affectueusement la main. J'aime beaucoup le nôtre, mais je l'aimerais mieux s'il jouait moins de la guitare.

Le garçon en chef est Hambourgeois. Lui et son compagnon blanc mènent une douce existence. Ils se bornent à surveiller les domestiques chinois, et passent le reste de leur temps à folâtrer avec les

femmes de chambre. Ce sont les deux seuls désœuvrés du personnel. Trente-deux *waiters* de couleur jaune font le service de la table et des passagers. Tous petits de taille, ils ont très-bonne apparence avec leur toque noire, leur queue noire aussi, qui descend presque jusqu'aux talons, leur tunique bleu foncé, leur large et court pantalon blanc, leurs guêtres ou leurs bas blancs, leurs souliers de feutre noir avec de fortes semelles blanches. Ils forment toujours des groupes symétriques et font tout avec méthode. Figurez-vous une vaste salle où se perd la table des vingt-deux convives avec ces petits Chinois qui voltigent autour d'eux d'un air respectueux et sans faire le moindre bruit. Le Hambourgeois, négligemment appuyé contre une console, une main enfoncée dans la poche de son pantalon, dirige, avec l'index de l'autre, les évolutions de sa docile escouade.

(6 juillet.) Tous les jours, à onze heures du matin et à huit heures du soir, le capitaine, suivi du *purser*, fait la visite du bâtiment. A celle du matin, on ouvre les portes des cabines en respectant seulement celles des dames. Mais dès que celles-ci en sortent, l'œil de la Providence, c'est-à-dire du capitaine et du purser, y pénètre également. Les allumettes, si on en trouve, sont impitoyablement confisquées. Ce matin, le capitaine m'a engagé à l'accompagner, et j'ai pu me convaincre de la propreté extrême, de l'ordre et de la discipline absolue qui règnent partout. Rien n'est appétissant comme

ce qu'on évite ordinairement de voir, les cuisines. Le chef et les marmitons, des Allemands, en faisaient les honneurs. Partout les employés de chaque département se trouvaient à leur poste, empressés d'exposer à la vue des visiteurs les réduits les plus secrets de leur domaine. C'était comme un examen de conscience consciencieusement fait. Les magasins aux provisions sont admirables. Tout est de première qualité, tout est en abondance, tout est classé, étiqueté comme les drogues d'une pharmacie. Sous l'avant-pont est le quartier des passagers chinois. Les nôtres sont au nombre d'environ huit cents. Tous couchés, ils fument, causent à haute voix, et jouissent de la bonne fortune, si rare dans leur existence, de passer cinq semaines dans l'oisiveté. Malgré le grand nombre d'hommes parqués dans un espace comparativement restreint, la ventilation y est si bien établie que l'air n'y est nullement vicié. Le capitaine visite tout, absolument tout; et partout nous avons trouvé la même propreté. Dans un petit réduit réservé aux fumeurs d'opium nous avons vu plusieurs de ces victimes d'une habitude funeste. Les uns humaient avidement le poison, d'autres en ressentaient déjà les effets. Couchés sur le dos et profondément endormis, les traits inondés d'une pâleur mortelle, ils ressemblaient à des cadavres.

(7 juillet.) Contrairement à notre somnolence habituelle, nous sommes tous en proie à une vive agitation. Le *China* est arrivé au point où il doit rencontrer l'*America* qui a dû quitter Hongkong il

y a vingt-cinq jours. Les huniers de nos petits mâts sont occupés par de petits Chinois qui, de leurs petits yeux tout grands ouverts, interrogent l'horizon. Le capitaine et les officiers se tiennent près du beaupré, leurs longues-vues braquées dans la même direction. Mon ami a quitté aussi sa machine, ses fleurs et le portrait de sa femme pour perlustrer la mer bleue, légèrement gonflée et vide comme toujours. Pas d'*America !* Le capitaine est dans ses petits souliers. Il consulte ses cartes, ses instruments, ses officiers, mais la journée se passe sans que le steamer soit signalé. Le dîner est triste. Nous avons tous l'air préoccupé et le capitaine inquiet. Il paraît que les directeurs de la compagnie mettent du prix à ce que les deux bateaux se rencontrent. C'est pour eux la preuve que les capitaines ont exactement suivi leur route et que le bâtiment qui vient de San-Francisco a parcouru sans accident un tiers du Pacifique. Les passagers profitent volontiers de cette précieuse occasion d'écrire à leurs amis. Pour les capitaines c'est une question d'amour-propre. Ils veulent ainsi prouver leur habileté à tracer, malgré les courants si variables et peu connus, je crois, du Pacifique, une ligne droite à travers cette immense nappe d'eau.

(8 juillet.) A cinq heures du matin, le second officier tombe dans ma cabine : « L'*America* est en vue ! » Je me précipite dans mes vêtements. La matinée est superbe et ce steamer colossal, le plus grand après le *Great-Eastern*, s'approche majestueusement.

On échange les saluts d'usage et un gig de l'*America* nous apporte un extrait de son journal, la liste de ses passagers, les feuilles de Hongkong, Shanghaï et Yokohama, et, ce qui est l'essentiel, se charge de nos lettres pour l'Amérique et pour l'Europe. Quelques instants après, il reprend sa course. Beau et grandiose spectacle[1] ! A six heures il disparaît à l'horizon. Au point de la rencontre, nous avons parcouru exactement quinze cents milles, la moitié de la distance entre l'Angleterre et New-York.

Les journaux de Chine et du Japon fournissent une lecture assez curieuse : des plaintes sur la stagnation des affaires, des appréhensions à l'égard de l'état embrouillé du Japon, où l'ancienne constitution féodale a été virtuellement abolie. De là, mécontentement de quelques grands daimios qui font des préparatifs de guerre. Il en est un qui a rétabli l'ancienne cérémonie de cour tombée en désuétude, de fouler la croix aux pieds.

Ce sont pour moi autant de rébus. Mais la solution au prochain numéro, c'est-à-dire au Japon, si j'y trouve des personnes qui puissent et veuillent me renseigner.

(9 juillet.) La liste des passagers de l'*America* est affichée ; elle donne aussi à penser. On y voit figurer une cinquantaine de Japonais, tous appartenant à des familles nobles. Le gouvernement réformateur du jour les envoie pour un an, aux frais de l'État, en Amérique et en Europe. Ils doivent y recueillir,

1. Voir la note page 280.

pour les rapporter dans leur pays, les germes de la civilisation, comme les graineurs italiens vont tous les ans au Japon chercher le ver à soie. A en juger par nos deux Japonais civilisés qui reviennent d'Europe, j'oserais douter du succès de la méthode. Le vieux parsee, qui semble connaître l'Empire du Soleil levant mieux que la plupart des résidents européens, me dit : « Les Japonais sont des enfants, de bons enfants ; mais, jeunes ou vieux, toujours des enfants. Ceux qui vont en Europe emportent beaucoup d'argent ; ils tombent entre les mains de fripons qui les mènent dans de mauvais lieux et les détroussent. Puis nos pauvres dupes reviennent l'oreille basse, la bourse vide et aussi ignorants qu'ils étaient au départ. Voyez ces deux hommes que nous avons à bord : ils n'ont rien appris et ont dépensé des sommes fabuleuses. L'un d'eux, le gouverneur, m'avoue qu'il est ruiné. » Ce fait m'est confirmé par mon ami Fang-Tang, fort intime avec le fonctionnaire qui a si chèrement payé sa soif de civilisation. On sait que les langues chinoise et japonaise, quoique de la même souche mongole, n'ont conservé que fort peu d'affinité. Mais au Japon on a adopté depuis plusieurs siècles les caractères chinois. C'est donc par écrit que des personnes des deux nations peuvent correspondre sans savoir les deux langues. Mes deux compagnons de voyage se servent de cette méthode. Assis à côté l'un de l'autre, ils passent des heures à écrire et à échanger leurs notes. Qu'est-ce qu'ils peuvent se dire ?

(10 juillet.) Aujourd'hui, nous avons passé le 164e degré de longitude (Greenwich). Il correspond au méridien de Vienne. Nous avons 21 degrés Réaumur dans nos cabines. Sur le pont, sous la tente, il fait encore plus chaud. L'humidité est extrême. Le vent souffle toujours de l'est. Depuis San-Francisco, on n'a pas touché aux voiles.

(11 juillet.) Longue causerie avec un homme du Sud. Son pays en forme le sujet. Ce sont les lamentations d'un prophète de l'Ancien Testament ! Je n'ai pas encore rencontré un seul de ses compatriotes qui ne m'ait parlé dans le même sens ; mais rarement j'ai entendu exprimer la douleur du patriote dans un langage plus simple, plus élevé, plus émouvant. Après avoir tracé à grands traits, mais avec de vives couleurs, un tableau séduisant de ce que le Sud a été, il me fait voir ce qu'il est devenu depuis la guerre : une seule et immense plaie. Un étranger qui n'a pas étudié la question sur les lieux doit naturellement suspendre son jugement ; mais, vu l'unanimité de ces plaintes, il est permis de se demander si les hommes avec la meilleure volonté, si le temps qui ferme tant de blessures, pourront remédier à des maux jugés incurables, incurables sous le régime actuel, par ceux qui en sont affligés. Je l'avoue, les raisonnements des hommes du Nord, qui voient naturellement les choses moins en noir, ne me rassurent guère. Ils comptent sur la communauté des intérêts ; mais c'est précisément la divergence des intérêts qui a provoqué l'insurrec-

tion ; sur l'action du temps qui apaisera les passions et modifiera les idées et les sentiments des générations à venir ; mais ces espérances sur quoi se fondent-elles? Ne sont-elles pas chimériques? L'histoire montre fort peu d'exemples d'une nation qui, à tort ou à raison, se croyant opprimée, se soit sincèrement réconciliée avec ses vrais ou prétendus oppresseurs. Elle accepte peut-être son sort avec résignation, mais les espérances et les haines persistent ; les aspirations hostiles, la soif de vengeance se transmettent de génération en génération. A ceci, on répond : d'abord, les *Southeners* ne sont pas une nation à part ; ensuite, le territoire des États du Sud est immense et la population blanche est comparativement petite. L'immigration augmente. Les nouveaux arrivés sont les antagonistes-nés des anciens propriétaires du sol, c'est-à-dire de nos ennemis. Ils les évinceront. Peu à peu ils formeront la majorité. A une certaine époque, ils seront les maîtres ; l'ancienne population blanche aura disparu ; de toute façon elle ne comptera plus. Nous avons donc raison de dire que le temps est en notre faveur.

J'admets ce raisonnement. C'est une solution que le temps peut amener et qui, sauf la séparation, est peut-être la seule possible. Mais pour les hommes du Sud, c'est la destruction. Comme les premiers habitants du sol, les Indiens, ils seraient condamnés à dépérir, à s'éteindre lentement. Tant qu'ils vivront, ils résisteront au nouvel état de choses qui leur paraît insupportable et impossible. Ce sera la guerre sourde ou déclarée. Cela étant, je

cherche, sans les trouver, les éléments d'une réconciliation.

(12 juillet.) Vers le milieu de la nuit dernière, nous étions à mi-chemin entre San-Francisco et Yokohama. Ce matin, comme d'habitude, nous comptons nos goëlands. Le plus grand nombre nous ont faussé compagnie. Ils rentrent à la suite de l'*America*. Six sont restés fidèles. Ceux-là traversent le Pacifique dans toute sa largeur, voltigent pendant le jour autour du bateau, rasent les flots ou les effleurent du bout des ailes, cherchent et trouvent le sommeil pendant la nuit posés sur une vague, et nous rejoignent le lendemain.

(13 juillet.) Ce soir, nous passerons le 180e degré de longitude. C'est pour les navigateurs le moment de liquider leurs comptes avec le soleil et la terre. Nous supprimerons le vendredi 14, et passerons directement au samedi 15. Pour les bâtiments qui marchent en sens inverse, de l'ouest à l'est, c'est le contraire; on répète le jour de la semaine et du mois. A bord, c'est le grand thème de conversation. Peu le comprennent et personne ne l'explique clairement. Quelques voyageurs regrettent sérieusement d'avoir laissé au fond du Pacifique un jour de leur existence.

(15 juillet.) Le beau temps, si fidèle jusqu'ici, nous quitte. Pendant toute la journée, une pluie chaude

tombe à torrents. Dans les cabines, atmosphère et température d'étuve. Les passagers commencent à se lasser de leur réclusion et à compter les jours qu'ils ont encore à passer à bord. Les repas aussi ne sont plus jugés avec la même bienveillance. On sert un grand nombre de plats, mais ce sont plus ou moins les mêmes. C'est la monotonie dans la variété. L'eau employée à la cuisine, comme celle que l'on boit, est de l'eau de mer distillée qui fatigue l'estomac. L'humidité et la chaleur et, depuis ce matin, l'absence du soleil forment un autre sujet de plainte. Voilà les griefs que j'entends énoncer autour de moi. Les Asiates seuls gardent leur sérénité. Vers le soir le thermomètre tombe rapidement et le capitaine prévoit des coups de vent. Heureusement nous sommes encore loin de la zone des typhons.

(19 juillet.) Le mauvais temps continue. Cette nuit, le roulis nous empêchait de dormir. Aujourd'hui, la mousson souffle avec violence. Elle semble sortir d'une fournaise. Après le déjeuner, le capitaine me prend dans sa cabine, et m'explique notre situation, les bonnes et les mauvaises chances. La mousson est devenue presque une tempête. Ce n'est pas elle qu'il craint. Mais il y a des indices d'un typhon au nord-ouest. Quelle direction prendra-t-il? Là est la question. Peut-être sommes-nous déjà dans sa périphérie. Peut-être non. Bientôt on verra plus clair. En attendant, pas de danger imminent. La navigation dans les mers du Japon et de la Chine est un jeu de loterie. Seulement, les mauvais nu-

méros sont rares. Le capitaine Cobb parle avec la sérénité d'un médecin qui, en quittant son patient, explique à un tiers la nature de la maladie. En suivant son exposé si lucide, j'oublie que le malade c'est nous.

A ce moment, l'Océan offre un aspect sublime. De l'eau bouillonnante, de l'écume qui s'envole horizontalement. La mer noire avec des lueurs blanches. Le ciel gris de fer. A l'ouest, un rideau de même couleur, mais plus sombre. Le thermomètre tombe de nouveau très-rapidement. Je vois fourmiller dans l'air, au-dessus des vagues, une pluie blanche. Ce sont de petits morceaux de papier sacré (*joss-paper*) que les Chinois ont jetés dans la mer pour apaiser les dieux. Je passe devant la cabine ouverte de l'ingénieur ; il arrose ses fleurs. Les passagers sont réunis dans le salon. Plusieurs ont l'air ému.

A midi, le ciel s'éclaircit un peu, et voici que les figures se détendent. J'ai souvent remarqué que les gens qui se trouvent ou se croient en danger ressemblent aux enfants. Un rien les fait pleurer et rire. Le boulanger de Bombay, le marchand chinois et les deux Japonais me frappent par leur imperturbabilité. Le premier me chuchote à l'oreille : « La Compagnie fait mal d'avoir des équipages chinois ; des Malais vaudraient mieux. Les matelots chinois se découragent au moindre danger et seraient les premiers à s'emparer des bateaux de sauvetage. » Fang-Tang n'a pas meilleure opinion de ses compatriotes. Il me dit : *good men*, *very good*, *bad sailors*, *very bad*. — Je lui demande : Si nous sombrons, qu'est-ce

qui arrivera à Fang-Tang? — Il répond : *If good, place above; if bad, below-stairs, punished.* (Si bon, chambre en haut; si mauvais, au bas de l'escalier, puni.)

(20 juillet.) Dans la nuit, l'Océan et le vent se calment subitement. Le *China* est sorti de la région de l'ouragan. Le temps est délicieux, la mer comme une glace. Mais, à quatre heures de l'après-midi, nous sommes tout à coup assaillis furieusement par des vagues colossales. Et cependant pas un souffle d'air. C'est ici, nous dit-on, que se trouvait probablement le centre du typhon d'hier. Il s'est déplacé ou épuisé, mais la mer qu'il a fouettée, tourbillonne encore, comme le pouls d'un fiévreux oscille quelques instants après l'accès.

(22 juillet.) Les jours se suivent et se ressemblent. Sauf le court épisode du mauvais temps, ces trois semaines me font l'effet d'un charmant rêve, d'un conte de fée, d'une promenade imaginaire à travers une salle immense, tout or et lapis lazuli. Pas un moment d'ennui ou d'impatience. Si vous voulez abréger les longueurs d'une grande traversée, distribuez bien votre temps, et observez le règlement que vous vous êtes imposé. C'est un moyen sûr de se faire promptement à la vie claustrale et même d'en jouir.

Le matin après le bain, quelques heures de solitude et d'exercice sur le vaste pont. Ensuite plusieurs

heures de lecture dans votre vaste cabine. A quatre heures, si cela vous tente, vous participerez ou assisterez au jeu de cerceau. Cet exercice est fort populaire à bord des steamers américains. On tâche de jeter des anneaux formés de bouts de corde dans des carrés numérotés qu'on a dessinés sur le plancher avec de la craie. C'est plus difficile qu'on ne pense. Les deux touristes anglais battent tout le monde. A cinq heures, le dîner est servi dans la vaste salle à manger. A bord du *China* tout est vaste, abondant, copieux. Après le repas, la race anglo-saxonne et la race latine se rencontrent au fumoir; c'est le seul endroit où elles échangent leurs idées. L'Espagnol de Macao, l'homme aux koulis, a l'esprit tourné à la philanthropie. Un rien le ferait pleurer d'attendrissement. Il ne peut entendre sans frémir les récits de son voisin, l'un des *graineurs* italiens, héros garibaldien, à l'en croire, et farouche massacreur de bourbonniens. Mais, en fait de contes merveilleux, personne ne s'élève à la hauteur du jeune médecin américain qui vient des îles Sandwich et va au Japon. Ses aventures au milieu des sauvages, les fréquents carnages qu'il a faits d'eux, donnent un démenti à la douceur de son visage et à la modestie de son maintien, mais ils font honneur à la fertilité de son imagination. Tout cela est assez amusant pendant la durée d'un cigare.

La plus belle partie de la journée c'est la nuit. Nulle part je n'ai vu briller les étoiles avec autant d'éclat. La voie lactée déroule à travers le ciel son ruban lumineux, et se mire dans les vagues. Nos paysans disent qu'elle mène à Rome. Ici elle mène

aux archipels de l'Océanie, le paradis terrestre, l'idéal des philosophes du siècle dernier. Nourri de leur lecture, vous voyez, avec l'œil de l'esprit, de naïfs insulaires jouir, à l'ombre des cocotiers, des bienfaits de la nature; de chastes naïades, suivies d'honnêtes baleiniers, plonger dans les ondes cristallines. Mais voilà que se dressent les spectres de la reine Pomaré et du révérend Pritchard! Ils dissipent les rêves poétiques et ramènent à la réalité des choses. Dans les premières heures de la nuit, je suis sûr de rencontrer l'ingénieur en chef, ou bien il m'arrête quand je passe au seuil de sa cabine. J'aperçois Fang-Tang, toujours assis près de l'ex-fonctionnaire japonais. Tous deux regardent les étoiles, car l'obscurité a mis fin à leur conversation au crayon. Le parsee aussi n'est pas encore couché. Accroupi sur ses talons, il caresse sa belle barbe. Je prends place à côté de lui et il me communique ses idées sur toutes sortes de questions; depuis le pain blanc qu'il fournit aux princes-marchands anglais jusqu'à la politique tortueuse du Tsungli-Yamen, et à la réforme du Japon. Souvent, nous ne nous séparons qu'au signal du couvre-feu.

C'est ainsi que nous avons traversé le Pacifique.

(23 juillet.) Aujourd'hui tout est changé : le ciel, le climat, les dispositions des voyageurs qui croient déjà toucher au rivage, puisque quelques heures de navigation seulement les en séparent. L'atmosphère chargée de vapeurs n'a plus la même transparence. Le soleil est plus pâle, le ciel moins bleu. Le vent

d'ouest amène de gros nuages fantastiques, conservant encore les contours des montagnes d'où ils viennent de se détacher. Ce sont les premiers messagers que la terre nous envoie. Vers midi, des rafales saccadées nous en apportent d'autres : des nuées de demoiselles. Ces petits insectes gracieux, aux corps effilés, aux ailes diaphanes, semblent tout ahuris. L'ouragan les a arrachés à leurs buissons fleuris et chassés à travers l'espace vers les régions inhospitalières de l'Océan. Ils s'abattent sur le pont, sur les bastingages, sur la mâture. Mais ils sont les bienvenus; personne n'y touche. Le *China* va les rapatrier.

Ce ne sont pas les seuls naufragés qu'il ramène. A son dernier voyage de retour, au fond du Pacifique, à plusieurs centaines de milles de la côte de Niphon, en avait aperçu une jonque japonaise démâtée. Une embarcation y fut envoyée, et l'on trouva gisant entre cinq ou six cadavres déjà décomposés deux hommes qui respiraient encore. Leur petite coquille, sur la route de Hiogo à Yokohama, avait été assaillie par une tempête, jetée dans le Pacifique et ballottée pendant près de six mois! Les deux survivants furent sauvés et menés à San-Francisco. Une collecte des passagers donna un résultat splendide. Nous les avons à bord. Ce sont de beaux garçons qui ne se tiennent pas de joie. Dans quelques jours, ils feront leur rentrée sous le toit paternel, dans un joli costume de matelot européen, et les poches pleines de dollars. Ils compteront parmi les richards de leur village. Quel retour de fortune!

Somme toute, nous avons fait une excellente traversée. La brise d'est, en aidant à la vapeur, nous a rapprochés du but de notre voyage. Nous aurions pu facilement entrer dans le port de Yokohama aujourd'hui ou même hier. Mais depuis deux jours nous avons ralenti notre course, car les règlements sont sévères. Un capitaine qui arriverait à destination quelques heures seulement avant le temps normal serait renvoyé du service de la Compagnie. Autour de moi, j'entends blâmer ces restrictions. Pour ma part, je les trouve fort sages. En voici les motifs, tels qu'on nous les a donnés : la consommation du charbon augmente avec la rapidité de la marche dans une très-grande proportion ; on serait donc obligé de surcharger le bateau, toute abstraction faite du surcroît de dépense. Si on n'avait pas fixé la durée de la traversée, les capitaines des quatre bateaux tâcheraient de rivaliser de vitesse, au grand préjudice de la machine et du bâtiment. N'oubliez pas, m'a-t-on dit, que nous sommes des Américains, et que nous allons volontiers de l'avant. Le commerce de Yokohama et celui de Hongkong tiennent à recevoir et à expédier leurs correspondances à jour fixe, ce qui n'est possible qu'en donnant de la marge aux bateaux, en tenant compte des retards ordinaires que peuvent causer le mauvais temps ou les vents contraires. De son côté, la Compagnie met du prix à ce que les steamers venant de San-Francisco et de Hongkong ne se rencontrent pas à Yokohama, parce qu'on serait obligé de les charger et décharger en même temps et, par conséquent, d'augmenter le personnel des

employés et des koulis. Or cette coïncidence se produirait souvent si le bateau qui s'éloigne de Californie mettait moins de vingt-deux jours à faire sa traversée. Enfin, le gouvernement de Washington, qui a son mot à dire puisqu'il donne la subvention, apprenant que les bateaux peuvent raccourcir la durée de la traversée, serait peut-être tenté d'en faire une obligation à la Compagnie, et réduirait le temps fixé actuellement par le contrat.

Vers le soir, un trois-mâts est en vue. Il a toutes voiles dehors et cingle vers le nord-est. Sauf l'*America*, c'est le premier et seul bâtiment que nous ayons aperçu pendant la traversée.

Ce voyage touche donc à sa fin. En quittant demain le *China*, nous quitterons l'Amérique. Jetons un regard en arrière, résumons nos impressions.

Oui, c'est un grand, un glorieux pays. Oui, vous avez raison d'en être fiers, de donner, s'il le faut, votre sang pour la jeune et noble patrie. Nation à peine éclose du contact d'un sol vierge et de races diverses, vous possédez déjà la vertu qui est la première condition de la croissance, de la prospérité et de la gloire des grands peuples : vous êtes de bons, de vrais, de chaleureux patriotes. La guerre civile, que je déplore pour vous, l'a constaté. Je n'examine pas si elle aurait pu être évitée ; si vous, hommes du Nord, vous usez de votre victoire avec modération ; si vous, hommes du Sud, vous ne devriez pas accepter la main de vos frères, pourvu qu'on vous

la tende sincèrement; s'il ne vaudrait pas mieux pour les uns renoncer à une partie des avantages obtenus par les armes, pour les autres à des haines peut-être impuissantes et au souvenir des pertes irréparables; si de part et d'autre vous ne devriez pas, avant tout, songer à la réconciliation, pourvu qu'elle soit possible à réaliser. Toutes ces questions, surtout la dernière qui touche à des intérêts vitaux, non-seulement à ceux du Sud, mais peut-être à l'existence même de votre grande république, je les écarte. Vous êtes trop près encore de cette lutte fratricide pour être disposés à écouter de semblables conseils. Ils vous seraient adressés par des voix plus autorisées que la mienne, que vous les répudierez. Je fais aussi abstraction de vos distinctions de partis. Je ne m'y entends guère. Pour moi, il n'y a ni démocrates, ni républicains. Je ne connais que des Américains. Ici, je veux surtout constater que, de part et d'autre, vous avez apporté dans la guerre civile les mêmes vertus, la même intrépidité, la même persévérance, la même abnégation. Sous ce rapport, il n'y a ni vainqueurs ni vaincus. Vous êtes bien les membres de la même famille, dignes les uns des autres, une nation pleine de séve, de vie, de jeunesse et, à moins de fautes graves, pleine aussi d'avenir.

Ces mêmes vertus vous soutiennent dans une autre lutte plus profitable, plus glorieuse, dans la lutte avec la nature sauvage. De vos sueurs vous avez, en moins d'un siècle, fécondé la moitié d'un continent. Grâce à la hardiesse de vos conceptions, à la vigueur de vos bras, vous avez créé des merveilles.

Le monde vous voit à l'œuvre, et le monde vous admire.

Si nous autres enfants de la vieille Europe, nous qui, sans nous fermer la route du progrès où devra se modifier notre avenir, tenons à notre présent, continuation logique, naturelle, régulière de notre passé, à nos souvenirs, à nos traditions, à nos mœurs; si nous rendons hommage à vos succès obtenus sous l'égide d'institutions qui, sur bien des points essentiels, sont le contraire des nôtres, c'est une preuve de notre impartialité, et nos louanges n'en sont que plus flatteuses. Car, ne nous y trompons pas, l'Amérique est l'antagoniste née de l'Europe. Je parle de votre Amérique des États-Unis, et je parle de l'Europe telle qu'elle existe, telle qu'elle s'est formée à travers les siècles, et non telle que des idéologues voudraient la façonner soit à votre image, soit d'après quelque modèle de leur invention. Les premiers arrivés, les précurseurs de votre grandeur actuelle, ceux qui en ont jeté les germes, étaient des mécontents. Des dissensions intestines, des persécutions religieuses les avaient arrachés à leurs foyers et jetés sur vos plages. Ils apportèrent avec eux, ils implantèrent dans le sol de la nouvelle patrie le principe pour lequel ils avaient combattu et souffert : l'autorité de l'individu. Celui qui la possède passe pour libre dans l'acception la plus étendue du mot. Et comme, en ce sens, vous êtes tous libres, chacun de vous est l'égal des autres. Votre pays est donc le sol classique de la liberté et de l'égalité, et il l'est devenu par le fait d'hommes que l'Europe avait expulsés de son sein. Voilà comment

vous, en conformité de votre origine récente, nous par une genèse toute diverse qui se perd presque dans la nuit des temps, nous sommes antagonistes. Cet antagonisme est peut-être plus apparent que réel. Vous n'êtes pas peut-être aussi libres ni aussi égaux entre vous que l'on pense en Europe, et la vieille société n'est certes ni si entravée ni si divisée en castes que vous semblez le croire. Mais ne discutons pas cette question, cela mènerait trop loin, et, quant à nos convictions réciproques, cela ne mènerait à rien. Je me bornerai à dire que plus je voyage et avance en âge, plus je me convainc que le fond des choses humaines se ressemble partout, et que les divergences se trouvent principalement à la superficie. Je vois partout les mêmes passions, les mêmes aspirations, les mêmes déceptions et défaillances. Il n'y a guère que la forme qui varie.

Mais vous offrez à tout le monde liberté et égalité. C'est au charme magique de ces deux mots, plus qu'à vos mines d'or, que vous devez l'affluence des émigrants et l'accroissement surprenant, rapide, constant de votre population. La Russie, la Hongrie, disposent encore de terrains incultes, l'Algérie demande des bras. Mais on n'y va guère. Les Anglais émigrent aussi en Australie, parce que c'est encore une Angleterre, surtout une Angleterre qui vous ressemble bien plus qu'à la mère-patrie. La grande masse des émigrants se dirige donc vers l'Amérique du Nord. Pourquoi? D'abord pour trouver le pain, article qu'il n'est plus facile de se procurer dans notre Europe surabondamment peuplée;

ensuite pour trouver la liberté et l'égalité. J'ignore si vous êtes en mesure de leur offrir dans une dose conforme à leurs rêves ces deux biens dont l'humanité, dès son berceau, s'est toujours montrée si friande. Mais vous leur offrez certainement de l'espace. C'est l'espace qui fait votre fortune et qui fera la leur, par la raison que vous êtes doués des qualités requises pour l'exploiter, que les enfants des races germaniques et celtiques les possèdent aussi, et qu'ils les développent à votre contact et guidés par vos exemples. D'autres pays ne manquent pas d'espace. Les pampas, par exemple, toutes ces régions encore incultes des républiques de l'Amérique du Sud n'attendent que des hommes qui sachent s'emparer de leurs trésors. Mais, abstraction faite des obstacles du climat, les habitants ne sont pas à la hauteur des âpres luttes avec la nature, et quoiqu'ils aient aussi inscrit sur leur bannière les mots Liberté et Égalité, le monde ne s'y laisse guère prendre. Des soldats de fortune, renversés périodiquement par des rivaux, tiennent entre leurs mains cette prétendue liberté; et l'égalité ne consiste que dans la soumission de tous aux volontés et aux caprices de ces maîtres éphémères. On va donc chez vous. On cherche le pain, la liberté individuelle et l'égalité sociale; et on trouve l'espace, c'est-à-dire la liberté du travail et l'égalité du succès, si on a apporté, au même degré, les conditions voulues pour réussir.

J'ai dit que tout le monde vous admire. Mais tout le monde ne vous aime pas. Ceux d'entre nous qui vous jugent à leur point de vue exclusivement eu-

ropéen, ne voient en vous que les ennemis des principes fondamentaux de notre société. Plus ils apprécient vos œuvres, — et à moins d'être des aveugles, ils ne peuvent pas ne pas les apprécier, — plus ils vous admirent, mais moins ils vous aiment. J'ajouterai qu'ils vous craignent. Ils craignent vos succès comme un exemple dangereux pour l'Europe, et tâchent d'arrêter l'invasion de vos idées. Mais ils forment la minorité. Vos amis sont plus nombreux. Ceux-là voient en vous le prototype et le dernier mot de la civilisation. Toutes leurs sympathies vous sont acquises; ils ont le plus vif désir, sinon politiquement, ce dont ils n'osent pas toujours convenir, du moins socialement, ce qu'ils proclament hautement, de se transformer à votre exemple. Il y a une troisième classe : les résignés; leur opinion est la plus répandue. Quoiqu'ils ne vous aiment pas, ils sont néanmoins tout prêts à vous subir, à subir vos principes, vos mœurs, vos institutions. Fatalement, inévitablement, l'Europe deviendra Amérique. C'est leur croyance.

Pour moi, je ne partage ni ces craintes, ni ces espérances. Je ne crois pas à cette prétendue fatalité; et voici les raisons de mon scepticisme.

D'abord je soutiens que cette crainte, ces espérances, cette foi aveugle dans des décrets imaginaires de la Providence se fondent sur une connaissance imparfaite de l'Amérique. On a beau dévorer des bibliothèques entières, lire tout ce qui a été publié par des esprits éminents sur les États-Unis, on est frappé, en mettant le pied sur votre sol, de la différence qui existe entre la réalité et l'idée qu'on

s'en était formée par la lecture. Tout est différent de ce qu'on s'était imaginé. Telle est la première impression des Européens qui viennent dans votre pays, soit comme simples visiteurs, soit pour s'y fixer. On apporte des préjugés contre vous et des préventions en votre faveur ; et, à peine débarqué, on modifie involontairement les uns et les autres. Les démocrates européens sont désappointés. Votre luxe et l'inégalité sociale dont New-York donne le spectacle les effarouchent. A ceux qui ne sont pas démocrates, ce même spectacle cause une agréable surprise. Les Allemands, socialement et politiquement les plus avancés de tous les immigrés, arrivent républicains ardents, mais ils ne tardent pas à s'apercevoir que votre république répond peu à leur idéal. Eux aussi, ils ont trouvé les choses autres qu'ils ne s'étaient imaginé. Je pourrais multiplier les exemples. La diversité des goûts entre aussi pour une grande part dans les jugements, et on ne dispute pas sur les goûts. Aussi ne nous y arrêtons pas ! J'ai seulement voulu dire que l'Amérique, vue par les lunettes d'approche de la lecture, et l'Amérique, vue sur les lieux, sont deux choses distinctes ; et que fonder des calculs d'une portée si vaste, puisqu'il s'agit de la transformation totale de l'Europe, sur l'idée que chacun s'est formée à sa guise de l'Amérique et des Américains, c'est se livrer à des illusions, à des jeux d'esprit plus ou moins piquants, mais qui ne peuvent donner des résultats sérieux.

Comparé à l'Europe, votre pays est une table rase. Tout s'y construit à neuf. En Europe, on res-

taure, on modifie, on ajoute, si on a de l'espace, ce qui est déjà rare, une aile à sa maison. Mais, à moins de démolir ce qui existe, on ne rebâtit pas des fondations; car ce qui abonde chez vous, nous fait défaut : l'espace. Devenir Amérique présuppose tout simplement la destruction de l'Europe. J'ai trop haute opinion de l'esprit pratique de nos enfants ou de la génération qui leur succédera pour croire à un bouleversement aussi radical, et je constate avec plaisir que, s'il y a beaucoup d'Européens qui vous ont pris pour modèle, il y a fort peu d'Américains, et je n'en ai pas rencontré un seul, qui ait la prétention de s'imposer pour exemple. Qu'en diriez-vous, messieurs de Boston ou de New-York, si on vous proposait de faire comme les pionniers de Californie, de couper les vieux chênes de vos parcs, comme ils rasent les arbres de la forêt vierge autour de leurs ranchos? Vous répondriez : c'est ce que faisaient nos aïeux, mais nous n'en sommes plus là; à chaque chose sa place et son temps!

Il y a une autre raison pour laquelle, malgré toute l'admiration que vous inspirez, vous ne pouvez encore servir de modèle. Comment choisir un modèle qui n'est pas achevé, qui se modifie de jour en jour sous la main du temps, cet infatigable artiste, et avec l'aide que l'Europe et, depuis vingt ans, l'Asie ne cessent de fournir? En parcourant votre immense territoire, on trouve partout, sauf dans le Sud qui est malade, la même séve, la même santé, la même exubérance de forces; seuls les degrés de développement varient. Mais, somme toute,

rien n'est fini. Vous êtes à l'âge de la croissance; vous n'êtes pas encore faits.

Que serez-vous au jour de la maturité? Vous ne le savez pas, et personne ne saurait le prévoir, car l'histoire n'offre pas d'exemple d'une semblable genèse. Les nations du globe, et celles de l'Europe en particulier, grandes ou petites, sont des nations en tant qu'elles ont une origine commune, et que le même sang coule dans les veines de chacun de ses membres. Il y a des États à nationalités diverses, mais ces races vivent à côté les unes des autres en conservant chacune son caractère particulier. Elles ont en commun le souverain, un pouvoir central, parfois la législation, des circonscriptions territoriales de province et une foule d'intérêts, mais elles ont gardé leur langue, leurs mœurs, souvent leur religion et des droits historiques, et ne sont pas amalgamées physiquement. Là où l'amalgame a eu lieu, il ne s'est opéré que fort lentement, à la suite d'un procès qui a duré des siècles. Enfin, règle générale, chaque nation avait sa religion. Aujourd'hui, dans la plupart des pays de l'Europe, il n'y a plus de religion d'État. Presque partout, on a proclamé le principe de la liberté de conscience, et on est occupé à l'introduire dans les lois. Mais cette grande révolution n'est pas encore accomplie pratiquement, et on ne peut encore juger de ses effets. Voilà l'Europe envisagée au point de vue de l'origine des nations qui l'habitent et des États à races diverses que l'on y voit. L'Amérique du Nord offre un spectacle tout différent. Dans les commencements, il est vrai, il y avait une certaine analogie. L'élément anglo-saxon pré-

dominait. L'immense majorité des immigrés étaient des Anglais. Les Hollandais, qui comptaient à peine numériquement, les Français au Canada et dans la Louisiane, n'étaient pas en mesure de disputer le terrain. Les Indiens se retiraient dans leurs forêts comme le fauve fuit les lieux cultivés. Les Anglais étaient donc les maîtres du littoral, et le nom de Nouvelle-Angleterre, parfaitement choisi alors, a encore sa raison d'être. Sur ce territoire, les descendants des colons anglais, vu leur immense majorité, pouvaient aisément absorber le petit nombre des éléments hétérogènes, et former une nation dans le sens ordinaire du mot. L'Anglais a pu donner et a donné aux États-Unis, dans les étroites limites qu'ils avaient alors, le sang, la langue, les mœurs, les idées de la mère-patrie avec les modifications résultant de la séparation politique, de la forme républicaine qu'on avait choisie et de la nature du sol. Mais, depuis une trentaine d'années, cet état de choses s'est considérablement modifié. Les émigrants anglais, si on en défalque les Irlandais qui sont d'une autre race et des antagonistes, ne forment plus la majorité. Les Allemands envahissent les États de l'Ouest, et augmentent de jour en jour dans les États Pacifiques. Puis les Chinois! Si, comme il est probable, cette affluence d'éléments non anglais continue, est-il à supposer que la race anglo-saxonne puisse, dans le *Far West*, maintenir la prépondérance politique et sociale qui certes lui est assurée sur les bords de l'Atlantique? Pourra-t-elle étendre cette prépondérance au littoral du Pacifique, aux nouvelles conquêtes que font tous les jours les Irlandais,

les Allemands et les Chinois? Cela est au moins problématique. Mais qui remplacera l'hégémonie anglo-américaine? Quelle nouvelle race sortira des Celtes, des Allemands, des Mongols? Nous ne le savons pas ; nul ne le sait ; nous savons seulement qu'il en résultera de grands changements. Ai-je raison de dire que vous n'êtes pas encore faits?

Reste le problème de la liberté illimitée des consciences, du droit de chacun d'adorer l'Être suprême à sa façon. Jusqu'ici ce régime qui, dans les circonstances données, me semble être le seul possible, marche bien. Les prêtres catholiques que j'ai vus, se louent de la liberté dont ils jouissent. Sous ce rapport, ils ne voudraient pas changer avec le clergé d'aucun pays d'Europe. Je suppose que les ministres des confessions protestantes se trouvent dans le même cas. Mais cela ne prouve rien. La vie est facile pour tout le monde, parce que tout le monde a de l'espace. Pour éviter une rencontre désagréable, on n'a qu'à se diriger de l'autre côté de la rue. Elle est assez large pour donner passage à tout le monde. Au sujet de cette grande question de l'espace, envisagée au point de vue des matières de religion, il n'y a pas d'exemple plus riche d'enseignement que l'histoire des Mormons. Ils déplaisent dans l'état de New-York ; on les maltraite, et ils passent en Ohio. Ils n'y sont pas plus populaires, et, pour ne pas être expulsés de vive force, ils vont s'établir en Illinois, sur les bords du Mississipi. Le même sort les attend. Cette fois, on les chasse avec de l'artillerie. On les aurait tués s'ils ne s'étaient enfuis. Heureusement la place ne faisait pas défaut ; ils pou-

vaient, sans déranger personne, porter leurs pénates ailleurs. En Utah aussi, la situation commence à devenir critique, et déjà on parle d'un quatrième exode pour Arizona. Ceci prouve deux choses : d'abord qu'en Amérique il y a de la place pour tous, et ensuite que la liberté de conscience n'y est une vérité que pour le plus fort, qui chasse le plus faible à coups de bâton ou à coups de feu. Mais le jour, très-éloigné encore, viendra où l'espace vide se sera rétréci, et où il sera plus difficile de se soustraire, par le déplacement, aux poursuites de ceux qui ne partagent pas vos convictions religieuses. Ainsi, chez vous encore, soit dit en passant, la question de liberté de conscience n'est pas définitivement résolue.

En résumé, vous possédez l'espace qui manque à l'Europe, et vous êtes à l'âge de la croissance. On ne peut savoir si l'homme justifiera les espérances que donne l'adolescent.

Mais tels que vous êtes, je vous aime, et je vous dirai pourquoi.

L'Amérique du Nord offre à l'individu un champ illimité d'activité. Elle ne lui donne pas seulement l'occasion, elle le force de déployer toutes les facultés dont la nature l'a doué. L'arène est ouverte ; dès qu'il y est entré, il faut qu'il combatte, et qu'il combatte à outrance. En Europe, c'est tout le contraire. Chacun se voit retenu dans la sphère étroite où il est né. Pour en sortir, il faut s'élever au-dessus de ses pairs, il faut des efforts extraordinaires, des qualités d'esprit et de caractère hors ligne. Ce qui chez vous est la règle, est chez nous l'exception. En Europe, un homme qui remplit les devoirs de son état

plus ou moins limités par les circonstances, et qui obtient le prix ordinaire de sa peine, prix réglé aussi par les circonstances, croit avoir répondu amplement aux exigences de sa vocation. Pourquoi sortir de l'ordinaire? pourquoi tenter des efforts au delà de l'habituel, puisque le succès est incertain et la récompense minime? Vu la grande concurrence, c'est assez pour lui de gagner sa vie. Les ambitieux, les remuants font du bruit, mais ils sont peu nombreux, comparés à la masse dont je parle. Prenons un exemple. Il y a un grand pays dont l'industrie fort avancée serait néanmoins susceptible de nouveaux développements. Mais, si on y exhorte les principaux industriels à augmenter leur production afin de concourir avec d'autres pays sur les grands marchés de l'étranger, ils vous répondent : A quoi bon, puisque nous trouvons à l'intérieur un marché suffisant? Ils se contentent de petits profits; je dis petits, si on les compare aux gains qu'ils pourraient réaliser en se donnant plus de peine. C'est plus commode, et on ne court pas de risques. A leur point de vue, ils ont peut-être raison; mais l'industrie nationale reste au-dessous de ce qu'elle pourrait être. En Amérique, dans toutes les sphères de l'activité humaine, chacun fait des efforts suprêmes. La concurrence, qui est plutôt une gêne qu'un stimulant, y est moindre, mais l'émulation est plus vive, car les résultats possibles sont plus grands et plus faciles à obtenir. En Europe, on travaille pour vivre, tout au plus pour parvenir à l'aisance; ici on travaille pour parvenir à la richesse. Tout le monde ne l'obtient pas, mais tout le monde y vise. Aux suprêmes efforts

de chacun répondent des succès extraordinaires : sur le littoral de l'Atlantique, des villes qui rivalisent avec nos grandes capitales par le luxe, la culture de l'esprit et, quoi qu'en disent certains voyageurs humoristes, par le goût et les mœurs raffinés des hautes classes ; dans le centre, des prairies et des forêts vierges devenant en peu d'années, grâce à l'énergie d'un poignée d'hommes, les greniers les plus abondants du globe ; du nord au sud, d'un océan à l'autre, des chemins de fer [1] ; sur les rivières, des vapeurs ressemblant à des palais flottants ; dans les parties les plus reculées de cet immense continent, des pionniers qui défrichent le terrain et ouvrent de nouvelles voies à de nouvelles conquêtes. Et, si vous comparez ces merveilles avec le nombre des têtes et des bras dont elles sont l'œuvre, votre étonnement n'en sera que plus profond, — tant la disproportion est grande entre les uns et les autres. A peine les émigrés sont-ils sortis de la foule de notre vieux monde et ont-ils fouillé le sol de la grande république américaine, que, d'atomes qu'ils étaient, ils deviennent des individus appelés, chacun dans sa mesure, à participer à l'œuvre commune.

Cette transformation miraculeuse, abstraction faite d'autres causes que je néglige, est évidemment due, dans une large proportion, aux institutions politiques qui vous régissent. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à jeter un regard sur le Canada. Sauf l'ancienne colonie de Louis XIV, heureuse, paisible, mais

1. En 1861, les États-Unis possédaient trente mille milles de chemin de fer. En 1871, on en compte soixante mille milles.

restée stationnaire dans son bucolique isolement, les immigrés sont presque exclusivement des Anglais. Le climat et le sol offrent une grande analogie avec les vieux États du littoral atlantique. On devrait donc penser que les résultats obtenus y sont pareils à ce que d'autres émigrés anglais ont entrepris et accompli dans la Nouvelle-Angleterre. Mais non. Il y a moins d'animation et moins de progrès au Canada. Je ne lui en fais pas de reproche. Peut-être ses habitants n'en sont-ils que plus heureux; mais, les choses prises dans leur ensemble et au point de vue matériel, une certaine infériorité de la colonie britannique, d'ailleurs si florissante, est incontestable.

Je pourrais citer encore beaucoup d'autres qualités et avantages que vous possédez. Je me bornerai à rendre hommage à l'absence de préjugés qui vous distingue là où les passions du jour n'entravent pas la liberté et la lucidité de votre esprit, à la largeur de vos vues à laquelle répond la largeur de vos allures. Rien de petit, rien de mesquin. C'est, à mon sens, un des grands charmes de l'Amérique et des Américains. Des personnes qui vous connaissent mieux et depuis plus longtemps que moi, assurent que vous avez beaucoup appris dans les dernières années, surtout à l'amère école des souffrances et des épreuves de la guerre civile; que vous avez mûri, que vous êtes moins pétulants, moins épris de vous-mêmes et meilleurs appréciateurs des bonnes choses d'Europe; en un mot, que votre esprit s'est étendu et est devenu capable d'embrasser de plus vastes horizons. Pour ma part, je ne puis que

me louer de l'accueil qu'on m'a fait partout; du reste, il n'est personne qui ne rende hommage à votre hospitalité.

A tant de côtés brillants répondent naturellement des ombres. Tout être mortel est affligé des défauts de ses qualités. Et vous n'êtes pas exempts de cette infirmité.

Vous avez obtenu et vous obtenez tous les jours des résultats immenses, mais c'est au prix d'un travail excessif, d'une tension permanente de l'esprit et d'une dépense également permanente de forces physiques. Cet excès de travail, qui s'explique d'ailleurs, comme il a été dit plus haut, par la situation donnée, me semble une source d'inconvénients graves. Il doit produire avant le temps la lassitude, l'épuisement, la vieillesse; priver ceux qui s'y livrent du temps d'abord et plus tard de la faculté de jouir des résultats de leurs labeurs; il les empêche de s'occuper des besoins plus élevés de l'âme; fait du gain, de l'argent le but principal de la vie, exclut la gaieté, dispose au contraire à la tristesse, suite naturelle de l'excès de fatigue; il fait enfin une funeste concurrence aux devoirs de la famille et aux loisirs du foyer domestique. A cette observation, on oppose invariablement la même réponse. Oui c'est vrai, mais cela se modifiera avec le temps. Nous en sommes à l'époque du travail. Nous faisons fortune; plus tard viendra l'époque de la jouissance et du repos. Je n'admets pas ce raisonnement. Une triste et précoce vieillesse attend les hommes qui ont abusé de leurs forces. Il en est de même des nations.

Une autre cause de votre grandeur est l'expansion

presque illimitée de la liberté individuelle. Mais la liberté de l'individu doit être nécessairement limitée par la liberté de tous représentée par l'État. C'est de la pondération de ces deux libertés que résultent leurs mutuelles garanties. Dans la plupart des pays du vieux monde, l'État en réclame trop, et l'individu en obtient trop peu. Chez vous on tombe dans la faute contraire. C'est la conviction de beaucoup de vos hommes éminents que l'on en accorde trop à l'individu et trop peu à l'État. En effet, une grande partie des abus et des scandales qui se voient chez vous semblent provenir de cette source. Le contrôle des organes de l'opinion publique est insuffisant. Ce qui manque, c'est le contrôle d'une autorité admise et reconnue par tout le monde. Les doléances qu'on entend proférer de toutes parts se fondent sur des faits de triste notoriété. Je ne saurais mieux résumer ces plaintes qu'en citant ce passage d'un livre qui vient de paraître, et dont les auteurs sont vos concitoyens.

« Tout commentaire affaiblirait la valeur de ce récit qui porte avec soi son propre enseignement. Les faits racontés révèlent à l'observateur la corruption de notre édifice social. Aucune partie de notre organisation n'a paru saine lorsqu'elle a été mise à l'épreuve. La bourse est un enfer. Les bureaux de nos grandes compagnies sont des antres secrets où les administrateurs complotent la ruine de leurs mandataires; la loi est une machine de guerre au service des méchants; l'esprit de parti se dissimule sous l'hermine du juge; le palais législatif est une halle où l'on vend des lois à l'enchère, tandis

que l'opinion publique est silencieuse ou impuissante[1]. »

Ces accusations si graves ne sont-elles pas exagérées? Je l'ignore. Ce que je puis affirmer, c'est que je les ai rencontrées dans la bouche de tout le monde. Aussi les cris demandant une réforme sont-ils universels. Mais quelles réformes? sur quelles bases? dans quelles limites? Voilà le difficile. La grande réforme par laquelle vous avez modifié la constitution telle qu'elle était sortie des mains de Washington et de vos premiers législateurs, ne vous a pas porté bonheur. En abolissant le cens qu'ils avaient eu la sagesse d'établir, en adoptant le suffrage universel, vous avez plus ou moins livré vos grandes villes aux influences de la populace, en tout cas, de la partie la plus inquiète, la plus ignorante, la moins respectable des habitants. Aussi vous en voyez les effets. Ils sont moins sensibles dans l'Ouest, parce que là presque chaque homme devient propriétaire foncier et par conséquent, dans une certaine mesure, conservateur. Mais dans les villes le mal est grand. La corruption et la vénalité dont vous vous plaignez sont, dans une certaine mesure, l'œuvre de cette réforme. Tôt ou tard, on tâchera d'y remédier, on essayera peut-être de revenir sur ses pas, ce qui est toujours difficile et souvent dangereux.

En dehors de ces questions, sociales à un certain point de vue, il y a la grande question politique qui

1. *Chapters of Erie and other essays by Ch. and H. Adams. Boston*, 1871. Voir l'article remarquable intitulé *les chemins de fer aux États-Unis* de la *Revue des Deux-Mondes*, 1er avril 1872.

ne cesse de vous préoccuper. Du Saint-Laurent au Potomac, de l'Atlantique au Missouri, il n'y a pas, je pense, un homme qui ne soit prêt à donner sa vie pour sauvegarder l'intégrité de sa grande république. Mais à cet effet la conquête morale du Sud, qui ne sera pas facile, devra succéder à la conquête matérielle qui est accomplie. L'Ouest extrême, c'est-à-dire les États Pacifiques, appelle aussi votre sollicitude. De grands progrès, mais en même temps de grandes transformations, s'y accomplissent; de plus grandes s'y préparent. Des éléments étrangers affluent, et la population perd de plus en plus le caractère anglo-américain. Il ne faut donc pas trop compter sur la communauté du sang, puisqu'elle n'existe déjà presque plus, et d'ailleurs — deux faits de votre histoire le prouvent: votre séparation d'avec la mère patrie et l'insurrection du Sud — la communauté du sang cesse d'être une garantie quand il n'y a pas aussi communauté d'intérêts. Il faut donc viser à la communauté des intérêts. Il faut rendre à vos concitoyens du Pacifique la vie facile, et les pénétrer de la persuasion qu'ils vous doivent de grands et durables avantages.

Cette grosse question du maintien de la république dans toute son étendue se lie étroitement à un autre problème fort difficile à résoudre. Comme il s'agit d'assurer à l'individu et à l'État, c'est-à-dire à la totalité des individus qui le composent, la juste mesure de liberté qui convient à chacun, il faut aussi équilibrer l'autonomie des États avec le pouvoir législatif et gouvernemental du centre. Envisagé comme contre-poids de l'autonomie des États, Was-

hington ne représente pas seulement le lien central entre les membres divers de la république. Vu les pouvoirs conférés au président par la constitution, vu l'influence dont l'exercice lui est facilité par les légions de fonctionnaires, employés, agents qu'il nomme et destitue et qui disparaîtront avec lui au bout de quatre ou huit ans, vu les moyens d'action et de résistance dont il dispose vis-à-vis de la législature centrale, Washington représente aussi le principe du gouvernement personnel. On demande des réformes et on en fera, et ces réformes seront peut-être plus étendues que ne pensent et ne désirent ceux qui les réclament. Il arrivera peut-être ce qui arrive souvent à l'architecte chargé de restaurer une maison. Un mur mitoyen est à refaire, une voûte à étayer, rien de plus; mais, au fur et à mesure que le travail avance, se manifestent des dommages inconnus jusque-là. Parfois on est obligé de renforcer ou de renouveler les fondations de l'édifice. L'opinion publique se récrie contre les abus. Il faudra remonter aux sources, ce qui mènera peut-être loin. Dans ce travail, la tâche ardue, délicate, mais que, dirigés par votre patriotisme, vous parviendrez à accomplir, votre tâche sera de ne pas sacrifier le pouvoir personnel au principe de l'autonomie des États, ni l'autonomie des États au pouvoir personnel. Dans le premier cas, vous compromettriez l'intégrité de la république; dans le second, vous risqueriez de dénaturer l'essence même de vos institutions, et d'ouvrir les voies au césarisme qui est la pire des formes de gouvernement, sauf l'anarchie qui n'en est pas une. Quant au rêve auquel, non

chez vous mais en Europe, des esprits chimériques et superficiels ont pu se livrer, quant au rêve de vous voir devenir monarchie, il ne mérite pas qu'on s'y arrête. C'est là une ressource qui vous est refusée. Vous n'en possédez pas les éléments. Les rois ne s'improvisent pas. Les trônes sont comme les géants de vos forêts. Il leur faut un sol à part et des siècles de croissance.

(24 juillet.) Il fait à peine jour et déjà les passagers se rassemblent sur le pont. A droite et à gauche, la terre est en vue. Des côteaux boisés ou tapissés de gazon et de rizières d'un vert digne de l'Irlande; les contours des montagnes, dérobés à la vue par de blanches vapeurs qui semblent sortir d'une étuve. Au-dessus de ce rideau mobile, les flancs d'un cône colossal. Sa cime s'enveloppe d'autres nuages. C'est le Fujiyama, volcan éteint qui élève son cratère à quatorze mille pieds au-dessus de la mer. En approchant de la rive, le regard peut pénétrer dans de nombreuses criques ombragées de grands arbres, bordées de maisons et remplies de djonques, les unes à l'ancre, d'autres en mouvement, voguant à la rame ou poussées par d'énormes voiles de jonc. Plusieurs de ces étranges bateaux, rappelant un peu les galères des anciens, passent tout près du *China*. Debout sur le pont, des hommes nus, sauf leur pagne, agitent les rames en s'accompagnant d'un chant ou plutôt de cris sonores et cadencés. Ces corps souples à la peau bronzée, lisse ou

tatouée, développent dans des poses athlétiques la symétrique beauté de leurs membres.

Un peu avant huit heures, nous sommes en face des *bluffs* de Yokohama. Le steamer double lentement ces coteaux couronnés de magnifiques conifères et des mâts de pavillon appartenant à la légation britannique et à quelques autres missions. Un instant après, nous entrons dans la rade. Elle est couverte de bâtiments voiliers et de vapeurs de toutes les nations. De grandes et petites djonques indigènes vont et viennent. Plus au large, se dessinent sur le ciel les contours gracieux et imposants de plusieurs navires de guerre portant les pavillons d'Angleterre, de France et des États-Unis. Devant nous, s'étend le long du quai une file de belles maisons entremêlées d'arbres. C'est le *Bund*.

A huit heures précises, le *China* jette l'ancre. Un peu avant neuf heures, exactement comme on nous l'avait promis à San-Francisco, nous mettons le pied sur le sol encore mystérieux de l'Empire du Soleil levant.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

JAPON

I

YOKOHAMA

Du 24 au 26, du 28 juillet au 3 août; du 14 au 18 août; du 18 au 19 septembre [1].

Premières impressions du nouveau débarqué. — Physionomie de la ville. — Mouvements commerciaux. — Les Européens à Yokohama.

Les impressions de l'arrivant ont été, dans les douze dernières années, mille fois peintes. Les journaux et les revues anglaises, françaises, allemandes, en ont donné des descriptions plus ou moins colorées. Il n'y a pas de commissaire ou d'aspirant de marine à bord des stationnaires qui n'ait fourni un article à l'organe officiel du chef-lieu de son département. Il y a aussi des livres sérieux, comme celui de sir Rutherford Alcock, le fondateur officiel de Yokohama, et des livres instructifs et amusants à la fois, comme le spirituel compte rendu de M. Oliphant et le charmant *Voyage autour*

1. J'adopte pour les noms japonais et chinois l'orthographe anglaise comme étant la plus répandue, la seule qui soit consacrée par l'usage et la moins choquante pour l'œil.

du Japon de M. Richard Lindau. Mais tout ce qu'on dit reste au-dessous de ce qu'on éprouve en se voyant soudainement transporté dans un monde absolument nouveau. On n'en croit pas ses yeux. A chaque pas qu'on fait, on se demande si tout cela n'est pas un rêve, une féerie, un conte des Mille et une Nuits. Et la vision est si belle qu'on craint qu'elle ne se dissipe.

Je ne tenterai pas une description inutile. Tout le monde sait aujourd'hui que le peuple japonais est doux, aimable, poli, gai, rieur, bon enfant, et surtout enfant; que les hommes des classes inférieures ont le teint bronzé par le soleil, et souvent la peau tatouée de rouge et de bleu, ressemblant par le dessin et la couleur aux vieux laques de leur pays ; que les hommes de toutes classes ont la tête rasée sur le devant et ornée d'une petite queue qui se balance agréablement au-dessus de l'occiput; qu'ils laissent en été les pantalons étroits, se contentant d'une simple tunique de taffetas ou de coton, selon la condition de l'individu, et, quand ils sont chez eux, du *fundashi*. Du mikado jusqu'au dernier kouli, cette ceinture fait le fond de la toilette de tout Japonais qui se respecte. Tout le monde, sauf les négociants, qui se trouvent au bas de l'échelle hiérarchique, appartient à quelqu'un, non à titre de serf ou d'esclave, mais comme membre d'un clan qui, divisé en plusieurs castes, ne forme qu'une seule et grande famille. Le prince ou daimio en est le chef. Il a ses conseillers, ses vassaux, ses *samurais* ou chevaliers à deux épées, d'autres n'en ayant qu'une seule, ses hommes de guerre et employés de tout grade. Cha-

cun porte sur le dos et sur les manches de sa tunique le blason du prince ou de la corporation qu'il sert, une fleur ou des lettres inscrites dans un cercle. Les sabres des gentilshommes, l'encrier, la pipe, la bourse attachée à la ceinture, tout cela est connu. On sait aussi, sur la foi de sir Rutherford, qu'il n'est pas bon, qu'il y a même péril de mort de rencontrer des samurais faisant cortége à leur prince, ou sortant d'une maison de thé ou de plaisir, échauffés par quelques rasades de saki. Il est moins généralement connu que le gouvernement actuel est en train de détruire les institutions féodales. Mais la physionomie extérieure du pays s'est encore peu altérée. Quant aux femmes, tous les auteurs d'articles et de livres en sont ravis. Elles ne sont pas précisément belles. La régularité des traits laisse à désirer. Les pommettes saillent un peu trop. Les beaux gros yeux bruns sont un peu trop fendus en amande, et les lèvres charnues manquent de finesse; mais cela ne gâte rien. Ce qui gâte beaucoup, c'est l'affreuse habitude des jeunes filles, au moment de leur mariage, de s'arracher les sourcils et de noircir leurs dents. Ce sont des précautions prises vis-à-vis d'elles-mêmes. En sacrifiant leur beauté, en se rendant moins séduisantes, et par conséquent moins exposées à la séduction, elles donnent à leur mari un gage de fidélité. Mais elles sont gaies, simples et gracieuses, pleines d'une distinction naturelle, et, à en croire les jeunes auteurs qui ont fait leurs études de mœurs dans les maisons de thé autour de Yokohama, extrêmement faciles à vivre. Leur coiffure : deux ou trois bandeaux

d'un noir d'ébène, gracieusement noués et retenus par deux épingles, — il n'y a que les courtisanes qui en portent davantage, — leur toilette : une jupe et une jaquette avec une large ceinture formant un grand nœud par derrière; leurs chaussures, de petites planchettes munies d'une courroie adroitement pincée par l'orteil, on connaît tout cela par d'innombrables descriptions, par des photographies et même par la peinture et les éventails japonais, si répandus aujourd'hui en Europe.

Mais aucune plume, aucun pinceau ne saurait rendre la réalité. On ne s'imagine pas, sans l'avoir vu, tout ce monde s'agitant dans les rues, s'adressant des sourires gracieux, s'inclinant profondément les uns devant les autres; s'il s'agit de quelque gros personnage, se prosternant, mais avec une agilité et une dignité qui ôtent à la démonstration ce qu'elle paraît avoir d'humiliant et ne lui laissent que le caractère d'une manifestation un peu exagérée de politesse et de déférence. Pendant que vous avancez dans une rue dont l'extrême propreté vous frappe, regardant à droite et à gauche, et regrettant de n'avoir pas cent yeux pour mieux dévorer ces scènes, vous entendez un bruit cadencé et le chant ou cri des koulis qui portent des caisses suspendues à un long bambou reposant sur leurs épaules athlétiques. La sueur ruisselle sur leurs membres tatoués. Sauf le pagne, ils sont entièrement nus en cette saison. Eux aussi ils sourient. Aux courtes haltes, ils bavardent et s'adressent des compliments. Et les maisons! vous les connaissez bien; on vous les a représentées mille fois, et plu-

sieurs d'entre vous ont vu à l'Exposition de Paris une véritable maison japonaise. Mais dites-vous bien que cela ne donne aucune idée de la réalité. Il faut voir ces maisons en place, habitées par de vrais Japonais. Il faut plonger ses regards dans l'intérieur, ce qui est facile, car la maison est entièrement ouverte sur la rue. Il faut voir l'ombre et la lumière jouer dans ces habitations dépourvues de tout mobilier, mais fournies d'une belle natte et laissant au fond entrevoir un petit jardin avec des arbres nains ressemblant, malgré leur exiguïté, aux géants de la forêt, comme des enfants qu'on aurait grimés et déguisés en vieillards.

Voici que, sans le vouloir, je me laisse aller à la description après l'avoir déclarée impuissante même pour des plumes bien autrement habiles que la mienne. Devant le voyageur qui arrive se déroulent les solutions des mille petits problèmes de la vie d'un peuple évidemment raffiné, éprouvant dans une certaine limite les mêmes besoins que nous, mais les satisfaisant par des moyens et par des procédés tout autres. On scrute, on compare et on s'arrête devant des mystères. On admire le tableau qui est charmant de dessin et de coloris; mais, en y regardant de près, on trouve que c'est un rébus indéchiffrable.

N'oublions pas les Européens. Yokohama est la création des premiers négociants anglais arrivés le lendemain de la signature des traités[1] pour chercher fortune dans l'Empire du Soleil levant, jusque-

1. En 1858.

là hermétiquement fermé. Pendant que le ministre de la reine Victoria, sir Rutherford Alcock, négociait avec le shogun sur les terrains à concéder aux Européens, ceux-ci, de leur propre autorité, choisirent pour y ériger des magasins et des maisons une plage presque déserte, non loin d'un petit hameau de pêcheurs appelé Yokohama : *à travers la plage.* Cette localité avait sur le lieu recommandé par sir Rutherford l'avantage incontestable d'être plus accessible aux bâtiments que tout autre point du golfe de Yedo. Les ministres japonais favorisaient ce choix, car, encadré par la mer et un marais, par une petite rivière et un canal, ce lieu leur semblait réunir toutes les conditions voulues pour être aisément transformé en un second Detsima, c'est-à-dire en une prison. Cette arrière-pensée n'avait pas échappé à sir Rutherford, mais il dut enfin céder aux clameurs de ses nationaux et à la force des circonstances. On croit, en général, que la sécurité du moment ne sera jamais troublée, et on se rit un peu des répugnances et des sinistres prévisions de l'ancien ministre d'Angleterre. Parce qu'aucun résident n'a été massacré dans ces dernières années, on se sent aussi sûr que si l'on habitait Charing-Cross ou le Strand. Il paraît que c'est dans la nature humaine. Quand il a fait beau pendant un mois, beaucoup de gens ne croient plus au mauvais temps. A la fin de la longue et heureuse époque de paix qui a séparé les deux Napoléons, il se trouvait des hommes sérieux qui ne croyaient plus à la possibilité de la guerre. Elle était, disaient-ils, incompatible avec le degré de civilisation que le genre humain avait

atteint. Si vous en doutiez, vous étiez un visionnaire, voire même un homme dangereux. C'est dans cette disposition d'esprit que j'ai trouvé les Yokohamois. Je désire que les événements donnent raison aux optimistes et tort au prudent sir Rutherford.

La ville à peine bâtie fut, il y a cinq ans[1], presque entièrement détruite par un incendie. Aujourd'hui on ne voit plus trace du désastre. C'est un parallélogramme traversé, de l'ouest à l'est, par trois grandes artères avec lesquelles se croisent des rues de moindre importance. Le long de la mer, parallèlement aux grandes voies, s'étend le *Bund*, une rangée de belles maisons, flanquées ou précédées de petits jardins. Dans la partie orientale est le quartier indigène qui se prolonge vers le nord. A l'entrée, on voit le palais du gouverneur japonais, situé au coin de *Curio-street* qui est la prolongation de *Main-street*, et contient les boutiques où l'on vend des bronzes, des laques modernes, des vases et d'autres curiosités. A l'extrémité, une porte et un pont soigneusement gardés par des troupes indigènes mènent au dehors et dans le village qui a donné son nom à la ville. Il gravit péniblement une colline et descend de l'autre côté dans la plaine. Une double rangée de maisons suit la route qui, à peu de distance, rejoint le Tokaido, la grande chaussée royale de Yedo. Pour se donner le spectacle d'un courant d'êtres humains de tout âge et de toute condition, on n'a qu'à se promener entre Kanagawa

1. 20 novembre 1866.

et Kawasaki. Autrefois c'était faire acte de bravoure ou plutôt de témérité; aujourd'hui il n'y a pas de danger. Cette partie du Tokaido perdra bientôt son animation et sa physionomie. Un chemin de fer dont les travaux sont déjà fort avancés, réunira la capitale avec Yokohama[1]. A l'ouest de la ville européenne, au delà de la petite rivière, sont les célèbres *bluffs*, des hauteurs qui, se détachant des collines environnantes, avancent vers la mer; dans les dernières années, elles se sont couvertes d'un grand nombre de jolies maisons. On y voit l'hôtel inoccupé de la légation d'Angleterre, la maison du juge anglais, les habitations de plusieurs résidents européens et américains, et les légations de quelques gouvernements étrangers. La plupart de ces édifices sont entourés de beaux arbres et jouissent d'une vue magnifique: vers le nord, au-dessus des collines de la côte, le grand volcan, le Fujiyama; vers l'ouest et le sud, le Pacifique; vers le levant, le long et boisé promontoire et la blanche ligne des maisons de Kanagawa. Au pied des bluffs est la caserne française, et au sommet les baraques des troupes anglaises. On sait que, à l'occasion des troubles intérieurs, le gouverneur de la ville ayant déclaré aux agents diplomatiques qu'il ne pouvait plus répondre de la sécurité des Européens, l'amiral français Jaurès fit débarquer des troupes de marine, et qu'un régiment de ligne fut envoyé de

1. Une section de la voie a été ouverte avec grande pompe le 12 juin 1872. Aucun incident fâcheux ne vint troubler la solennité, si ce n'est que le principal personnage de la fête, le premier ministre Sanjo, fut oublié dans la salle d'attente.

Hongkong. Cette occupation, avec certaines modifications, dure encore, et a, ce me semble, quoi qu'on en puisse dire, sa raison d'être.

La vie commerciale se concentre dans la ville basse. Là se trouvent les grandes banques, les comptoirs des principales maisons, les bureaux des trois compagnies de navigation à vapeur, des magasins et des boutiques plus ou moins abondamment fournies, et un grand nombre de buvettes.

Tous ces établissements témoignent des efforts en partie couronnés de succès, qu'on a faits pour transformer la factorerie à peine née en un des grands emporiums de l'extrême Orient. Cependant des symptômes de malaise sont évidents. Il est plus difficile d'en découvrir les causes. Il est clair qu'ici comme en Chine on est déjà loin de l'âge d'or, des profits soudains et fabuleux. L'affluence des négociants européens et américains, l'établissement de nouvelles maisons, et même la concurrence de plus en plus sensible des Chinois, expliquent ce fait dans une certaine mesure. Il y a aussi les fluctuations inhérentes aux mouvements du commerce et les contre-coups des derniers événements d'Europe. Toutefois le commerce direct avec l'étranger augmente constamment; mais, depuis deux ans, les Anglais font moins d'affaires. J'entends beaucoup de plaintes, et cela se conçoit. On n'est pas venu s'exiler aux antipodes et courir les chances du climat pour travailler beaucoup et gagner peu. Mieux aurait valu rester chez soi. On a été attiré par la perspective brillante d'une grande fortune rapide-

ment faite. Ces illusions s'évanouissent; de là les mécontentements.

Je ne me permets, naturellement, aucun jugement sur une matière que je n'ai pu approfondir. Mais je crains que les calculs et les espérances de quelques négociants étrangers ne se fondent sur des suppositions qu'une connaissance plus exacte des ressources du pays ne justifierait guère. Le peuple japonais semble heureux et content des conditions où il se trouve, ou plutôt où il s'est trouvé jusque dans ces derniers temps. La misère est presque inconnue, mais le luxe l'est aussi. La simplicité des mœurs, une frugalité extrême, l'absence des besoins que l'Europe pourrait et voudrait satisfaire, sont, il me semble, autant d'obstacles à un vaste échange des produits de l'industrie européenne contre les produits du Japon. Le thé de ce pays n'est pas goûté chez nous, et, depuis que les meilleurs œufs de vers à soie sont exportés en Lombardie, les soieries japonaises ont perdu de leur valeur. Restent les mines, qui peut-être recèlent des trésors. Mais, dans l'état actuel, ni le peuple ni le pays ne sont riches. Sauf les cotonnades anglaises, les habitants n'éprouvent aucun besoin des articles européens, et il en serait autrement, qu'ils n'auraient pas les moyens de les payer. Tout cela, il est vrai, peut se modifier; seulement ce ne sera pas en un jour. Des générations se succéderont avant que de pareils rêves puissent se réaliser. Les ministres actuels tendent vers ce but ; ils avancent à pas de géant. La nation, quand bien même elle voudrait les suivre, ce qui n'est pas prouvé, le pourrait-elle? Cela

est au moins douteux. Les négociants européens l'espèrent, parce qu'ils le désirent; ils applaudissent aux réformes, car ils se promettent d'en tirer parti. Mais des esprits non prévenus, des hommes fort versés en pareille matière, craignent au contraire que ces innovations improvisées et dispendieuses ne deviennent pour le pays une source d'appauvrissement, et que le commerce étranger, bien que très-considérable, ne touche à l'extrême limite où, dans les circonstances données, il soit possible d'atteindre.

Les documents officiels pour l'année 1870 constatent sur l'année précédente une augmentation notable du commerce étranger avec le Japon. En chiffres ronds, les importations dans les cinq ports des traités représentent la valeur de plus de trente et un millions de dollars[1]; les exportations, celle de plus de quinze millions; total quarante-six millions deux cent soixante-trois mille dollars. L'importation des cotonnades, presque exclusivement anglaises, arrive au chiffre énorme de sept millions de dollars; les étoffes de laine, à celui de deux millions; mais le chiffre total des importations de marchandises européennes et américaines n'est que d'un peu plus de treize millions; tandis que, par suite des mauvaises récoltes des deux dernières années, on a importé de la Chine pour plus de dix-huit millions de dollars (!) de denrées, comme riz, coton, sucre, pois et huile. Le Japon a acheté du riz pour douze millions de dollars. De là vient la

1. Le dollar vaut au pair 4 francs 50 centimes.

diminution des demandes de marchandises européennes.

L'exportation est moins satisfaisante. Le principal produit, la soie, n'a donné lieu qu'à une petite augmentation. Le chiffre a monté seulement de quatre millions huit cent soixante-cinq mille à cinq millions deux cent mille dollars. La guerre entre la France et l'Allemagne et la détérioration de la soie japonaise expliquent la stagnation de cette branche de commerce. L'exportation du thé faite exclusivement par des maisons et pour la consommation américaines s'est élévée, au contraire, de deux millions à trois millions huit cent quarante-huit mille dollars, c'est-à-dire a presque doublé.

Ces transactions constituent pour le Japon un passif de seize millions de dollars que le pays aura à acquitter en belles espèces. On sait que, depuis la nouvelle ère, les monnaies d'or et d'argent ont complétement disparu de la circulation. On ne voit plus que du papier.

L'analyse des tableaux officiels présente une diminution notable du commerce anglais et une légère augmentation des transactions avec la France. Tandis que la navigation étrangère non anglaise a monté, la navigation anglaise a diminué dans la dernière année. Cette diminution porte entièrement sur le cabotage, qui se fait aujourd'hui presque exclusivement par les vapeurs de la *P. M. S. S. Company*. Ces bâtiments représentent, à eux seuls, les trois quarts de la navigation américaine dans le Nord-Pacifique.

On a vu la grande part qui, dans ces transac-

tions, revient aux Chinois. Le commerce en détail commence à passer aussi dans leurs mains. Dernièrement le *Costa rica*, l'un des steamers de la compagnie du Pacifique, transportait de Shanghaï à Yokohama dix-huit cent tonneaux de marchandises européennes et chinoises, dont deux cents seulement étaient consignés à des négociants européens et américains de Yokohama, et seize cents à des maisons chinoises établies dans ce port et à Nagasaki. Il y a ici plusieurs maisons allemandes. Elles travaillent pour la plupart avec des capitaux anglais.

Quant à la navigation, voici l'ordre dans lequel, selon le chiffre du tonnage, se suivent les différents pavillons : anglais, américain, allemand, français et hollandais. Les Allemands transportent de préférence des articles anglais et suisses et peu de productions de l'industrie de leur pays. Ils viennent rarement d'un port d'Allemagne. Ils font surtout le cabotage entre Yokohama, Hiogo, Nagasaki et Shanghaï. Mais on voit leur pavillon dans tous les ports, même dans les plus reculés et les moins visités, de la Chine et du Japon. Sur terre et sur mer l'activité des Allemands se fait de plus en plus sentir. Ce sont, avec les Chinois, les concurrents les plus redoutables de la navigation et du commerce anglais. Les bâtiments français, bien moins nombreux que les allemands, viennent presque tous de France et y retournent; ils transportent principalement des productions françaises. Dans toutes les transactions, les marchés de Londres et de Liverpool font loi. Ils sont surtout les ré-

gulateurs du commerce des soieries. Une partie considérable des soies japonaises destinées aux filatures françaises s'embarquent pour Marseille, à bord des Messageries maritimes, traversent la France, et vont à Londres et à Liverpool. C'est là que les achètent les fabricants de Lyon. Le Japon ne prend que des marchandises anglaises, des *Birmingham* et *Manchester goods*. Les Américains importent de l'Orégon et de la Californie des bois de construction et de la farine; en échange, ils exportent surtout du thé, dont il est fait une grande consommation dans les États du Pacifique.

Par sa physionomie extérieure, le quartier des affaires ressemble peu aux grands centres industriels et commerciaux de l'Europe ou de l'Amérique. Pas de cheminées vomissant des tourbillons de fumée, pas de presse de cabs ni d'omnibus, pas de gens affairés qui se bousculent. Maisons et passants ont un air respectable, tranquille et légèrement champêtre. Les habitations, adaptées au climat, ont conservé un cachet britannique. Les têtes des arbres qu'on aperçoit au-dessus des toits sont le principal ornement des rues, qui s'animent le matin et une ou deux heures avant le coucher du soleil, quand on va au comptoir ou qu'on en revient. Une agitation agréable se fait remarquer au milieu du jour. A ce moment, les bureaux et les boutiques se ferment. Tout le monde va déjeuner. Comme aux Indes et en Chine, le *tiffin* est le principal repas. Le dîner n'est qu'une cérémonie. On n'est très-occupé que les jours de l'arrivée et du départ des malles. Dans la vie ordinaire, à quatre heures on a assez travaillé

et on ne songe plus qu'à s'amuser. Les jeunes gens quittent la plume, les uns pour monter à cheval, les autres pour faire des courses en bateau. La mode veut que les gentlemen portent eux-mêmes, à travers la rue, leur canot, long et effilé, et le posent dans l'eau. Puis, rompus en vrais anglais aux jeux athlétiques, ils saisissent les rames et partent comme une flèche. C'est une lutte d'audace, d'agilité et de force. A cette heure, le *Bund* commence à se sillonner de *gigs* ou de voitures légères construites à Hongkong, attelées de petits chevaux d'Australie ou des Philippines, occupées par de jeunes couples, — car ici tout le monde est jeune, — et se dirigeant rapidement vers les bluffs. On les gravit, on passe près de l'hippodrome, le *race ground*, qui ne manque à aucun établissement anglais, ou s'engage enfin dans la *nouvelle route* qui, par des coteaux boisés, entre des rizières et des bosquets de bambou, descend à la baie de Mississipi. Partout des cavaliers, montés sur des ponies du pays ou sur de grands chevaux anglais, les derniers vétérans de la guerre de Chine; des officiers anglais, des marins français, des gentlemen vêtus de blanc, la tête couverte du casque indien. Ce qui ne gâte rien, c'est le fond riant et gracieux du paysage, et, dans cette saison, la beauté toute particulière du soleil couchant : le ciel cramoisi, de grands nuages bleu de Sèvres, le long et bas promontoire de Kanagawa inondé de tons nacre-de-perle ; sur la mer pourpre et violacée, les pâles silhouettes noires des navires et des djonques, les uns balancés par la houle, les autres glissant sur l'eau comme des fantômes.

Les Anglais forment la grande majorité des résidents; puis viennent les Américains, les Allemands, les Français. L'Italie est représentée par les *graineurs;* ils arrivent en été et repartent en novembre. Les femmes sont peu nombreuses. L'hiver dernier, sir Harry et lady Parkes ont pu en réunir trente à un bal donné aux *bluffs*. Ce fut un événement dont on parle encore. Une fête au club anglais, offerte aux officiers du régiment anglais qui partait, m'a permis d'admirer l'élégance, la fraîcheur et les belles toilettes des dames assez héroïques pour se livrer à la danse par une température de trente degrés Réaumur.

Les indigènes qu'on rencontre dans le quartier européen sont des domestiques ou des garçons de comptoir. La place de *comprador*, si importante dans les ménages européens et aux banques, est invariablement tenue par des Chinois. En général, le rôle de ces derniers grandit ici d'année en année. Comme domestiques, ils sont préférés aux indigènes. Les Japonais, m'a dit un homme qui a longtemps vécu ici, ont adopté la civilisation, la religion et jusqu'à l'écriture des Chinois. Aujourd'hui c'est l'Europe qu'ils imitent. Ils ont besoin d'imiter, de s'adapter aux autres. C'est dans leur nature. Que l'on compare entre eux les domestiques japonais et chinois. Les premiers observent exactement les habitudes du maître et s'y conforment avec une extrême facilité. Seulement, qu'ils n'agissent pas d'après leur propre inspiration; car ils manquent de tête. Les Chinois restent toujours Chinois; ils observent et imitent moins, mais ils font mieux, surtout

quand on les laisse faire conformément à leur propre jugement. Les Japonais, pourvu qu'on ne les affranchisse pas de l'étiquette de leur pays, sont doux, gais et s'affectionnent au maître. S'il les bat, ils ne lui en restent pas moins attachés; d'ailleurs, le bambou ne déshonore pas. Ce sont des enfants que le père a châtiés. Si on les traite comme des domestiques européens, ils deviennent familiers, grossiers, insupportables. Le Chinois n'aime jamais le maître européen qu'il sert. Il est fier, vindicatif et très-susceptible, mais toujours d'une politesse exquise. A la moindre observation que vous lui faites, il quitte votre service, soit en prétextant une maladie de sa mère, soit en vous disant respectueusement et avec un certain sourire propre à sa race quand il s'agit de choses désagréables, qu'il y a entre vous et lui incompatibilité de caractère. Cela dit, rien ne l'arrête, il part.

Dans une des grandes rues, derrière un petit mur surmonté de la croix, on voit au fond d'une petite cour une belle église de modestes dimensions, et, devant le porche, la statue de la Vierge. A côté est une maison basse, l'humble demeure du délégué apostolique Mgr Petitjean et de ses vicaires, qui appartiennent tous aux Missions étrangères de Paris. Le zèle apostolique les a conduits sur cette plage lointaine. Les lois du pays, la jalouse vigilance des autorités japonaises, la haine du christianisme qui a survécu aux transformations accomplies ou méditées par les novateurs, les conseils de prudence suggérés par les envoyés étrangers, ont mis des obstacles jusqu'ici insurmontables à l'exer-

cice de leur ministère. Ce sont des pasteurs sans ouailles, sauf quelques résidents catholiques qui ont le temps de se rappeler qu'ils sont chrétiens, et les soldats et matelots français ou irlandais qui ne l'oublient jamais. Des milliers de chrétiens indigènes, cruellement persécutés en ce moment, demandent vainement les consolations qu'il est refusé à ces bons pères de leur apporter. On prie donc, on attend, on se perfectionne dans la connaissance de la langue, des mœurs et de l'histoire du pays, on se promet quelques bons résultats de la prochaine révision des traités, on se flatte de l'espoir, qui n'est peut-être pas chimérique, que le jour approche où le Japon, ouvert au commerce européen, le sera aussi à la propagation de la foi.

Somme toute, Yokohama est une place importante. On y travaille beaucoup, mais pas trop. On y est actif mais non de cette activité exagérée et fébrile qui caractérise les grands centres industriels et commerciaux de l'Amérique. Il reste assez de temps pour le repos, les distractions et aussi pour les regrets qu'on ne cesse de donner à la terre qui vous a vus naître. Le nouvel arrivé n'est pas vingt-quatre heures à Yokohama sans s'apercevoir que tout le monde a le mal du pays. On travaille, il est vrai, et on s'amuse, chacun à sa façon. Au-dessous de l'existence du gentlemen, il y a celle du *rowdy*, car cet élément, mieux contenu sans doute que dans le *Far West*, ne manque pas complétement, témoins les buvettes et les salles de billard constamment remplies de ces aventuriers tapageurs. Mais tous soupirent après le *home*. Parlez-leur de la vieille

Angleterre, et un nuage passera sur leurs physionomies. L'homme est fait ainsi. Partout et toujours il est enclin à entrevoir le bonheur dans l'avenir, plutôt que de le saisir à l'heure présente. L'existence dans ces pays lointains développe cette disposition. Vivant entre le regret de ce qu'on a laissé et l'espérance de ce qu'on trouvera, on passe son temps dans le doute et dans l'agitation. Ceux qui sont réellement devenus riches, et ils font l'exception, quittent avec bonheur le pays d'exil où ils ont passé les meilleurs années de leur vie. Ils rentrent. Ils sont *homeward bound*. Quelle musique n'y a-t-il pas dans ces deux mots ! Des mots magiques qui excitent les soupirs de ceux à qui ils s'adressent. Mais je pense que le meilleur moment, pour ces heureux mortels, est la traversée. C'est l'époque des illusions. A peine arrivés sous le ciel gris et nébuleux de leur pays, ils regrettent le soleil du Japon, les beaux cèdres qui ont ombragé leur maison, le nombreux domestique, le travail, l'animation, toute leur existence. A Yokohama, ils étaient *quelqu'un*, ils valaient au moins un *chi-fu-chi*. En Angleterre, ils s'imaginent n'être personne, *nobody*. Au Japon, ils avaient le mal du pays; en Angleterre, ils ont le mal du Japon. S'ils avaient à recommencer la vie, iraient-ils chercher fortune aux Antipodes[1] ?

1. Voici, selon sir Harry Parkes (rapport du 29 avril 1871), le recensement des résidents européens au Japon : sept cent quatre-vingt-deux Anglais, deux cent vingt-neuf Américains, cent soixante-quatre Allemands, cent cinquante-huit Français, quatre-vingt-sept Hollandais, cent soixante-six Européens d'autres pays; total : quinze cent quatre-vingt-six.

II

YOSHIDA

Du 3 au 14 août.

Le Japon, sauf les *trade ports*, et les villes de Yedo et d'Ôsaka, toujours fermé aux étrangers. — Manière de voyager dans l'intérieur. — Passage émouvant de la rivière d'Odawara. — Les bains de Miyanôshita. — Les pèlerins du Fujiyama. — Au temple de Yôshida. — Le défilé de Torisawa. — Hachôji. — Retour à Yokohama.

Les traités n'ont pas ouvert le Japon. Ils ont seulement assuré aux Européens la liberté de résider et de faire le commerce dans les cinq ports dits *des traités :* Yokohama, Hiogo (Kobe), Nagasaki, Niigata, Hakodaté, et dans les grandes villes, *fu*, Yedo et Ôsaka. Le reste, c'est-à-dire tout le territoire de l'empire, sauf ces sept points, est hermétiquement fermé. Autour de chaque *treaty port*, il y a quelques milles carrés rendus accessibles aux étrangers. Des poteaux avec cette inscription en japonais et en anglais : *Frontière des traités*, en marquent les limites. Au delà commence le terrain défendu. Seuls les chefs des légations et les consuls généraux sont, en vertu des conventions, autorisés à voyager dans

l'intérieur. La défense faite aux étrangers d'y pénétrer est strictement maintenue. Toutefois, sur la demande des envoyés, on accorde la permission de visiter les eaux chaudes de Miyanôshita et d'Atami, et de faire l'ascension du Fujiyama. En ce cas, des gardiens armés, que les Européens appellent, à tort me dit-on, *yakunins*, cette appellation appartenant à des officiers d'un rang supérieur, accompagnent le touriste, avec mission de veiller sur lui et de le surveiller lui-même. Les points les plus éloignés de Yokohama pour lesquels ces permis sont accordés à titre de faveur spéciale sont Subashiri, au pied du Fujiyama, au nord-est, à environ cinquante milles, et Atami, sur les bords de la mer, au sud-ouest, à environ soixante milles de Yokohama. Quand on procédera à la révision des traités[1], la clôture du Japon formera probablement une des questions importantes des négociations. Jusqu'à présent, aucune des légations étrangères ne l'a officiellement touchée; mais, en sondant les intentions des conseillers du mikado, on a toujours reçu la même réponse : aussi longtemps que les *samurais*, gens de la classe militaire, resteront armés, la fermeture, dans l'intérêt même des étrangers, doit être maintenue. Permettre à ceux-ci de voyager dans l'intérieur serait exposer leurs personnes, leur vie même aux plus grands dangers. Quand on dit aux ministres : Eh bien, désarmez les samurais, ils répondent que c'est là une grosse affaire, une question de politique intérieure qu'il ne leur est pas

1. En 1873.

permis de traiter avec les représentants des puissances étrangères [1]. C'est dans ce raisonnement qu'ils se renferment. Désarmer les samurais à deux épées, c'est accomplir une révolution. Permettre aux étrangers de voyager à l'intérieur avant que les samurais soient désarmés, c'est multiplier les meurtres. Ils ont tous été commis sur le territoire ouvert; jugez de ce qu'il en serait si nous autorisions les voyages dans l'intérieur. Cet argument est sans réplique.

Y a-t-il aujourd'hui des dangers à voyager dans l'intérieur? Là-dessus les avis sont partagés [2]. Dans le monde diplomatique, le mot d'ordre du moment semble être d'envisager du côté le plus brillant les hommes et les choses du Japon. Des ministres réformateurs, se disant amis des étrangers, sont au pouvoir. Il faut les ménager, les encourager, les aider peut-être dans une certaine mesure à réaliser leurs intentions bienveillantes, éclairées, civilisatrices. Sans doute la liste des étrangers assassinés et mis en pièces est longue; quand on compare le nombre des victimes avec le nombre des résidents, elle paraît même effrayante. Mais, depuis plusieurs mois, il n'y a plus d'attentats semblables. Si deux samurais aidés d'un troisième que le hasard avait amené, ont, au mois de janvier dernier, écharpé deux Anglais au service du gouvernement japonais, ces deux hommes n'ont à s'en prendre qu'à eux-

1. D'après les dernières nouvelles du Japon, le désarmement des samurais s'est opéré en plusieurs points de l'empire.

2. A en croire les dernières correspondances, il y a, à cet égard, une amélioration notable.

mêmes, car ils avaient renvoyé leurs gardiens et s'étaient montrés la nuit dans les rues de la capitale avec une femme du pays. Sans doute sir Rutherford Alcock a raison de dire dans son livre qu'il n'est pas bon de rencontrer des daimios en voyage avec leur suite de gentilshommes à deux épées ; que c'est même s'exposer à une mort immédiate ; mais on ne rencontre plus de daimios aussi fréquemment qu'autrefois, par la raison qu'ils voyagent en bateau à vapeur et rarement par terre. Les samurais ne sont plus aussi difficiles à vivre qu'ils l'étaient. L'influence de la civilisation commence à les atteindre. — Mais le terrible attentat que deux fanatiques ont commis dans les rues de Kiyôto sur sir Harry Parkes, au moment où, entouré de ses ordonnances et de soldats anglais, il se rendait solennellement au palais du mikado ! — Oh ! il y a trois ans de cela, et nous n'en sommes plus là. — Enfin, à en croire les chancelleries des missions, tout danger a disparu.

Les résidents de Yokohama aussi sont très-confiants. Cependant quelques-uns d'entre eux m'ont avoué leur complète ignorance sur cette question. Les missionnaires catholiques, si bien informés dans d'autres pays de l'extrême Orient, surtout en Chine, n'ont su me donner aucune indication précise. Il est toutefois un point sur lequel tout le monde est d'accord : le peuple est bon, aimable, bienveillant. Quant aux hommes à deux glaives, il faut les éviter tant qu'on peut. Le reste est inconnu. Bien des choses le sont dans ce pays. Un épais rideau semble encore l'envelopper. Les légations des grandes puissances peuvent bien le soulever un peu ;

mais leurs moyens d'information sont limités, et, à l'exception de la légation d'Angleterre qui est à Yedo, elles sont toutes établies à Yokohama. D'ailleurs, les circonstances imposent aux chefs une grande réserve. S'ils insistaient beaucoup auprès de leurs nationaux sur les dangers auxquels ceux-ci s'exposeraient en pénétrant dans l'intérieur, ils répandraient l'inquiétude dans la factorerie de Yokohama et blesseraient la susceptibilité des autorités du pays ; s'ils s'appesantissaient sur la sécurité dont les Européens jouissent de fait aujourd'hui sur le territoire des traités, ils encourageraient indirectement l'esprit d'aventure propre à la race anglo-saxonne, et assumeraient, en partie, la responsabilité des meurtres qui pourraient en être le résultat. Ils gardent donc le silence. Mais, comme il a été dit, la confiance l'emporte en ce moment dans le monde officiel, diplomatique et consulaire.

(3 août.) M. van der Hoeven, ministre des Pays-Bas, a bien voulu me proposer d'être d'une excursion qu'il va entreprendre au Fujiyama. Je profiterai de cette occasion précieuse pour explorer le pays très-peu connu au nord et nord-est de ce volcan éteint. Nous sommes six voyageurs et nous avons la bonne fortune d'emmener avec nous M. Kempermann, japonologue distingué et interprète de la légation Nord-Germanique. Les préparatifs sont faits, les ordres du gouvernement expédiés par courrier aux autorités locales. Le cuisinier en *kangho*, les provisions, la vaisselle, la literie chargées sur

les épaules d'un nombre respectable de koulis, nous précèdent. Enfin ce matin, à cinq heures, par une matinée splendide qui annonce une journée de feu, nous montons dans un char à bancs. Il nous transportera sur le Tokaido, la route royale que nous prenons à une lieue d'ici et qui est carrossable jusqu'aux bords de la rivière d'Odawara. De là, on continuera à pied, à cheval, en kangho. Des yakunins, nos anges gardiens et nos surveillants, montés sur de petites haridelles, entourent la voiture. A peine établi dans ce véhicule de construction primitive, tout le monde, excepté moi qui n'en porte jamais, examine ses armes. Mon jeune voisin tire de sa poche un revolver formidable. La manière dont il s'y prend me fait, pour la première fois dans ma promenade autour du monde, trembler pour mes jours.

Le Tokaido est, comme toujours, fort animé. Des voyageurs à pied, en norimon, en kangho, des femmes, des enfants, des hommes à deux épées, des prêtres à la tête rasée, se suivent presque sans interruption. De temps à autre, nous rencontrons un messager. Comme la plupart des hommes que nous voyons, il a pour tout vêtement une ceinture. Coiffé d'un grand chapeau rond complétement plat et miraculeusement perché sur l'occiput, il porte sur l'épaule un long et mince bâton de bambou. A l'une des extrémités est attaché un petit paquet contenant ses dépêches; à l'autre, son léger bagage. Ses petits pieds, selon l'usage du pays, sont chaussés de sandales de paille. Il court avec une grâce et une agilité merveilleuses : c'est à peine s'il touche le sol. Ce

Mercure n'est pourtant qu'un humble kouli au service de quelque daimio, ou du gouvernement, ou de l'administration des postes ; car il y a une poste aux lettres dont le service se fait très-régulièrement. Nos yakunins sont de beaux garçons. Sous leur chapeau noir de papier laqué à larges bords, et dans leurs amples robes de soie, ils ont assez bon air. Des deux côtés de la route, il y a des maisons, des boutiques, des arbres. Les villages se touchent. Le plus gros s'appelle Totska. A huit heures et demie, nous arrivons dans la ville de Fujisawa, célèbre par son temple. Le pays est charmant. Des coteaux alternent avec de petites vallées qui, sans issue vers la montagne, s'ouvrent sur la route. Monts, vallées, petites gorges, tout est d'un vert éclatant. Des rizières couvrent les petites plaines et remontent d'étage en étage sur les flancs et dans les déchirures des collines qui sont ombragées par des arbres magnifiques, des pins, des cryptomerias, des lauriers japonais ; çà et là, des touffes de bambous.

Nous déjeunons dans une grande maison de thé. Les *né-sans*, les demoiselles, c'est-à-dire les servantes de l'auberge, si fréquemment chantées dans les descriptions de voyage, se blottissent autour de nous. Quoiqu'on soit habitué ici à voir des étrangers, il y a un grand concours de curieux. A neuf heures et demie, départ. Une heure après, nous franchissons les limites des traités, et, traversant le gros bourg d'Oitso, nous arrivons, vers une heure, sur le bord de la rivière, en face de la ville féodale d'Odawara.

Ici on quitte la voiture et chacun de nous s'étend

sur une planche, en passant ses doigts dans de petites ouvertures pratiquées à cet effet. Puis quatre hommes nus la soulèvent, la placent sur leurs épaules et se précipitent dans la rivière. C'est une scène animée, bizarre et un peu émouvante. Au milieu du torrent, l'eau monte presque aux épaules des porteurs. Obligés de céder à la violence du courant, ils se laissent aller à la dérive, heureusement sans perdre pied. Le rivage s'enfuit comme si nous descendions dans une barque. Bientôt le bruit du ressac de la mer vient se mêler aux cris cadencés des koulis qui, tout en luttant avec les vagues, nous regardent de temps en temps en riant. Ballottés sur notre légère planche, nous nous y cramponnons de toutes nos forces. Enfin, le rivage est atteint et on nous dépose sur le sable. Encore quelques pas et nous voilà dans la principale rue d'Odawara. A l'entrée de la ville, le maire et les adjoints, affublés de leur costume officiel, nous reçoivent en faisant le grand *kow-tow ;* puis ils nous mènent solennellement à une grande maison de thé où nos gens, envoyés la veille, ont préparé le *tiffin*. Depuis un ou deux ans, Odawara a été visitée par des résidents de Yokohama. Cependant l'arrivée de figures blanches y est encore un événement. Des habitants des deux sexes, et d'innombrables enfants, accourent pour nous voir manger. Après le repas, se présente un homme muni d'une belle boîte laquée et divisée en quatre compartiments contenant du sable rouge, bleu, noir et blanc. En le jetant sur le plancher, comme un cultivateur jette la semence, il dessine et peint à la fois des ornements bizarres, des fleurs,

des oiseaux, et, à la fin, au milieu des rires bruyants de l'assemblée, des sujets érotiques dignes de la *chambre secrète* de Pompéi. L'allégresse des femmes et des jeunes filles nous donne une singulière idée de la moralité du peuple japonais. Mais la correction du dessin, l'harmonie des couleurs de ces peintures de sable, exécutées d'une si étrange façon sous nos yeux et en peu d'instants, n'en sont pas moins admirables. Pour moi, c'est un trait de lumière. Je commence à comprendre l'art japonais.

A quatre heures, départ, cette fois-ci à cheval. Jusqu'à présent nous avons marché vers l'ouest. A partir d'Odawara nous nous dirigeons vers le nord. La route suit la rive droite du torrent, laisse entrevoir à demi caché dans l'ombre de beaux groupes d'arbres séculaires le château du daimio, et, devenant de plus en plus escarpée, s'engage dans des montagnes couvertes de pied en cap d'une exubérante végétation.

Rien de pittoresque comme le petit village de Yumoto, situé au fond d'une gorge. Ici nous quittons le Tokaido qui mène à Kiyôto, et, par des sentiers étroits, sur de petits ponts fragiles, entre des rochers couverts de lichen, toujours en montant, nous arrivons sur les sept heures du soir aux bains de Miyanôshita.

Distance de Yokohama, quatorze ris ou trente-cinq milles anglais.

(4 et 5 août.) Miyanôshita, *au-dessous du temple*, se compose d'un temple, *mia*, et d'un groupe de

maisons superposées les unes aux autres, jetées moitié sur le flanc d'un rocher, moitié au fond d'une gorge étroite qui s'ouvre vers le nord. Dans cette direction, le regard enfile le versant oriental d'une chaîne de collines. Tout autour on ne voit que des montagnes couvertes de cryptomérias, de toutes sortes de conifères, de chênes, de mélèzes. Tout est vert, sauf les toits gris des maisons supportées par des piliers rouges et montrant çà là leurs cloisons mobiles tendues de papier blanc. Des gradins taillés dans le granit tiennent lieu de rues. Autour des maisons, de petits jardins descendent d'étage en étage ; de petits filets d'eau limpide forment de petites cascades. De petits chênes, de petits sapins, de petits cèdres tourmentés, lacérés, tordus selon le goût du pays, les ombragent. De petits ponts consistant en une seule pierre sont jetés sur des torrents artificiels. Le goût certes est contestable, et le dessin a je ne sais quoi d'enfantin ; il y a pourtant là de l'imagination et les proportions sont harmonieuses. Si de votre balcon vous plongez le regard dans un de ces jardins, il vous fait l'effet d'un parc. Mais voici une jeune fille qui passe, et elle est plus haute que ce vieux cèdre. Tout cela n'est qu'un joujou, mais, convenez-en, un joujou charmant.

Le maire nous a logés dans le meilleur appartement de la meilleure auberge, en dérangeant une famille du pays. Je déteste ces coups d'autorité, mais, le mal étant fait, j'en profite comme les autres. Au reste, les dépossédés nous sourient agréablement. Notre maison de thé ou plutôt notre hôtel se com-

pose de plusieurs corps de logis reliés par un corridor. En s'y promenant, on peut étudier la vie intime des Japonais. Tout le monde est venu pour faire une cure. Au bout du corridor, on se réunit dans la salle de bain et on se couvre tour à tour d'eau chaude ou froide, puis chacun se retire dans sa chambre plus ou moins ouverte de tous les côtés.

Là on se fait masser par des aveugles, ou bien, si vous avez amené votre femme, c'est elle qui se charge de cette besogne. J'ai vu un gros monsieur étendu sur la natte, fumant et lisant : sa femme, accroupie à côté de lui, était occupée, pendant des heures entières, à passer ses mains effilées sur les épaules du maître. Leur fille, jeune personne assez jolie, coiffée à ravir et fort bien mise, jouait d'un instrument ressemblant à un luth. De temps à autre, les domestiques entraient en rampant pour servir le thé et renouveler le tabac du père de famille, qui est, me dit-on, un personnage officiel de Yedo.

Dans une autre chambre, nos yakunins, accroupis en cercle autour de jeunes filles, chantent et boivent du *saké*. La cuisine regorge de femmes qui préparent les repas, surveillent les marmites, coupent en tranches des poissons encore vivants. Elles sont d'une extrême propreté et procèdent méthodiquement. Rien qui puisse choquer l'œil. Tout le monde bavarde et rit, tout le monde a l'air joyeux, insouciant, facile. Comme les pièces se touchent et ne sont séparées que par des cloisons en papier, pour la plupart ouvertes, le regard pénètre partout. Des têtes joliment coiffées, des bustes et des bras nus fourmillent dans la pénombre. Çà et là un rayon de

soleil pénètre, et alors l'air poudroie comme une pluie d'or au milieu des ténèbres. Plus loin vous apercevez le jour, et, au fond, des arbres, un fragment de cascade, des passants qui gravissent ou descendent les escaliers taillés dans le roc, qui disparaissent dans la verdure ou pénètrent dans des chaumières.

(6 août.) Notre colonne s'ébranle peu avant six heures du matin. Si on pouvait dévisser ses jambes, rien ne serait commode comme le voyage en kangho. Cette litière du pays est un panier ouvert, long d'environ trois pieds, et haut de deux. Il faut défalquer l'épaisseur du gros bambou auquel il est suspendu. La toiture vous protége imparfaitement contre le soleil, et elle est si basse, qu'elle vous oblige de vous coucher sur le dos, tandis que le voisinage du porteur de devant vous force à replier vos jambes. Mais on se fait à tout, sinon il ne faut pas venir au Japon, où tout est autre que dans le reste du monde.

En sortant de Miyanôshita, on franchit la gorge et, se dirigeant constamment vers le nord, on traverse une belle forêt. Après une marche de deux heures et demie, nous faisons une première halte dans le village de Sen-goku-no-hara. Départ, à neuf heures et demie. Nous avons quitté les ombrages du bois, et c'est sous les dards de feu d'un soleil impitoyable que nous gravissons les hauteurs de la dernière chaîne qui nous sépare du Fujiyama. L'herbe, presque haute comme la taille d'un homme, est blanche sur un côté et verte sur l'autre, ce qui fait paraître les montagnes, ici d'un gris clair pâle, là

d'un vert éclatant, selon le vent qui souffle. Le sentier devient de plus en plus raide. Derrière nous, un peu à l'ouest, se développe entre des bords solitaires une nappe d'eau noire : c'est l'extrémité septentrionale du lac Hakoné. A onze heures, en débouchant du défilé, nous atteignons la crête, à peine large ici de quelques pieds et précipitant ses pentes abruptes vers une plaine onduleuse couverte de prairies, de quinconces, de hameaux, de villages. Le vert clair et mat du gazon alpestre et touffu alterne avec le vert, foncé à l'ombre, argenté au soleil, du feuillage. De l'autre côté de la plaine, vers le nord-ouest, à la distance de quatre à cinq milles, s'élève tout d'une pièce, à quatorze mille pieds au-dessus de la mer, le géant des volcans, le mont saint de l'empire, le Fujiyama. Il rappelle l'Etna vu de Taormina; seulement ses flancs sont moins déchirés, ses contours moins brisés, et les chaleurs exceptionnelles de cet été ont fait disparaître la neige qui le recouvre jusqu'à mi-côte pendant la plus grande partie de l'année.

Les voyageurs se laissent glisser sur l'herbe. En quelques minutes ils sont descendus dans la plaine. Là ils trouvent les suaves parfums du printemps, l'air frais et élastique des Alpes.

A une heure, arrivée au village de Gotemba et halte dans une jolie maison de thé. Puis une charmante promenade à travers un parc anglais où l'ombre et l'eau abondent. Peu à peu les arbres deviennent rares. Nous entrons dans le steppe qui ceint la base du volcan. C'est dans cette région d'herbe et de lave que se trouve Subashiri, où nous

passerons la nuit. Arrivée à six heures et demie. Distance de Miyanôshita, sept ris ou dix-sept milles et demi.

Toute cette journée a été délicieuse. Quand on voyage en kangho, on rase pour ainsi dire le sol. Pendant la matinée, en traversant les prairies, l'herbe, le lichen, les tiges des fleurs caressaient mes joues; mes regards pénétraient dans des régions mystérieuses que le piéton foule du pied, mais qui échappent à sa vue. C'était pour moi comme une révélation. Le soleil jouait avec les ombres des feuilles et des brins d'herbe. J'épiais les abeilles, les papillons, mille insectes se glissant furtivement dans les calices des fleurs. Et quelles fleurs! De grandes cloches d'azur gracieusement inclinées sur des œillets gigantesques; des lis s'épanouissant sous un dôme d'herbes longues et minces. Tout rit dans ce pays, la végétation, les hommes. Voyez les pauvres gens qui vous portent! Ils ne cessent de rire, de bavarder. La sueur perle cependant tout le long de leur corps bronzé. Toutes les deux ou trois minutes, ils changent d'épaule. C'est l'affaire d'une seconde. Nous avons chacun quatre koulis qui se relayent. Dans les montées, ceux qui sont libres aident leurs camarades en appuyant les mains contre le dos des porteurs. De dix en dix minutes, ils se relèvent : jamais sans s'être préalablement livré un combat de politesse. « Vos grandeurs doivent être fatiguées. — Du tout, votre grandeur se trompe, » et de nouveaux rires et de nouvelles protestations!

(7 août.) C'est d'ici, du village de Subashiri ou par un sentier plus à l'ouest de Hakoné, que les Européens, dûment autorisés, escortés, gardés et surveillés, font l'ascension du Fujiyama. Dans cette saison, les pèlerins indigènes affluent de tous côtés, mais leur point de départ principal est Yoshida. Au delà de Subashiri, commence le sol mystérieux, peu connu des blancs. C'est là, au nord-est du volcan, qu'est située la ville de Yoshida, célèbre par son temple shintoïte, par la sainteté du lieu, par le nombre prodigieux de pèlerins qui, en juillet et en août, viennent y faire leurs dévotions, avant ou après l'ascension du mont saint. C'est le but de mon voyage. Quant au Fujiyama, je m'en rapporte aux récits qu'en feront mes compagnons. Je sais d'ailleurs que le plaisir ne vaut pas la fatigue. Un sentier assez bien entretenu et divisé en huit stations où l'on peut passer la nuit dans des huttes, mène aux bords du cratère éteint. Si, par exception, le ciel est clair, on y jouit d'une vue étendue, mais peu intéressante. Le grand charme des paysages alpestres, contemplés d'un point culminant et très-élevé, consiste, il me semble, dans la variété plus que dans l'étendue du panorama. Tout terrifié, vous plongez dans les gorges des hautes montagnes qui vous entourent, vous en dominez les pics et mesurez du regard les abîmes ; puis, pour reposer vos yeux, vous les dirigez vers la plaine qui, par une illusion d'optique, surmonte les crêtes et élève l'horizon à la hauteur du point que vous occupez. Cet entourage de pics et de montagnes manque au Fujiyama. Celles qui l'encadrent atteignent à peine trois mille pieds.

Vu du cratère, le pays présente l'aspect d'une feuille de papier chiffonné, vert, tacheté de lignes et de points blancs : c'est Yedo, Yokohama et les innombrables villes, bourgs et villages du Kuanto[1].

Les préparatifs de l'ascension ont rempli la matinée. A deux heures, mes amis se mettent en route. En même temps, accompagné de l'inappréciable M. Kempermann, le seul de nous tous qui ait le don de la parole, je monte à cheval pour pénétrer dans les terres inconnues. Le soleil est cruel, le pays monotone. Nous suivons un ravin, une profonde déchirure du sol. Au sortir de là nous avons devant nous un petit lac ; au fond, plusieurs rideaux de montagnes ; à notre gauche, le volcan. Direction, nord-nord-est. Arrivés au bord de l'eau, nous acceptons pour quelques minutes l'hospitalité du maire de Yamanonaka, petit village coquettement intercalé entre le versant d'une colline boisée et le lac. Notre arrivée émeut la population. De toutes parts on accourt, on nous regarde avec étonnement et en silence, puis on se met à rire, mais d'un rire gai, franc, aimable : nous sommes les bienvenus. La dernière partie de cette petite journée est délicieuse. Le Fujiyama nous protége de ses ombres gigantesques. A cinq heures et demie, après avoir passé devant l'entrée du grand temple, nous arrivons aux premières maisons de Yoshida. Le maire nous reçoit et nous mène à un petit temple précédé d'une

1. Groupe de huit provinces, littéralement traduit : l'Est de la barrière.

grande hôtellerie où il nous a fait réserver des chambres.

Distance de Subashiri, six ris ou quinze milles.

(7 au 10 août.) La ville de Yoshida occupe le versant d'un contre-fort du Fujiyama. La grande rue descend en ligne droite. Un ruisseau, formant çà et là de petites chutes, la parcourt dans toute sa longueur. Les maisonnettes aux toits aplatis et chargés de grosses pierres rappellent les chalets de nos Alpes. Vues d'une distance suffisante pour faire disparaître les détails, l'illusion est même complète. On se dirait en Suisse ou au Tyrol. En regardant en arrière, dans la direction de la rue, le cône colossal du volcan s'élève au-dessus des bois sacrés qui couvrent les hauteurs voisines. Vers l'est, au lointain, un dédale de montagnes rocheuses, de gorges, d'anfractuosités, le tout revêtu de végétation.

Le temple-auberge où nous sommes logés est une immense bâtisse contenant beaucoup de chambres qui, comme partout, sont séparées par des cloisons mobiles. Une grande cour le précède. Un jardin le borde sur un côté; au-dessus du mur, on voit le Fujiyama. De mon logement, qui est contigu au temple, je puis, à travers les châssis entr'ouverts, observer tout ce qui se passe dans ce vaste caravansérail. J'aperçois beaucoup de pèlerins, quelques seigneurs et leur suite et, dans les pièces avoisinant la grande cour, une légion de domestiques et de gens armés portant sur leur tunique le blason du maître. Par delà la cour, des pèlerins vêtus de blanc

et agitant une sonnette ne cessent de défiler dans la grande rue. Ils viennent du Fujiyama. Le maître de l'hôtel, qui est en même temps prêtre du grand temple, met son estampille sur leurs robes, et constate ainsi qu'ils ont fait l'ascension du mont saint. Ces vêtements se lèguent de père en fils, et forment de précieuses reliques.

Ma chambre, une vaste salle, donne dans une petite cour et dans le sanctuaire : un autel avec des candélabres ; au milieu, le miroir sacré. Pas de monstres ni de statues de dieux. Une noble simplicité et un silence solennel règnent dans ces lieux, consacrés à une idée abstraite et dégagés de tous les attributs extérieurs du culte bouddhique. Les bruits confus de la rue, de la cuisine, des chambres occupées par les pèlerins, n'arrivent ici que tempérés par la distance. Des lumières magiques et inexplicables errent dans l'espace, rampent le long des lambris, pénètrent par les châssis de papier, se reflètent sur les bords laqués des parquets, se perdent dans les profondeurs de l'appartement. Comme dans les auberges d'Italie au temps de Montaigne, les gens de qualité y suspendent en partant leurs écussons peints sur bois ou sur une toile. On voit aussi beaucoup de tableaux votifs qui représentent le donateur entouré de ses compagnons. Le Fujiyama couvert de neige, des malades qui ont retrouvé la santé, des combattants victorieux, des hommes miraculeusement échappés à des voleurs. Quelques-uns de ces tableaux sembleraient remonter au dix-septième siècle, tout au plus au seizième. Le progrès et la décadence de l'art, les variations du goût

se reconnaissent dans ces images, pour la plupart grossièrement faites, mais qui, presque toutes, trahissent le sentiment de la nature.

L'aubergiste, comme on a vu, est prêtre ou plutôt gardien du temple, car, à ce qu'on m'assure, la religion shintoïte n'a pas de prêtrise au sens ordinaire. Les hommes du gouvernement actuel sont systématiquement hostiles à la religion bouddhique qui est celle de l'immense majorité du peuple. Les dogmes du shintoïsme sont à peu près oubliés. Les savants seuls les connaissent. Les hommes politiques du jour n'en ont aucune souvenance, et les confondent volontiers avec les doctrines de Confucius, qui, en réalité, ne sont que des maximes de haute morale. On sait que le grand philosophe chinois, interpellé par un de ses disciples sur l'existence d'un autre monde, répondit : « Je n'y suis jamais allé, je n'en sais rien. » Telle est la religion des conseillers actuels du mikado; et c'est ainsi qu'ils comprennent le shintoïsme, patronné par eux et indirectement imposé au peuple comme religion d'État. Mais il paraît que cette interprétation est sujette à caution. Le shintoïsme était certainement l'ancienne religion du pays, mais il a dû céder la place au bouddhisme qui, officiellement introduit en Chine à la fin du premier siècle, a, vers le milieu du sixième, envahi, et, on peut le dire, conquis le Japon. L'ancienne religion professée pour la forme par les mikados fut envahie par les croyances et pratiques bouddhiques. Quant aux shoguns, ils étaient tous bouddhistes. Cela explique les progrès rapides de la religion importée des Indes, voie de

Chine. Et l'on comprend aussi que les dogmes et le culte de l'ancienne religion soient tombés d'abord en désuétude, puis en oubli. Le shintoïsme officiel du jour est tout simplement la négation de toute religion et l'abolition de tout culte; c'est la destruction des temples bouddhiques, qu'on a déjà inaugurée par la démolition d'une grande partie du célèbre sanctuaire de Kamakura, et par la confiscation dont on veut frapper les biens des prêtres; mais ce n'est évidemment pas la vieille religion de l'empire. Dans beaucoup de temples, les deux cultes ont été pratiqués simultanément; dans d'autres, comme ceux de Yoshida et des environs, beaucoup de cérémonies bouddhiques, sympathiques au peuple, ont été introduites avec une certaine mesure. Nulle part les dogmes, les doctrines et les cérémonies de l'ancienne religion ne se sont réellement conservés dans leur antique pureté.

Ici, et tout autour de la base du Fujiyama, on professe l'ancienne religion du pays, mais on pratique plus ou moins le bouddhisme. Notre hôtelier-prêtre est d'une famille noble; vu son saint ministère, il a renoncé au port des armes. Chaque après-midi, il endosse son costume officiel et se rend au grand temple. Sa femme, une matrone encore belle mais qui manque de dignité — hélas! je la vois tous les soirs un peu grisée de saké — ses deux filles qui exercent les fonctions de servantes d'auberge et son fils, un charmant enfant de quinze ans, composent la famille. Ce jeune samurai armé de ses deux sabres aime à parader devant nous dans son costume de gentilhomme. A ses bonnes manières

répond la délicatesse de ses sentiments. Une petite scène qui se passa au retour de mes compagnons la mit en évidence. Un de ces derniers désirait emporter comme souvenir un des tableaux votifs. Les scrupules de l'hôtelier écartés moyennant une offre splendide, l'image fut décrochée et remise à l'acquéreur. Mais on avait compté sans le jeune samurai, qui se mit à sangloter. « Vous n'avez pas, disait-il à son père, le droit de vendre ce tableau. C'est la propriété du temple, c'est un ornement de notre maison, qui a appartenu à nos ancêtres, qui vous appartient maintenant, mais qui un jour sera à moi. Et laisser emporter ce tableau par les étrangers! quelle honte! quelle affliction! » Et un nouveau torrent de larmes! Il va sans dire que le tableau fut remis à sa place.

Le grand temple est situé à quelques pas de l'entrée de la ville haute, au milieu d'un bois sacré de cèdres et de cryptomérias au moins six fois séculaires. Une longue avenue formée de ces arbres vénérables et d'une double rangée de lanternes de pierre mène de la grande route à la *fourche*, c'est-à-dire à la porte d'entrée qui est isolée et dont les montants, deux poutres légèrement inclinées, supportent deux autres poutres horizontalement superposées l'une à l'autre. Ce portail d'un dessin peu compliqué et, il faut l'avouer, peu gracieux puisqu'il rappelle une potence, se répète dans tous les temples shintoïtes et donne accès à une cour oblongue et carrée. Au milieu, en face du temple proprement dit, est une plate-forme, élevée de cinq à six pieds au-dessus du sol et couverte d'un lourd toit

ressemblant à un chapeau de feutre à larges bords retroussés. Des tréteaux placés pour cette occasion et réservés aux prêtres relient la plate-forme avec le temple. Des gradins y conduisent; une galerie règne tout le long de la façade. Derrière la galerie, un vestibule mène au sanctuaire, qui est parfaitement accessible aux regards des profanes et qui contient l'autel avec les candélabres, le brûle-parfums et le miroir sacré où se reflète la divinité. Une lourde toiture semble écraser l'édifice. Les frises sont richement sculptées et ont conservé des traces de dorure. Dans la cour, nous admirons quelques *itchos* (salisburia adimantifolia) d'une magnificence rare, et un bassin de pierre que protége un toit et qui est flanqué d'un conduit d'eau de bronze, représentant un serpent-dragon. Tous les jours, dans l'après-midi, nous avons visité le temple.

La veille de notre départ, il y eut une grande cérémonie. La cour était remplie de peuple. Sur l'estrade où l'on avait dressé un petit autel orné de fleurs et supportant le miroir mystique, un prêtre vêtu d'une ample robe de soie, coiffé d'un casque et muni de deux épées, exécuta la danse des glaives. C'est un combat acharné livré à un adversaire invisible. De la défensive il passe à l'attaque, puis il recule, tourne sur ses talons, s'élance de nouveau à la poursuite du démon, qui cette fois est décidément vaincu. La scène du combat, la plate-forme, occupe tout au plus vingt pieds carrés. Le guerrier est souvent obligé de revenir sur ses pas. Ses mouvements pleins de noblesse se règlent d'après les sons plaintifs d'une flûte accompagnée du bruit

rauque et lugubre d'une grosse caisse. Les musiciens sont un vieillard et un enfant, accroupis sur leurs talons dans un coin de l'estrade. Enfin le guerrier se retire dans l'intérieur du temple. A ce moment, une demi-douzaine de prêtres paraissent sur le haut des gradins et jettent de petites pièces de cuivre aux femmes et aux enfants.

Deuxième cérémonie.

Un bonze paraît sur le seuil du temple; puis, passant sur les tréteaux, il s'avance majestueusement vers l'estrade. Sa démarche est celle du tragédien. Il traîne un pied après l'autre et s'arrête un instant à chaque pas. Il porte une sorte de chasuble richement brodée. L'ensemble de son costume rappelle nos ornements pontificaux. Sa tête non complétement rasée, car il est shintoïte et non bouddhiste, est ceinte d'un ruban rose dont le bout fortement collé se dresse et oscille au-dessus du front. Il porte dans la main un arc et sur le dos, en bandoulière, un carquois rempli de flèches. Un silence profond s'est fait dans la foule bleue et couleur de chair, comme les foules le sont au Japon. On n'entend que le chant monotone de la cigale et le bruissement léger des cèdres, doucement agités par la brise du soir. Des milliers de regards suivent le prêtre. Mais aucune émotion, aucun sentiment de dévotion, de recueillement ou même de simple curiosité n'anime ces visages. Les gens qui nous entourent semblent trouver en nous des sujets plus dignes de leur attention. Ils nous regardent d'un air presque effaré. Deux blancs au temple de Yoshida! Au moment où le prêtre pénètre sur l'estrade, la musique recom

mence. La flûte fait entendre des récitatifs, évidemment d'une haute antiquité. De temps à autre, la grosse caisse imite le sourd grondement d'un orage éloigné. Le bonze, après avoir fait plusieurs fois le tour de l'estrade, toujours comme s'il marchait sur des cothurnes, les regards tournés vers le ciel, s'incline rapidement, arme son arc, vise le mauvais esprit qu'il a découvert, lui décoche une flèche, le tue. Aussitôt la flûte fait entendre un hymne de victoire. Le prêtre recommence sa promenade, découvre et extermine un autre esprit, et la musique exprime de nouveau les différentes phases du combat. Enfin, après avoir délivré le pays de Yoshida de plusieurs de ces êtres malfaisants, le bonze entonne un cantique, jette des fèves dans l'air, se prosterne devant le miroir et se retire.

Je n'ai pas de paroles pour peindre l'expression du jeu de sa physionomie, la beauté classique de ses poses, l'effet saisissant de la musique, la noble et mystérieuse sévérité du lieu. Les attitudes du célébrant étaient, je l'ai dit, classiques; mais elles ne l'étaient pas seulement dans un sens général : elles rappelaient, à ne pas s'y méprendre, les types connus des statuaires grecs de la grande époque. Les transitions d'une pose à l'autre portaient au contraire l'empreinte du goût japonais; c'étaient des mouvements saccadés, jamais disgracieux, toujours exagérés et approchant de la grimace. Que ces cérémonies remontent à une ère bien antérieure à la nôtre, c'est ce qui ne fait aucun doute. Que certains mouvements rhythmiques se retrouvent dans les sculptures en bois et dans les images pieuses du Japon,

rien de plus simple; mais comment s'expliquer la pureté classique des attitudes et leur analogie incontestable avec l'art grec, tandis que, dans les arts du pays, on ne trouve aucune trace du même caractère? Serait-ce un jeu du hasard? Je n'admets pas cette manière banale d'expliquer les choses qu'on ne comprend pas. L'art grec aurait-il, dans son âge d'or ou peu après, pénétré dans l'extrême Orient? Sur ce point les données historiques manquent absolument.

Après la chasse aux mauvais esprits, les bonzes paraissent de nouveau sur le seuil du temple pour jeter de la petite monnaie au peuple. Encouragés par la tenue des spectateurs, nous montons résolûment les gradins et nous échangeons les compliments d'usage avec les prêtres. Ceux-ci nous reçoivent avec une politesse exquise, acceptent une modeste offrande et, nous donnant quelques rouleaux de petite monnaie de cuivre, nous engagent à participer nous-mêmes à la distribution. Nous voilà donc transformés en bonzes, et jetant de l'argent à plusieurs centaines de fidèles qui courent, reculent, dégringolent, roulent les uns sur les autres. Scène burlesque et peu en harmonie avec la sainteté du lieu! Tout le monde, y compris les prêtres, rit à gorge déployée. Parmi ces derniers je reconnais le guerrier à deux glaives et le chasseur aux esprits. Dégrimés et débarrassés de leurs armures, ils ont l'air inoffensif, bourgeois et bonhomme.

Après cet entr'acte profane, on procède à la dernière partie des cérémonies. Les prêtres se réunissent dans le sanctuaire. Assis en cercle sur leurs

talons devant l'autel, ils se passent l'un à l'autre un vase sacré. Le liquide qu'il contient est versé dans une soucoupe et chacun en boit à son tour. Ils chantent en chœur, puis ils se lèvent, traversent la salle où ils reprennent leurs sandales, et se retirent. Ils portent des tuniques blanches, bleues ou rouges, selon leur rang; le blanc désigne le grade le plus élevé. Sur leur tête on voit le ruban collé, ou le bonnet noir de papier laqué que portent les gens de qualité quand ils se présentent à la cour.

Le soleil se couche derrière le Fujiyama, non sans envelopper de ses feux de Bengale le triple ou quadruple rideau de montagnes qui s'élèvent à l'est, que peu d'Européens ont vues et que nous franchirons demain ou après-demain. Le ciel est rose, mais des nuages bleu clair flottent dans l'air. Ce n'est qu'à Yokohama, et encore rarement, que j'ai vu de pareils effets de lumière. Je me crois dans un monde idéal, dans des régions enchantées, et je retrouve avec délices, dans mon sommeil, les scènes étranges, mystérieuses, poétiques du grand temple de Yoshida.

(10 août.) Mes compagnons sont revenus hier du Fujiyama. La chaleur les a fait beaucoup souffrir. En revanche, ils ont pu passer la nuit sur les bords mêmes du cratère, à quatorze mille pieds au-dessus de l'Océan. Ils confirment le jugement de la plupart des voyageurs. Ils ont distingué Yokohama, Yedo, un grand tapis sombre parsemé de points blancs et un immense horizon de mer. Des nuages ont arrêté la vue vers le nord.

Nous ne faisons aujourd'hui qu'une étape très-courte. Départ à deux heures après-midi. Direction : est-nord-est. Tournant constamment le dos au Fujiyama, nous nous engageons dans une grande et belle vallée. Les montagnes sont toutes vertes; de simples rangées d'arbres en dessinent les contours. Dans les paysages japonais, c'est un élément qui se répète à l'infini. Toutes ces hauteurs se terminent en lame de couteau. Entre les deux versants, il n'y a de place que pour une simple rangée d'arbres. Nous traversons plusieurs villages propres, coquets et évidemment prospères. Partout une riche culture; dans la plaine étroite qui çà et là serpente entre les montagnes, des rizières et beaucoup de mûriers. La route, un simple sentier soigneusement entretenu, est fort animée. A chaque pas on rencontre des pèlerins. Ils marchent en petites ou grandes bandes, tous vêtus du même costume blanc, tous agitant des sonnettes. Quand la pluie menace, ils mettent leur manteau de paille. Quelques-uns se font suivre de leurs domestiques. Les pèlerines sont rares, mais elles ne manquent pas complétement. Tout le long de la route, les détails charmants abondent. Par exemple, au deuxième ri, près d'une petite maison de thé, un escalier de pierre mène à quelques tombeaux ombragés par un groupe de cryptomérias. Plus loin, près du village Tôkaichiba, nous nous arrêtons pour voir une belle cascade. L'encadrement d'une riche végétation en fait le principal charme.

A cinq heures et demie, nous arrivons à Yamura, petite ville située au centre d'un des grands districts

de soie. Partout des mûriers. La rivière se précipite avec violence à travers de petites prairies toutes fleuries, et longe, en écumant, des rochers couverts de mousse, de gazon, d'arbres de diverses espèces. Derrière nous, entre des pics verts, apparaît le cratère du Fujiyama. Notre arrivée est un événement. Toute la population accourt, mais en se tenant à une distance respectueuse. C'est d'ailleurs partout la même scène. Les babies pleurent, les enfants se cachent derrière leurs mères, les jeunes filles s'enfuient. Les hommes aussi semblent enclins à se sauver. Les matrones seules montrent du courage. C'est par elles que s'ouvrent les négociations, puis tout le monde se rassure, et, les premiers moments de surprise passés, nous ne voyons que des figures ouvertes, pleines de bonhomie et respirant le désir de nous être agréables. On bavarde, on rit, on se groupe autour des voyageurs, on ne les quitte plus. On les suit partout : à leur repas et jusqu'au bain, à moins qu'ils n'aient la cruauté de fermer les parois en papier. On aime surtout à assister à leur toilette. Je parle ici des classes populaires et moyennes, et non de la noblesse.

A un quart d'heure de la ville, près de la rivière, mes jeunes compagnons ont trouvé un lieu solitaire, et ils vont se plonger dans les eaux froides et limpides lorsque soudain la population tout entière apparaît : hommes, femmes, jeunes filles, enfants. Par exception, nos yakunins qui aiment à s'amuser se sont esquivés. C'est donc à moi de veiller à la moralité publique. Armé d'un long bambou, je me place sur la digue étroite qui seule donne accès à

l'endroit du bain. Je laisse passer les hommes, mais je suis impitoyable pour le beau sexe. Vaine tentative! Au risque de rouler dans le torrent, ces dames tournent ma position et grimpent sur le talus de la jetée, plusieurs avec des poupons attachés à leur dos. Quelques-unes m'abordent de front. Il y en avait de fort jolies, et toutes étaient d'une extrême propreté. Leurs petits pieds chaussés de petits patins de bois, les genoux légèrement pliés, les bras tendus en avant et les mains ployées en arrière comme les gens de cette race savent seuls le faire, la tête nue, un peu renversée, elles m'accablent d'un flux de paroles entremêlées d'un petit rire séduisant, et me décochent de leurs gros yeux bruns fendus des regards suppliants et pleins de douceur. Les contorsions des membres nuisent peut-être à la grâce des poses; mais, dans ce pays, le grotesque est un des signes caractéristiques des hommes et des choses. Là encore je puis admirer le don d'imitation et la consciencieuse exactitude des artistes japonais. Les éléments de cette scène, je les ai rencontrés mille fois dans les sculptures, laques et peintures, et jusque dans les images grossières qui se vendent ici quelques centimes. De guerre lasse, j'ouvre le passage, et la foule des curieuses se précipite en avant, s'approche autant que possible des baigneurs, savoure enfin, avec une ineffable béatitude, l'aspect inouï, bizarre, fantastique de cinq hommes complétement blancs.

Distance de Yoshida à Yamura, quatre ris et demi, environ douze milles.

(11 août.) Départ à cinq heures. Direction, est. La vallée serpente à mi-côte entre des montagnes hautes environ de trois à quatre mille pieds. Derrière nous, le Fujiyama se dresse dans toute sa grandiose magnificence. A deux ris de Yamura, courte halte près d'un temple entouré d'un beau bosquet. A huit heures et demie, arrivée au gros et important bourg de Saru-Haschi. Ici on traverse une rivière profondément encaissée dans le rocher. Le pont, suspendu à une grande hauteur, est d'une construction toute particulière : des poutres, superposées horizontalement, en sorte que les bouts de chacune avancent graduellement les uns vers les autres au-dessus de l'eau. C'est le célèbre *pont des Singes*. Nous l'avons vu représenté dans plusieurs tableaux votifs du temple de Yoshida.

Le pays est toujours riant, mais il conserve encore le caractère des hautes Alpes. A part la végétation, c'est le canton d'Unterwalden. Nous sommes frappés tous de cet analogie. De nombreuses petites bandes de pèlerins nous rencontrent. Ils chantent et agitent leurs sonnettes, mais rien dans leur physionomie ne trahit la dévotion. Selon M. Kempermann, aucun sentiment religieux ne dirige ces milliers d'hommes vers le mont sacré. C'est une tradition, un exercice physique, des prières dites mécaniquement. La tête et le cœur n'y sont pour rien. C'est possible et, à en juger par l'aspect de ces gens, plus que probable; mais ce n'est pas certain. Au fait, qu'en sait-on? Le Japon n'est accessible que depuis quelques années, et encore seulement sur cinq ou six points de sa circonférence. La langue en est encore à l'é-

tude. Comment lire dans le cœur du peuple? Comment s'expliquer l'origine et l'entretien des temples innombrables semés sur tout le territoire de l'empire? Qui les a construits, qui les a dotés plus ou moins richement? Évidemment ce n'est pas le peuple. Des sentiments religieux animaient donc alors les hautes classes. Comment, par quelles révolutions se sont-ils perdus? Voilà bien des problèmes à résoudre.

De beaux et gros villages se succèdent à courts intervalles. Cette animation fait un des principaux charmes du pays. Nous nous trouvons ici dans les plus hautes montagnes du Kuanto; et cependant, partout de la culture, des habitations, partout les traces de l'activité humaine et d'une fort ancienne civilisation. Les villages présentent tous le même aspect. Un ruisseau limpide traverse la rue principale dans toute sa longueur, à égale distance des maisons. En maints endroits il est bordé de plates-bandes remplies de balsamines énormes. Les maisons sont pour la plupart neuves, ce qui indique que tout récemment un typhon ou des incendies ou un tremblement de terre, ces trois fléaux qui à l'instar de certaines épidémies se reproduisent ici périodiquement, ont exercé leurs terribles ravages.

Par bonheur, si la nature dans ses accès de colère détruit les édifices en peu de minutes, les hommes savent les relever en peu de jours. Prévenus de notre passage, le maire et ses adjoints nous attendent à l'entrée, font leurs prosternations, se mettent à la tête de la colonne et, arrivés à l'autre bout du village,

nous quittent avec le même cérémonial. Partout le peuple nous sourit sans nous saluer, mais il se prosterne devant le chef de nos yakunins qui, durant l'exercice de ses fonctions actuelles, représente l'autorité souveraine de l'empereur. Demandez en Europe à un paysan ce que c'est qu'un fonctionnaire muni du caractère représentatif! Dans ce pays-ci, le dernier kouli le sait. Il sait aussi par cœur le code de l'étiquette, il le pratique scrupuleusement, et attend qu'on en fasse autant à son égard.

A Saru-Hashi, nous quitterons la grande vallée que nous avons suivie depuis Yoshida. Elle sert de lit à une rivière qui, sortie du petit lac de Yamanonaka au pied du Fujiyama, se dirige d'abord vers le nord, depuis Yoshida vers l'est, et, à partir de Saru-Hashi, vers le sud-est. Si ma grande carte japonaise est exacte, cette rivière se jette dans la mer près du village d'Oiso (entre Fujisawa et Odawara).

Arrivée à Torisawa à neuf heures et demie. Départ à une heure.

Ici les voyageurs s'engagent dans un dédale de montagnes, un des plus beaux paysages que j'aie jamais vus. Le chemin, ou plutôt le sentier, gravit des hauteurs abruptes et en suit la crête, souvent si étroite qu'un homme seul a de la peine à y passer. Dans certains endroits, si j'avais marché à pied, je me serais aidé de mes mains. Mais, en kangho, ma confiance est sans bornes. Il faut pourtant une foi assez robuste dans les jarrets des porteurs. Comme ils changent d'épaule toutes les deux ou trois mi-

nutes, le voyageur se voit suspendu tantôt sur l'abîme de gauche et tantôt sur l'abîme de droite. De là au beau-père de Blondin il n'y a qu'un pas; et cependant le moyen d'avoir peur lorsque, dans les passages les plus difficiles et les plus dangereux, vous voyez vos koulis bavarder et se livrer des combats de politesse! Des deux côtés de la crête s'ouvrent des précipices qui, au premier faux pas des porteurs, seront votre tombeau, couvert, il est vrai de buissons odoriférants, de touffes de fleurs colossales, de plantes grasses et luisantes que la nature, ce grand jardinier, a disposées avec une coquetterie et un goût exquis. Mais ayez le courage, si vous n'éprouvez pas de vertige, de plonger le regard dans ces abîmes, puis de l'élever vers ces hauteurs. C'est un panorama qui change à l'infini. Dans toutes les directions, des rideaux de montagnes. J'ai compté jusqu'à douze plans. C'est l'océan fouetté par la tempête, soudainement pétrifié, et tout tapissé de végétation. La grande variété des perspectives s'explique par les dimensions comparativement petites des divers éléments qui composent le paysage, et par le manque de profondeur des montagnes qui, fort étroites à leur base, s'élèvent par un escarpement très-rapide et se terminent en lame de couteau. La nature ne présente rien de mesquin, elle est au contraire grandiose et gracieuse à la fois; elle se complaît à produire des effets qui charment votre œil tout en piquant votre curiosité.

Les villages sont toujours nombreux, mais l'aspect en est moins prospère que ceux où nous avons

passé le matin. Dans plusieurs, il y a foire ou fête religieuse, c'est-à-dire force mâts ornés de fleurs, de petits papiers, de rubans, d'images. Partout des masses de pèlerins.

A six heures et demie nous arrivons à Uyenohara.

Distance de Yamura, neuf ris et demi, environ vingt-cinq milles.

(12 août.) De la pluie et quelque rafraîchissement dans la température. A cinq heures, en route. Direction, est. Après avoir traversé en bac une assez large rivière, un affluent de celle que nous avons suivie les deux jours précédents, nous gravissons par des sentiers fort rapides le plus haut défilé — parfaitement visible de Yedo, par un temps clair — des chaînes qui forment la ceinture du Fujiyama. Le pays conserve toujours son caractère alpestre.

De onze à quatre heures, halte au village de Komakino. En quittant la maison de thé, une des plus jolies que j'aie vues, les koulis, au grand détriment de nos membres, s'amusent à improviser une course au clocher. En moins d'une heure ils nous portent à Hachôji. A cinq heures du soir, au milieu d'un immense concours de peuple, nous y faisons notre entrée solennelle.

Hachôji est une ville considérable par son commerce de soie. Ses habitants ont l'air prospère et la grande rue se distingue par la beauté et l'élégance des maisons. L'auberge où nous sommes logés est grande, spacieuse et très-propre. Malheureusement,

notre provision de bougies étant épuisée, nous dînons à la lueur incertaine de chandelles japonaises, faites d'une cire végétale et donnant plus de fumée que de lumière. Mais regardez cette jeune fille, la *nésan :* elle les mouche avec l'épingle qui retient ses cheveux noirs, soyeux, abondants. Quelle grâce, quelle distinction et quelle modestie vraie ou adoptée pour la circonstance ! Mes jeunes compagnons en sont dans l'extase.

Durant ce voyage qui approche de sa fin, la rareté des animaux nous a frappés. Nous n'avons presque pas vu d'oiseaux ; peu de chiens, peu de chevaux, peu de bétail ; çà et là, des poulets et des cochons.

Distance de Uyenohara à Hachôji, sept ris et demi, environ vingt milles.

(13 août.) Départ à six heures un quart. La grande rue est encore déserte ; mais hier, avant de se coucher, les habitants y ont étendu pour les sécher leurs grands parapluies de papier jaune huilé, ornés de grosses inscriptions noires. Nous avons le soleil en face. Il est encore bas et convertit les ombrelles en transparents lumineux. La brise du matin les fait pirouetter sur leurs manches. Aucun paysagiste n'oserait ou ne saurait rendre les effets de lumière produits par l'action simultanée des rayons directs et des rayons transmis : les teintes d'or mat et d'or bruni qui oscillent sur le sol, rampent sur les jambes bronzées de nos porteurs, lèchent les trot-

toirs devant les maisons dont les occupants sont encore plongés dans le sommeil.

Depuis Yoshida nous avons constamment marché vers l'est. Ici notre chemin tourne au sud.

Nous sommes entrés dans la plaine, mais une plaine accidentée, sillonnée de larges enfoncements, ombragée ici d'arbres magnifiques, là de bouquets épais de bambous. Un dédale de petits sentiers mène à une foule de jolis petits hameaux littéralement enterrés dans le feuillage. Espérant que la grande colonne nous suivait de près, j'avais quitté Hachôji avec un seul de mes compagnons de voyage. Après quelques heures de marche, nous nous apercevons que nous sommes seuls, et que M. van der Hoeven a pris une autre route. Nous continuons donc en tête-à-tête, réduits, pour converser avec les indigènes, au langage des yeux et des gestes, et résignés à nous contenter de la cuisine du pays. Dans une maison de thé isolée, nous apercevons de grands sabres déposés, selon l'étiquette, sur une console de la pièce d'entrée. Voilà donc des samurais, des hommes à deux glaives, de ces êtres intéressants qui perpétuent si bien dans ce pays-ci la chevalerie du moyen âge, mais qui ont le tort d'écharper les chrétiens quand l'occasion s'en présente. Évidemment, il n'y en a pas de meilleure. Nous nous sommes assis devant la maison, et mon jeune ami profite, comme toujours, de l'occasion pour se faire donner par les nésans une leçon de langue japonaise, lorsque nos trois gentilshommes apparaissent. Ce sont de jeunes gaillards de haute taille, coiffés de calottes de soie bleu clair rayée de blanc,

et portant sur leurs tuniques de même couleur les blasons du prince qu'ils servent, du daimio comme disent les jeunes filles, qui d'ailleurs ont hâte de mettre fin à la leçon et de s'esquiver, non sans avoir préalablement subi les accolades un peu brusques des trois chevaliers. Ceux-ci, les bras entrelacés, nous toisent d'un air insolent, vont et viennent en s'appuyant l'un sur l'autre, car ils ont évidemment fait de fortes libations de saké, s'approchent insensiblement de nous et semblent disposés à lier conversation d'abord, et à chercher querelle ensuite. Je vois mon compagnon plonger sa main dans une certaine poche de son pantalon. Je sais ce qu'elle contient cette poche : c'est le terrible revolver qui m'a déjà donné la chair de poule au départ de Yokohama. Présenté à ces trois messieurs, il provoquera infailliblement une rixe ; l'issue n'est pas douteuse. Heureusement, le maître de la maison intervient, il s'approche des samurais avec force démonstrations de respect, leur prodigue des caresses et parvient enfin à les ramener dans la maison. A ce moment nos koulis, prévenus par le prudent aubergiste, se présentent avec les kanghos ; nous y montons avec plaisir, et fouette cocher! A dix heures, nous arrivons à Tana, situé à peu de distance d'une belle rivière qu'on me dit être, et c'est aussi l'avis de ma carte japonaise, le cours d'eau que nous avons suivi depuis sa sortie du petit lac de Yamanonaka jusqu'à Saru-Hashi. Nous la traversons en bac, et trouvons sur l'autre rive une petite barque et des bateliers qui s'offrent à nous conduire à Atsugi, la ville où nous passerons la nuit. Ce fut une belle et émou-

vante navigation. La rivière forme ici une suite de rapides entre deux haies d'arbustes. Des oiseaux aquatiques, posés sur les bords, nous regardent immobiles et d'un air hébété. C'est le moment de faire usage du fameux revolver. Mon compagnon enfonce sa main dans la poche qui lui tient lieu d'arsenal, en extrait le pistolet, le dirige sur un groupe d'immenses oiseaux blancs, vise, tire et rate. Cette fois, il est bien constaté que cet engin de guerre est absolument inoffensif et hors d'état de faire du mal à qui que ce soit. Que n'ai-je fait cette découverte en temps utile! Tous les matins, en quittant notre gîte, au milieu de la foule de nos domestiques, des gens de l'auberge, des curieux, je voyais briller cette arme dans la main du jeune voyageur, jamais, je l'avoue, sans éprouver de sinistres pressentiments. Il y avait de quoi empoisonner les jours d'un paisible citoyen; maintenant me voilà rassuré, et, demain à pareille heure, nous serons, je l'espère, rentrés à Yokohama sans avoir versé de sang innocent.

Vers six heures apparaissent devant nous les toits gris entremêlés d'arbres d'une ville considérable: c'est Atsugi. Nous avons la double satisfaction d'y trouver notre caravane et un dîner qui ne demande qu'à être servi.

Distance de Hachôji à Atsugi, sept ris ou dix-huit milles.

(14 août.) Départ d'Atsugi à sept heures et demie; arrivée à Fugisawa à midi. Le pays, comme celui que nous avons traversé hier. Une voiture nous

ramène à Yokohamo, où, enchantés de notre excursion, nous rentrons à sept heures du soir.

Distance, douze ris ou trente milles[1].

1. Comme la route que nous avons suivie depuis Subashiri a été faite très-rarement, et qu'autant que je sache elle n'a jamais été décrite, j'ai cru utile d'indiquer exactement l'heure des départs et des arrivées : c'est un moyen fort imparfait, il est vrai, de calculer les distances. Celles-ci sont marquées en ris sur les itinéraires imprimés que l'on peut acheter au Japon dans presque toutes les auberges des villes un peu considérables. Seulement les ris ne sont pas toujours les mêmes. Mais partout nos koulis ont marché d'un pas accéléré, environ cinq kilomètres à l'heure.

III

HAKONÉ

Du 22 août au 1er septembre.

La célèbre maison de thé à Hata. — Une mauvaise nuit. — Le lac de Hakoné. — Le sentiment de la nature et le goût des arts, répandus dans le peuple. — Des esprits en voyage. — Les eaux chaudes d'Atami. — La sainte île d'Enoshima. — Daibutsu. — L'ancienne résidence des Shoguns. — Bouddha en disgrâce. — Une grande dame japonaise. — Kanagawa.

(22 août.) Hier nous avons quitté Yedo. Mes compagnons de voyage sont M. Adams, chargé d'affaires d'Angleterre, et M. Satow, secrétaire-interprète de la légation. Par la même route que j'avais prise en me rendant au pied du Fujiyama, nous sommes arrivés cette après-midi à Yumoto, d'où se détache vers le nord-est le chemin de Miyanôshita. Nous continuons de suivre le Tokaido qui nous mène, en longeant un torrent, au village de Hata, célèbre par la beauté du site, par sa maison de thé et ses jardins. Ce sont toujours les mêmes éléments, mais l'usage que la nature et les hommes en font varie à l'infini. Où trouver des paroles pour les décrire? Comment éviter les redites? Comment rendre avec

la plume des nuances à peine perceptibles et qui en font précisément le charme? Dans une photographie de Beato, je ne trouve pas même une trace de ressemblance. Comment voulez-vous peindre les jolies boiseries du *teahouse* de Hata, les jolies petites cascades et les sentiers du jardin qui escalade les flancs abrupts d'une haute montagne, les jolis poissons dorés et les carpes monstres dignes des étangs de Fontainebleau; enfin les jolies *nésans* qui, tous les soirs, en battant des mains, ramènent les poissons dans un creux de rocher pour les soustraire aux visiteurs nocturnes de ces lieux enchanteurs, les renards et les chacals? Tout cela a été bien des fois raconté; mais, quand on arrive, on est surpris et charmé, et l'on trouve que les belles descriptions, les photographies et les ébauches les mieux réussies ne donnent qu'une faible idée de ces tableaux champêtres, poétiques et bizarres à la fois.

De Fujisawa à Hata, onze ris, ou vingt-huit milles.

(24 août.) Concevez-vous le bonheur ineffable d'être couché sur une natte bien propre, dans une jolie pièce complétement ouverte sur le jardin, pendant qu'une pluie abondante, serrée, continue, tombe du matin au soir, répandant une fraîcheur délicieuse et vous rendant la conscience de la force et de la santé? Et ces agréables sensations, j'ai eu la bonne fortune de les partager avec des hommes distingués, sympathiques, connaissant autant, sinon mieux que personne, ce pays étrange qui n'est encore qu'une grande énigme. Toujours prêts à ré-

pondre à vos mille questions, ils vous questionnent à leur tour, vous ramènent par la pensée aux amis communs, à cette chère et lointaine Europe. C'est ainsi que nous passons la journée.

Les gens que nous avons emmenés, les maîtres et les domestiques de l'auberge ne s'approchent de nous qu'avec mille inclinations plus ou moins profondes, selon le rang qu'ils occupent. Ils avancent à quatre pattes, s'arrêtent la tête tendue en avant, les bras appuyés sur le sol et les mains tournées en dedans, puis ils s'asseyent familièrement sur leurs talons. Comme les maîtres sont aussi couchés ou blottis sur la natte, on se trouve sur le même niveau. Ce sont des formes de politesse réglées par l'étiquette depuis un temps immémorial. En Europe, au seizième siècle, et plus tard encore, des démonstrations analogues étaient de rigueur. Des personnes du même rang s'inclinaient jusqu'à terre avant de s'embrasser. Les enfants se mettaient à genoux devant leurs parents pour leur dire bonsoir. Un page, fils de gentilhomme, s'agenouillait en servant son maître. Le baise-main des grandes cérémonies s'est encore conservé dans plus d'une cour d'Europe. Mais les négociants de Yokohama trouvant ces démonstrations absurdes et indignes de l'humanité, les ont interdites à leurs domestiques japonais qui, affranchis des règles et usages de leur pays, sont devenus grossiers et insolents. Il est facile de détruire les formes d'une ancienne civilisation, il est difficile de les remplacer par d'autres.

(25 août.) Hier au soir, à peine couchés, nous fûmes réveillés par les hurlements de l'ouragan et le bruit sinistre des poutres et des boiseries de la maison. En même temps nous éprouvâmes de fortes secousses verticales. C'était une combinaison savante d'un des plus terribles typhons qui aient jamais ravagé le Kuanto et d'un de ces tremblements de terre qui agitent si fréquemment les entrailles de ce sol volcanique. Aujourd'hui, la colère des éléments s'est apaisée. Hata, situé dans un creux de la montagne, a peu souffert; mais l'idée d'être écrasé par le toit dont la pesanteur doit donner de la solidité à l'édifice, et l'impossibilité de s'enfuir, car pendant la nuit les maisons japonaises sont fermées comme une boîte, cette belle perspective et cette captivité nous ont causé quelques moments d'inquiétude.

Le temps s'est éclairci. A huit heures, nous continuons à pied notre voyage. Le départ d'une auberge est toujours une scène animée. On passe de pièce en pièce, entre une double haie de curieux. Le maître et la maîtresse ont reçu des mains de votre comprador le montant de leur compte; ils vous accablent de remercîments et de bénédictions. Les *nésans* courent après vous en riant, en gesticulant, en vous souhaitant bon voyage et prompt retour. Sur le seuil de la maison, vous cherchez vos souliers que vous avez laissés en arrivant. Là, vous trouvez les autorités municipales, le maire et ses adjoints, faisant leurs inclinations et vous précédant jusqu'à la sortie du village.

Nous suivons encore le Tokaido, ici grossièrement

pavé, et, en certains endroits, à peine praticable pour les chevaux. Le paysage est toujours le même · des arbres d'une grande variété et d'une grande beauté ombrageant un terrain déchiré, tapissé de fleurs et de gazon. Après avoir gravi une crête, nous descendons vers le lac de Hakoné. Une statue colossale de Bouddha s'élève sur le bord de l'eau. Derrière le dieu s'ouvre une avenue de vieux cryptomérias. Des promontoires boisés, d'autres couverts d'herbes aux deux couleurs verte et blanche, s'avancent en se mirant dans le lac. Cette avenue nous mène à la petite ville de Hakoné, but de notre voyage.

Distance de Hata, deux ris ou cinq milles.

(26 août.) Sur la rive orientale du lac est le célèbre et antique sanctuaire shintoïte, connu sous le nom de Hakoné-no-jinja. Comme beaucoup d'autres temples, il vient d'être « purifié », c'est-à-dire, au grand mais jusqu'ici passif mécontentement du peuple, il a été rendu au culte exclusif de Shintô. On a éloigné et détruit les statues, vases et ornements des dieux bouddhiques. Hakoné-no-jinja est situé sur le flanc de la montagne. Des escaliers en pierre y mènent. On y trouve de beaux arbres, des tableaux curieux et fort anciens peints sur bois et suspendus à la corniche; le tout fort délabré, solitaire, abandonné, car le peuple privé de ses dieux semble peu disposé à s'incliner devant les divinités officielles du moment. Je ne me permettrai pas d'énoncer un jugement. Je n'ai pas plus de partialité

pour les uns que pour les autres, mais il y a des choses qui sont partout les mêmes. Un gouvernement sage y pensera à deux fois avant de s'attaquer aux consciences. Il réussira peut-être à détruire la religion du peuple, triste succès politique ; mais il parviendra difficilement à faire adopter les croyances qu'il patronne. C'est donc une œuvre de destruction, et pas autre chose.

(27 août.) Fait le tour du lac en bateau. La ressemblance avec le nord de l'Écosse est frappante. Certes le ciel et la végétation ne sont pas les mêmes, et on chercherait vainement les hameaux, les *cottages*, les châteaux et les parcs qui animent les environs de Loch Lomond et de Loch Catherin. Le lac de Hakoné étend ses eaux noires entre des montagnes aux contours arrondis, habitées seulement par les fauves. A l'exception de la petite ville et du temple qui en ont pris le nom, je n'ai pas aperçu une seule chaumière sur tout le parcours de ses bords solitaires. Parfois une rafale chasse les nuages dont le cratère du grand volcan aime à s'entourer. Alors le Fujiyama apparaît au-dessus des hauteurs qui encadrent le lac. C'est comme une vision céleste qui s'évanouit aussitôt. Des mots ne peuvent rendre le caractère gracieux et riant des détails de ce paysage, ni l'aspect sévère et grandiose de l'ensemble.

(28 août.) Un missionnaire américain, le doc-

teur B..., vient me voir. Il a pendant un an résidé dans le port ouvert de Niigata, sur la côte septentrionale de Niphon. Le climat y est tout autre. Les vents nord-ouest qui viennent de la Manchourie soufflent pendant toute l'année et refroidissent l'air. En hiver, la neige ensevelit la ville, et, pour communiquer d'une maison à l'autre, on creuse des couloirs. Malgré l'abondance et la persistance des neiges, le thermomètre baisse rarement au-dessous de zéro. C'est aussi à zéro que s'est réduit le nombre des résidents européens et américains. Le seul blanc qui s'y trouve est un sous-officier anglais, l'ordonnance du consul absent en ce moment.

J'admire M. Satow; il cause avec tout le monde, et ne cesse de marquer sur son calepin les expressions, les tournures de phrases qui le frappent. En comparant ses notes, il parvient à définir, à fixer la valeur de chaque mot. C'est un travail mental de tous les instants. Les dictionnaires et grammaires font défaut, ou bien ce sont des essais incomplets, de faibles tentatives pour faire connaître les rudiments de la langue. En pénétrer l'esprit, en saisir les finesses, voilà la tâche à résoudre. Le système suivi par M. Satow me semble le seul pratique et possible pour *découvrir* la langue japonaise.

(29 août.) Les fortes pluies des jours derniers ont détruit les ponts, et rendu impraticable la route royale de Yedo. Quant au passage à gué de la rivière d'Odawara, il ne faut pas y songer. Nous tournerons la difficulté en nous dirigeant sur Atami

d'où il sera facile de gagner par mer l'île d'Enoshima et de là Yokohama. Il y a un sentier qui mène tout droit vers le sud-sud-ouest. C'est le chemin ouvert aux Européens qui ont reçu la permission de visiter Hakoné et les eaux chaudes d'Atami. Nous choisissons une autre route plus à l'ouest; c'est un petit détour, mais le maire de Hakoné et notre aubergiste nous la recommandent à cause de la beauté du paysage; et, en ces matières, les Japonais, même les gens du bas peuple, sont des juges fort compétents.

A midi, départ en kangho. On gravit, entre deux rangées de vieux cryptomérias, les hauteurs qui à l'est bordent le lac. Après une demi-heure de marche, on atteint la crête où, en regardant vers le couchant, on jouit d'une vue féerique sur la baie de Suruga. Une grande maison de thé qui occupe le point culminant, est remplie de voyageurs, de gens de Kiyôto, appartenant à toutes les classes de la société. La politique, les intérêts pécuniaires, le commerce, les appellent à Yedo, devenu hélas! la résidence de l'empereur au grand détriment de leur antique et naguère si riche et florissante capitale. Tous semblent admirer le point de vue.

Le Japonais est ami de la nature. En Europe, le sentiment du beau a besoin d'être développé et formé par l'instruction. Nos paysans parleront de la fertilité des champs, de l'abondance de l'eau qui fait marcher les moulins, de la valeur des forêts, mais non des charmes pittoresques du pays. Ils n'y sont pas complétement insensibles; mais ce qu'ils éprouvent est une satisfaction vague dont ils ne

savent guère se rendre compte. Il n'en est pas ainsi du cultivateur japonais. Chez lui, le sentiment du beau est inné. Peut-être aussi a-t-il plus de temps pour le développer. Il est moins accablé de travail que nos paysans. La fertilité du sol, la pluie et le soleil, font la moitié de la besogne. Il lui reste des heures entières où, couché sur le seuil de sa cabane, fumant sa pipe, prêtant l'oreille aux chants de ses filles, il laisse errer ses regards sur le paysage qui l'entoure et qui est beau partout. S'il le peut, il bâtit sa chaumière au bord d'un ruisseau. Au moyen de quelques grosses pierres, placées à l'endroit voulu, il crée une petite cascade, car il aime le bruissement de l'eau. A côté s'élève un jeune cèdre. Il en réunit quelques branches, en sépare d'autres et le fait pencher au-dessus de sa petite chute. C'est un motif que vous voyez mille fois représenté sur les images enluminées. A côté, il plante un abricotier. Quand l'arbre est en fleurs, l'homme et sa famille sont dans l'extase. Le sentiment de la nature se réflète surtout dans les productions de la peinture japonaise. Ici, plus qu'en aucun pays de l'Europe, les jouïssances et le goût des arts se sont répandus jusque dans les basses classes. Sous le toit de la plus humble demeure, on en trouve des traces : une fleur artificielle, un joujou d'enfant ingénieux, un brûle-parfums, une idole, d'autres objets dont le seul but est de récréer l'œil. Chez nous, à moins d'être au service de la religion, l'art est le privilége des riches et des gens aisés. Au Japon, il est la propriété de tout le monde; et celui qui est trop pauvre pour orner sa hutte d'une image

représentant le cône neigeux du Fujiyama avec un beau poirier en fleurs sur le premier plan, d'une statue de chanteuse assise sur une tête de mort, d'un petit oiseau montant vers les cieux, d'un papillon posé sur un arc-en-ciel, d'un escargot lançant des œillades amoureuses à une tortue qui détourne la tête avec dédain, — eh bien! il se dédommagera en regardant, d'un œil d'artiste, son abricotier en fleurs, son petit cèdre, et il écoutera avec délices la musique de sa cascade.

C'est à grand'peine que nous nous arrachons à la contemplation de ce panorama : un dédale de vallées, de coteaux qui descendent vers une petite plaine; puis, le golfe parsemé d'écueils verdissants; au delà, de bas promontoires, s'avançant vers la mer, du nord au sud; au-dessus de leurs contours fantastiques, une autre chaîne de montagnes plus hautes, s'étendant du sud au nord; puis, une autre galerie de rochers et encore une autre, toutes boisées sur leurs flancs, et panachées sur leur crête à la mode du pays. Entre toutes ces verdures, s'élèvent et s'abaissent les vagues longues et aplaties du Pacifique. Peu après, quittant le Tokaido, nous nous dirigeons vers le sud-sud-ouest. Le sentier se perd dans l'herbe, qui est d'une hauteur et d'une épaisseur prodigieuses; elle caresse les épaules et les joues de nos koulis. Bientôt séparés, les uns des autres, nous nous égarons tout à fait. Vainement les porteurs poussent des cris formidables. Les échos seuls y répondent. Je me trouve avec mes hommes sur les bords d'un précipice, ou plutôt d'un talus presque perpendiculaire en quelques endroits, mais tout

couvert d'herbes. Les koulis poursuivent bravement. Quelquefois ils tombent. Mon kangho leur échappe, chavire et, transformé en traîneau, descend avec rapidité. Grâce à l'épaisseur de l'herbe, il finit toujours par s'arrêter. C'est une sorte de montagne russe. Heureusement la nature du lieu vous entoure de précautions; vous n'avez rien à craindre, si ce n'est les serpents. Mais si ces hommes tout nus se risquent dans le maquis, le danger ne peut guère être très-grand. La descente s'est faite en peu de minutes. Nous voilà dans un ravin profond. Il s'agit d'escalader le côté opposé. Marcher sur l'herbe glissante et, en même temps, gravir une pente rapide est pour moi chose impossible. Pour le tenter, il faut la vocation du kouli. Au premier essai que je fais, je roule dans le fossé; et ces braves gens de rire à se tenir les côtes. Ils me chargent sur leurs épaules, me traînent en haut, retrouvent le kangho, ne perdent pas un instant leur bonne humeur. Enfin nous sortons de cette mer de sargasses, et, à ma grande satisfaction, j'aperçois au loin M. Adams suspendu à mi-chemin sur une pente semblable et se dirigeant comme moi, moitié roulant, moitié traîné, vers le sentier qui nous réunit et nous mène à bon port. Chemin faisant, autre aventure! La fatigue de porter des hommes à travers la montagne ne suffit pas à nos koulis; il leur faut encore les émotions de la chasse. En poussant des cris sauvages, ils déposent les kanghos, et s'éloignent en courant à qui mieux mieux. Quelques minutes après, ils reviennent avec un petit ours qu'ils ont tué à coups de bambous.

A quatre heures et demie, ayant fait à peu près quatre ris ou douze milles, nous arrivons à Karuizawa. Là nous trouvons Satow qui, en bon piéton, est arrivé depuis une heure. Le maire lui a dit que nous sommes les premiers Européens que ses administrés aient jamais eu l'avantage de contempler. A en juger par l'effet que nous produisons, cela est assez probable. Ici encore la scène déjà décrite. Les babies pleurent, les jeunes filles se cachent, les hommes se tiennent au loin et les vieilles femmes vous sourient. Peu à peu la foule est apprivoisée; mais nous n'avons qu'à avancer d'un pas pour qu'elle se retire en tout sens. Pour s'en faire une idée, il faut avoir nagé dans un étang rempli de poissons. Le village est petit, mais coquettement assis entre deux montagnes boisées; un ruisseau limpide, bordé de belles fleurs, le traverse. Nous descendons dans la maison du maire. C'est un bijou; le petit jardin, de même. Dans la cour, on a érigé un échafaudage orné de fleurs et de petits drapeaux en papier colorié. Il supporte une cage qui a la forme d'un temple et dont la porte est ouverte. Ce *tempietto* est destiné à recevoir les esprits des trépassés que l'on attend demain et qui reviennent d'un voyage fait dans je ne sais quelles régions de l'éternité.

Départ de Karuizawa, un peu avant cinq heures. Direction, sud. Nous franchissons l'une des deux montagnes. La route ressemble à un tunnel, tant les taillis et les vieux arbres qui la bordent s'entrelacent étroitement. Nous arrivons sur la crête après une marche d'une demi-heure, et, en quinze minu-

tes, sur le bord du versant sud. Ces montagnes sont la continuation de la chaîne connue sous le nom de monts Hakoné. Elles côtoient l'océan Pacifique en courant de l'est à l'ouest. Leurs flancs, après une pente très-rapide, s'avancent en ligne presque horizontale vers la mer, et s'y précipitent verticalement. Du point où nous nous trouvons, ces promontoires, bas, longs et abrupts à leur extrémité, s'étalent les uns derrière les autres comme des coulisses de théâtre. Je ne pense pas que l'imagination des dessinateurs du Grand Opéra de Paris ait jamais rien pu inventer qui dans le genre fantastique ressemble, même de loin, à ce magique décor. Au fond d'une petite baie formée par deux caps, exactement à nos pieds, nos apercevons une ligne blanche : c'est Atami. Nous y arrivons à sept heures et demie. Il faisait nuit close lorsque nos excellents koulis, qui n'ont pas cessé de rire et de bavarder, nous déposèrent à la porte d'une élégante et spacieuse hôtellerie.

Distance de Hakoné, six ris et demi, un peu plus de seize milles.

(30 août.) Atami est agréablement situé sur les bords de la petite baie, en face d'un îlot, sur la déclivité de la montagne. Les rues descendent rapidement sur la plage, et se transforment ça et là en escaliers. Une source sulfureuse attire dans la belle saison un grand nombre de baigneurs indigènes, et parfois quelques résidents européens de Yokohama. Toutes les trois ou quatre heures, l'eau jaillit avec

force d'une ouverture encadrée de quelques blocs de rocher. Dans l'enclos qui les entoure on voit un monument érigé par un voyageur anglais aux mânes de son chien. Les gens du pays n'ont garde d'y toucher; quelques-uns se prosternent même devant la pierre tumulaire, car il est toujours prudent d'être en bons termes avec les esprits des trépassés, fût-ce même l'esprit d'un chien. Comme à Hata et à Hakoné, les habitants font de jolis coffrets et autres objets en bois de camphrier. On les offre à des prix ridiculement bas.

Départ à neuf heures, sur deux bateaux à six rames, dont l'un est occupé par les voyageurs et l'autre par leur suite. Direction, est-nord-est. Dans l'air et sur la mer, calme parfait. Les deux barques, reliées par un câble, naviguent de conserve. Les bateliers, debout sur les traverses, déploient les membres athlétiques de leurs corps bronzés, s'inclinent en avant, se rejettent en arrière, règlent par des cris cadencés leurs élastiques et souples mouvements. Quelques-uns de ces hommes sont le type de la beauté et de la force masculines. D'autres le seraient s'ils n'avaient pas les jambes un peu grêles. Tous se distinguent par l'exiguïté et la finesse des mains et des pieds. Il n'y a que deux poses, qui se répètent sans cesse, mais elles sont classiques. Il faut voyager au Japon pendant l'été pour comprendre la statuaire grecque de l'âge d'or. Les grands maîtres de l'Attique et de Corinthe, entourés d'hommes peu ou non vêtus, avaient constamment sous les yeux le jeu des muscles du corps humain. Nos sculpteurs se forment sur des modèles

dont les attitudes toujours forcées manquent de vérité et d'animation.

Parfois la corde est lâchée, nos bateaux se séparent et les deux équipages exécutent une course effrénée. Alors les hommes se demènent comme des possédés. Ils ne chantent plus, ils hurlent. De statues antiques ils sont soudainement devenus des sauvages. De chaque côté des embarcations, les ondes naguère si placides semblent se transformer en torrents écumants. Puis, de guerre lasse, nos athlètes s'arrêtent, se regardent et rient. Tout d'un coup le silence se fait. On change de route et on se dirige furtivement vers une ligne noire qui flotte sur l'eau. C'est un immense requin bercé par la faible houle. L'un des bateliers s'est élancé sur la proue. Là, debout, le corps légèrement jeté en arrière, la main gauche appuyée sur le cœur comme s'il voulait en contenir l'émotion, il lève doucement le bras droit au-dessus de sa tête, et, balançant le harpon dans ses doigts effilés, il s'apprête à le lancer. Devant nous, à la distance de quelques brasses, le monstre dort paisiblement. Spectacle sublime, sévère, classique ! Ce qui manque, c'est un Phidias capable d'en rendre l'indéfinissable beauté. Au moment décisif, le géant aquatique se réveille et disparaît sous l'eau.

Malgré cet épisode, nous avons fait du chemin, d'abord en côtoyant un rivage dont la végétation semble appartenir aux tropiques. Des orangers se mêlent aux cryptomérias. De hautes murailles en pierre protégent les jardins contre les visites des fauves, surtout des ours qui abondent.

Nous passons successivement devant Idzusan, suspendu à mi-côte au fond d'une petite baie, entre des bois d'orangers et de bambous; devant Yoshihama, autre bourg considérable, devant le cap Madzu-no-hama et l'embouchure de la rivière d'Odawara. A cinq heures du soir, nous sommes en face d'Oiso. Ici les montagnes reculent, et le rivage, toujours boisé, s'aplanit de plus en plus. Nos hommes ont ramé sans interruption pendant huit heures. Quelques poignées d'orge, car le riz est réservé aux riches, arrosées de quelques rasades d'eau pure, constituent le repas de ces braves gens. Comme ils en jouissent! Pauvres! oui, ils le sont certainement; mais, ne connaissant ni misère ni soucis, ils ne sont pas malheureux.

Le soleil baissait, lorsque l'île d'Enoshima apparut, dessinant son élégante et lumineuse silhouette sur un fond de sombres nuages. A huit heures du soir, nous sommes arrivés. La marée basse empêchant nos barques d'approcher, les bateliers nous chargent sur leurs épaules. C'est une promenade d'environ dix minutes, et, à en juger par leurs rires, ils trouvent cela charmant. Enfin, nous voilà à l'entrée du paradis japonais. La nuit est noire; mais des lanternes de couleur, suspendues aux portes des maisons, nous éclairent. Toutes grandes ouvertes sur la rue étroite qui gravit le flanc d'un rocher, elles offrent le spectacle d'une extrême animation : des marchands vendant des fruits, des femmes occupées à préparer le riz et le plat de poisson, des bandes de pèlerins cherchant un gîte. Partout des festons de fleurs, des mâts, de petits drapeaux; car

Enoshima, l'île sainte, est toujours en fête. On nous conduit dans la meilleure auberge. Elle regorge de monde. On y fait de la musique, on chante, on boit. A peine le dîner est-il annoncé, que l'aubergiste se présente. Après avoir accompli les devoirs de politesse prescrits par le cérémonial, il nous remet un petit papier soigneusement plié et contenant des cure-dents. Sur l'enveloppe, on lit une longue inscription : *cure-dents impériaux; Shiraki, aubergiste, rue principale, cinquième maison à gauche, gîte impérial, repas copieux et promptement servis.* De l'autre côté sont marquées les distances de Enoshima à Kamakura, à Yedo et à Kiyôto. Le mot *impérial* est employé pour exprimer l'excellence des hommes et des choses.

De Atami à Enoshima, seize ris ou quarante milles.

(31 août.) Certes le gîte n'était pas impérial: A peine avons-nous pu fermer l'œil. Les pèlerins, quand ils ne sont pas occupés à dire leur chapelet et à agiter leurs sonnettes, sont d'affreux tapageurs. Mais la délicieuse fraîcheur de la matinée nous fait oublier bien vite les ennuis de l'insomnie. Nous montons par les petites ruelles du village. La foule des pèlerins se presse déjà devant les boutiques où l'on vend des rosaires, des tableaux votifs, des coquillages de toute espèce. Le petit îlot a été souvent et quelquefois très-bien décrit. C'est un charmant lieu. De sanctuaire en sanctuaire, on arrive par des gradins sur le haut du rocher. De vieux arbres qui

s'y cramponnent miraculeusement étendent, sur le point culminant de l'île, le baldaquin de leurs branches. Dans les temples, qui sont petits et peu ornés, je n'ai rien trouvé de particulier; mais les jolis détails n'y manquent pas complétement. Ainsi, nous avons admiré le dessin classique d'un puits rappelant les citernes des palais de Venise. C'est un petit rocher circulaire artificiel. Des tortues y rampent. On dirait qu'elles se sauvent à votre approche. Des pierres bombées, maintenues en haut par une bande représentant un cerceau, forment le soubassement de la fontaine. La partie supérieure est soigneusement polie. On y voit des bas-reliefs et de petits cercles plans, ornementation propre au style byzantin. Çà et là quelques inscriptions. Vers l'ouest et le sud, le rocher tombe perpendiculairement dans la mer. Dans des proportions moindres, c'est le *Saut de Tibère*, de l'île de Capri. On descend par un escalier taillé dans le roc, et, si l'on est pèlerin, on fait la visite obligée de la grotte noire, accessible seulement à ceux qui savent sauter sur des blocs plus ou moins submergés.

Une digue naturelle, praticable à marée basse, relie l'île d'Enoshima avec la terre ferme. En ce moment nous y voyons passer de longues files de pèlerins. Préférant notre barque, nous traversons l'étroit bras de mer, doublons un petit promontoire et débarquons, une heure après, non loin du village de Sakanôshita. Ici on entre dans les limites du traité. Ce district, l'un des plus riants et des plus pittoresques de Niphon, est bien connu des résidents de Yokohama. Nous visiterons aujourd'hui trois points

célèbres : le Daibutsu, Kamakura, l'ancienne capitale des shoguns, et Kanazawa, renommée par la beauté de son site et de ses jardins.

La colossale statue de bronze de Bouddha, le Daibutsu, s'élève près d'un petit village entouré d'arbres. La conception en appartient au grand shogun Yoritomo ; mais ce n'est que cinquante ans après sa mort, vers le milieu du treizième siècle, que ce splendide monument fut posé à l'endroit où il se trouve encore. La physionomie du dieu respire la parfaite quiétude et une douceur ineffable. On se demande comment il est possible de produire un si grand effet avec de si simples moyens. Cette œuvre est encore une preuve irrécusable de la perfection que l'art du fondeur avait atteinte à une époque si reculée. Le piédestal est haut de quatre pieds, la statue de cinquante ; la circonférence de la tête compte trente-deux pieds ; le nez quatre.

L'air étant frais et le chemin partout ombragé, nous continuâmes à pied à travers des rizières, des champs, des prairies. On passe devant une petite maison de thé isolée ; c'est là que deux Anglais, le major Baldwin et le lieutenant Bird, ont été massacrés par un bonze et un homme à deux sabres. Les yakunins des voyageurs n'eurent pas le temps, ou ne se sentirent pas la vocation d'accourir à leur défense.

Ici commence la longue et belle avenue qui mène à Kamakura, petit village aujourd'hui, jadis florissante résidence des shoguns. Cette allée est le seul indice qui laisse deviner qu'une plaine couverte de champs, bordée sur deux côtés de collines boisées,

ait été autrefois la seconde capitale de l'empire. Des incendies semblent l'avoir détruite. Sa ruine a fait la fortune de Yedo. L'intérêt principal de ce lieu abandonné s'attache au grand temple de Hachiman, fondé par le shoghun Yoritomo vers la fin du douzième siècle. Yoritomo et, quatre siècles après lui, Taiko-Sama, sont les deux grandes figures des annales du Japon. Leur éloge est dans toutes les histoires; les légendes populaires ont transmis leur souvenir de génération en génération. Mais si Yoritomo a fondé les temples de Kamakura, il ne s'ensuit pas que ces magnifiques constructions, debout encore il y a trois mois, datent de cette époque reculée. Des édifices en bois peuvent-ils, pendant sept siècles, résister à l'intempérie des saisons? Cela est au moins douteux. D'ailleurs, les plus beaux sanctuaires, ceux qui étaient dédiés à Bouddha, gisent par terre. Les gouvernants du jour viennent de les faire démolir. Les édifices consacrés au culte officiel ont été seuls épargnés. Nous avons vu entassés pêle-mêle des débris de colonnes, des piliers richement sculptés, laqués et dorés, des idoles bouddhiques mutilées, des candélabres en pièces. On conçoit le désespoir des populations. L'historien et l'amateur des arts déplorent la destruction de si précieuses antiquités; le chrétien désire voir les images des faux dieux remplacées, non par le miroir, mais par la croix; le politique hausse les épaules, le philosophe sourit et se dit qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Nous continuons par un chemin creux, bordé de magnifiques conifères. Après avoir franchi un défilé,

la route descend à la plage d'une baie interieure encadrée de coteaux et parsemée d'îlots riants. En face est la ville de Kanazawa. Là nous attend une scène de haute politesse japonaise. Une jeune femme appartenant à l'une des grandes familles de Yedo dont le chef est fort lié avec mon compagnon de voyage, prend ici les bains de mer. A peine informée de l'arrivée de ce dernier, elle lui fait annoncer sa visite et apparaît aussitôt suivie de son vieux médecin. C'est une très-belle femme d'environ dix-huit ans, native de Kiyôto, blanche comme une Européenne, un peu pâle de figure, car elle est souffrante, et mise avec la simple élégance qui distingue les toilettes des dames de qualité. Ses manières sont aisées, modestes, gracieuses. Elle se prosterne, fait le grand kow-tow, c'est-à-dire touche la natte avec son beau front. Après être restée quelques instants à genoux, les bras appuyés sur le sol et les mains tournées en dedans, elle se lève, tenant les jambes pliées et les mains appuyées sur les genoux; enfin elle s'accroupit sur ses talons et, les compliments terminés, la conversation commence. Mon ami, en homme galant et qui sait vivre, passe, lui aussi, par toutes les phases du cérémonial. J'admire sa désinvolture; seulement le moyen de garder son sérieux! Mais rira bien qui rira le dernier. La jeune Japonaise se leva, me regarda avec un charmant sourire, et fit le grand plongeon et tout le reste. Pour répondre à ces civilités, il fallait m'exécuter et passer à mon tour par les mêmes évolutions. La dame et son médecin, trop polis pour relever mes maladresses, reprirent la cause-

rie, un peu banale à la vérité, mais entremêlée de mots aimables et assaisonnée de force petits rires. Rentrée dans son appartement, elle nous envoya des corbeilles remplies de fruits et de sucreries.

Distance d'Enoshima à Kanazawa, cinq ris ou douze milles et demi.

(1er septembre.) A six heures, en route. Au moment de monter en kangho, nous apercevons notre aimable voisine qui, suivie de son médecin, s'approche pour nous faire ses adieux. Elle portait pour tout vêtement une tunique de taffetas; ses pieds nus étaient chaussés de sandales de bois; elle n'avait pas eu le temps de se faire coiffer. Mais ce négligé lui allait à ravir.

Nous touchons au terme du voyage. Après cinq heures employées à des exclamations d'enthousiasme, car le pays est on ne peut plus pittoresque, et à des gémissements que nous arrache le supplice des kanghos portés au grand trot, nos koulis nous déposent, à midi sonnant, sur le seuil de l'*Hôtel international* de Yokohama.

Distance de Kanazawa, cinq ris ou douze mille et demi.

IV

YEDO

Du 26 au 28 juillet; du 18 au 22 août; du 3 au 13 septembre.

Aspect général. — Les environs. — Visite chez Sawa, ministre des affaires étrangères. — L'école allemande. — La Shiba, ses trésors d'art. Influence évidente mais inexplicable du baroquisme italien. — Entretiens avec Iwakura, devenu ministre. — Ses projets de réforme. — Boutiques, soirées, curiosités. — Le temple de Meguro. — Saigo. — Les sanctuaires d'Ikegami. — Les quarante-sept ronins. — Festin chez Sawa. — Le palais de Hamagotén. — Dîner chez Iwakura. — Le premier ministre Sanjo. — Au temple d'Asakusa. L'art dramatique. Vaudeville japonais. Les figures. — Yedo la nuit.

(26 au 28 juillet.) Mon premier séjour est consacré à une étude générale de la grande et toujours mystérieuse capitale du Japon. Ouverte aux étrangers depuis deux ans seulement, elle avait été antérieurement visitée par les ambassadeurs lord Elgin et baron Gros et, plus récemment, par des voyageurs et résidents de Yokohama. Les légations étrangères y ont temporairement résidé. Des différentes descriptions qu'on en a publiées, et dont je ne compte pas augmenter le nombre, celle que

M. Richard Lindau a adressée[1] à la Société asiatique de Londres, *North China branche*, est la plus connue, la plus renommée et la meilleure que j'aie lue. On y trouve nécessairement des lacunes; car à cette époque plusieurs temples, et entre autres les tombeaux des shoguns, la perle et le triomphe des arts japonais, étaient encore inaccessibles. Le mérite de l'auteur allemand n'en est pas moins réel, d'autant plus qu'il était alors bien plus difficile qu'aujourd'hui de circuler dans Yedo.

Voici les notes que j'ai prises sur les lieux[2].

Imaginez-vous une plaine onduleuse, baignée au sud par les eaux basses d'un vaste golfe, bordée au nord et à l'est par une belle et large rivière, traversée dans son extrémité méridionale, parallèlement à la mer, par une chaîne de bas coteaux. Environ au centre de la plaine, mais un peu plus près de la mer, s'élève un tertre arrondi de trois à quatre milles de circonférence. Au nord-est, une autre rangée de collines part de la grande rivière, se dirigeant vers l'ouest.

Tel est le terrain occupé par la capitale du Japon. La rivière est le Sumidagawa. Le tertre porte l'ancien château des shoguns, devenu depuis deux ans la résidence du mikado. Le coteau boisé au nord-est du château est l'Ueno, qui contient un temple et les monuments sépulcraux de quelques-uns des anciens maîtres de Yedo. L'autre colline, au sud, c'est

1. Décembre 1864.

2. Je les donne au lecteur pour rafraîchir ses souvenirs, mais, je le répète, je n'ai pas la prétention de faire une description de cette ville.

la célèbre Shiba avec les magnifiques tombeaux d'autres shoguns.

Entre les hauteurs, autour du cône bas qui supporte le château impérial, s'étend la ville. Ses limites sont : au nord, le Sumidagawa qui, après avoir fait un coude, se jette dans la mer ; à l'est, des terrains accidentés ; au sud, le golfe ; à l'ouest, de petites vallées couvertes de conifères, de bambous, de rizières, qui se confondent presque avec la ville. A l'est de la rivière est le grand faubourg Hondjo. A l'extrémité sud-ouest de la ville s'étend le grand village de Shinagawa, qui n'est que la continuation du faubourg de Tanagawa.

Yedo est divisé en quatre parties : Le Jiro, le Soto-Jiro, le Midzi et le Hondjo.

Le Jiro, le château impérial. On n'en voit que les murs. Des arbres trois fois séculaires, plantés par le grand Taiko-Sama[1], dérobent à la vue des profanes les lieux aujourd'hui habités par le fils des dieux. Un gazon toujours frais et vert revêt les flancs du monticule ; un large et profond fossé, couvert en ce moment de colossales fleurs de lotus, en fait le tour. Aucun mortel, excepté les personnes de la cour et les grands dignitaires de l'État, ne pénètre dans cette enceinte sacrée. Les ministres étrangers y sont admis aux rares occasions où ils approchent l'empereur.

Autour du Jiro s'étend le Soto-Jiro. Il contient les yashkis, palais des grands personnages de la cour, des ministres d'État et des daimios qui, au-

1. En 1598.

trefois soumis à l'autorité des shoguns, devaient résider à Yedo pendant six mois de l'année. Depuis la chute de leur maître, ils vivent presque tous retirés dans leurs terres. Un large canal, formant un cercle irrégulier, fait la limite de ce quartier. Ce n'est que vers l'est qu'il s'étend jusqu'aux bords du Sumidagawa. Cette partie du Soto-Jiro est traversée par de longues rues et par un grand nombre de ruelles qui se croisent avec les grandes artères. C'est le quartier du haut commerce, appelé avec raison par les Anglais la *Cité*. Par la beauté et l'élégance de ses boutiques, par son animation, par la foule qui s'y presse du matin au soir, il contraste singulièrement avec les blocs rectangulaires des palais, aujourd'hui fermés pour la plupart, avec le silence et la solitude du quartier aristocratique.

Au nord, à l'ouest et au sud du Soto-Jiro, se développe le Midzi, la ville proprement dite. Plusieurs ponts fortement arqués établissent la communication avec le Soto-Jiro. Le plus célèbre est le Niphon-bashi, le pont du Japon, ainsi appelé parce qu'il donne passage à la grande route impériale qui traverse la grande île de Niphon depuis son extrémité sud, en face de l'île Kiushiu, jusqu'à l'extrémité nord, en face de Hakodaté, dans l'île de Yesso. A l'intérieur de la ville elle porte le nom de O-dori, Grande-Rue ; sa partie méridionale, depuis Yedo jusque près de Nagasaki, s'appelle Tokaido, route de l'Ouest ; la partie septentrionale, de la capitale à Hakodaté, est connue sous le nom de Oshiu-kaido, route du Nord. Le Tokaido, soit dit en passant, est généralement bien entretenu : de Yedo jusqu'aux

bords de la rivière d'Odawara, il est même praticable pour des voitures; mais, dans les montagnes, il se transforme souvent en sentier et, dans les rochers, en escaliers taillés dans la pierre et donnant difficilement accès aux chevaux.

Niphon-bashi est le centre géographique de l'empire. Dans les itinéraires officiels, c'est de là que l'on compte les distances de toutes les villes du Japon. A ce lieu se rattache le triste souvenir du massacre de M. Heusken, secrétaire de la légation des États-Unis. Le Midzi est un mélange de rues fréquentées et désertes, de jardins, de potagers, de rizières, de parcs, de temples, dont les plus beaux sont : l'Asakusa au nord-est et la Shiba au sud-ouest. O-dori et les autres rues parallèles à la mer, le quartier que l'on traverse derrière la Shiba pour se rendre du faubourg Takanawa au château, enfin les approches de l'Asakusa, sont les parties les plus animées du Midzi. Sur d'autres points on se dirait à la campagne. Du côté de Meguro, au nord de Takanawa la ville se perd dans les bosquets et dans les rizières. Au sud, sur les bords de la mer, à peu de distance de l'embouchure de la grande rivière, a surgi depuis deux ans le Tsukiji, le quartier des étrangers. Entouré et sillonné par plusieurs canaux, mais dépourvu de jardins et d'arbres, il offre un assez triste aspect. Là se trouvent le Grand Hôtel d'actions, pauvre imitation des caravansérails d'Amérique, les maisons des consuls et d'une quarantaine d'étrangers, enfin un petit restaurant français qui a décoré sa bicoque du nom pompeux d'Hôtel de France. A l'heure qu'il est, les femmes font encore défaut. A

peu de distance et au sud-ouest de Tsukiji, est le château de plaisance impérial avec un parc délicieux, baigné par les eaux du golfe dit Hamagotén. Dans la partie nord du Midzi est le fameux Yoshiwara, le quartier des courtisanes. Tout le monde a lu les descriptions menteuses ou exagérées qu'on a publiées de cet établissenent, fondé en partie et surveillé par le gouvernement. On y soutient que, d'après les idées du pays, le métier de courtisane n'a rien de honteux ; que des filles de famille sont placées à Yoshiwara par leurs parents, et que des gens honorables n'hésitent pas à y choisir leurs épouses. Des personnes vivant à Yedo, et dont le témoignage ne saurait être récusé, m'assurent que rien n'est plus faux. Il peut arriver au Japon comme dans les autres pays qu'un homme, cédant à la passion, épouse une de ces malheureuses ; mais, là comme ailleurs, ces pauvres créatures sont réputées déshonorées, et les lieux consacrés à la prostitution sont des foyers de vices, de maladies, de misères et souvent de suicides. Un fonctionnaire de l'État qui les fréquenterait publiquement, serait impitoyablement renvoyé du service.

Sur la rive gauche du Sumidagawa, s'étend le grand faubourg Hondjo. Il y a dans le voisinage un grand nombre de maisons de thé et de hatagoya, littéralement maisons de repos, mais en réalité de mauvais lieux, fréquentés surtout par les étudiants. Plus loin sont les grands magasins du gouvernement et plusieurs palais de daimios. Un quai longe la rivière. A l'extrémité nord demeurent les etas, la race maudite, les parias du Japon.

Telle est la physionomie générale de Yedo. Quant aux éléments dont se compose le tableau si étrange, si complétement nouveau qui se déroule devant le visiteur, j'en ai compté quatre qui se répètent à l'infini. Ce sont : le temple, le yashki ou résidence du daimio, la maison bourgeoise et le magasin incombustible.

Dans le temple, c'est le caractère bouddhique que l'on rencontre le plus souvent. Yedo est essentiellement la ville des shoguns. Ce sont eux qui l'ont bâtie et transformée en capitale, et les shoguns ont de tout temps pratiqué et protégé le bouddhisme.

Les yashkis n'ont du palais que le nom. Ce sont des groupes de maisons entourées de communs à un étage, dépourvus de toute architecture, blanchis à la chaux, et dont les fenêtres sont munies de grilles en bois noir. Ces constructions servent à la fois de mur d'enceinte et d'habitation pour les gentilshommes et les domestiques du maître. Toujours basses et, si le terrain le permet, rectangulaires, elles ressemblent à des entrepôts ou à des casernes. Le toit est couvert de briques noires, bordées de blanc. Ce sont les deux couleurs du Soto-Jiro [1].

La maison bourgeoise est ici, comme partout au Japon, un toit lourd, posé sur des piliers. Elle est complétement ouverte du côté de la rue et du côté de la cour. Pendant la nuit, on la ferme au moyen de panneaux qui se meuvent dans des coulisses. S'il y a des cloisons, elles sont faites de châssis sur les-

1. Je parlerai de l'intérieur des yashkis en rendant compte de mes visites auprès de quelques grands personnages.

quels on a collé de petits carreaux de papier blanc. En se promenant dans les rues, votre regard pénètre dans ces intérieurs. La vie domestique s'y livre aux curieux. On n'a rien à vous cacher : deux ou trois femmes, nues dans cette saison jusqu'à la ceinture, et occupées du ménage ; des hommes complétement nus, sauf le *fundoshi* (le pagne), étendus sur le sol et fumant la pipe ; des enfants qui jouent dans la pénombre. Le feu allumé dans un coin ; dans un autre, des pénates sur un petit autel, une lampe, des fleurs, de petits morceaux de papier attachés à des baguettes. Sur un cabaret carré, de petites tasses ; le thé prêt à être servi du matin au soir. Point de mobilier, mais une belle natte. Le tout d'une extrême propreté. Si c'est une boutique, un étage supérieur grillé en bois ou pourvu d'un balcon sert ordinairement de dépôt.

Il y a enfin le magasin incombustible, sorte de tour basse en bois, mais revêtu d'une couche de ciment pareil à du stuc et badigeonné en noir. Les fenêtres sont petites et se ferment au moyen de volets en fer massif. C'est le lieu de sauvetage en cas d'incendie ou de typhon. On y place à la hâte les objets précieux, puis on s'enfuit, laissant faire aux vents, au feu, aux convulsions du sol.

Ce sont ces quatre éléments qui donnent leur physionomie à la ville de Yedo. Imaginez-vous les temples répandus partout, les yashkis concentrés autour du château, éparpillés dans le Hondjo et très-peu nombreux dans le sud-est de la ville ; figurez-vous de petites maisons toutes semblables entre elles et, dans le quartier mercantile du Soto-

Jiro, flanquées le plus souvent de tours noires; figurez-vous enfin ces rues, qui ne sont pas larges, mais qui le paraissent par suite du peu d'élévation des maisons, remplies d'hommes, de femmes du peuple, car les dames de qualité ne se montrent guère, d'enfants, d'un nombre effrayant d'aveugles, de *norimons*, de *kanghos*, de *jinrikishas*. Le norimon et le kangho remplacent le palanquin. Le premier est un panier fermé, le kangho un panier ouvert, suspendu à un gros bambou qui repose sur les épaules du kouli. Le jinrikisha n'existe que depuis un ou deux ans, et il y en a déjà plus de vingt mille dans Yedo. C'est un véhicule à deux roues, bien laqué, couvert d'une capote blanche et tiré par un homme. Son inventeur a fait fortune. Le nom veut dire voiture mue par la force d'homme[1]. Le kouli va au petit trot et fait trois à quatre milles à l'heure. Si vous en faites usage, et que vous vouliez éviter le contact avec cet être utile qui réunit les fonctions de cocher et de cheval, tenez-vous sur votre séant, et retirez à vous vos genoux et vos pieds. Armez-vous aussi contre les petits incidents très-fréquents: une roue qui part, le siége qui s'enfonce, la capote qui reste suspendue à une devanture de boutique. Maintenant, imaginez-vous des files de ces véhicules remplis de femmes, de bonzes, de chanteuses et de danseuses, ces dernières reconnaissables à l'exagération de leur coiffure, enfin de Japonais et de Japonaises exactement pareils aux images que vous avez

1. *Jin*, homme; *riki*, force; *sha* est la corruption du mot anglais *car*.

mille fois vues peintes sur des vases, sur des éventails, sur des feuilles de papier de riz, et vous pourrez, sans grand effort d'imagination, vous former une idée assez juste de la grande *capitale de l'Est*. Dans les quartiers riches, où les voleurs sont attirés par l'importance du butin, se multiplient les petits corps de garde et les guichets qui, fermés pendant la nuit, empêchent la circulation des honnêtes gens, mais ne gênent guère les drôles. N'oublions pas, comme ombre au tableau, les hommes qui portent aux champs l'engrais animal. Détournez la tête et marchez vite; vous n'échapperez pourtant pas aux odeurs méphitiques exhalées par les ruisseaux. Mais, à cela près, il n'est aucune grande ville en Asie, et il y en a peu en Europe qui, sous le rapport de la propreté, puissent être comparées à Yedo.

Elle a aussi un caractère de prospérité et de gaieté qui fait plaisir à voir. Il y a toujours plusieurs quartiers où l'on célèbre la fête de quelque dieu. Des bambous ornés de fleurs artificielles sont dressés devant les maisons, des mâts de cocagne devant les temples ; les bonzes affluent; les honnêtes bourgeois se tiennent devant leurs boutiques et voient passer la procession. C'est un excellent prétexte pour ne rien faire ce jour-là, mais le riz ne fait pas défaut; on se contente de peu, et, dans ce vieux Japon, on ne connaît ni richesse ni dénûment. On tient le milieu. C'est le lot des heureux, et, à moins que les apparences ne soient fort trompeuses, c'est la condition de la majorité des habitants de cette ville. J'ai vu peu de mendiants. Il y en a sur le To-

kaido et il y en a sans doute aussi à Yedo. Mais ils ne s'imposent pas, et ceux que j'ai aperçus semblaient plutôt exercer un métier et n'avaient pas l'air trop misérables. Dans les maisons de thé, des enfants se sont approchés de nous pour demander l'aumône. On les avait dressés à remuer leur grosse tête, rasée déjà sauf la partie d'où poussera un jour la petite queue, et à agiter leurs petites mains, en chantant les louanges des passants. C'était d'un comique irrésistible. La misère se présentant sous forme de caricature! En Europe, le mendiant par métier tâche de vous attendrir; ici, il vous fait rire. Les gémissements vous laissent froids, car vous savez qu'ils sont feints. Les bouffonneries du pauvre japonais touchent d'abord votre rate, et ensuite, par une réaction naturelle, votre cœur. L'idée n'est pas mauvaise; elle est pratique, j'ajouterai qu'elle est profonde.

J'ai vainement cherché un point culminant d'où l'on pût embrasser du regard l'ensemble de cette ville immense. La configuration du terrain et l'absence de tours font que, même des points les plusé levés, vous n'en découvrez qu'une partie. Du toit du grand hôtel, au Tsukiji, on aperçoit un grand triangle dont le sommet est le château. Au nord et au sud-est, l'horizon est borné par l'Ueno et la Shiba. Plus au sud, se profilent les forts maritimes érigés à la hâte[1] à l'approche de la flotte américaine, le promontoire de Kanagawa, enfin les eaux du golfe. Au delà, des contours à

1. 1854.

peine perceptibles : la terre, le ciel et la mer se confondent.

Dans le Soto-Jiro, tout près du château, presque à la même hauteur, s'élève une colline couronnée par une maison de thé de pauvre apparence. De là on aperçoit la même partie de la ville en sens inverse. Regardez maintenant : du nord au sud, à droite, la vue est limitée par l'une des portes du palais et par un bouquet de gros arbres ; à gauche, par les hauteurs de Ueno ; devant vous, à vos pieds, se déroule un tableau unique, non par sa beauté, qui n'a rien de frappant, mais par l'étrangeté et les dimensions de la scène.

Je serais embarrassé pour rendre l'impression que cette vue m'a laissée ; en voici toutefois une analyse : un tapis vert immense, parsemé de petites lignes et de points gris et blancs qui, suivant la loi de la perspective, s'accumulent vers les bords. Il n'y a ni commencement, ni fin. Vous savez, sans le voir, que, derrière l'Ueno à votre gauche, derrière le château à votre droite, se prolonge un amalgame d'édifices bas, d'arbres, de jardins, de champs. Devant vous s'étend le même spectacle. Rien qui fixe particulièrement le regard. S'il y a çà et là une toiture un peu plus lourde, un peu plus élevée que les autres, dites-vous que c'est un temple ; puis vous apercevez des mâts, des poteaux où l'on affiche les décrets, entre autres celui qui frappe les chrétiens de peines sévères. Les petites tours des magasins ne sont pas assez hautes pour se faire remarquer. Les deux seuls édifices qui dépassent le niveau général sont l'Hôtel d'actions et une douane bâtie

pour le compte du gouvernement par un ingénieur anglais. Sauf ces éléments hétérogènes dont l'effet peu agréable est d'ailleurs mitigé par la distance, rien ne jure avec le caractère si étrange de ce panorama. Ajoutez le silence profond qui règne au-dessus de la ville. Les cris des porteurs et des bettos n'arrivent pas jusqu'à nous. Le son du gong des temples est à peine saisissable. D'oiseaux, je crois qu'il n'y en a pas. On entend bien quelques bruits confus, très-faibles, mais ils diffèrent tellement de ceux de nos grandes villes qu'ils ne font qu'augmenter l'impression produite sur les yeux. Impression étrange, mystérieuse, indéfinissable.

Au nord-est du château se trouve un autre lieu renommé pour sa beauté et pour la vue qu'il offre sur une autre partie de Yedo : la hauteur d'Atangoyama. Deux escaliers en pierre y conduisent. De magnifiques cryptomérias la couronnent et répandent leurs ombres sur une élégante maison de thé. Allez-y vers le coucher du soleil. La partie occidentale du Midzi s'étend vers le sud. Regardez ensuite du côté opposé, et vous apercevez tout près de vous de petites collines entrecoupées de gorges couvertes de gazon, de beaux arbres, de rizières d'un vert éclatant. Charmant contraste qui caresse l'œil et frappe l'imagination. Ici une immense capitale ; là un paysage alpestre. L'un et l'autre, c'est Yedo[1].

1. Je supprime tout détail statistique, parce que ceux qu'on m'a donnés ou que j'ai trouvés dans les diverses publications ne m'inspirent qu'une médiocre confiance. Je dirai toutefois que le terrain

On ne vient pas ici sans visiter Oji. C'est un lieu de plaisance situé hors de la ville, au nord-ouest. Nous faisons comme tout le monde, et, comme tout le monde, nous sommes dans l'enthousiasme. De petites collines, de vieux cryptomérias, des ruisseaux, de l'ombre, de l'eau, de la fraîcheur; des jeunes filles très-jolies, très-gracieuses qui vous sourient, vous servent le thé, le tabac, le *tay* coupé en tranches, se blottissent autour de vous, vous donnent des leçons dans l'art difficile de manier les baguettes, et, le repas fini, vous apportent un petit escabeau joliment sculpté et laqué, après avoir enveloppé d'une feuille fraîche de papier le petit rouleau qu'il supporte. C'est votre oreiller. Vous vous étendez sur la natte et, la *nésan* s'étant discrètement retirée en poussant les cloisons de papier, vous cherchez le repos, doucement éventé par la brise qui pénètre dans la petite gorge, joue avec les petites cascades, effleure les grandes feuilles de lotus, vient enfin caresser vos joues brûlantes. Tout cela est charmant et a été mille fois décrit. Quant aux nésans, ce sont des filles d'auberge, ni plus ni moins, habillées comme des dames et qui en

occupé par Yedo est généralement évalué à trente-six milles carrés ou quatre-vingt-cinq kilomètres carrés, mais dont seize milles carrés seuls seraient occupés par des habitations, le reste se composant de parcs, de rizières et de jardins potagers.

Quant à la population, il y a la même incertitude. On l'a portée à deux millions, d'autres auteurs à un million et demi d'habitants. Depuis la chute des shoguns et le départ des daimios avec leurs familles, gentilshommes et domestiques, on prétend que la population est tombée au chiffre de huit cent mille. Toutes ces évaluations me paraissent fort risquées.

ont pris les manières et le langage. C'est ce qu'on peut dire d'elles de plus favorable. Le reste s'appuie sur des suppositions, sur des calomnies peut-être, et n'a d'intérêt que pour ceux qui aiment à pénétrer ces mystères.

A vingt minutes d'Oji, il y a des champs où l'on cultive le thé. J'ai oublié de marquer le nom du lieu. Un puissant ruisseau tombe du haut d'un rocher. Au-dessus des eaux écumantes, de vieux pins forment un dôme. C'est là qu'hommes et femmes prennent des douches. A côté, le génie japonais, essentiellement tourné aux joujoux, en a créé un qui a été introduit depuis quelques années en Europe : une pastèque, en forme de boule creusée et laquée de rouge, est posée sur un jet d'eau vertical qui sort d'une petite vasque d'osier. Cette boule tourne sur elle-même et, chassée par la force du jet plus puissant à sa base, monte et descend avec la régularité d'une mécanique.

En revenant sur nos pas, nous longeons une rangée de cèdres nains artificiellement courbés et tordus. Une jeune et jolie femme du peuple s'avance vers nous; elle porte un enfant sur le dos et en conduit un autre par la main. Tout à coup elle pousse un cri de détresse; ses beaux traits se couvrent d'une pâleur mortelle. Nous accourons et apercevons un assez grand serpent suspendu à un de ces arbres. Sa tête et le haut de son corps, luisant et tacheté de noir, s'allongent vers la pauvre mère qui, toute tremblante et comme fascinée, est incapable de s'enfuir. Nos gardes s'inclinent respectueusement devant l'animal, qui ne semble nullement ef-

frayé par l'approche de tant d'hommes. Ils n'ont garde, en effet, de le déranger; car le serpent est sacré. Les dragons en prennent parfois la forme, et les dieux aiment à se déguiser en dragons. Tuer un serpent serait donc s'exposer à commettre un sacrilége.

(18 août.) J'ai accepté l'aimable hospitalité de M. Adams, et c'est toujours avec plaisir qu'au retour de mes diverses excursions je rentre à la légation britannique de Yedo. Arrivé ce matin, j'y trouve le juge des communautés anglaises du Japon, M. Hannen, avec sa charmante femme, les autres membres de la mission et le docteur Wheeler. Quel contraste entre cette maison bien montée, entre cette réunion de personnes aimables et instruites, et la foule bruyante d'inconnus que j'ai laissés à l'hôtel de Yokohama!

(19 août.) Longue promenade à pied dans les environs. C'est un parc anglais, plus la végétation si singulière du Japon. Autre particularité: vous sortez de l'hôtel de la légation, situé dans une rue fort animée; vous descendez une petite ruelle qui insensiblement prend l'aspect d'un village. Encore quelques pas et vous vous trouvez au milieu d'une solitude profonde, silencieuse, champêtre. Encore quelques pas, et vous voilà revenu dans la ville. Au reste, même dans les quartiers les plus fréquentés, on entend peu de bruit; pas de pavés, pas de voitures, presque pas de chevaux. Les sandales en paille

amortissent le bruit des pas. Rarement de la foule, et là où il y en a, elle glisse doucement. On n'est pas taciturne; au contraire, on bavarde beaucoup, mais vous entendez plus de rires que de paroles.

(20 août.) C'est dimanche. Au petit quartier européen, à Tsukiji, il n'y a ni prêtre catholique, ni ministre protestant, ni église, ni chapelle. En revanche, dans tous les lieux de la ville où sont placardés les édits, on peut lire les décrets qui interdisent aux Japonais l'exercice de la religion chrétienne. Les hommes aujourd'hui au pouvoir ont, me dit-on, malgré leurs tendances civilisatrices, conservé la haine et l'horreur du christianisme, surtout de la religion catholique. Le libre exercice de leur culte est garanti aux résidents étrangers des *treaty-ports;* mais en est-il de même à Yedo et à Osaka? Dans le doute, Mgr Petitjean, le délégué apostolique au Japon, me semble faire bien de ne pas provoquer de difficultés en ouvrant une chapelle au Tsukiji, et de réserver la solution de cette question pour l'époque très-rapprochée de la révision du traité.

Passé l'après-midi chez Sawa Nabuyoshi, premier ministre des affaires étrangères. Quoique âgé de cinquante ans seulement, il a l'air d'un vieillard; au Japon on vit vite. Sa physionomie est agréable, ouverte, un peu caustique quand il plaisante, mais pleine de cette bonhomie qui vous gagne d'emblée. Lui et son fils, un beau jeune homme, sont fort simplement vêtus d'une tunique de taffetas. Tous

deux se distinguent par la noblesse du maintien et une politesse exquise. La pièce où nous sommes, à l'exception d'une table et de quelques chaises placées là pour l'usage des diplomates, est dépourvue de tout mobilier. Dans une niche, on voit un beau vase de cristal de Bohême, souvenir du passage de notre mission. Sur l'ordre du père, le jeune homme apporte et met en riant aux éclats les robes de gala de sa mère, de riches étoffes brodées de soie et d'or. Sawa est un lettré et nous dit une foule de choses intéressantes sur les usages, l'histoire et les antiquités de son pays. C'est à la tournure scientifique de son esprit que je m'attaque pour obtenir l'autorisation de visiter Kiyôto (Miako). « Que voulez-vous faire à Kiyôto? me disait-il d'un air embarrassé. C'est une vieille ville un peu négligée depuis que le mikado a pris ici sa résidence et en partie détruite par des incendies récents. Si vous y allez, d'autres Européens en voudront faire autant. Il y a de méchantes gens à Kiyôto ; il pourrait vous arriver malheur. N'y allez pas. D'ailleurs, songez à l'incendie qui en a détruit les plus belles maisons neuves. — Je suis étonné, lui répondis-je, de vous entendre parler ainsi. Ce n'est pas pour voir des maisons neuves que je compte m'y rendre ; c'est pour admirer les plus anciens et les plus beaux temples de l'empire. Vous, si grand appréciateur de l'architecture et des antiquités, pouvez-vous sincèrement soutenir que Kiyôto ne soit pas la ville la plus ancienne du Japon? » Cette observation porta juste. Le ministre répliqua en souriant: « Vous avez raison. Laissez-moi le temps de réfléchir. Je tâcherai

de trouver des arguments à faire valoir au conseil des ministres. »

Sawa est un esprit éclairé, aimant les réformes et le progrès, quoique trop sage pour approuver cette course au clocher qui est aujourd'hui le mot d'ordre dans les régions du pouvoir. Cependant l'idée de voir un Européen pénétrer dans la ville sainte ne lui sourit guère, et, pour obtenir le consentement de ses collègues, il lui faut user de précautions oratoires. Tant l'idée de l'exclusion des étrangers s'est, durant ces trois derniers siècles, enracinée dans les esprits! Cela n'empêche pas le gouvernement de favoriser les voyages en Europe, l'adoption de notre costume et de nos mœurs, et l'étude des langues étrangères. Il vient même d'établir une école allemande.

Je l'ai visitée dernièrement. Il y avait là une douzaine d'enfants et de jeunes gens qui répétaient en chœur les deux phrases suivantes : « L'homme pauvre veut être comme l'homme riche ; » et « L'homme riche ne veut pas être comme l'homme pauvre. » Quelquefois ils se trompaient, en disant que le riche veut être comme le pauvre. L'instituteur, beau type du maître d'école allemand, s'écriait d'un ton sévère : « *Amarisen*, *amarisen*, *ne pas*, *ne pas ;* » et les écoliers, après un moment d'hésitation, de reprendre en chœur : « L'hom-me-pau-vre-ne-veut pas-ê-tre-com-me-l'hom-me-ri-che. » De là nouvelles colères du maître. Le mot riche, *reich*, était la pierre d'achoppement. Rien de comique comme les efforts de gosier qu'on faisait pour vaincre la difficulté. Ces jeunes gens oublieront peut-être l'alle-

mand; probablement ils ne l'apprendront jamais; cependant la maxime morale, qui n'est pas celle de l'Évangile, que la richesse vaut mieux que la pauvreté, restera gravée dans leurs âmes.

(21 août.) J'ai passé la plus grande partie de la journée à la Shiba. C'était ma troisième visite.

La Shiba contient les tombeaux de plusieurs shoguns, des temples, des couvents richement dotés. Aujourd'hui, les gardiens de ces sanctuaires, les bonzes, sont en partie expropriés. On leur a donné un peu d'argent, et, contrairement à leurs vœux, le conseil de se marier. Les couvents séquestrés ont été transformés en casernes. C'est le changement le plus récent, mais non, probablement, le dernier. Il y a dans le conseil des ministres des voix qui demandent l'abolition formelle du bouddhisme, la suppression de toutes les lamaseries, et la démolition des temples de la Shiba, qui, avec ceux de Kiyôto, sont le dernier mot de l'art japonais[1]. A l'heure qu'il est, ils subsistent encore dans toute leur magique splendeur.

Au milieu de la cour est le grand temple; à côté l'estrade couverte d'un toit, partie essentielle du sanctuaire des deux cultes. Entre de vieux arbres,

1. Les craintes conçues à ce sujet par les bouddhistes et par les Européens de Yokohama qui s'intéressent aux belles choses, n'ont été que trop justifiées. On écrit du Japon (juin 1872) que le gouvernement a décidé de faire démolir les édifices sacrés de la Shiba. Les journaux de Yokohama protestent énergiquement contre cet acte de vandalisme civilisateur.

une tour carrée à plusieurs étages élève ses formes gracieuses et solides à la fois. Il n'y a, dans la construction de ces édifices, rien qui les distingue des autres temples bouddhiques, si ce n'est la perfection des sculptures, la richesse des détails et la profusion des dorures. L'harmonie indéfinissable des couleurs fait presque oublier le barbare de la construction et le grotesque des statues. Sans doute, ce sont les divinités qui règnent en ce lieu, mais on y respire aussi une atmosphère de cour. Involontairement on pense à la chapelle de Louis XIV à Versailles.

Les vrais trésors de la Shiba sont les tombeaux. Séparés les uns des autres par un mur, ils se succèdent le long d'une avenue bordée de conifères de différentes espèces. On en sait exactement l'âge. C'est vers la fin du seizième siècle que Taiko-Sama les fit planter.

Les tombeaux les plus anciens remontent au premier tiers du dix-septième siècle. Je les ai visités tous, et je les ai comparés avec soin. De cet examen il m'a semblé résulter une décadence graduelle dans les arts. Mais je m'abstiens de former un jugement avant d'avoir vu les grands temples et le château de Kiyôto, tous également l'œuvre de Taiko-Sama.

Les mausolées de la Shiba se composent de trois éléments distincts : la cour, le sanctuaire ou le temple proprement dit, et, derrière le temple, le tombeau.

La cour est séparée de la grande avenue par un mur qui, à l'intérieur, forme une galerie couverte. Des hauts-reliefs en bois, sculptés à jour, servent de

grilles aux fenêtres de l'enceinte. Ce sont des paons, des faisans volant dans les nuages, des oiseaux aquatiques nageant dans les étangs. Le sculpteur fait fuir et saillir les membres des animaux avec un art infini. L'éclat des couleurs et des dorure ajoute à l'effet merveilleux de ces petits chefs-d'œuvre où le sentiment de la nature est toujours contrôlé par les égards dus au caractère idéal et symbolique du sujet.

Dans la cour, il y a une double rangée de lanternes sculptées en pierre, comme on en voit dans presque tous les temples et dans beaucoup de jardins publics et particuliers. A chaque pas on est ébloui par la richesse des matériaux, la prodigalité des ornements, le fini des détails, la solennelle magnificence de l'ensemble.

En face de l'entrée s'étale le temple proprement dit. Ici tout rappelle la grandeur du potentat défunt, son pouvoir, sa richesse et sa foi mystique. Des deux côtés de la porte se dressent les idoles, qui manquent rarement dans les temples bouddhiques. L'une, aux traits courroucés, le visage peint en rouge, vous exhorte à la convenance; l'autre, dont la figure est verte ou rouge, vous donne la bienvenue. Si cette explication qu'un des bonzes m'a donnée n'est pas exacte, les savants la corrigeront. Une porte, richement sculptée et ornée de bronzes mène dans l'intérieur. Lorsque nous entrâmes, le jour baissait; les ténèbres nous enveloppèrent; mais peu à peu l'œil les perça, et nous vîmes reluire les filets dorés des poutres, les saillies, les frises et, derrière un autel chargé de fleurs, de

vases, de flambeaux, le dieu Bouddha, symbole de l'insensibilité suprême, de l'absolue et éternelle quiétude.

Grato m'è il sonno e l'esser di sasso.

Des lustres suspendus au plafond entourent l'autel; des nattes d'une finesse merveilleuse couvrent le plancher laqué de rouge-brun sur les bords.

Le goût du grotesque et la recherche du beau, le raffinement et la perfection technique, la fécondité d'imagination et un sentiment délicat de la nature, l'un et l'autre contenus par les exigences de la théogonie indienne et la sainteté du lieu : voilà les caractéristiques des merveilles répandues avec profusion dans les dernières demeures des shoguns. Une chose m'a vivement intrigué : c'est l'empreinte incontestable, évidente, palpable, de *baroquisme* italien que portent certaines sculptures. Tant qu'on a des sujets sacrés à traiter, on se laisse diriger par la tradition; mais dès qu'on passe aux oiseaux, aux fleurs, aux nuages, aux vagues, on sort des anciennes ornières, on prend des allures plus libres, et on produit des œuvres qui semblent sortir des ateliers du Borromini ou du Bernin. Explique qui pourra ce fait étrange!

Derrière le temple est le tombeau. C'est une colonne panachée, entourée de deux balustrades circulaires en pierre sculptée. On y arrive par quelques marches. L'ensemble est simple, grand, barbare.

Les arbres vénérables de Taiko-Sama forment l'encadrement. Le chant monotone à deux notes des

cigales ne cesse pas un instant; il ajoute à l'étrangeté du lieu solitaire, triste, essentiellement héroïque.

(3 septembre.) Pendant notre excursion de Hakoné, le gouvernement réformateur n'a pas chômé. Par un édit du 29 août, il a, d'un trait de plume, aboli les *hàns*. On sait que les villes du Japon se divisent en trois catégories : les *fus*, il n'y en a que trois : Kiyôto (Miako), jusqu'à l'avant-dernière année, résidence du mikado ; Yedo, jusqu'à la chute du shogunat, capitale et résidence du shogun ; enfin Ôsaka, la perle des villes japonaises et le grand emporium du commerce intérieur. Les autres villes sont ou des *hans*, c'est-à-dire des fiefs de daimios (princes feudataires) ou des *kens*, des villes placées directement sous l'autorité soit du mikado, soit du shogun. L'ordonnance par laquelle le ministre supprime l'autorité des seigneurs féodaux est un acte d'une portée immense, puisqu'elle détruit un régime dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Il inaugure une révolution sociale et politique des plus radicales. Jusqu'ici, il est vrai, cela n'existe que sur le papier, et, au Japon plus qu'ailleurs, il y a loin d'un décret à l'exécution. Pour ne pas trop effaroucher les daimios, on leur laisse, comme dédommagement des droits féodaux qu'on leur enlève, l'administration de leurs anciens fiefs, avec le titre de gouverneur ou de délégué du mikado[1]. Dans

1. Peu de jours après, cette disposition fut révoquée et le gouvernement retiré aux princes, pour être confié à des fonctionnaires nommés par le gouvernement.

le haut personnel aussi, des revirements importants ont eu lieu. Entre autres, le vieux Sawa a été relevé de ses fonctions de premier ministre des affaires étrangères.

Ce grand seigneur de vieille roche, ami et protecteur des belles-lettres, connaisseur en objets d'art et pratiquant lui-même la peinture, renommé surtout comme fort versé dans l'histoire et les antiquités de son pays, porte sa disgrâce avec une noble aisance. Il est venu aujourd'hui avec son fils dîner à la légation. Il était fort gai, riait de bon cœur, et nous disait en parlant de sa retraite : « Eh bien, je m'en vais retourner à mes livres. »

(4 septembre.) Iwakura Tomomi, qui vient de remplacer Sawa à la tête du département des affaires étrangères, s'est présenté ce matin à la légation. Selon l'usage du pays, la visite a duré plusieurs heures. J'ai pu, à cette occasion, faire la connaissance de ce personnage qui exerce une si grande influence sur les destinées du Japon. Iwakura, quoique appartenant à la classe des kugé, la haute et ancienne noblesse de cour, avait vécu à Kiyôto dans une obscurité volontaire. C'est la révolution de 1868 qui l'a fait monter sur la scène. Depuis lors, il a joué un grand rôle, et aujourd'hui il passe pour l'homme le plus considérable du gouvernement. Il m'a dit avoir quarante-huit ans. Au Japon, comme en Chine, la question sur l'âge est la première que les gens bien élevés s'adressent. Sa physionomie n'a rien qui frappe, si ce n'est la viva-

cité des yeux quand il parle, et sur la bouche une expression très-marquée de causticité. Sa parole est brève et un peu sèche; ses manières sont celles d'un homme du grand monde, simples, aisées, naturelles[1].

Une conversation qui sortait des banalités m'a fourni l'occasion de puiser à la principale source des informations assez curieuses sur l'origine, la nature et la portée de la grande réforme que Iwatura et ses amis viennent d'inaugurer[2].

Je l'entretenais d'abord de mon désir de visiter Kiyôto, la capitale de l'Est, la ville sainte, particulièrement fermée aux étrangers. Lorsque le ministre d'Angleterre, sir Rutherford Alkock, traversa Niphon, depuis Ôsaka jusqu'à Yedo, il fut prié de ne pas entrer dans Kiyôto, et il ne l'a pas vu. Le baron Richthofen, qui a beaucoup voyagé dans l'intérieur, n'a pas été plus heureux, et lorsque, il y a trois ans, les ministres d'Angleterre, de France, des États-Unis et des Pays-Bas s'y rendirent sur l'appel même du mikado, la présence de ces diplomates fut tristement signalée par un attentat sanglant sur la personne et la suite de sir Harry Parkes. Les légations retournèrent à Ôsaka, sans qu'on ait eu le temps et l'occa-

1. Depuis mon séjour au Japon, Iwakura a conçu l'idée d'une ambassade aux États-Unis et aux grandes cours d'Europe, dont il serait le chef et Kido le second plénipotentiaire. Pendant son absence, la diretion des affaires est confiée à Sanjo et Saigo.

2. Ce que Iwakura me disait dans les trois ou quatre entretiens que j'ai eus avec lui est devenu plus tard le programme avoué de son gouvernement. Il l'a répété non-seulement à tous les membres du corps diplomatique, mais à tous les étrangers qui l'ont approché, et il a tâché d'assurer à ses paroles la plus grande publicité possible. Je n'ai donc aucun scrupule à en donner ici un résumé.

sion de visiter les principaux monuments de la ville. M. de Brants, chargé d'affaires de la Confédération Nord-Germanique, et quelques autres membres du corps diplomatique y ont fait récemment de courtes apparitions; mais, en dehors de ces personnages officiels, il paraît qu'aucun Européen n'y a pénétré, excepté un maître d'école et un ingénieur, tous les deux au service du gouvernement japonais. De toute façon, personne n'en a jamais donné une description *de visu*[1]. Seul le docteur Kaempffer, qui l'a visité à la fin du dix-septième siècle, lui a, dans son précieux livre sur le Japon, consacré quelques pages. On se rappelle qu'il était médecin de la factorerie hollandaise de Detsima, et qu'il accompagnait une des ambassades que la colonie devait, tous les quatre ans, envoyer à Yedo. Pendant ces voyages, les délégués hollandais furent traités en prisonniers d'État; ils voyageaient en norimon fermé, et n'osaient quitter les auberges où on les gardait à vue pendant la nuit. Kiyôto est donc resté une terre inconnue et mystérieuse, et j'ai un vif désir de le voir. Le vieux Sawa avait à peu près donné son consentement, mais il n'est plus au pouvoir. Je m'adressai donc à son successeur, qui, déjà prévenu, se hâta de promettre qu'il saisirait le conseil de ma demande.

J'avais, chose encore plus délicate, à négocier avec lui mon audience du mikado. Règle générale, le fils des dieux n'est pas accessible aux mortels.

1. Cet été (1872), il y a eu une exposition d'industrie à Kiyôto. Les étrangers ont été autorisés exceptionnellement à s'y rendre, et on a pu lire dans les journaux anglais une courte description de la *capitale de l'Ouest*. Depuis lors Kiyôto a été de nouveau fermé hermétiquement.

On ne fait d'exception que pour ses serviteurs, et, depuis que les blancs ont pris pied sur quelques points de la côte, pour les ministres étrangers. Il a aussi reçu les amiraux commandant les stations navales dans les mers de l'extrême Orient. M. Seward, ancien ministre des affaires étrangères des États-Unis, est le seul personnage non officiel qui ait été présenté à l'empereur. Néanmoins, grâce à l'appui indirect mais puissant du représentant d'Angleterre, je serai reçu.

Nous passâmes ensuite aux événements du jour, à la suppression des droits féodaux qui fait maintenant le sujet de toutes les conversations.

« Les daimios, disait Iwakura, étaient contenus par le shogun. Plusieurs d'entre eux étaient placés sous sa domination directe. Lorsque le shogunat fut supprimé, les uns et les autres devinrent complétement indépendants. Cela n'était pas tolérable. Il fallait rétablir le pouvoir du mikado ; c'est ce que nous avons entrepris de faire. Dans trois ans, notre tâche sera accomplie. Les *hans* viennent d'être abolis. Les anciens daimios ne seront pas même maintenus comme gouverneurs de leurs anciens domaines. Nous les obligerons à venir demeurer à Yedo avec leurs familles. Des hommes capables, n'importe de quelle caste, seront nommés gouverneurs. A ce titre seul, c'est-à-dire s'ils sont des hommes capables, les daimios aussi pourront être revêtus des hautes fonctions de l'État. Les petits clans seront réunis aux clans plus considérables, et une armée sera formée des hommes de guerre jusqu'à présent à la solde et dans la dépendance des ci-devant daimios.

« Nos adversaires prétendent que nous sommes ennemis de la religion du peuple. Cela n'est pas exact. Nous ne comptons pas détruire le bouddhisme. Nous purifierons seulement les temples autrefois dédiés au shintoïsme. Les shoguns les ont consacrés irrégulièrement à Bouddha en y établissant exclusivement son culte, ou en y laissant continuer simultanément l'exercice de la religion shintoïte restée de tout temps la religion officielle, c'est-à-dire celle du mikado.

« En ce qui concerne les impôts, il est vrai que les paysans des daimios en étaient exempts quand les récoltes étaient mauvaises, et que le gouvernement de l'empereur ne pourra user de pareils ménagements, parce que les frais d'administration sont les mêmes dans les bonnes comme dans les mauvaises années. Mais nous tâcherons d'atténuer les charges qui pèsent sur les populations rurales, en y faisant participer, dans une certaine mesure, les marchands et ouvriers, exempts jusqu'ici de tout impôt. »

(5 septembre.) Visité ce matin plusieurs des principales boutiques de Yedo. Dans le quartier indigène de Yokohama, on trouve des objets confectionnés expressément pour le marché européen. Ici, au contraire, c'est le goût du pays qui dirige les fabricants. Rien d'aussi intéressant que d'examiner ces mille objets divers dont l'usage échappe à votre pénétration, si vous n'êtes éclairé par des connaisseurs, et les membres de la légation ont, à tour de rôle, la bonté de me servir de guide. C'est une vraie étude à

faire. La grande variété des ustensiles forme un contraste inexplicable avec la simplicité ou plutôt avec l'absence complète de mobilier qu'on remarque chez les riches comme chez les pauvres. Presque tous ces produits attestent une imagination féconde qui se complaît dans des conceptions bizarres, le sentiment du beau entravé par une tendance à la caricature, le désir évident de produire de grands effets par de petits moyens, le culte de la nature inanimée qu'on imite en exagérant à dessein, une grande latitude laissée à l'individu, à côté d'un respect profond pour les types et routines traditionnels. En comparant les objets d'art dont je parlerai plus bas avec les produits de l'industrie, je dirai que l'artiste ici tient beaucoup de l'artisan, et que l'artisan est, dans une certaine limite, essentiellement artiste. En Europe il en était de même au moyen âge.

Les boutiques où l'on vend des joujoux font mon admiration. On se demande comment il est possible de dépenser tant d'esprit, d'invention, de goût, de savoir, pour amuser les enfants, incapables d'apprécier ces petits chefs-d'œuvre. La réponse est fort simple : c'est que, dans ce pays, tout le monde charme ses loisirs en jouant comme des enfants. J'ai vu trois générations, grand-père, père et fils, occupés à manœuvrer un cerf-volant. Les femmes des classes élevées, me dit-on, qui ne sortent presque jamais, passent des heures avec des joujoux[1]. En ce moment le jeu à la mode est le tô-sen-kio, le jeu

1. Il y en a d'assez étranges. On les voit entre les mains des pe-

de l'éventail[1]. On pose sur la natte une petite boîte de bois léger, et sur cette boîte une figurine de jonc recouverte de soie, et représentant un papillon, *cho*. Les joueurs, ordinairement des dames, accroupis à une certaine distance, visent et lancent à tour de rôle leurs éventails, dont le manche doit enlever la figurine sans renverser la boîte. Les gains et les pertes se règlent d'après un tableau indiquant les différentes manières d'atteindre le papillon. Ce sont les femmes du mikado, dit-on, qui ont donné de la vogue à ce jeu. J'ai acheté à des prix minimes une foule de petits objets curieux, dont quelques-uns sont de véritables objets d'art. Par exemple, de petits bronzes, des serre-papier représentant différents animaux, des groupes de tortues. L'intention de viser au comique est évidente. J'ai vu de pareils groupes dans d'autres boutiques et j'ai trouvé les mêmes motifs, mais jamais de copies. Ce n'est pas le même modèle reproduit machinalement, c'est la même pensée. L'artisan, ou plutôt l'artiste, tout en imitant, y met du sien.

J'admire aussi les mains fines, effilées, proprettes, des femmes qui emballent mes emplettes avec du papier soyeux.

Nous avons visité les deux magasins d'étoffes de soie les plus renommés. On nous a fait monter au premier étage, dans une vaste salle remplie de chalands, parmi lesquels plusieurs dames de qualité.

tits enfants et sur l'autel des pénates. C'est le symbole de la fécondité, et par conséquent de la prospérité des familles. Aucune mauvaise pensée ne s'y rattache.

1. *Tô* veut dire frapper, *sen* éventail, *kio* jeu.

Tout le monde, hommes et femmes, était assis sur ses talons derrière une table, haute d'un pied, où l'on étalait la marchandise : des crêpes fins et des étoffes très-lourdes, unies ou avec des dessins. Les couleurs sont d'un éclat remarquable. N'étaient les prix trop élevés, on emploierait volontiers ces tissus pour meubles et tentures. Ils donneraient aussi de splendides ornements d'église. Ici on en fait des robes de cérémonie pour les deux sexes.

Au reste, la culture de la soie est en décadence, et c'est encore l'Europe qui en est la cause. Les deux grands centres de la production des œufs sont les provinces Oshiu et Shinshiu, dont les villes Yonesawa, Uyeda, Chosiu et Shimamura servent de dépôt. Le climat y est particulièrement favorable à la production des œufs, qui demandent un air sec; et cette condition, on ne la trouve au Japon que dans les hauts plateaux. Naguère les producteurs de soie des autres parties de l'empire allaient chercher les œufs dans ces deux provinces. Mais depuis que la maladie des vers à soie en Lombardie amène tous les ans les *graineurs* italiens, les œufs d'Oshiu et de Shinshiu ont atteint des prix fabuleux. Il s'ensuit que le midi et les autres lieux où l'on se livre à la fabrication de la soie ont cessé de se pourvoir dans ces provinces, et que, malgré leur qualité fort inférieure[1], on se contente des œufs de la localité.

Après le tiffin, belle et longue promenade à pied à

1. Le gouvernement anglais a voué à cette question une attention particulière. M. Adams, accompagné de quelques experts, a visité les principaux districts où se produit le ver à soie. Ses rap-

Meguro, petit village au nord-ouest de Yedo, célèbre par son beau temple entouré de magnifiques cryptomérias, et par ses maisons de thé, rendez-vous habituel des jeunes élégants de Yedo. M. Mitford, dans ses *Tales of old Japan*, en fait un joli portrait. Ce livre vient de paraître à Londres, et un exemplaire est arrivé à la légation. On se l'arrache, et on a raison. L'histoire des quarante-huit *ronins* et la terrible scène du *hari-kiri*, à laquelle l'auteur a assisté comme délégué de son chef, seront lues avec intérêt par le grand public européen. Les autres récits sont peut-être trop exclusivement empreints de la couleur du pays pour être goûtés par des lecteurs qui n'ont pas vu le Japon. Mais les petits contes de fées du second volume sont d'une simplicité naïve et d'un charme poétique que tout le monde peut apprécier.

De Meguro, nous dirigeons nos pas vers un tertre élevé, appelé Shinfuji, d'où l'on jouit d'une de ces vues idylliques qui donnent un caractère si particulier aux environs de Yedo. Ce sont toujours les mêmes éléments : une vallée oblongue et plate bordée de coteaux boisés; des rizières au fond; des cryptomérias, des pins *massericana* et *retinispora* sur les hauteurs et autour des temples qui, placés à mi-côte, se cachent dans le feuillage; des cerisiers et des pruniers, si admirés à cause de leurs fleurs; différentes espèces de lauriers, le mélèze, l'érable japonais (*acer japonica*), et le *salisburia adimantifolia*

ports, communiqués au parlement, donnent sur cette matière des informations d'autant plus précieuses qu'elles ont été recueillies sur les lieux. Voir les *Livres bleus*, Japon, de 1870 et 1871.

que les Japonais appellent itchô. Ces deux espèces, essentiellement sacerdotales, se rencontrent surtout dans les bois sacrés. Ajoutez les camellias et les azalées et, pour varier, les barbes de plumes vert pâle du bambou. Sans doute il y a des redites dans ce paysage de Yedo ; mais c'est la plus charmante, la plus douce, la plus poétique des monotonies.

Aujourd'hui on jasera beaucoup dans les maisons de thé de Tôkei. C'est le nouveau nom qu'on vient d'inventer pour désigner la capitale de l'Est, *to* signifiant *Est*, et *kei* capitale. Les élégants, les hommes de progrès l'emploient de préférence. L'événement du jour est un fait inouï : une dame de haut rang dînera ce soir à la légation d'Angleterre. M. Adams, grâce aux relations qu'il a su former avec plusieurs notabilités du pays, est l'auteur de cette innovation. Ses invités sont : Matsuné et sa femme, la fille de Uwajima, actuellement ambassadeur en Chine. La jeune dame a quatorze ans à peine. Elle est très-petite, a de beaux gros yeux légèrement fendus, des mains et des pieds mignons. Si sa tête paraît un peu grosse, c'est peut-être l'effet produit par sa riche chevelure, divisée en bandeaux et retenue par deux grandes épingles en écaille. Sur sa chemise blanche elle porte une tunique de soie gris clair fort étroite, surtout autour des pieds. Une large ceinture, couleur rose-thé, serre la taille, qui est très-courte, et se termine par un nœud bouffant qui remonte presque aux épaules. Si ce n'était un anachronisme, je dirais que c'est une figurine de vieux Saxe affublée d'une toilette du premier Empire. Je suis assis à côté de son mari et en face d'elle.

Rien n'est amusant comme de l'observer. Ses yeux vifs et intelligents errent furtivement autour de la table. Elle veut faire comme nous, et son instinct japonais la sert si bien, qu'arrivée au rôti, elle sait déjà manier la fourchette. Petit à petit, la timidité la quitte et, en sortant de table, elle prend les allures naïves et insouciantes d'un enfant. Elle circule dans le salon où tout lui est nouveau, s'asseoit sur un tabouret aux pieds de son mari, fume un cheroot et semble oublier notre présence.

Matsuné, malgré l'irrégularité de ses traits, est joli garçon ; mais, comme tant de ses compatriotes, il est en voie de transformation. Par les extrémités, il est devenu européen. Il porte des bottines de Paris, a coupé sa petite queue, ne rase plus l'occiput et laisse pousser ses cheveux abondants, ébouriffés et crêpus, ce qui le prive de distinction. Je lui demande pourquoi il a quitté la coiffure japonaise. Il me répond qu'elle lui donnait des rhumes. C'est un politique, inclinant vers le progrès, mais n'osant pas encore en convenir, et par conséquent nageant entre deux eaux. Il n'est plus *codino* et il n'est pas encore progressiste. C'est en ce moment le cas de beaucoup de Japonais ; mais dites-vous bien que ceux qui coupent leur queue sont gagnés à la réforme, et leur nombre augmente. Le Japon se meut.

(6 septembre.) Ce soir, à dîner, j'ai fait la connaissance de Saigo qui, de simple samurai du prince de Satsuma, est devenu un des hommes les plus influents de l'île de Kiushiu. Pour que l'œuvre de la

réforme pût marcher, il fallait s'assurer de son concours et, par son intermédiaire, de l'appui des grands clans du midi. Iwakura est allé le chercher au fond de son île, l'a disposé en faveur du nouveau programme, et lui a persuadé de venir à Yedo.

Saigo est d'une stature herculéenne. Ses yeux accusent de l'intelligence, ses traits de l'énergie. Sa tenue est négligée, mais martiale; ses manières, celles du gentilhomme campagnard. On dit qu'il s'ennuie à la cour et brûle d'impatience de retourner dans ses terres.

(7 septembre.) La religion s'en va. Il n'y a que les femmes et les vieillards qui, matin et soir, au lever et au coucher du soleil, sortent de leurs maisons et s'inclinent devant l'astre bienfaisant. Règle générale, on ne prie jamais, excepté pour obtenir une faveur. Les femmes demandent aux dieux la fidélité de leur mari; les malades, la santé; les jeunes filles, une nouvelle robe, un bijou, un amoureux, un mari. Quand on est malade, on va au temple, on appelle le dieu en frappant sur le gong, ou en battant des mains; on se courbe devant le dieu qui apparaît infailliblement au troisième coup, et on l'adore pendant une minute ou deux; puis on jette une petite monnaie de cuivre dans le coffre, et tout est dit. Au temple d'Asakusa, il y a un dieu de bronze que visitent les malades. Ils lui frottent de la main la partie du corps qui correspond à celle dont ils souffrent. En somme, une foule de cérémonies religieuses, beaucoup de superstition; mais, dans

les classes élevées et dans celle des lettrés, manque complet de foi et de religion. Voilà ce que j'entends dire autour de moi, et cela confirme mes renseignements pris à Yokohama. Plusieurs fois, j'ai questionné des notables du pays sur leurs croyances. On m'a toujours répondu en riant que c'étaient des bêtises. Le vieux Sawa seul, tout en souriant finement, s'est exprimé avec une certaine réserve.

Les sanctuaires d'Ikegami, à l'ouest et à peu de distance de Yedo, sont d'une haute antiquité. Nous y sommes allés dans l'après-midi. Je renonce à en décrire la beauté. Explique qui pourra le charme des temples japonais. C'est, au fond, toujours la même chose : de beaux vieux arbres entourent des pilastres qui supportent un lourd toit à large bord. Et cependant vous êtes dans l'extase. Il n'est pas question d'architecture. Ce sont simplement des chaumières colossales, des perches et un toit à pignon. Mais ce que j'admire, c'est que l'architecte ait eu un si juste sentiment de ce qu'on peut et ne peut pas faire avec du bois, et que, pour l'ornementation, il ait si bien tiré parti de la simplicité et des nécessités mêmes de la construction. Observez cette frise : elle relie les piliers, elle sert de console aux poutres qui forment le plafond, et elle fait la transition naturelle au toit. Les poutres horizontales, — il y en a une double couche, — donnent, en s'enchevêtrant, de la solidité à l'édifice, tandis que leurs extrémités, ornées de quelques sculptures simples et élégantes, rompent agréablement la monotonie de la frise.

Dans un *tempietto* isolé, rond, de fort gracieux des-

sin, et dont le coloris rouge tendre, gris tendre, vert mat tendre, se marie admirablement avec les teintes vigoureuses des vieux cèdres et des itchôs qui 'encadrent, on voit une statue colossale de je ne sais plus quel dieu. Lorsque nous arrivâmes, un vieux bonze, de vénérable apparence, chantait des hymnes. Des fidèles prosternés adoraient la divinité. Scène vraiment japonaise ; mais elle aurait manqué d'actualité sans nos yakunins qui, la pipe à la bouche, pénètrent dans le sanctuaire, rient, bavardent, se moquent tout haut du prêtre et de son dieu.

(8 septembre.) Il n'y a pas de légende plus populaire que celle des quarante-sept ronins. On lui doit la connaissance d'un fait significatif au point de vue des mœurs féodales[1].

Le ronin est en général un homme déchu. Le plus souvent ce sont des gens de la classe militaire renvoyés par leur daimio. D'autres fois ils sont devenus ronins à la suite de la ruine du maître. Or il y avait un daimio, Takumi-no-kami, qui, envoyé avec un message du mikado à la cour de Yedo, y fut cruellement offensé par Kotsuké, l'un des grands fonctionnaires du shogun. Comme on ne tire pas l'épée dans l'enceinte du palais sans encourir la peine de mort et la confiscation des biens, Takumi se contint longtemps; mais un jour, poussé à bout, il dégaina et se précipita sur son ennemi, qui put s'enfuir, tandis que lui-même, arrêté et traduit

1 On le fait remonter à l'an 1727.

devant le tribunal, fut condamné à s'ouvrir le ventre. Ses terres furent confisquées, sa famille réduite à la misère. Ses vassaux et gentilshommes devinrent *ronins*. Les uns descendirent au rang de marchands, d'autres prirent du service auprès de quelque daimio ; mais Kuranosuké, le principal conseiller et quarante-six autres chevaliers de Takumi se promirent de venger leur maître. Malheureusement pour ce projet, Kotsuké en eut vent et pourvut à sa sûreté en s'entourant d'une garde nombreuse, si bien qu'à moins d'endormir les soupçons de l'ennemi, il fallait renoncer à toute idée de vengeance. Les quarante-sept ronins, sachant que Kotsuké les faisait surveiller à Kiyôto par ses espions, se séparèrent, prenant chacun un déguisement, soit de charpentier, soit d'ouvrier ou de marchand. Kuranosuké feignit de s'adonner aux vices. On ne le voyait plus que dans les maisons où l'on vend du saké et dans d'autres mauvais lieux. Un jour il fut trouvé ivre-mort dans un ruisseau de la rue. Un passant, un homme du clan de Satsuma, s'écria : « N'est-ce pas là Kuranosuké, autrefois le conseiller du malheureux Takumi? Au lieu de venger son maître, il se livre aux femmes et au vin ! Oh! le misérable, indigne du nom de samurai! » Et, le poussant du pied, il lui cracha à la figure. Ce fait, rapporté par ses espions à Kotsuké, lui sembla de bon augure. Mais ce ne fut pas tout. Le fidèle conseiller poussa la dissimulation jusqu'à la cruauté. Jouant toujours le rôle de débauché, il accabla sa femme d'injures et la chassa de sa maison, elle et ses enfants, sauf le fils aîné, âgé alors

de seize ans, qu'il garda auprès de lui. A cette nouvelle mandée aussitôt à Yedo, Kotsuké, ne doutant plus que tout danger ne fût passé, renvoya la plus grande partie de ses gardes. Le jour du grand acte de justice approchait donc. Le conseiller s'enfuit secrètement de Kiyôto et alla rejoindre ses compagnons, tous réunis à Yedo et n'attendant que le signal du chef pour se mettre à l'œuvre.

On était au cœur de l'hiver, et, par une nuit sombre et froide, par une forte tourmente de neige, les conjurés séparés en deux colonnes, l'une conduite par le chef, l'autre par son fils, se dirigèrent silencieusement, et sans être aperçus, vers le yashki de l'homme voué à la mort. Ils convinrent de pénétrer dans le palais, de ne pas verser de sang innocent, d'épargner les serviteurs qui ne feraient pas résistance, enfin de tuer Kotsuké et d'aller déposer sa tête sur le tombeau de leur maître, au temple de Sengakuji, dans le faubourg de Takanawa. Cela fait, ils iraient tous se présenter devant le tribunal, et attendraient tranquillement la sentence, qui ne pouvait être que la mort. Tels furent les derniers ordres du chef des conjurés, et les ronins promirent tous de s'y conformer. Le haut mur d'enceinte du palais fut escaladé et la porte intérieure enfoncée à coups de marteau. Afin d'empêcher les voisins d'accourir, Kuranosuké leur avait envoyé ce message : « Nous, les ronins, autrefois au service de Takumi-no-kami, comptons cette nuit pénétrer dans le palais de Kotsuké-no-Suké, pour venger notre seigneur. Nous ne sommes ni voleurs, ni malandrins, et aucun dommage ne sera fait aux mai-

sons des voisins. Rassurez-vous. » Les voisins n'eurent garde de venir au secours d'un homme peu populaire dans le quartier ; ils se tinrent tranquilles et laissèrent faire aux ronins. Ceux-ci pénétrèrent dans l'intérieur du palais. Une lutte terrible s'engagea avec les samurais du seigneur. Bientôt ceux-ci gisaient tous morts ou mourants; aucun des ronins n'avait péri. Le fils du chef des conjurés, cet enfant de seize ans, avait fait des prodiges de valeur. Mais où était Kotsuké? Vainement on le cherchait dans tous les coins de ce labyrinthe. Déjà, dans un moment de désespoir, les ronins se décidaient à s'ouvrir le ventre, lorsque leur chef, en examinant le lit du seigneur, trouva que les couvertures étaient encore chaudes. Celui qu'il cherchait ne pouvait donc être loin. A la fin, on tira de sa cachette un homme âgé, de respectable apparence, vêtue d'une tunique de soie blanche. On ne tarda pas à le reconnaître. C'était Kotsuké. Le chef des ronins se mit alors à genoux devant lui, et, après avoir accompli les démonstrations de respect dues au rang élevé du vieillard, il dit : « Seigneur, nous sommes les hommes de Takumi-no-kami. L'an dernier, Votre Grâce a eu une querelle avec lui. Il a dû mourir et sa famille a été ruinée. En bons et fidèles vassaux, nous sommes venus cette nuit pour le venger. Vous devez reconnaître la justice de notre cause. Et maintenant, seigneur, nous vous conjurons de faire hari-kiri. Je vous servirai de second[1] et, après avoir humblement recueilli la tête

1. Cela veut dire : pour abréger vos souffrances, au moment où

de Votre Grâce, j'irai la déposer en offrande sur le tombeau du seigneur Takumi. » Mais Kotsuké, tout tremblant, ne put se décider à mourir de la mort d'un gentilhomme.

Comme le temps passait et que des secours pouvaient arriver, Kuranosuké lui coupa la tête avec le poignard dont son maître s'était servi pour s'ouvrir le ventre. Afin d'éviter un incendie, les ronins, avant de partir, eurent soin d'éteindre les lumières et les feux dans le palais. Puis ils mirent la tête dans une corbeille, et se retirèrent. Le jour commençait à poindre. La nouvelle des événements de la nuit s'était déjà répandue dans tout Yedo. Le peuple accourut en foule et salua de ses acclamations les quarante-sept hommes qui, tout ensanglantés, leurs vêtements en lambeaux se dirigeaient processionnellement vers le faubourg de Takanawa. A chaque instant ils craignaient d'être attaqués par les samurais du beau-père de leur victime ; mais l'un des dix-huit grands princes du Japon, ami et parent de Takumé, avait à la hâte rassemblé ses hommes de guerre pour aller au secours des quarante-sept. Au moment où ceux-ci passaient devant le yashki du prince de Sandai, on les engagea à entrer et on leur servit du riz et du vin. Arrivés au temple où repose Takumé, ils lavèrent leur trophée sanglant dans une fontaine qui existe encore, et le déposèrent sur le tombeau de leur maître. Kurano-

vous vous enfoncerez un poignard dans le ventre, je vous trancherai la tête avec mon sabre. C'est ordinairement un membre de la famille ou le meilleur ami qui rend ce dernier service au prince ou gentilhomm7 obligé de faire hari-kiri.

suké remit tout l'argent qu'il possédait au prêtre, lui dit qu'ils feraient tous hari-kiri, et le pria de les ensevelir lui et ses compagnons près du tombeau de leur prince. Le bonze versa des larmes d'attendrissement. Les ronins attendirent ensuite les ordres des magistrats. Mandés devant le conseil suprême, il leur fut notifié qu'ayant manqué au respect dû à la cité et au gouvernement, ils étaient condamnés à faire hari-kiri. Ils furent divisés en quatre groupes et mis sous la surveillance de quatre daimios. Ce fut dans la maison de ces derniers, qu'en présence d'officiers du shogun, ils se donnèrent la mort. Ayant d'avance fait le sacrifice de leur vie, ils finirent avec intrépidité. Leurs corps furent portées à Sengakuji et enterrés près des dépouilles du seigneur Takumé; et, depuis ce temps, le peuple n'a cessé de visiter leurs tombeaux, de les orner de petites branches, d'y brûler de l'encens. Parmi les premiers qui s'y présentèrent, était l'homme du clan de Satsuma qui avait insulté Kuranosuké lorsque celui-ci feignait de dormir dans un ruisseau. Il déclara être venu pour faire amende honorable à ce saint martyr et expier la faute qu'il avait commise en l'insultant. A ces mots il tira son poignard et s'ouvrit le ventre. Il fut enterré dans le même enclos.

Telle est la tragédie des fidèles ronins, connus à Yedo sous le nom *des quarante-sept*. On me dit que, dans cette partie du Japon, il n'y a pas un homme ni une femme qui ne la sachent. C'est par la tradition orale que les détails en ont été transmis de génération en génération; et c'est probablement

dans les contes populaires que M. Mitford a puisé les éléments de son simple et touchant récit[1]. Mais les faits principaux s'appuient sur des documents d'une incontestable authenticité. On conserve dans le temple de Sengakuji, à titre de reliques, les vêtements et les armes des quarante-sept. En fouillant dans ces dépouilles, M. Mitford a découvert quelques écrits, notamment un court mais complet récit des faits qui déterminèrent les ronins à venger leur maître. Une copie de ce mémoire fut trouvée sur le corps de chacun des vengeurs de Takumi. En ce pays d'ailleurs, c'est l'habitude des hommes qui s'engagent dans une aventure où il y va de la vie. Toujours jaloux de leur honneur, ils ont soin de consigner dans un écrit qu'ils portent sur eux les motifs de leurs actions. Quelques auteurs qui ont écrit sur le Japon mentionnent ce sanglant épisode ; mais le jeune japonologue anglais a le mérite d'avoir été le premier à le faire bien connaître. Je n'ai pas voulu le passer sous silence, et, contrairement à mon habitude d'inscrire seulement dans mon journal les faits que j'ai vus ou qui m'ont été racontés, j'ai cru devoir donner un extrait de la relation de M. Mitford.

Sur les mœurs du pays, telles qu'elles étaient il n'y a pas très-longtemps, telles qu'on doit encore les trouver aujourd'hui dans l'immense majorité de la nation, comme aussi sur les idées dominantes du temps présent, l'histoire des quarante-sept et la vénération dont le peuple entoure les tombeaux de

1. *Tales old of Japan*, cité plus haut.

Takanawa répandent des flots de lumière. « Nous avons, disent-ils dans les justifications adressées aux mânes de Takumi et trouvées sur leurs corps, nous avons mangé de votre pain. » C'est le motif de leur conduite. En serviteurs fidèles et en loyaux chevaliers, ils devaient venger la mort de leur seigneur. Puis vient la justification. Ils citent un précepte de Confucius : *Tu ne dois vivre sous le même ciel, ni fouler la même terre que l'ennemi de ton père ou seigneur.* » Comment, disent-ils, aurions-nous pu réciter ce vers sans rougir? » L'opinion publique approuve leur conduite. Le peuple et les daimios admirent cette fidélité au maître poussée à l'extrême. Il y a trois ans, un homme, après avoir fait ses prières devant le tombeau du jeune Chikara, le fils de Kuranosuké, s'ouvrit le ventre. La blessure n'étant pas mortelle, il se coupa la gorge. Un papier, trouvé sur lui, disait qu'il était ronin et avait désiré entrer au clan du prince de Chôshiu, que sa demande avait été repoussée, qu'il ne voulait servir aucun autre maître, et qu'il était venu mourir auprès du tombeau des braves. C'est en 1868 que cela a eu lieu. Comment, je le demande, après ces faits qui sont authentiques, peut-on croire ou veut-on faire croire que la constitution historique du pays, telle qu'elle s'est formée dans le cours des siècles, soit tombée soudainement en ruines? que les sentiments et les idées qui en font la base et le ciment moral, se soient évanouis, et qu'avec des décrets sur papiers de riz, « on changera tout cela, » comme dit le médecin de Molière?

Aujourd'hui nous avons visité ce lieu. Il est à

quelques pas de la légation. En montant le coteau, nous passâmes près de la fontaine où la tête de Takumi fut lavée. Une inscription rappelle le fait. Plus haut est un enclos peu étendu, mais tenu très-proprement. De beaux arbres l'entourent. On y voit quarante-huit petites pierres tumulaires placées verticalement le long de la grille qui ferme l'enceinte. De petits godets contiennent de l'eau, et c'est là qu'on brûle l'encens. Près de l'entrée s'élève le tombeau plus monumental du seigneur Takumi. De petites branches d'arbres, apportées par les fidèles que la sainteté du lieu attire toujours, ornaient la dernière demeure des quarante-sept.

Dans une chapelle, on voit les statues de bois, peintes ou laquées, de ces héros populaires et de leur maître. Ils sont armés et représentés au moment du combat : de vrais chefs-d'œuvre, dignes des sculpteurs espagnols du dix-septième siècle.

(9 septembre.) Ce soir, dîner chez Sawa Nabuyoshi, relevé, comme on l'a vu, de ses importantes fonctions et vivant tranquillement en philosophe, en savant, en artiste dans son beau yashki, situé à environ quatre milles de la légation à peu de distance du quartier européen.

L'invitation était pour cinq heures, et peu après nous arrivâmes à la porte d'honneur du palais. Comme dans toutes les habitations des grands, la cour est semée de gros cailloux sur lesquels il est impossible de marcher sans faire du bruit et par conséquent sans attirer l'attention des gardes. Un

petit sentier facilite l'approche du grand corps de logis. On y pénètre par une seconde porte dont les deux battants, ouverts en ce moment, sont, comme ceux de la porte d'honneur, forts et lourds et en quelques endroits armés de plaques et de clous de bronze ou de fer. Trois ou quatre domestiques sont assis immobiles sur leurs talons devant un écran qui empêche le regard de pénétrer dans l'intérieur. Des gentilshommes à deux sabres nous reçoivent et, à travers de petits couloirs, semblables aux approches d'une forteresse, nous mènent dans la pièce du premier étage où Sawa m'avait reçu à ma première visite. Elle est toute grande ouverte sur le jardin : un étang entouré d'arbres. On y voit de petites baies, et un petit promontoire ombragé d'un cèdre magnifique. Le maître de la maison nous engage à monter sur le toit, d'où l'on découvre une partie de Yedo. Mais ce qui me frappe le plus, c'est le yashki contemplé à vol d'oiseau. Un vrai dédale de différents logis détachés, mais reliés par des corridors couverts dont on voit serpenter les toitures entre des bâtisses de diverses dimensions, séparées elles-mêmes par d'étroites ruelles. En y plongeant le regard on n'y voit qu'un amas confus de toits lourds et noirs. La forme de cette construction bizarre se retrouve dans tous les palais des grands. Elle est un gage de sûreté, ou du moins elle offre une dernière chance de salut dans les cas, naguère assez fréquents, où des hommes amenés soit par des rivalités politiques, soit par le désir de la vengeance, auraient réussi à pénétrer dans la cour.

Sawa nous mène ensuite dans une pièce adja-

cente à la chambre qui ouvre sur le jardin. On y a dressé une table basse sur laquelle sont étalés coquettement et avec le goût du comme il faut qui distingue les Japonais, des couleurs délayées, de l'encre de Chine, des pinceaux et ds grandes feuilles de papier. Une jeune femme, épouse d'un samurai de Sawa, se met aussitôt à l'œuvre. Une feuille de papier est fixée au moyen d'un énorme bloc de cristal de roche. D'une main hardie et sûre, la jeune femme y trace d'abord les boutons, les fleurs, les feuilles d'une plante; puis elle relie ces éléments épars en terminant par la tige et les branches. Appuyant sa brosse avec plus ou moins de force, et mêlant ainsi la couleur qui en remplit l'extrémité au plus ou moins d'eau contenue dans la partie supérieure, elle parvient, d'une seule touche, à poser sur le papier deux ou trois nuances diverses. Elle dessine et peint à la fois avec une sûreté merveilleuse. A cette sûreté répond la rapidité de l'exécution. En dix, cinq, trois minutes, le croquis est fait, et certes il est digne de figurer en forme d'écran dans le plus élégant boudoir. Sans doute ce sont là des procédés en grande partie mécaniques. L'artiste, s'il mérite ce nom, a évidemment appris par cœur un certain nombre de motifs qu'il reproduit machinalement, et par suite d'un exercice continu, avec une admirable justesse. Ces motifs sont les éléments dont se composera son dessin. Mais l'application qu'il en fait lui appartient. C'est une sorte de jeu d'esprit joint à une grande facilité technique. Il cherche à intriguer les spectateurs, à les dérouter, à les laisser le plus longtemps possible dans le

doute, à les surprendre enfin au moment de donner la dernière touche. Pour ne pas leur laisser le temps de réfléchir, l'artiste doit travailler vite. Aussi la rapidité de l'exécution ajoute-t-elle beaucoup à son mérite.

Après la jeune femme vint le tour du bon vieux Sawa. En riant beaucoup, en maniant avec une grande prestesse un gros pinceau qui par la finesse de sa pointe vaut au moins ceux de Cheriaut, en le plongeant tour à tour dans le godet et dans sa bouche, il parvint, en peu de minutes, à faire un charmant croquis représentant un groupe de cavaliers. Il commença par la tête d'un cheval, puis aborda celle de l'homme qui le montait, puis les jarrets des chevaux et ainsi de suite. Impossible de deviner le sujet du dessin. A la fin, par quelques traits de brosse, il réunit les membres épars, ajouta en même temps les ombres et acheva ainsi son petit chef-d'œuvre.

L'obscurité mit fin à ces jeux, car je ne puis les désigner autrement, et notre hôte nous ramena dans la première pièce. On s'asseoit autour de la table et le dîner est servi. Des lanternes accrochées aux lambris et des flambeaux savamment distribués dans le jardin de façon à refléter leurs lumières dans l'étang, ajoutent au charme de cette scène si étrange à mes yeux. Nous sommes six : l'amphitryon, un officier du ministère des affaires étrangères, un ami de la maison, M. Adams, M. Satow et moi. Le fils de Sawa est souffrant et n'a pu assister au festin. Le repas se composait d'une multitude de mets servis à chaque convive dans une

petite coupe de porcelaine mince comme une feuille de papier. Du potage de volaille exquis, des entremets d'œufs qui étonnent nos palais plus qu'ils ne les satisfont, du poisson bouilli, du poisson braisé, du poisson rôti, puis une grande variété d'autres plats dont nous ne pouvons deviner la substance; le tout assaisonné de sauces de poisson d'un goût délicat et aromatique. On est trop bien élevé pour nous forcer de manger, mais nos observations louangeuses sur tel ou tel plat sont accueillies avec un plaisir visible, répétées et commentées entre les trois convives japonais. Le vin, le *saké*, fait je crois avec du riz, est ce que je sais le moins apprécier. Il est servi dans un petit flacon de porcelaine et versé dans de fort petites tasses. Nous sommes à table depuis deux heures; c'est, conformément à l'étiquette du pays, le moment où les convives demandent le riz, c'est-à-dire indiquent poliment leur désir de se lever. Le riz nous est servi sur un plateau carré de laque rouge avec le fameux *tay*, le poisson le plus délicat que les eaux du Japon produisent, et avec du potage et d'autres ingrédients. C'est le bouquet; aussi les deux convives indigènes poussent-ils des exclamations de satisfaction.

Pendant le dîner, dans une pièce adjacente, ouverte dans toute sa largeur du côté de la salle à manger et mystérieusement éclairée par des lanternes de papier blanc, cinq aveugles assis sur les nattes exécutent des morceaux de musique. Leurs instruments ressemblent à notre *zither*, si populaire dans les montagnes de Styrie, et au violon. Parfois ils s'accompagnent de la voix. Ce sont des chants

un peu monotones, mais nullement désagréables. Reliées par des récitatifs, les mêmes phrases reviennent souvent. On dirait qu'on cherche des mélodies sans pouvoir les trouver. Le grand artiste est l'homme à la flûte, un talent remarquable. A un certain moment, nous vîmes se glisser dans la chambre et se blottir sur ses talons en nous tournant un peu le dos une jeune femme qui ne pouvait être qu'une grande dame. C'était, en effet, la belle-fille de Sawa, qu'avec peine sans doute on avait déterminée à se donner en spectacle aux barbares. Elle jouait du même instrument que l'un des aveugles. Nous étions tous frappés de la force et de la limpidité de son toucher. Elle marquait la mesure et dirigeait évidemment les autres musiciens. Le vieux Sawa était dans l'extase et ne se lassait pas de faire l'éloge de la *maestria* de sa bru. Malheureusement, nous n'avons pu admirer que son art et non sa beauté; car, le morceau terminé, elle s'éclipsa sans daigner venir dans la salle à manger, ni se tourner une seule fois vers nous. C'était pourtant un charmant spectacle que cette jeune femme gracieusement accroupie en face des quatre aveugles, avec sa robe de soie grise et sa ceinture écarlate, la tête légèrement inclinée sur son instrument, laissant entrevoir les contours d'une joue bien dessinée et une jolie petite oreille, tandis que ses mains mignonnes et blanches faisaient vibrer les cordes de son luth.

Après le repas, les pinceaux et les couleurs ayant été apportés de nouveau, le maître de la maison et la femme du samurai firent courir encore leur main

habile et complétèrent par d'autres croquis la petite collection de dessins dont ils voulurent bien nous faire cadeau.

Mais il est neuf heures et demie. Dans ce pays-ci, c'est minuit. Nous prenons donc congé, et, après avoir passé par différents couloirs et antichambres qu'éclairent de grosses bougies fixées dans des flambeaux de bronze, nous gagnons la cour où nous attendent le poneychair de M. Adams, son *orderly* à cheval, les gardes japonais et les bettos de la légation.

Nous avons à traverser une partie considérable de la ville. C'est pour la première fois que je vois Yedo pendant la nuit. Ordinairement on évite les promenades nocturnes. A moins d'un motif urgent, il est, dans l'intérêt de leur sûreté personnelle, défendu aux quelques Européens établis dans le Tsukiji de quitter leur quartier après le coucher du soleil. A la légation, sauf le cas de nécessité absolue, on ne sort jamais la nuit. Encore au commencement de cette année, deux Anglais au service du gouvernement japonais ont été grièvement blessés et estropiés pour la vie. Il n'y a pas de voleurs à craindre, mais quelques samurais, échauffés par le saké, peuvent, à l'aspect d'un Européen, se sentir la vocation d'écharper un barbare. Nous nous mettons donc en route avec toutes les précautions voulues. L'*orderly* anglais, monté sur un grand cheval, et géant lui-même, suit la voiture. Cinq cavaliers japonais forment l'arrière-garde. Un autre tient la tête de la colonne. Toutes les trois ou quatre minutes il est relevé par l'un de ses camarades. Ce

sont des gentilshommes pointilleux sur l'honneur. Chacun brigue le poste du danger qui est à la tête et non en arrière, car si nous sommes attaqués, ce sera de front. Il y a je ne sais quoi de chevaleresque et de moyen âge dans l'atmosphère de ce pays. Des deux côtés de la voiture courent les *bettos*, les palefreniers criant : «Hai, hai, gare, gare!» Bettos et cavaliers sont munis de lanternes colorées, de grands globes de papier renfermant une bougie. L'air est tiède, le ciel noir, mais çà et là on voit briller une étoile solitaire. Presque toutes les maisons sont fermées. Parfois des lanternes de couleur répandent une lueur incertaine. Il n'y a pas d'autre éclairage. Aux issues des différents quartiers, nous apercevons des hommes armés, assis sous la porte des corps de garde. Partout ailleurs les ténèbres. M. Adams lance ses ponies bravement à travers l'obscurité, et, sans avoir écrasé un seul des hommes et des femmes attardés, qui à pied et en jinrikisha cherchent leur domicile, il nous dépose sains et saufs au seuil de la légation.

(10 septembre.) Le temps s'est un peu rafraîchi. Nous en profitons pour visiter Hamagotén, littéralement le *palais de la plage*. Le château de plaisance des shoguns s'élève sur le bord de la mer, au milieu d'un beau parc entouré d'une haute muraille. Une porte fortifiée y donne accès. Au Japon, le château n'est pas encore devenu palais. Lors de la visite du duc d'Édimbourg, qui y a demeuré, l'intérieur de l'ancienne habitation d'été des maîtres dé-

chus a été meublé à l'européenne. A cette époque, si rapprochée pourtant, le vent ne soufflait pas encore à la réforme et à l'imitation de l'Europe. On en était encore à se demander s'il fallait tolérer les intrus blancs ou les exterminer. La révolution de 1868 s'est faite sous le double cri de : restauration du mikado et expulsion des étrangers. Néanmoins la prudence recommandait d'être aimable pour le fils de la reine d'Angleterre, et ce fut en son honneur que les grandes pièces du château furent remplies de meubles en acajou qu'on avait fait venir de Hongkong. On n'oublia ni la vaisselle, ni les cristaux et surtouts de table. Quand le ministre des affaires extérieures reçoit à dîner les plénipotentiaires étrangers arrivés de Yokohama, il emprunte les ustensiles gastronomiques de Hamagotén, et, dans ces rares occasions, le restaurant français de Tsukiji est admis à l'honneur insigne de fournir le repas. Grâce à cet artiste et à la visite du prince britannique, les hauts fonctionnaires se sont initiés aux graves mystères de la cuisine européenne. Ils ont ainsi appris à manier la fourchette et à s'épuilibrer sur une chaise. L'hôtel de France et Hamagotén occuperont une place dans l'histoire de la civilisation.

En attendant, je préfère au château gauchement *européanisé* le parc qui est resté japonais. De magnifiques arbres, des terrasses, de petits lacs artificiels, de petits promontoires, des ponts jetés sur les criques, le terrain naturellement et artificiellement accidenté, et, entre les arbres, l'horizon de la mer; partout la solitude et le silence.

(11 septembre.) Dîner chez Iwakura. Arrivés vers sept heures dans son palais du Soto-Jiro, nous pénétrons par le grand mur dans le corps principal, passons devant une douzaine de serviteurs accroupis, et sommes conduits par des gentilshommes à deux épées dans les appartements du ministre. A l'exception d'une table ronde et de quatre chaises placées pour l'occasion, la salle, comme toutes les nombreuses pièces que nous avions traversées, était complétement dégarnie de meubles, sauf toujours la petite étagère destinée à recevoir les épées des visiteurs. Peu après, on annonça le dîner préparé et servi à l'européenne. J'admirais l'adresse des domestiques. Ils changeaient les couverts, posaient les assiettes, sans faire le moindre bruit et avec la souplesse et les soins délicats d'une sœur de charité qui met un appareil.

Le dîner et la conversation se prolongèrent jusqu'à minuit. Mais ces cinq heures passèrent comme des minutes. Iwakura, d'humeur causante ce soir-là, s'exprimait avec facilité, brièvement et clairement.

Il disait entre autres choses :

« Mon but est d'entretenir de bonnes relations avec l'étranger et d'accomplir de grandes réformes à l'intérieur.

« Il n'est pas vrai que le Japon ait toujours été fermé aux étrangers. Deux causes ont amené l'isolement volontaire de l'empire : d'abord l'usurpation des shoguns qui craignaient de compromettre leur pouvoir en se mettant en contact avec le dehors, puis la rébellion des chrétiens[1]. Le mikado res-

1 Allusion à la révolte des habitants chrétiens d'Arima et de

tauré sur son trône et dans la plénitude de ses pouvoirs n'a pas à craindre, comme les shoguns, la curiosité des étrangers. Libre à eux d'examiner ses droits. Ils sont incontestables et personne ne saurait les révoquer en doute.

« La réussite de la révolution de 1868 et le consentement des deux grands clans Satsuma et Chiôshiu au sacrifice de leurs priviléges s'expliquent par la vénération universelle dont jouit le mikado. Elle subsiste dans tous les cœurs, et une usurpation qui a duré tant de siècles a été impuissante à l'effacer. »

On toucha aussi les voyages des Japonais en Europe et en Amérique. Je me permis de faire observer au ministre qu'il voudrait peut-être mieux envoyer quelques hommes mûrs et instruits, qu'un si grand nombre de jeunes gens sans instruction et sans expérience, incapables encore de bien saisir les choses d'Europe et exposés d'ailleurs aux dangereuses séductions de nos grandes villes.

Iwakura répondit : « Ce sont les paroles d'un sage. Cependant les jeunes gens rapportent quelques idées nouvelles et les répandent dans le pays. Sous ce rapport leurs voyages pourront produire du bien. »

Il ajouta, en riant beaucoup, comme font les Japonais :

« Nous avons la réputation d'être menteurs. Les menteurs, c'étaient les shoguns qui ne visaient qu'à se faire passer pour des souverains. »

Shimabara (à l'est de Nagasaki), poussés au désespoir par les cruautés du gouverneur en 1638.

Ce n'est pas seulement à nous qu'Iwakura a exposé ses projets de réforme. Il parle avec le même abandon à tous ceux qui l'approchent. « Vous craignez, leur dit-il, ou quelques-uns de vous craignent que nous ne soyons pas à la hauteur de notre tâche, et que, si nous échouons, les étrangers n'aient à en souffrir. Rassurez-vous. En Europe, ce sont les peuples qui choisissent leurs rois; au Japon on est persuadé que l'empereur est descendu du ciel et que les hommes sont ses serviteurs. Aussi les princes et les samurais ont toujours considéré le mikado comme leur maître, à qui ils doivent une aveugle obéissance. C'est la base de notre droit public. Depuis longtemps, moi et mes amis, nous avons médité l'abolition des daimiats; mais c'était une entreprise fort hasardeuse que de priver d'un coup deux cent soixante seigneurs de leurs dignités. Cependant nous avons reconnu dans ces princes un obstacle permanent aux réformes que nous comptions réaliser à l'intérieur et aux développements que nous désirions donner à nos relations avec les étrangers. En conséquence, comme tout le monde sait, je me suis rendu chez les Satsuma et les Chôshiu, et j'ai amené les hommes les plus considérables à approuver l'abolition immédiate et complète des clans. Les Tosas, invités à se joindre à nous, ont également accédé. Maintenant nous sommes occupés à former une garde de dix mille hommes et une armée impériale. Les trois clans nous ont déjà envoyé leurs hommes de guerre. Les autres seront obligés de suivre cet exemple. Nous posséderons ainsi les moyens de briser toutes les résistances.

« C'est à Yedo que le gouvernement impérial s'est établi, et c'est là qu'il concentrera toutes les branches du service. Les droits et impôts de tous les territoires seront de son ressort. Nos revenus montent à douze millions de rios. Les droits perçus dans les ports sont insignifiants. Notre tâche est difficile, mais nous réussirons. Les shoguns ont menti, nous dirons la vérité à tout le monde. »

Les deux fils d'Iwakura sont à New-York. C'est la grande mode. Les gens de qualité envoyent leurs enfants en Europe ou aux Etats-Unis. Ceux qui en reviennent portent le costume européen et, ne leur en déplaise, ont comme les pauvres soldats un peu l'air de singes. Nous serions tout aussi ridicules si nous adoptions la petite queue verticale, ou si, en été, nous nous promenions dans nos jardins ayant pour tout costume le pagne et un éventail. Dans les rues de Yedo, on rencontre des gens qui portent le chapeau cylindre, d'autres les bottines à élastiques ou un paletot qui fait agréablement valoir les jambes nues jusqu'à la ceinture. Il y en a qui, habillés complétement à l'européenne, ont conservé les sandales de bois à patins et le bonnet de papier laqué. Ce qui les défigure tous, c'est la coiffure européenne, car leur chevelure, naturellement raide et revêche au peigne, veut être fortement huilée et nouée par un ruban. Ces innovateurs forment encore une très-petite minorité et, à ce qu'on me dit, provoquent l'indignation plutôt que l'imitation du peuple. Mais ils ont le haut du pavé, jouissent de la protection du gouvernement, se croient et sont même, à un certain point de vue, des personnages importants.

Sans doute rien n'est louable comme l'ardent désir de progresser, d'améliorer son existence, d'adopter les conquêtes d'autres nations plus avancées ; mais je crains que ces nobles élans ne soient mal dirigés, qu'ils ne produisent maintenant un grand désordre dans les esprits, et, un jour peut-être, une forte et sanglante réaction.

(12 septembre.) Visite chez le premier ministre Sanjo. Son yashki ressemble à ceux de Sawa et d'Iwakura. En traversant les appartements, j'aperçois de grands et beaux écrans de vieux laque placés devant les portes ou plutôt devant les ouvertures laissées entre les châssis des cloisons. Nous sommes introduits par deux pages. Les grands seigneurs, les kugés et les daimios se font servir par des enfants. Ceux-ci, au moindre signal du maître, paraissent, se glissent doucement à ses pieds, reçoivent l'ordre et s'éloignent en courant. Le respect, la fidélité, l'ardeur, le dévouement, se symbolisent dans le maintien du page.

Sanjo nous reçoit en grand costume de cour : une tunique de soie richement brodée, avec des manches larges et raides ressemblant à des ailes. Il porte le chapeau noir officiel de papier laqué qui recouvre seulement la partie rasée de la tête et se relève en arrière. Le ministre m'a dit avoir trente et un an. Il appartient à l'une des plus anciennes familles de Kiyôto, et doit sa place au rôle très-actif qu'il a joué au début de la révolution de 1868 en se prononçant un des premiers contre le shogun.

Comme Saigo, par sa présence à Yedo, contribue puissamment à maintenir les clans de Kiushiu dans des dispositions favorables aux réformateurs, Sanjo, en figurant à la tête du ministère, exerce une influence analogue sur une partie de l'ancienne noblesse. Son importance est moins dans sa personne que dans sa position sociale et dans le nom qu'il porte.

Notre conversation, interrompue par des rafraîchissements que les pages apportaient et enlevaient en touchant à peine les nattes de la pointe du pied, fut reprise après la collation ; elle roulait sur des objets de peu d'intérêt. Cependant Sanjo me dit : « Veuillez me donner vos conseils sur l'art de gouverner ; car j'occupe un grand poste, et j'ai encore peu d'expérience. » Phrase de politesse sans doute, mais elle répond à la disposition actuelle des esprits. La même pensée se retrouve dans les paroles que m'adressera le mikado à mon audience, et qui m'ont été communiquées d'avance par écrit. On veut apprendre des Européens et on a le bon esprit d'en convenir.

(13 septembre). Nous allons une fois de plus visiter le grand temple d'Asakusa, une des merveilles de Yedo. On descend à la plage et on s'embarque sur un des bateaux de plaisir qui sont à la mode pour les excursions nocturnes et qu'affectionnent particulièrement la jeunesse dorée et les chanteuses. Rien n'est propre ni coquet comme ces petites bar-

ques. Seulement, la toiture très-basse de la cabine vous oblige d'y pénétrer en rampant et de vous accroupir sur les talons ou de vous étendre sur la natte, qui heureusement est toujours d'une propreté irréprochable. Quand il fait nuit, on suspend au plafond une lanterne de diverses couleurs. Vus du rivage ou sur les canaux de la ville, ces bateaux font l'effet de vers luisants voltigeant sur l'eau.

Le vent est frais et le golfe légèrement crispé. A notre gauche, des promontoires bas, entrecoupés de petites criques, couverts de verdure, de cèdres, de sapins, de jardins, de parcs, dont le plus touffu est celui du palais impérial de Hamagotén. De maisons nulle trace. A notre droite, vers le sud, le vaste golfe. Derrière nous, s'enfuient vers l'ouest les coteaux boisés du faubourg de Takanawa que surmonte le pavillon de la légation britannique. Plus au sud, on aperçoit les forts détachés, baignés par la mer, et, au fond, gris sur gris, les coteaux de Kanagawa. Le Fujiyama, comme à l'ordinaire, se drape dans des nuages. Parfois ils ont la complaisance de se déplacer, laissant à découvert tantôt le cratère, tantôt les flancs de la colossale pyramide. Enfin, courant toujours à l'est, après avoir rasé les soubassements de l'hôtel américain, nous virons au nord et entrons dans l'embouchure de la grande rivière de Yedo.

On compare le Sumidagawa à la Tamise, à Londres; il paraît même plus large par le peu d'élévation des maisons qui le bordent. C'est un spectacle gai et majestueux à la fois. Sur les bords s'étendent de longues files de maisons entremêlées d'arbres

magnifiques. On aperçoit à l'ancre une triple, souvent une quadruple rangée de bateaux des formes les plus variées et les plus fantastiques. De grandes djonques chargées de marchandises et de provisions de bouche, leurs grosses voiles de jonc gonflées par la brise du sud-ouest remontent la rivière. D'autres descendent à la rame. Cette animation, qui en effet rappelle la Tamise, se perd au fur et à mesure qu'on avance. Plus haut on ne voit plus qu'une large et longue nappe d'eau et, des deux côtés, des parcs, quelques palais de daimios et des maisons de thé. Parfois une solitude absolue où règne le silence. On se dirait à la campagne et non au cœur d'une grande capitale. Nous avons passé sous les quatre grands ponts en bois qui relient la ville proprement dite avec le faubourg Hondjo, et dont l'un a été détruit par le dernier typhon.

Après une rapide navigation d'une heure et quart, après avoir parcouru environ dix milles, nous débarquons sur la rive droite dans la partie septentrionale du Midzi, mais non encore à l'extrémité de cette ville immense. Nous gravissons quelques degrés et nous voilà dans la rue longue et étroite, bordée de boutiques et de maisons de thé, qui mène droit à la grande entrée du temple. C'est à peine si nous pouvons traverser la foule. Ici se vendent des tableaux votifs, du papier béni, des images saintes, toutes sortes d'articles profanes, des vues et des portraits photographiés. Les Japonais sont passés maîtres dans cet art qui, en peu d'années, s'est installé chez eux et s'exerce aujourd'hui dans des localités que n'a visitées encore aucun Européen.

Nous suivons le courant, et nous entrons par le grand portail dit des princes. Ces princes sont des dieux qui s'appellent Niô. Leurs visages horribles, barbouillés de rouge, vous donnent le frisson. En face du portail est le temple consacré à la déesse Kwanon. M. Beato de Yokohama l'a photographié et maints voyageurs en ont publié des descriptions; mais ni les photographies ni les descriptions ne peuvent donner une idée du charme mystique de ce lieu. Le sanctuaire est dans la pénombre. L'or rampe sur l'autel, s'épanche autour de la déesse, se perd dans les profondeurs de la chapelle. Des fleurs, des ornements bizarres, des statues grotesques inspirant de secrètes terreurs; sur les parois, des tableaux votifs dont quelques-uns sont couverts de petits morceaux de papier que les croyants ont crachés contre l'image. Si le papier reste collé contre le tableau, c'est un signe que la prière est exaucée. Deux teintes dominent dans la salle : le rouge et le brun foncé rehaussé d'or. Une foule de dévots se pressent devant l'autel de la Kwanon. Les genoux légèrement pliés, la tête tendue en avant, les yeux pleins d'attention et fixés dans l'espace, ils frappent trois fois des mains. C'est le grand Bouddha qu'ils appellent. Au troisième coup le Dieu arrive. A ce moment ils se prosternent ou s'inclinent. L'expression de l'attente a soudainement fait place à un profond recueillement. Ils disent alors leurs prières, ce qui est l'affaire d'une minute, jettent quelques pièces de cuivre dans un grand coffre divisé en plusieurs compartiments et se retirent. D'autres les remplacent aussitôt. Tenez-vous pendant une demi-

heure près des fidèles, observez le jeu de leur physionomie, la ferveur de leurs prières, et vous me direz si ce ne sont pas des croyants. Sans doute leurs croyances sont superstitieuses, mais ils croient, et en priant, en appelant le Dieu, ils s'approchent de lui. Qu'ils demandent, celui-ci la réussite d'une affaire de commerce, celle-là une robe ou la fidélité de son mari, qu'importe : ils croient. Dans le peuple, et tous ces gens que vous voyez là sont du peuple, le sentiment religieux existe. Quant aux personnes des classes plus élevées, on n'en voit que fort rarement et encore seulement des hommes. Les femmes de qualité ne paraissent jamais au temple.

Après la prière, le délassement. On s'est élevé à Dieu, aux faux dieux il est vrai, mais on ne s'en est pas moins élevé; maintenant on a hâte de descendre; on retombe dans les ornières de la vie courante. Du sanctuaire de la déesse on passe aux maisons de thé, aux buvettes où se vend le saké, aux maisons de plaisirs de tout genre, au théâtre ou aux célèbres figurines. Tous ces établissements ombragés de vieux arbres entourent le grand temple. A ma première visite j'ai assisté à une de ces représentations théâtrales.

Une femme galante est entretenue par un vieillard chauve et caduc. Un jeune homme élégant jouit en même temps des faveurs de l'épouse et de la maîtresse du vieillard. Cette dernière est jalouse de la dame, la dame de son mari, le jeune galant du vieillard et le vieillard du jeune galant. Le sujet, on le voit, est des plus lestes, l'exécution d'une liberté

extrême, mais l'intrigue est bien nouée, et les acteurs sont parfaits. J'ai vu au Palais-Royal des vaudevilles moins spirituels et plus libres, avec cette différence toutefois, que chez nous tout se dit, et qu'au Japon tout se fait, sur la scène. Le public se composait principalement de femmes et de jeunes filles qui riaient à gorge déployée. C'étaient en grande partie, m'assure-t-on, des personnes honnêtes : mais toutes appartenaient aux classes populaires.

Nous entrons dans la maisonnette qui contient les figurines. On y voit des scènes miraculeuses, des apparitions de dieux, des combats, des faits transmis par les légendes. Les figures, grandes comme nature, sont faites de bambou et de papier mâché et habillées d'étoffes de soie. Chaque groupe est isolé et placé dans une niche représentant le lieu où l'événement s'est passé. Le mérite de ces figurines c'est la recherche du réel, le sentiment de la nature, l'étude et la connaissance du corps humain et une facilité prodigieuse d'exprimer, à peu de frais, les émotions et les passions : la colère, la frayeur, l'impatience, l'amour physique. Ici encore la tendance à la caricature est évidente. L'intention première est d'impressionner le spectateur et non de l'amuser. Mais involontairement, ou à son insu, l'artiste mêle l'*humour* au tragique, comme s'il voulait vous dire : ne soyez pas trop ému ; vous n'êtes pas tenu de croire ce que je vous raconte.

Au retour, pour éviter la mer qui est grosse et le vent qui est contraire, nous passons par les canaux intérieurs dont le vaste réseau facilite, par

tous les temps, les communications entre les divers quartiers de la ville. Nos bateliers font jouer leurs rames, et, étendus sur la natte, nous voyons fuir les rives.

Le soleil est déjà bas. Des flots de lumière jaune mat inondent les toits, descendent dans les rues, sautillent sur la surface, tantôt étroite, tantôt large, des canaux. Nous glissons devant d'interminables rangées de maisons, devant de misérables huttes, quelques-unes renversées par le dernier typhon[1], devant d'énormes yashkis (palais de daimio) au soubassement noir, au mur supérieur blanc, écrasé par un toit lourd. C'est là, comme nous l'avons dit, qu'habitent les gentilshommes des clans et les domestiques. Des ouvertures carrées, basses et larges, fermées par des grilles de bois noir, tiennent lieu de fenêtres. Pendant le jour, l'œil ne peut guère y pénétrer; mais le soir, quand les lanternes sont allumées, on découvre des scènes d'intérieur dignes d'un Hobbéma ou d'un Meissonnier. La grande porte de ces châteaux forts est pratiquée dans une embrasure profonde et les deux battants, en bois massif revêtu de plaques de fer et de clous, sont protégés par un toit d'ardoises ou de briques. Ouverts, ils sont abrités, à l'intérieur, par de petits auvents qui sortent du mur à angle droit. Si l'enceinte rappelle nos casernes, le grand portail avec son écusson finement sculpté donne à l'édifice un air noble. On y reconnaît la résidence d'un grand seigneur féodal

1. Le typhon du 24 août a dévasté plusieurs quartiers de Yedo, et détruit des rues entières.

transformé, malgré lui, en courtisan et prenant ses précautions[1].

Nous voilà dans un quartier plus aristocratique, mais plus animé. C'est la partie commerçante de Soto-Jiro. Partout des maisons bourgeoises, le dos tourné vers le canal, et étalant sur la rue leurs boutiques bien fournies. Sur les quais, que nous longeons, dans les rues transversales qui s'ouvrent sur les canaux, on voit une grande animation, mais rarement de la foule : des jinrikishas, des kanghos portés par des koulis au cri de *hai*, *hai*, des femmes toujours un peu inclinées en avant et marchant gauchement sur leurs patins, des bonzes à la tête complétement rasée et vêtus de larges tuniques en crêpe jaune ou violet, beaucoup de soldats de la nouvelle armée impériale plus ou moins costumés à l'européenne, des samurais leurs deux sabres passés horizontalement dans la ceinture et se dandinant fièrement sur leurs hanches en gens qui se sentent et savent que tout le monde se rangera sur leur passage.

L'air est tiède, agité, fiévreux. Doucement bercés dans notre barque, nous avançons toujours, et cependant il y a près de deux heures que nous sommes en route. Le soleil près de son coucher disparaît derrière des nuages noirs lisérés d'or. Devant nous, le canal s'étend comme un large ruban de moire antique, couleur nacre de perle. Les silhouettes noires d'autres bateaux et de leurs bateliers nus,

1. On sait que sous les shoguns les daimios soumis à leur autorité devaient habiter Yedo pendant six mois de l'année.

debout à l'arrière, s'enfuient comme des ombres. A notre gauche et en face, les maisons se recouvrent d'un voile transparent d'encre de Chine où tremblent des reflets pourpres. A notre droite les files de petites maisons et les arbres, éclairés par les lueurs magiques qui, sous cette latitude, précèdent ordinairement la nuit, sont comme confondus dans un halo lumineux d'une indescriptible nuance.

Cependant sur l'eau l'animation a cessé. En passant sous des innombrables ponts, nous apercevons des attardés. Ils marchent à grands pas. Tous semblent pressés de regagner leur domicile avant qu'il fasse nuit close. Dans les rues qui débouchent sur les canaux commencent à briller les lanternes de couleur suspendues au seuil des maisons. Les trottoirs des quais sont déserts. Autour de nous la solitude s'est faite. Enfin, nous longeons les murs du parc de Hamagotén, et quelques instants après nous gagnons le large. Le golfe, fouetté par le sud-ouest, fait danser la petite barque, mais elle résiste bravement, et de crique en crique, de promontoire en promontoire, nous arrivons au débarcadère, puis, un quart d'heure après, à la légation.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE. — AMÉRIQUE

I. De Queenstown a New-York.

(Du 14 au 24 mai.) — Départ. — Le repos dominical à Queenstown. — Les émigrants à bord du *China*. — Inconvénient de la navigation au nord du 41e parallèle. — Débarquement à New-York 5

II. New-York.

(Du 24 au 26 mai.) — Broadway. — Wallstreet. — Fifth-Avenue. — Influence de New-York sur les destinées de l'Amérique du Nord 21

III. Washington.

(Du 26 au 29 mai.) — La Saison morte dans la capitale officielle. — Le traité *Alabama* jugé par les Américains. — Transformation des idées et des mœurs depuis la guerre civile. — Opinions diverses sur les effets de l'émancipation des nègres. — Prépondérance croissante de l'élément noir dans les états du Sud 34

IV. De Washington a Chicago.

(29 et 30 mai.) — Les voyageurs du *Far West*. — Misères de l'homme seul. — Velléités aristocratiques dans le pays de l'égalité. — La Susquehanna. — La Juniata. — Arrivée à Chicago 46

V. Chicago.

(Du 30 mai au 1er juin.) — Physionomie de Chicago. — Importance croissante de l'élément allemand. — Les grands caravansérails. — Économie des forces humaines. — Su-

périorité, aux États-Unis, des couches inférieures de la société. — Chicago, le grand emporium de l'Ouest. — Michigan-Avenue. — Une maison ambulante. — Le général Sheridan. — Mode et caractère des voyages d'Europe. — La femme dans la famille..... 60

VI. De Chicago a Salt-Lake-City.

(Du 1er au 4 juin.) — M. Pullman et ses *cars*. — Le Mississipi. — Agrément d'une course au clocher exécutée par deux trains. — Omaha. — Les prairies. — La vallée de la Plata. — Les Indiens. — Un chef de gare scalpé. — Les stations du chemin du Pacifique. — Cheyenne. — Les *roughs*. — Existence des officiers de l'armée des États-Unis dans le Far West. — Passage des montagnes Rocheuses. — Descente effrayante des monts Wahsatch. — Brigham Young à Ogden. — Arrivée dans la capitale des Mormons..... 86

VII. Salt-Lake-City.

(Du 4 au 7 juin.) — Physionomie de la ville. — Les croisés modernes. — Le tabernacle et le théâtre des mormons. — Townsend hôtel. — Les Indiens et les *indian agents*. — Le camp Douglas. — Les *cañones*. — Brigham Young. — Le mormonisme..... 112

VIII. Corinne.

(Les 7 et 8 juin.) — Corinne, le type d'une ville cosmopolite. — *Pow-wow*, sur la rivière de l'Ours. — Excursion dans les montagnes. — Copenhague. — Définition du *rowdy*... 173

IX. De Corinne a San Francisco.

(Du 8 au 10 juin.) — Le *Great American desert*. — Le palais d'argent. — Ascension de la Sierra Nevada. — Cap Horn. — Arrivée à San-Francisco..... 187

X. San-Francisco.

(Du 10 au 13 et du 22 juin au 1er juillet,) — Son origine. — Les pionniers. — Le règne des *pikes*. — Le comité de vigilance. — Le commerce et l'industrie. Wells et Fargo. — Réaction croissante contre les chercheurs d'or. — Situation, climat et physionomie de San-Francisco. — Ses habitants.

— Son caractère cosmopolite. — Un intérieur allemand. — Le quartier chinois. — Mauvais traitements infligés aux émigrants de race jaune. — Les colléges des Jésuites. — Cliff-House 200

XI. YESOMITI.

(Du 13 au 22 juin.) — Manière de voyager. — Modesto. — Mariposa. — La forêt vierge. — Les *big trees*. — La vallée de Yesomiti. — Les chutes. — Coulterville 240

XII. DE SAN-FRANCISCO A YOKOHAMA.

(Du 1er au 24 juillet.) — Sortie de la Porte d'Or. — Triste aspect de San-Francisco vu de la mer. — La Compagnie de la malle du Pacifique. — Le *China*. — Monotonie et émotions de la traversée. — Réflexions sur les États-Unis. — Débarquement à Yokohama 270

DEUXIÈME PARTIE. — JAPON

I. YOKOHAMA.

(Du 24 au 26, du 28 juillet au 3 août; du 14 au 18 août; du 18 au 19 septembre.) — Premières impressions du nouveau débarqué. — Physionomie de la ville. — Mouvements commerciaux. — Les Européens à Yokohama 327

II. YOSHIDA.

(Du 3 au 14 août.) — Le Japon, sauf les *trade ports* et les villes de Yedo et d'Osaka, toujours fermé aux étrangers. — Manière de voyager dans l'intérieur. — Passage émouvant de la rivière d'Odawara. — Les bains de Miyanôshita. — Les pèlerins de Fujiyama. — Au temple de Yôshida. — Le défilé de Torisawa. — Hachôji. — Retour à Yokohama 346

III. HAKONÉ.

(Du 22 août au 1er septembre.) — La célèbre maison de thé à Hata. — Une mauvaise nuit. — Le lac de Hakoné. — Le sentiment de la nature et le goût des arts, répandus dans le peuple. — Des esprits en voyage. — Les eaux chaudes

d'Atami. — La sainte île d'Enoshima. — Daibutsu. — L'ancienne résidence des shoguns. — Bouddha en disgrâce. — Une grande dame japonaise. — Kanagawa..... 385

IV. YEDO.

(Du 26 au 28 juillet; du 18 au 22 août; du 3 au 13 septembre.) — Aspect général. — Les environs. — Visite chez Sawa, ministre des affaires étrangères. — L'école allemande — La Shiba, ses trésors d'art. Influence évidente mais inexplicable du baroquisme italien. — Entretiens avec Iwakura, devenu ministre. — Ses projets de réforme. — Boutiques, soirées, curiosités. — Le temple de Meguro. — Saigo. — Les sanctuaires d'Ikegami. — Les quarante-sept ronins. — Festin chez Sawa. — Le palais de Hamagotén. — Dîner chez Iwakura. — Le premier ministre Sanjo. — Au temple d'Asakusa. — L'art dramatique. Vaudeville japonais. Les figurines. — Yedo la nuit..... 407

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRE

INSTYTUT GEOGRAFII P.A.N. BIBLIOTEKA

13692. — PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9

12053
(1)